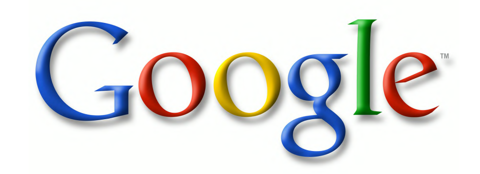
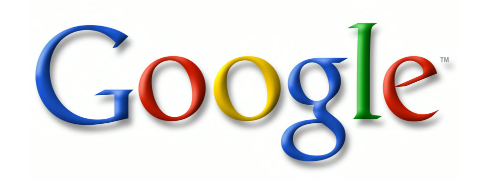





SE TAIRE ET FAIRE



LA FRANCE MYSTIQUE,

TABLEAU DES EXCENTRICITÉS RELIGIEUSES

DE CE TEMPS

PAR

ALEXANDRE ERDAN.

2me ÉDITION AVEC PORTRAITS,

[illegible] PAR L'AUTEUR, ET AUGMENTÉE D'UNE NOUVELLE PRÉFACE

PAR

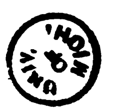
CHARLES POTVIN.

TOME SECOND.

AMSTERDAM.
R. C. MEIJER, LIBRAIRIE ÉTRANGÈRE.
Vijgendam, J 325;
[illegible] pour l'Allemagne et le Nord de l'Europe à [illegible] à Leipzig
[illegible]



LA
FRANCE MYSTIQUE.


UNIV. OF MICH.



HOËNÉ WRONSKI.

LA FRANCE
MYSTIQUE.

TABLEAU DES EXCENTRICITÉS RELIGIEUSES
DE CE TEMPS.

PAR

ALEXANDRE ERDAN.

2e ÉDITION AVEC PORTRAITS.

REVUE PAR L'AUTEUR, ET AUGMENTÉE D'UNE NOUVELLE PRÉFACE.

PAR

CHARLES POTVIN.

Aux dieux d'Asie, d'Europe, d'Afrique et des Indes; aux dieux étrangers et inconnus!
(*Inscription de l'autel d'Athènes.*)

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud!
(MOLIÈRE, *Amphitryon.*)

TOME SECOND.

AMSTERDAM.
R. C. MEIJER, LIBRAIRIE ETRANGÈRE.
Vijgendam, J 628.
1858.

LIVRE IV.

LES MYSTIQUES POLONAIS EN FRANCE.

CHAPITRE Ier.

La Veuve d'un Dieu.

Vers le milieu de l'été dernier, je me rendis dans l'île St-Louis pour prendre des informations sur Wronski, auprès d'un jeune polonais qu'on m'avait désigné comme très instruit dans la doctrine de ce mathématicien-philosophe.

On sait que l'île Saint-Louis compte bon nombre de réfugiés slaves parmi ses habitants. Le célèbre hôtel Lambert, où réside le prince Czartoryski, attire dans ses environs cette portion de l'émigration polonaise, qui croit d'une bonne tactique de remettre la cause nationale aux mains d'une dynastie.

Arrivé chez le jeune polonais que je venais visiter, je lui exposai le dessein où j'étais de faire une étude sur Wronski, et lui adressai des questions.

— Voulez-vous me suivre, Monsieur, me dit-il, je vais vous présenter à quelqu'un qui est plus à même que moi de vous renseigner sur les choses que vous désirez savoir.

— Volontiers.

Nous traversâmes un de ces grands vestibules, comme il y en a dans les vieilles maisons nobiliaires de l'île Saint-Louis. Le

polonais ouvrit une porte, et je me trouvai en face d'une dame entièrement vêtue de noir, à laquelle il me nomma; après quoi, s'adressant à moi, il me dit:

— Je vous présente, Monsieur, à la veuve de Wronski. Pendant la vie de son mari, elle a été sa meilleure amie, et depuis sa mort (Wronski est mort en 1853), elle conserve plus religieusement que personne le dépôt de sa philosophie et de sa religion.

Pendant qu'il parlait, j'avais eu le temps d'examiner, non-seulement madame Wronski, mais aussi son appartement.

Cette dame ne me parut pas avoir de fortune: les philosophes n'en laissent pas souvent à leurs héritiers, à moins que ce ne soient des philosophes officiels, souples d'esprit et de caractère, qui sont amis de la vérité jusqu'à l'émargement trimestriel, et tenaces dans leurs convictions jusqu'au triomphe de leurs adversaires exclusivement. Les Pierre Leroux, invincibles à tout, excepté à la foi de l'esprit ou du cœur, sont réduits à la mendicité dans l'exil, pendant que les Cousin, toujours bien rentés, font la palinodie sur la tombe de Voltaire, parmi les surplis du Panthéon!

Madame Wronski me recevait dans la seule pièce qu'elle possédât, une chambre à coucher avec un lit à rideaux de cotonnade bleue rayée. Cette chambre à coucher servait en même temps de cuisine, comme je le vis aux fourneaux rangés dans la cheminée, et de salle à manger, comme me le témoignait une table ronde, où venait d'être prise une tasse de café au lait.

L'ameublement de cette chambre était d'une simplicité qui était loin de sentir la richesse. Les rideaux de la fenêtre étaient en cotonnade bleue comme le lit. Près de cette fenêtre, se trouvait une table de travail, sur laquelle était ouvert un grand et gros volume in-quarto: c'était la *Réforme du savoir humain*, de Wronski. La pauvre veuve a trouvé dans les oeuvres de son époux toute la vie de son âme.

Ce qui me frappa surtout, ce furent les objets de piété appendus aux murailles. J'avais cru, jusque-là, que Wronski était un mystique plus ou moins rationaliste; je devinai tout de suite, à ces signes, que c'était un mystique chrétien. Une croix en marbre blanc, sans crucifié, était placée au-dessus de la table. Un chapelet à grains blancs s'enroulait autour d'une grosse branche de buis bénit. Comme je viens de le dire, je sentis tout de suite que j'étais en pleine sacristie. J'en eus froid.

— Madame, dis-je en m'inclinant.....

Mais, avant de rapporter notre conversation, je crois devoir vous dire que mon interlocutrice, qui a soixante-dix ans, me

parut en avoir à peine cinquante. Sa figure, encadrée dans le bonnet de crêpe des veuves, conservait une fraîcheur de teint et une animation vraiment extraordinaires à cet âge. Sa voix, vibrante encore, et un peu aigre, une certaine précipitation dans la parole, le ton quasi magistral de son discours: tout était singulier chez elle, et je devinai bien vite qu'un avantage trop rare avait été donné à Wronski, celui de vivre avec une femme à la hauteur de sa pensée.

— Madame, dis-je en m'inclinant, puisque votre ami M. X..., à qui je venais demander des renseignements sur M. Wronski, m'a, tout de suite et sans hésitation, amené vers vous, c'est évidemment que vous êtes de ces femmes fortes qui n'ont pas peur de penser à leurs morts et d'en parler.

— Je pense continuellement à Wronski, Monsieur; je vis de lui depuis qu'il est mort comme pendant sa vie. Voyez: ses livres sont toujours ouverts sur ma table; nous ne nous sommes pas quittés un instant.

Après ces préliminaires, nous eûmes une conversation qui dura près de deux heures. Je n'en rapporterai que les points les plus saillants.

Quand j'eus fait part à madame Wronski du dessein où j'étais de placer son mari dans une galerie intitulée: *la France mystique*, elle se récria:

— Mais c'est une profanation, Monsieur! C'est donc ainsi que vous traitez de *pareilles choses?* d'ailleurs, mon mari n'était pas mystique. Il a trouvé la vérité absolue, absolue, entendez-vous, et cela mérite d'être médité, vénéré, tandis que, à ce que je vois, vous allez en faire comme un article de journal.

— Qu'importe, madame? j'appellerai sur votre mari et sur ses oeuvres l'attention du public, qui jusqu'à présent ne leur a peut-être pas été suffisamment accordée: voilà ce que je veux faire, et ce n'est pas une profanation. Quant à ce que vous m'objectez sur l'absence de tout mysticisme chez votre mari, ce n'est point là un obstacle. Nous ne sommes pas d'accord sur le mot de mystique. Mystique, pour vous, veut dire substitution des sentiments et des molles quiétudes du cœur, aux luttes de la foi dans l'esprit, et, en ce sens, il est vrai que Wronski n'est pas mystique, puisqu'il est, à ce qu'on m'a dit, essentiellement métaphysicien et penseur; mais moi, par une extension raisonnée du mot, je nomme mysticisme une certaine disposition à prendre très au sérieux les spéculations relatives aux destinées de l'homme, et à en tirer une pratique de vie qui vous distingue du grand troupeau des gens à âme plate, qui ne sentent pas, comme je dis quelquefois, l'aiguillon des choses

éternelles, et, en ce sens là, Wronski entre dans mon cadre, n'est-il pas vrai?

— Mais enfin, Monsieur, on doit du respect....

— Oh! ici, Madame, permettez-moi une profession de foi. Je ne respecte rien *à priori*; j'étudie et je me prononce en toute sincerité et loyauté: voilà tout. Je regrette d'être provoqué à vous le dire, à vous dont je me plais à honorer le culte pour Wronski, mais je ne tremble à l'approche d'aucun sanctuaire, et je ne tremblerai certainement pas à l'approche du sanctuaire de ce que vous appelez, avec de bonnes raisons sans doute, la Vérité Absolue. J'ai en moi un flambeau qui est plus saint que tous les saints des saints de la terre, un flambeau qui a été évidemment allumé par Dieu, celui-là: je veux parler de ma raison, quand elle est, comme je m'efforce de la maintenir, calme, sincère, désintéressée. Avec ce flambeau-là, voyez-vous, Madame, j'affronte tous les dieux cachés, quelque terrible que soit le mystère où ils s'enveloppent, et je suis sûr d'une chose, c'est que, parmi ces dieux, s'il en est un de véritable, celui-là me bénira de l'avoir cherché sans bandeau sur les yeux, sans faiblesse dans l'esprit et sans timidité au cœur. Madame, en fait de philosophes réputés sublimes, comme en fait de manitous réputés sacrés, il n'y a que les indigents qui craignent le jugement de la raison et les scélérats qui fuient la lumière.

— Vous qui me parlez ainsi, Monsieur, vous n'avez donc pas la foi?

— Qu'est-ce que cela, Madame, la foi?

— Mais, Monsieur, ce qu'on entend par là d'ordinaire, la croyance à la vérité révélée.

— Wronski avait donc cette foi-là, Madame?

— Bien certainement.

— Et il y est mort?

— Bien certainement.

— Ah! bah!....

— Comment, ah! bah!... mais vous ne croyez donc à rien, vous? Cela me fait vraiment de la peine, de vous voir dans une pareille disposition d'esprit.

— Je vous en offre autant, madame, avec tout le respect que je vous dois.

— Comment cela?

— Oui, Madame, cela me fait toujours de la peine, une peine réelle, de voir des intelligences élevées sortir du bon sens, pour entrer dans la crédulité, et pour baser leur philosophie sur un dîner de pomme et sur un serpent qui parle.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas de la crédulité, c'est une certitude résultant de preuves que.....

— Que je connais, Madame; car, je vous supplie de le croire, je ne suis pas un esprit fort qui blasphême ce qu'il ignore; je laisse la brutalité de la négation sans motifs aux gens qui, une fois convertis, ont la brutalité de la certitude sans preuves; j'ai manié tous vos arguments; je les sais par cœur; j'ai senti le côté par où ils peuvent troubler l'âme et lui inspirer des inquiétudes et des doutes; j'ai expérimenté l'atmosphère intellectuelle où vous vivez; et je vous déclare que ce que vous adorez, va s'effacer de la conscience humaine, parce que cela est un conte de l'enfance, présenté, avec différents épisodes, à toutes les nations mineures; parce que cela fait pitié à la virilité du siècle; parce que cela n'est plus en harmonie avec la propreté intellectuelle que nous a créé la civilisation.

— Mais, encore une fois, à quoi croyez-vous donc?

— A quoi je crois?

— Oui, à quoi?

— Je crois en bien des choses, Madame. Il est des points sur lesquels j'ai des aspirations, des désirs, mais point de certitude absolue: ce sont les points de doctrine qui se rattachent à l'infini. A cet égard, je prétends que les ignorants, les orgueilleux, et les exploiteurs d'âmes tout seuls, peuvent dire qu'ils ont des informations certaines. Oui, madame, je ne vois que des imbéciles ou des charlatants dans les gens qui veulent m'enseigner exactement comment le premier *Eon* engendre le second *Eon*, et comment le troisième *Eon* procède des deux autres. J'admire en ces docteurs-là le chef-d'oeuvre de l'ineptie impudente, et, je ne vous le cache pas, il ne me suffit pas de les mépriser: comme leurs effrontées imaginations n'ont cessé de troubler le monde, je sens parfois contre eux un sentiment plus vif et plus amer que le mépris! Mais je vous entends; vous me dites: Que mettez-vous à la place? que croyez-vous? D'abord, il y a des choses qu'on laisse mourir tout simplement et qu'on ne remplace pas. Non, Madame, on ne remplace pas la queue de cheval consacrée avec laquelle les chamanes, chez les Samoièdes, chassent les mauvais esprits pour de l'argent! Non, Madame, la culotte de saint Pancrace ne se remplace point! On laisse pourrir ces choses-là: c'est leur destinée. Cela grossit le fumier des superstitions éteintes. Restez tranquille: ce n'a jamais été la fiente du grand Lama qui a moralisé le monde. Le monde, Madame, se moralise par l'éducation, par l'amélioration de l'hygiène publique, par la lumière de la civilisation. Le monde se moralise par un bon code, qui consacre

l'égalité de tous les citoyens devant la loi, devant la morale éternelle, devant les charges et les récompenses publiques. Le monde se moralise par un enseignement de plus en plus universalisé, où tout concourt à relever les droits de la propriété résultant du travail, les saintes joies de la famille organisée suivant un légitime esprit de liberté, les gloires du dévouement à la société et à la patrie. Le monde se moralise par de gouvernements qui ne se croient institués que pour servir à l'avantage de tous. Le monde enfin se moralise par l'introduction du raisonnement dans la vie sociale. Regardez donc autour de vous, Madame: comparez donc l'humanité d'à présent qui discute avec l'humanité d'autrefois qui croyait. Quelle prédication de fait en faveur de mes idées! la supériorité de nos temps sur le moyen-âge, même au point de vue des moeurs proprement dites, est tellement éblouissante, qu'il faut ne pas savoir un mot d'histoire pour la nier, ou même pour en douter. Je vous le dis, Madame, et je vous le dis avec une ardeur de conviction que je voudrais vous faire partager, je ne crois plus aux queues de cheval sacrées, depuis que je sens en mon cœur l'aspiration du grand infini; je ne crois plus à la fiente du grand Lama, depuis que je respecte et que j'aime toute l'humanité; je ne crois plus à ceux qui se sont faits eunuques pour l'amour de Vichnou, depuis que je crois à la famille, la sainte famille! je ne crois plus au diable-serpent qui rend le mal fatal parmi les hommes, depuis que je crois à la vertu qui se fait violence, et qui remporte des victoires; je ne crois plus à l'Enfer, depuis que je crois au Ciel!

Je serais entraîné beaucoup trop loin, si je voulais reproduire toutes les diverses argumentations que m'opposa Madame Wronski en faveur de sa religion. Elle me parla avec beaucoup de charme des consolations qu'elle trouvait dans la foi. Devant cet argument tout personnel, je n'insistai pas, et je pris congé, emportant de ma vénérable interlocutrice un bon et agréable souvenir. C'est vraiment une femme de mérite. Elle a publié récemment une petite brochure sur la doctrine de son mari. On remarque dans cette brochure, intitulée: *Petit Traité de métaphysique élémentaire*, une habitude des hautes spéculations, bien rare chez une femme. Madame Wronski, dans ce petit travail, ne réussit pas, comme elle se le propose, à éclaircir la très obscure doctrine de l'Absolu, mais, ce à quoi elle n'a peut-être point songé, elle réussit à se faire connaître comme l'une des trois ou quatre femmes d'Europe qui sont capables d'entendre la philosophie transcendante.

Au moment où j'allais la quitter, Madame Wronski, sur ma

demande, m'avait prêté quelques volumes de son mari, entre autres les *Cent pages* et la *Réforme du savoir humain.* Je n'eus rien de plus pressé que de les lire: mais quel ne fut pas mon désappointement! Wronski, que je n'avais jamais étudié jusque-là, se trouvait être une nature hautaine, orgueilleuse, pleine d'elle-même, et, avec cela, un esprit sec, hostile à toutes les aspirations de ma religion humanitaire. Par suite de ma visite à sa digne veuve, j'avais commencé à lire ses ouvrages avec le désir de les trouver admirables; je les trouvais médiocres, ridicules, monstrueux à certains égards. Cette idole, que je pensais sublime sous son voile mystérieux, était un colosse aux pieds d'argile, qui mérite entièrement l'obscurité où il est pour la plupart de ses contemporains.

J'étais, je l'avoue, fort désolé de cette découverte, et lorsque, le 5 ou 6 septembre 1854, je me mis à écrire la notice philosophique qu'on lira plus bas, ce fut en me faisant violence que je portai des jugements aussi sévères; mais enfin, la vérité avant tout: parceque j'avais été bien accueilli chez la veuve de Wronski, ce n'était pas une raison pour moi de trouver Wronski admirable.

J'avais achevé, depuis près d'un mois, mon travail sur l'auteur de la *Réforme du savoir humain*, lorsqu'on m'apporta la brochure de Madame Wronski, dont j'ai parlé plus haut, *Petit Traité de métaphysique élémentaire.* Madame Wronski avait écrit de sa main sur la couverture: «*à Monsieur Erdan, souvenir de la part de l'auteur.*

On conçoit que cette politesse renouvela mes chagrins, à propos de ma sévère étude sur la philosophie de l'Absolu. Tout pécheur que je puisse être, je confesse que c'est une douleur cuisante pour moi, d'être la cause d'une souffrance morale quelconque pour un de mes frères humain. C'est une forme de l'égoïsme si l'on veut; mais je suis horriblement malheureux, de penser qu'on est malheureux par moi. L'idée que mon livre, arrivant aux mains de l'honorable veuve que j'avais visitée, affligerait sa religion conjugale, me tourmentait déjà beaucoup; quand le *souvenir* du *Petit Traité de métaphysique* me fut remis, cette idée me donna le cauchemar.

Dans ma naïveté, je crus devoir prévenir le coup que j'allais porter. J'écrivis, *currente calamo*, et dans ce premier mouvement du cœur où l'on ne devrait jamais écrire, la lettre suivante:

Yvry-sur-Seine, le 9 octobre 1854

« Très Honorée Dame,

« Je reçois la brochure que vous avez bien voulu m'adresser. Je me propose de l'étudier pour en faire mention dans ma *France mystique*, car, quoique vous ayez semblé vous y opposer, par modestie, dans l'entrevue que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, je ne pourrai me dispenser de mettre votre personnalité à côté de celle de Wronski, dont vous êtes la légatrice intellectuelle.

« Je regrette seulement une chose, Madame, et je vous fais part de ce sentiment avec la même franchise qui a présidé à mon entretien avec vous, — je regrette d'avoir beaucoup, beaucoup de mal à dire des idées de votre mari. Il peut avoir raison contre moi, je le sais; mais ce que je sais aussi, c'est que j'ai rarement trouvé d'intelligence en aussi profond désaccord avec la mienne, et dont les opinions et les tendances me fussent aussi antipathiques. Vous allez être bien étonnée de ce que je vous dis là, Madame, vous qui avez pour l'œuvre de votre mari un si profond attachement d'esprit et de cœur: mais que voulez-vous que j'y fasse? Mon jugement, tel que je vous le formule, est le résultat d'une étude sincère et loyale, et le *fari quœ sentio*, est pour moi une nécessité.

« Au reste, Madame, si vous n'y trouvez pas d'inconvénient, j'aurai l'honneur de vous revoir encore avant de mettre la dernière main à mon travail sur votre mari. Peut-être la vérité gagnera-t-elle quelque chose aux avis toujours respectés d'une personne vénérable, dont je suis heureux de me dire le serviteur respectueux.

« A. Erdan. »

Trois ou quatre jours après, la poste m'apporta la diatribe que voici, diatribe fort spirituelle, je le reconnais, mais prodigieusement insolente.

Paris, le 12 octobre 1854.

« Monsieur,

« A mon retour de la campagne je reçois votre lettre, et j'y réponds aussitôt, avec tout l'empressement qu'elle mérite.

« Je ne puis que vous remercier infiniment de l'aimable franchise dont vous usez envers moi en me prévenant que vous

allez dire *beaucoup*, mais *beaucoup de mal de mon mari !* on ne peut pas mettre, dans ses procédés, plus de délicatesse que vous en mettez, au moins j'aurai le temps de me préparer à supporter vaillamment ce terrible coup.

« Quand à l'étonnement que vous prétendez que je dois éprouver à l'aveu de votre extrême antipathie pour les hautes vérités que Wronski a donné aux hommes, je vous répondrai qu'au contraire, cela ne me surprend pas du tout, car il y a toujours eu des antipathies fort remarquables dans le monde; et la vôtre pourra faire un très joli pendant à celle que voici: Debureau, le saltimbanque, qui était comme vous, Monsieur, un homme de beaucoup de mérite, dans son genre, Debureau disait, lorsqu'il entendait chanter le rossignol: *Veux-tu te taire, vilaine bête !*

« Pauvre Wronski! Pauvre rossignol!

« Toi surtout, Wronski, dont Monsieur Erdan va dire *beaucoup, beaucoup de mal!!*

« Adieu donc le sacrifice que tu fis, dès ta tendre jeunesse, d'un rang élevé et d'un grade militaire supérieur, pour aller, dans les Universités de l'Allemagne, te livrer aux plus sérieuses études!

« Adieu ton abnégation des plaisirs du monde pour te consacrer, dans une retraite absolue, toi si jeune et si brillant, à la recherche de la vérité!

« Adieu tes grandes découvertes mathématiques et philosophiques qui ont apporté des lois à toutes les sciences physiques et morales!

« Adieu ta gloire d'avoir donné sa couronne à la philosophie par la découverte de l'essence même de l'ABSOLU!

« Adieu tes soixante années de travaux, doublées par tes continuelles et saintes veilles!

« Adieu le sacrifice de deux fortunes pour la production de ces immenses travaux, si soignés et si magifiquement édités par toi!

« Adieu tes pures et divines pensées, qui devaient donner la certitude à la raison humaine.

« Adieu ton style, si ferme, si didactique, qu'il en est sculptural!

« Adieu ta puissance de doctrine qui poursuit l'erreur jusqu'aux entrailles, et sait la remplacer par la vérité!

« Adieu cette admiration profonde qui réside encore pour toi, si vivante, dans le cœur de ceux qui t'ont connu ou qui ont pu t'entendre!

« Adieu ton mépris manifeste des choses basses et des âmes vulgaires!

« Adieu ton indignation toujours croissante contre le mal et l'erreur !

« Adieu la noble espérance que, bientôt, les hommes, par une *étude sincère et loyale*, pourraient comprendre leurs grandes destinées, si bien établies dans les solutions irréfragables que tu leur en a données.

« Et, pour moi ! Adieu le souvenir si profond et si sacré de ton intelligence souveraine, de ta vie, presque toujours héroïque, dont j'ai été le témoin continuellement ravi, pendant quarante-trois années !

« Enfin, adieu ta gloire ! Adieu ton nom ! Adieu ta splendide et solennelle individualité, qui semblait s'être à jamais imposée au monde, par la grandeur qu'elle donnait, en elle, à l'humanité tout entière ! Adieu !....... Monsieur Erdan va dire de toi *beaucoup*, *beaucoup de mal!* Et à vous aussi, Adieu, Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

« Ve Wronski. »

Il faut dire que je n'avais pas conservé copie de ma lettre du 9 octobre ; je fus ébahi de la réponse de Madame Wronski : je me sentais si parfaitement innocent, que je ne pus, d'abord, m'expliquer tant d'insultes, où l'on allait jusqu'à me comparer à un saltimbanque. Je ne songeais pas que les dévots de toutes les sectes se ressemblent, et que le fiel est aussi amer chez les absolutistes de la philosophie, que chez les absolutistes de la révélation.

Je répliquai à madame Wronski, cette fois après réflexion et plusieurs autres lettres furent échangées entre elle et moi. L'ensemble de cette correspondance a été publiée par Madame Wronski ; je renvoie le lecteur à cette publication, avec la confiance d'un homme qui a fait son devoir en se tenant dans les bornes du respect.

Et maintenant, parlons de Wronski lui-même. J'atteste sur l'honneur qu'il n'y a pas eu un seul mot de changé à ce que j'avais écrit à son sujet dès le mois de septembre, plus de trois semaines avant mes tristes démêlés avec sa veuve ; si j'ai traité sévèrement cette personnalité vénérée d'un certain nombre de disciples, c'est le sentiment de la vérité qui m'y a contraint ; je jure que nul autre sentiment n'a guidé ma plume.

CHAPITRE II.

Hoëné-Wronski.

La Pologne s'était éveillée à la suite de 1793, comme elle devait s'éveiller, plus tard, à la suite de 1830. Quand la France s'agite, tous les peuples opprimés s'émeuvent et regardent: cette nation est, pour le reste du monde, comme une messagère chargée de donner le signal des renouvellements et de la liberté.

La lutte de 1794 ne fut pas plus heureuse que ne devait l'être, par la suite, celle de 1831. La décisive bataille de Maciejowicé détruisit les dernières espérances des Polonais, et, après l'anéantissement définitif de leur nationalité en 1795, les soldats désarmés de Kosciuszko affluèrent dans notre pays. Kosciuszko lui-même vint demander asile au gouvernement français. Il s'installa rue de Lille, dans l'hôtel qui portait le nº 145. (Je lis quelque part 445: ce doit être une erreur.)

La guerre d'Italie était alors la grande affaire de la République. Tous les yeux, tous les efforts se portaient de ce côté. Les vaincus de Maciejowicé furent universellement applaudis, lorsqu'ils offrirent de former une légion polonaise destinée à seconder notre armée au delà des Alpes. Le Directoire décréta que tous les enrolés deviendraient citoyens français par le fait seul de leur inscription sur les registres militaires. Le commandement de la légion fut donné au général Dombrowski. Après avoir pris part aux campagnes de 1797 et de 1798, les volontaires vinrent, en 1799, prendre garnison à Marseille.

Ce fut dans cette ville que les rejoignit, au milieu de 1800, un de leurs anciens camarades de Maciejowicé et de Varsovie, un jeune officier polonais de vingt-deux ans, du nom de Hoëné.

Voici quels étaient les antécédents de ce jeune homme.

Il était né en 1778. Lancé par sa famille dans le métier des armes, il était à seize ans officier d'artillerie. Après avoir combattu bravement dans les rangs des défenseurs de l'indépendance polonaise, il avait été fait prisonnier à Maciejowicé, et n'avait été sauvé de la Sibérie que par la recommandation d'un général russe. Bientôt après, il recevait un brevet signé de la grande Catherine, qui lui conférait le grade de major, puis, après quelques mois, un autre brevet qui l'instituait lieutenant-colonel.

Hoëné ne fut donc pas, dès le principe, de la phalange des irréconciliables. Dans une entrevue qui lui fut ménagée avec l'empereur Paul, successeur de Catherine, il dut baiser les mains qui tenaient sa patrie enchaînée.

Cependant, il serait injuste de trop insister sur ce point. Il paraît certain qu'Hoëné donna sa démission du grade de lieutenant-colonel de l'armée russe dans le but de se réunir aux légionnaires polonais qui, en secondant la France au delà des Alpes, se proposaient ultérieurement la délivrance de la Pologne: c'était là, s'il y avait lieu toutefois, un acte de réparation.

Démissionaire dès 1797, le jeune Hoëné quitta la Russie avec le projet secret de venir en France. Ce qui, peut-être, pourrait permettre quelques doutes sur la précision de son dessein, c'est qu'il passa deux ans en Allemagne. Ces deux années furent employées par lui à l'étude du droit et surtout de la philosophie allemande, dans laquelle il s'est toujours montré remarquablement instruit. Enfin, en 1800, il se rendit à Paris, où il salua Kosciusko, puis, de là, à la légion de Marseille.

Hoëné n'était plus guère soldat. Ses hautes études en Allemagne avaient profondément modifié ses goûts. La première chose qu'il fit, en arrivant à la garnison de Marseille, ce fut de se mettre à composer des brochures. Il en publia deux, dont la première avait pour titre: le *Bombardier polonais*, et l'autre: la *Critique de la Raison pure*. Ces deux ouvrages, envoyés à Kosciuszko, valurent à leur auteur la petite lettre suivante:

«Citoyen Hoëné,

«Je vous suis bien obligé pour l'envoi de vos opuscules. «Cette marque de votre souvenir augmente ma reconnais-«sance et mon estime pour vos talents. Je me recommande «à votre amitié.

«Salut et fraternité.

«*Signé:* T. Kosciuszko.»

Paris, 22 fructidor an VIII,
Rue de Lille, 145.

Kosciuszko s'intéressa sérieusement au jeune écrivain. Il s'employa auprès du Premier-Consul pour le faire entrer dans la diplomatie, qui s'accordait mieux que l'état militaire avec ses goûts studieux; mais ses démarches n'aboutirent pas, et Hoëné dut rester à Marseille, où il partagea son temps entre

les devoirs de sa charge comme officier, et des travaux intellectuels de tout genre.

Comme officier d'artillerie, Hoëné avait étudié les mathématiques: il avait, d'ailleurs, pour ces sciences, une inclination naturelle très prononcée; ce fut à leur sévère étude qu'il s'applique particulièrement dans la première période de sa vie publique en France. Il se mit en rapport avec tous les savants de l'époque, astronomes, géomètres, physiciens. Lalande, auquel il avait communiqué des observations sur ses ouvrages, lui écrivit avec cette suscription: «A. M. Hoëné, astronome, à l'observatoire de Marseille.»

Comme savant, comme mathématicien, Hoëné a été et est encore jugé très diversement. Si on l'interroge lui même à cet égard, il se regarde comme un autre Newton; car, il faut le dire tout de suite, ce n'a jamais été par excès de modestie qu'il a péché: nous trouverons en sa personne un des orgueils les plus naïvement féroces qu'ait produit ce siècle-ci, siècle très fécond, comme on sait, en adorateurs d'eux mêmes.

Hoëné, à l'en croire, a fait, dès ses débuts sous l'Empire, une révolution immense dans les mathématiques de tout ordre et de toute application. «J'annonce nommément, dit-il «quelque part, pour les mathématiques pures, 1° la résolution «générale et rigoureuse des équations algébriques *de tous les «degrés*, par des procédés immédiats et plus simples que ne «le sont ceux qu'on a obtenus pour le quatrième degré, auquel «la science est arrêtée et immobile; 2° l'intégration générale «et rigoureuse des équations aux différences, et des différentiel- «les, totales ou partielles, à coëfficiens constans ou variables, «par des procédés immédiats et aussi simples que celui que «l'on a aujourd'hui pour l'intégration générale des équations «du premier ordre, auquel, de nouveau, la science est arrêtée «immobile; 3° la résolution générale et directe des équations «de congruence de tous les degrés, par des procédés téléologi- «ques, destinés à créer enfin la science de la Théorie des «Nombres, qui n'existe pas encore; 4° la solution théorique «et universelle de tous les problèmes algorithmiques, solution «théorique dont les savans n'ont encore aucune idée dans l'état «actuel de la science, etc., etc..... J'annonce de plus, pour «les branches appliquées des mathémathiques: 1° la solution «générale de la construction mécanique de la matière dans ses «trois états, de solidité, de liquidité, et de fluidité aériforme, «où il sera démontré rigoureusement que la théorie mathémati- «que des fluides, celle que la science possède aujourd'hui, et «qui est encore la seule qu'elle possède, est erronée; 2° la

«solution générale de la construction mécanique des corps célestes, «et plus spécialement de notre globe, solution où il sera dé-«montré rigoureusement que la théorie de la terre, celle que «la science possède aujourd'hui, depuis le théorème de Newton «jusqu'à celui de Clairaut, est erronée; enfin 3° la solution «générale de la construction mécanique de l'univers, formant «ce que l'on nomme populairement et si inexactement mécani-«que céleste, solution où l'on découvrira enfin les véritables «lois systématiques de cette construction de l'univers, qui «montreront que tout ce que l'on a tenté à cet égard, n'offre «encore que des essais rhapsodiques.»

Un homme si savant ne pouvait manquer d'être mal noté à l'Académie. Comme il est facile de le deviner, Hoëné fut mis à l'index du palais Mazarin; les longs rapports du mathématicien polonais avec l'Institut sont même un des épisodes les plus curieux de l'éternelle lutte de ce corps contre la science individuelle.

Je ne veux pas dire, qu'on le remarque bien, que Hoëné eut raison contre l'Académie des Sciences. Je répète ce que j'ai dit, sa valeur scientifique est très diversement appréciée. Tout en lui accordant une singulière connaissance des formules mathématiques, de ce qu'on pourrait appeler le vêtement de la science, plusieurs prétendent qu'il n'y a pas grand' chose sous ses splendides annonces. Il en est qui ajoutent que ses prétendues découvertes sont des riens pompeux, qui sont souvent en contradiction avec l'évidence elle-même. On m'affirme que cette dernière opinion était celle d'Arago. Le fait est que le *National*, qui servit souvent d'organe aux antipathies politiques et scientifiques de l'illustre astronome, parlait fort mal de Wronski.

Hoëné avait eu maille à partir, depuis bien longtemps, avec le génie lucide d'Arago. Dès 1811, le futur Herschell de la France, avait rédigé un rapport peu sympathique au géomètre polonais. Hoëné lui en garda toujours rancune, et j'aime beaucoup le voir en 1847, au moment où Arago était dans toute sa gloire, rééditant, ou plutôt publiant pour la première fois, une lettre manuscrite adressée ou censée adressée au pape Léon XII, en 1827, et écrivant, dans cette lettre, ce passage:

«Le rapport par lequel l'Institut se défendait lui-même dans «sa tendance matérialistique, n'était signé que par deux savants «*d'un ordre trop inférieur pour appartenir à l'histoire de* «*la science*, nommément MM. Legendre *et Arago*.»

Arago, Arago en 1847, savant *d'un ordre trop inférieur* pour appartenir à l'histoire de la science! O froissement de

l'amour-propre, quels petits et vilains enfants vous faites des hommes!

Il est difficile à quelqu'un qui n'est pas du métier de se prononcer entre Arago et Wronski. Un fait surtout est là, qui vous arrête: c'est un rapport adressé aussi à l'Académie, signé Lagrange et Lacroix, et qui rend à l'inventeur de «la loi absolue des mathématiques» le témoignage suivant:

«Ce qui a frappé vos commissaires dans le Mémoire de M. Wronski, c'est qu'il tire de sa formule toutes celles que l'on connait pour le développement des fonctions, et qu'elles n'en sont que des *cas très particuliers.*»

Signé: Lagrange,
Lacroix.

Laissant la question à débattre aux hommes compétents, je me contente de regretter que Wronski se soit montré trop exigeant envers l'Académie, et l'Académie trop fière à l'égard de Wronski, ce qui est une appréciation peu compromettante, capable de me bien faire venir des cœurs sensibles, et je poursuis l'histoire de mon héros.

Les mathématiques ne lui rapportaient pas grand' chose, et ses relations assez désagréables avec l'Académie, n'avaient d'autre influence sur sa vie matérielle que de l'appauvrir, en l'obligeant à payer les ports de lettre de ces messieurs. Hoëné, qui avait quitté Marseille, vivait très péniblement à Paris. Les subsides donnés aux réfugiés polonais lui ayant manqué, il finit même par tomber dans une misère profonde, une de ces misères que les fils de famille devenus académiciens ne connaissent pas, où la vie du savant est en lutte incessante avec les nécessités du pauvre, où l'homme d'étude en haillons noirs, descend de sa mansarde, les yeux hagards et le front rêveur, pour aller quêter chez ses connaissances, qui le fuient, la pièce de monnaie, destiné à faire vivre sa famille éplorée, misère touchante où, parfois, le génie lui même, le vrai génie, convoite un sou pour avoir un petit pain!

Pauvre Wronski! Vous êtes un de ces esprits qui ne me reviennent guère; vous êtes, en mathématique, très insolent pour vos adversaires et très ingrat pour vos prédécesseurs et vos maîtres; vous êtes, en philosophie, comme je le montrerai tout-à-l'heure à mon lecteur, d'un orgueil infini et d'une outrecuidance que ne justifient pas vos rêveries sans consistance et sans fond mais qu'expliquent les obstacles et les souffrances; en un mot, votre individualité m'irrite et m'agace au delà du possible; vos livres in-quarto m'ont donné la fièvre de l'ennui,

du ressentiment et même de l'indignation. Hé bien! malgré tout, il y a un moment dans votre vie où vous me touchez et où vous m'arrachez des larmes; c'est le moment que vous racontez vous-même en ces termes

« Réduit à l'indigence, et n'ayant alors personne à Paris qui « pût le secourir, M. Hoëné Wronski, après avoir produit à « l'académie des sciences de cette ville la loi suprême des « mathématiques, et après avoir publié la *Philosophie des « mathématiques*, vit mourir son enfant malade, faute de pou- « voir lui procurer les moyens nécessaires à sa guérison, et « était sur le point de subir le même malheur dans la personne « de sa jeune femme, pour laquelle il pouvait à peine se pro- « curer de chétifs moyens d'existence. Il n'avait, en effet, que « le très faible salaire qu'il recevait pour des leçons de mathé- « matiques qu'il donnait dans un petit pensionnat à Montmartre; « et il était obligé pour pouvoir faire subsister sa femme, de se « priver de chaussures et de marcher avec des sabots de bois. »

Et ailleurs :

« Né de parents aussi riches qu'éclairés, et ayant passé sa « jeunesse au milieu d'une grande aisance, il supportait avec « résignation la misère qu'il lui fallait subir pour éclairer les « hommes. Ne pouvant se procurer les moyens d'existence en « donnant des leçons, il ne vivait le plus souvent que de chari- « tés, en acceptant, pour pouvoir arriver à ses nobles fins, les « plus grossières humiliations. »

Si tout cela est triste, il y a là-dessous quelque chose d'odieux, et je dois le dire à la honte des savants officiels de l'époque: il paraît positif que des jeunes gens préparés aux grands examens mathématiques par le pauvre savant, furent refusés uniquement à cause du nom de leur professeur. Voilà de ces scélératesses qu'on aimerait à croire supposées par l'amour-propre offensé, et par cet esprit d'inquiétude et d'injustice, qu'engendre souvent l'excès du malheur.

Ce fut probablement dans cette période de misère et d'humiliations que Hoëné changea son nom en celui de Wronski. Je ne sais si ce fut précisément, dans sa pensée, un changement ou une simple addition nominale. Dans tous les cas, c'est le lieu de remarquer ici la métamorphose qu'ont fait subir à leurs noms la plupart des fondateurs de culte. En cela, Hoëné imita saint Paul, qui primitivement, s'était appelé Saul; saint Pierre (Céphas) auquel Jésus, d'après l'Évangile, donna ce nom, à la place de celui de Simon, qu'il portait auparavant; Manès, dont le vrai nom était Choudric; Swédenborg, dont le père se nommait simplement Swedberg. Il semblerait

que ces âmes hardies, au moment où elles sentent en elles le premier frémissement de leur idée dominante, veulent renouveler le fait de l'antique initiation patriarchale, lorsque Jéhovah ne voulut parler au chaldéen Abram, et lui développer les promesses messianiques, qu'après avoir ajouté une sylabe mystérieuse à son nom primitif qui fut transformé en celui d'Abraham.

Wronski poursuivait ses travaux mathémathiques et ses études de haute philosophie au milieu des angoisses de la misère, lorsqu'un heureux hasard vint à son secours.

C'était en 1812. Wronski avait beaucoup lu Kant; il suivait le mouvement philosophique d'Allemagne, et il était familiarisé avec l'idée de l'absolu, qui est une très grande idée assurément, mais qui, par malheur, n'a jamais été guère mieux comprise de ses inventeurs et de ses prédicateurs que du public. Il y avait alors certains mots qui couraient l'Allemagne, et qui y vidaient nombre de cervelles trop exclusivement attachées à en pénétrer le sens; tels étaient les mots de Philosophie absolue, de Transformation du savoir humain par l'identification de l'Être et du Savoir, etc., etc. Wronski, en sa qualité de jugement faux, comprenait admirablement ces sublimes inanités, et, très semblable en cela à ses maîtres d'outre-Rhin, il développait compendieusement tous les détails de la doctrine, sans pouvoir faire comprendre le premier mot de sa pensée à qui que ce fût.

Il y en eut un cependant qui crut comprendre.

Il se trouvait alors à Paris un jeune et riche banquier de Nice, qui se nommait Arson. C'était un homme d'environ trente-cinq ans, très porté, par un tempérament faible et mélancolique, aux choses du mysticisme. Wronski parlait déjà de refaire l'esprit humain par une méthode infaillible à lui connue. Il prétendait avoir des secrets admirables pour faire entrer l'humanité dans une voie en quelque sorte divine. Déjà il se disait chargé d'inaugurer une époque de renouvellement universel ou, comme il dit, de messianisme. Le disciple de Lalande s'était sacré prêtre, et roi sans doute, car ils sont toujours l'un et l'antre ensemble depuis leur grand aïeul Melchisédech.

M. Arson avait eu occasion d'entendre Wronski, et il en était émerveillé. Très désireux d'être aussi savant que le maître, et voulant peut-être substituer le riche banquier au pauvre diable dans les nobles fonctions de messie, il fit une convention avec Wronski. Celui-ci devait initier Arson à sa science surhumaine, lui ouvrir tous les arcanes de sa mission providentielle, lui apprendre la manière précise de réformer le savoir humain en identifiant l'être et le savoir, et autres merveilles

surprenantes, et, en récompense, Arson donnait à Wronski cinquante mille francs comptant, plus une promesse de deux cent cinquante mille francs, en tout trois cent mille francs.

L'affaire conclue, Arson se fit écolier et écouta. Le premier jour, ce fut un immense enthousiasme. Le premier mois se passa bien. Les mois suivants allèrent clopin clopant. Arson ne s'identifiait pas absolument avec le savoir de Wronski. Bref, ce qui devait arriver arriva: au bout d'un certain temps, Arson, conseillé sans doute par ses amis, trouva que les arcanes du messie s'illuminaient médiocrement, et qu'il avait payé, et surtout promis de payer bien cher, les nuages creux de la philosophie allemande. Non-seulement il refusa de verser d'autre argent, mais, de plus, il redemanda celui qu'il avait donné. De là un procès, qui fit beaucoup rire dans le temps, et qui se termina par un jugement que nous trouvons, pour notre part, digne de Salomon: il fut ordonné que Wronski resterait payé, mais qu'Arson ne payerait plus. Comme de juste, les plaideurs ne furent contents ni l'un ni l'autre, et, depuis ce temps-là, Wronski fut tout autre chose que le messie pour Arson, et pour Wronski, Arson ne fut plus qu'un païen et un publicain. Telles sont les aménités des dieux et apprentis dieux de ce siècle.

A dater de l'aventure Arson, nous sommes entrés pleinement dans la seconde période de la vie de Wronski, c'est-à-dire dans sa carrière philosophique et messianique. C'est cette face de son esprit qu'il s'agit surtout ici de mettre en relief; mais nous ne voulons pas dissimuler une chose, c'est que, pour éclairer les mystères qui vont s'offrir maintenant à nos yeux, nous avons énormément besoin des lumières du Saint-Esprit. Implorons-le par le *Veni creator*.

Avez-vous suffisamment toussé?

Vous êtes-vous suffisamment mouché?

L'ouvreuse qui fait payer les chaises a-t-elle l'air de vouloir rester un peu tranquille?

Fort bien! Je commence. Dieu me soit en aide. Amen.

PREMIER POINT.

Parlons d'abord, mes chers frères, de l'instrument dont se sert Wronski pour exposer ses dogmes; parlons du style et de la composition extérieure de l'écriture sainte, sur laquelle est fondée la religion de l'Absolu.

Ce qui est frappant avant tout, chez la plupart de mes héros, c'est leur atroce manière de rédiger leurs livres sacrés. On ne saurait, sur ouï-dire, se faire idée de ces forêts épais-

ses; il y faut entrer soi-même, et se déchirer aux broussailles dont elles sont encombrées.

Un livre de Wronski est ordinairement un *in-quarto* de 500 à 1000 pages. Il commence d'habitude par un *Avis général;* ensuite vient la *dédicace*, qui est adressée presque invariablement à Nicolas Ier Paulowitch, empereur de toutes les Russies; après cela, nous trouvons un *avis;* en quatrième lieu, un *nota;* en cinquième lieu, une introduction générale; en sixième lieu, une introduction au programme de l'ouvrage; en septième lieu, le programme lui-même; en huitième lieu, le complément à l'introduction, sans compter le complément au programme, sans compter la seconde introduction générale, sans compter l'avis pour la première introduction particulière, sans compter le complément à l'avis de la seconde introduction spéciale, etc., etc. Après avoir été ainsi *introduit* tout le long de cent ou cent cinquante pages, vous ne savez pas le moins du monde où vous êtes, mais n'importe! le corps de l'ouvrage commence à se développer sous vos yeux. Quelle masse informe! quel amas de répétitions, de longueurs, de ressassements! quel fouillis de phrases métaphysiques cachant le néant absolu de la pensée! quelle olla-podrida de matières diverses qui se mêlent, s'enchevêtrent, se confondent! quel pot-pourri philosophico-mathématico-politico-historico-mystique! quelle ratatouille de rêves!

Ce qui distingue Wronski entre tous ses célestes confrères, c'est la manie, une manie furibonde, de se citer lui-même. Chose curieuse, et qui dénote bien l'orgueil de cet esprit dévoyé, c'est que je n'ai pas trouvé dans ses ouvrages une citation quelconque d'un auteur mort ou vivant, tandis qu'à chaque page ses ouvrages sont invoqués, résumés, transcrits. Souvent la discussion, si l'on peut donner ce nom à ces éternelles séries d'affirmations plus ou moins gratuites, la discussion, dis-je, est interrompue par des notes entre filets du genre de celle-ci:

«Cette garantie de notre présente philosophie de l'histoire, «qui devient ainsi indispensable pour son entente parfaite, et «qui offre en même temps, dans cette réforme absolue des «sciences rationnelles, la réalisation définitive de l'idéal du «savoir humain, se trouve dans la même librairie de M. Amyot, «à Paris, rue de la Paix, n° 8.»

SUPPLÉMENT

SUR L'ABUS INDIGNE DU MOT MESSIANISME.

«Dans les notes des pages 5 et 90 de la *Réforme du savoir* «*humain*, nous avons signalé cet abus indigne.

«Afin de prévenir une fâcheuse confusion des mots, nous «devons faire savoir que, pour discréditer ou plutôt profaner «le mot de *messianisme*, qui se trouve ainsi attaché à la doc«trine dont il s'agit, on a, postérieurement à sa production «publique, institué, au collége de France, une chaire de litté«rature slave en faveur d'un homme (Mickiewicz) qui, fesant «allusion à notre fondation slave de ce mot de messianisme, «professait, sous ce mot sacré, une doctrine, non seulement «dépourvue de toute science, mais de plus, tellement irréligi«euse et révolutionnaire, que la chambre des Pairs fut forcée «de défendre cet enseignement.

«Cette indigne confusion du mot sacré de *Messianisme*, telle «que l'a opérée ainsi un misérable poète (toujours Mickiewicz), «un plagiaire inconnu dans les régions des sciences et de la «philosophie, a tellement troublé le cerveau de quelques pau«vres esprits, incapables de distinguer le blanc du noir, qu'ils «ne peuvent concevoir la différence entre le salut de l'humanité, «qu'apporte le vrai messianisme de l'auteur, qui a créé ce mot, «et la perdition de l'humanité qui voudrait lui substituer infer«nalement le faux messianisme de cet éhonté plagiaire, qui est «encore plus ignorant qu'il ne s'est rendu infâme par ce vol «insigne.»

On voit que si Wronski y va de main lourde, il n'y va pas de main morte.

Un détail fort considérable de son style, dont on a pu déjà s'apercevoir, c'est l'usage insolite des épithètes.

Dans les nombreuses lectures que j'ai dû faire pour la composition de cet ouvrage, j'ai remarqué que les mystiques emploient les épithètes et les modificatifs de la langue, c'est-à-dire les adjectifs et les adverbes, d'une manière extrêmement bizarre. C'est là un fait psychologique qui, pour moi, est très saillant. Je le livre aux explications des hommes compétents. Voici, par exemple, les habitudes de Wronski à cet égard.

«La *présente* période historique *nationale* de la Pologne.

«Il faut faire cesser l'*actuelle* tourmente *sociale* des nations.»

«Les circonstances où se trouvent notre *actuelle* espèce «*humaine*.

«Il faut faire cesser la *présente* complication *universelle*.

«L'abîme *terrible* de notre *héréditaire* dépravation *morale*.

«L'*actuelle* absence *universelle* de *véritables* lumières «*politiques*.

«Cela est prouvé *immédiatement* par l'*actuelle* et *inex-*«*tricable* confusion *universelle* des idées.

«Malgré ce *decisif* résultat, on a traité d'utopie et de rê-«verie cette *finale* et *décisive* découverte *politique*.

«Examinons l'*actuel* droit *public européen*.

«Les *sauvages actuelles* théories *démocratiques* et *socia-*«*listiques* ne peuvent, sans une *supérieure* influence *périodique*.

«Pour compléter nos *antérieures* considérations MÉTAPOLITIQUES «sur la fausseté des *actuelles* et *sinistres rêveries socialistiques*.

«Etc., etc.

Tel est le style de Wronski!

Actuellement, mes chers frères, passons au second point de notre présent scientifique et philosophique discours, et tâchons de pénétrer l'inextricable, et sinistre confusion méthaphysique, métapolitique, métadidactique, métamathématique, et universellement *méta*, sinon *contra*rationelle, de notre présent et compliqué auteur.

Encore un petit *veni creator* et un rapide *ave maria*, et *fiat lux!*

SECOND POINT.

Mais je fais réflexion, lecteur, que la précédente triste et peut-être même lugubre dissertation a pu fatiguer votre ingénieux et supérieur esprit; que vous devez avoir besoin d'un legitime et digne repos; et que vous ne serez pas fâché de voir renvoyer la grave suite de cet important et considérable sermon au prochain postérieur chapitre. Ma, non seulement actuelle, mais absolue et invariable déférence pour tous vos, non seulement sages et justes, mais métasages et métajustes désirs, m'engage donc à renvoyer au subséquent remarquable chapitre III la suite des profondes wronskistes conceptions. Ainsi donc, que les métahabiles et pleins de goût compositeurs veuillent bien mettre ici un gros et bien disposé filet typographique, après quoi, qu'ils aillent de l'avant dans la vierge et noire forêt de la métaphysique, de la métapolitique et de la métareligion de notre puissant philosophe Wronski.

CHAPITRE III.

Hoëné-Wronski (SUITE).

Monsignor Profondo, un des plus terribles savans qu'on ait jamais vus.
(VOLTAIRE, *Voyage de Scarmentado.*)

— Vous comprenez?
— Pas un mot, Monsieur.
(VOLTAIRE, le *Philosophe ignorant.*)

SECOND POINT.

Avant d'étudier les élucubrations religieuses de Wronski, il convient de jeter un coup d'oeil, premièrement dans ses théories de philosophie générale, puis, en second lieu, dans ses théories de politique appliquée.

L'auteur de la *La Réforme du savoir humain* a un point de départ assez peu modeste, à savoir, que l'humanité, jusqu'à lui, n'a rien su ou à peu près, que le moment de son éducation est venu, parce que nous sommes dans un temps de *messianisme* ou de renouvellement, et que le messie, c'est tout simplement Wronski lui-même.

« Ainsi il sera démontré que la vérité n'est pas encore découverte sur la terre.»

Ailleurs.

«Il faut donc, en suspendant tous les égards de convenance, «faire savoir ouvertement au public que la vérité est enfin «découverte, et qu'elle est même déjà fondée, d'une manière «péremptoire, dans les ouvrages où, pour réaliser les saintes «promesses du Messie, nous avons produit la DOCTRINE DU MESSIANISME..... »

Dans un autre endroit, on lit encore:

«Il n'existe aucune autre voie (que celle qu'il a suivie) pour «la création de la vérité, non seulement pour l'homme, mais «même pour Dieu, comme nous l'avons déjà dit plus haut, et «comme ***nous en faisons ici un défi formel à nos contemporains, et même à toute la postérité...***»

Le révélateur insiste, dans une note, sur ce solennel défi:

«Par suite de ce défi formel, dit-il, il nous semble qu'un «homme honorable qui voudra prononcer sa sentence sur l'ou-

«vrage présent, soit par la voie des journaux, soit par toute «autre voie, devra, avant tout, répondre à ce défi, aussi loyal «que décisif. Autrement, le prétendu juge, quel qu'il soit, «sera ici jugé d'avance lui-même, en venant se placer, d'une «manière inévitable, dans l'une ou dans l'autre des deux clas-«ses d'hommes que nous avons signalées à la page 505 de cet «ouvrage. (*La Réforme du savoir humain*, 2 v. in-4° de «près de mille pages).»

Quelles sont ces deux classes d'hommes? Allons voir à la page 505:

«1° Les modernes MIDAS PHILOSOPHIQUES, dans leur ignorance «du second degré, c'est-à-dire dans l'ignorance où ils sont de «leur propre ignorance, en prenant leurs idées dans le diction-«naire, et leurs phrases dans la grammaire (Où donc faudrait-«il les prendre?), réfuteront éloquemment, avec une risible «prestance, les présentes vérités absolues, en les taxant de «rêveries métaphysiques, et ils dévoileront ainsi leur ÉNORME «STUPIDITÉ; ou bien,

«2° Les FILOUS PHILOSOPHIQUES, pour ne pas être reconnus, «voudront faire périr les vérités absolues par un système d'é-«touffement, et ce lâche silence prémédité, qui constitue mani-«festement le péché contre le Saint-Esprit, suffira pour dévoiler «leur BASSE INFAMIE.»

Ainsi, voilà qui est catégorique: si je me tais, je suis un infâme filou; si je parle, et que je n'approuve pas, je suis un âne. On avouera que ma position est assez embarassante.

Vous me direz: Tirez-vous d'embarras en approuvant.

J'y ai bien songé; mais, à cela, il y a une grande difficulté, c'est que je ne comprends pas du tout les vérités absolues récemment inventées par le chef du messianisme. Oui, je l'avoue en toute humilité, ces sublimités philosophiques me dépassent entièrement. Vainement j'ai fait des extraits dans la *Réforme de la philosophie*, dans l'*Historiosophie*, dans les *Cent pages décisives*, dans la *Lettre au pape Léon XII;* vainement j'ai comparé ensemble ces extraits; vainement j'ai réfléchi; vainement même j'ai consulté des hommes instruits et compétents: je ne suis pas plus avancé maintenant que le premier jour. Je m'imaginais que c'était peut-être de la métaphysique transcendante d'Allemagne; alors je me suis adressé à des disciples de Hegel, et je leur ai dit: Voilà des choses bien extraordinaires, dont je ne comprends pas un seul mot; cela vient il de ma faiblesse? Ces mystères ont-ils des beautés cachées que vous connaîtriez? De grâce, enseignez-moi.

Les disciples de Hegel m'ont ri au nez.

J'étais fort perplexe et fort humilié.

Enfin, il m'est venu une idée. Je me suis dit, dans le style de l'enfant prodigue: Je me présenterai devant mon lecteur, je me confesserai à lui avec franchise; je lui conterai naïvement comment mon âme a été troublée, devant l'horrible perspective d'être nécessairement un Midas ou un Robert Macaire; et mon lecteur m'excusera, et il se contentera, dans sa bénignité, d'un exposé pur et simple de ces hautes et effroyables doctrines, qu'on ne peut toucher, comme l'arche du Seigneur qu'avec tremblement: *Pavete ad sanctuarium meum!* Sur mon exposé, mon lecteur jugera. Quoi qu'il en soit, les wronskistes reconnaîtront que je ne suis pas un Midas *du second degré*, c'est-à-dire de ceux qui ignorent leur propre ignorance, puisque j'avoue la mienne. Je suis dans le premier degré très exactement, dans l'ignorance qui s'avoue humblement, et je m'y tiens. Je laisse à mon lecteur, je le répète, le soin de se prononcer. Peut-être aura-t-il le courage, que je n'ai pas, de critiquer ce que je vais mettre sous ses yeux, et d'affronter ainsi les oreilles d'âne de la seconde catégorie. Ce sera chez lui une ÉNORME STUPIDITÉ: mais enfin qu'il prenne bien ses précautions, c'est son affaire, et je m'en lave les mains.

Wronski crée, après les philosophes allemands, une «philosophie absolue» qui a pour principal objet de découvrir le «but absolu de l'humanité.»

Or, l'humanité a pour but absolu de «devenir principe de «toute réalité en devenant objet de soi-même, autrement dit, «en se créant.

D'après ces prémisses qui sont, à ce qu'il paraît, très fécondes, la base de tout le messianisme, c'est la «loi de création.»

J'ai lâché le grand mot. D'un bout à l'autre des oeuvres messianiques, il n'est question que de la «loi de création.» C'est là-dessus que tout repose, c'est par là que tout s'explique, c'est par là, et par là seulement, que le savoir humain peut être renouvelé et la société revivifiée.

En quoi consiste donc la «Loi de création»?

Dans un endroit, je vois que cette grande loi paraît consister essentiellement en ce que «l'humanité tend à devenir objet de soi-même.» — Comprenez-vous?

Ailleurs, il semble que l'auteur distingue les buts *donnés* aux actions de l'homme par sa nature terrestre, et les *buts* que la raison se crée elle-même. Dans la prédominance définitive des buts *créés* sur les buts *donnés*, résiderait la loi de création. — Comprenez-vous?

A la page 180 de l'*Historiosophie* ou philosophie de l'histoire je lis :

« La raison absolue, ce verbe en nous, étant considérée comme « une RÉALITÉ virtuelle, ne peut elle-même être conçue que par « le principe de toute réalité, c'est-à-dire par l'absolu, qu'elle « doit précisément créer pour se donner ainsi à elle-même sa « propre réalité. Et c'est là le grand MYSTÈRE DE LA CRÉATION « que le messianisme doit dévoiler. » — Comprenez-vous ?

A la même page du même livre, l'auteur distingue les divers échelons que parcourt la science humaine. Il distingue : 1° la *conscience sentimentale* ou *moi passif*, attribut de l'animal, faculté empirique ou d'expérimentation, qui engendre le mysticisme ; 2° la *conscience cognitive* ou *moi logique*, attribut de l'homme, qui engendre le verbe pratique du protestantisme ; 3° la *conscience compréhensive* ou *moi transcendantal*, qui forme le principe du mysticisme de Kant et le véritable Verbe du christianisme ; 4° la *conscience du génie* ou *moi transcendant*, qui forme l'union finale de la philosophie et de la religion ; 5° enfin, la *conscience absolue* ou *moi transcendantal de création* : « C'est le moi qui forme le principe du messia- « nisme, et qui est la conscience de la spontanéité absolue de « la raison, la virtualité en Dieu et dans l'homme, le VERBE « PUR, par lequel doit être découvert l'ARCHI ABSOLU, et qui, en « se réalisant ainsi lui-même par cette découverte du principe « de toute réalité, opérera la CRÉATION PROPRE DE L'HOMME et son « immortalité. » — Comprenez-vous ? Comprenez-vous ?

Laissons les commentaires du législateur, et donnons le texte même de la loi.

TYPE DE LA LOI DE CRÉATION

GENÈSE DE TOUT SYSTÈME DE RÉALITÉS.

A) *Théorie* ou *autothésie ;* ce qu'il y a de *donné* ou d'*individuel* dans un système de réalités ; objet immédiat de la cognition.

a) *Contenu ;* génération individuelle des réalités ; point de vue *tanscendantal.* = CONSTITUTION THÉORIQUE.

a2) Partie *élémentaire.* = LES SEPT ÉLÉMENTS.

a3) Éléments *primitifs.*

a4) Élément *fondamental* = ÉLÉMENT NEUTRE. (E N). . . . . (I)

f4) Éléments *primordiaux.*

a5) ÉLÉMENT-SAVOIR. = (E. S). . . . . (II)
a5) ÉLÉMENT-ÊTRE. = (E. E). . . . . (III)
b3) Éléments *dérivés.*
a4) *Immédiats* ou *distincts:*
a5) Combinaison de l'(E. S.) avec l'(E. N) = UNIVERSEL-SAVOIR. = (U. S.) . . . . (IV)
Etc., etc., etc.

Je n'ai pas le courage de poursuivre la transcription de cette litanie. Cela continue ainsi pendant des pages entières. Cette forme d'exposition, appelée dicotomique, est particulièrement affectionnée par Wronski. La moitié de ses livres sont écrits dans ce style: c'est vous dire que l'on frémit de la forme, encore plus qu'on ne bondit du fond.

Outre «la loi de création», il est une autre expression qui revient aussi à tout moment, c'est celle-ci: «Le droit de la vérité.»

Je dois dire que «le droit de la vérité» trouve le moyen d'être plus insipide encore que «la loi de création.» Que le lecteur en juge.

La société, dit Wronski, est divisée en deux partis, le parti du droit divin et le parti du droit humain. Ces deux partis sont également détestables. Le droit divin exclusif réduit l'homme à l'état de machine; le droit humain exclusif le réduit à l'état d'animalité et produit nos civilisations actuelles, qui sont des civilisations *zoocratiques* (*sic*). Ce qui doit être mis au dessus et à la place de ces deux faux droits, entendez-vous, *animaux!* c'est le DROIT DE LA VÉRITÉ!

Conclusion: Comme la vérité est exclusivement dans la poche de Wronski, la société doit se soumettre au droit Wronski. Encore une fois, *animaux* civilisés, entendez-vous?

C'est ici le lieu de remarquer la place immense qu'occupe, dans ses oeuvres, la personnalité de notre auteur. On pourrait dire que toute sa philosophie n'est que la métaphysique de ses incroyables sentiments d'orgueil.

Dans ses élucubrations politiques ou, pour parler le langage de cette vanité phénoménale, *métapolitiques,* tous les plus grands écarts du despotisme sont non seulement approuvés, mais systématisés; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans un tableau typique, composé suivant le même système que celui de la «loi de la création», et où tout le mouvement historique est logiquement enchaîné, il y a un article pour consacrer *métaphysiquement* la Censure sous la Restauration.

b 12) Transiton du rationalisme à l'empirisme, ou de la nécessité spéculative à la possibilité pratique du vrai. = CENSURE (répression critique de la spontanéité spéculative de l'homme). (VII). (T. S.)

Cet homme, si large envers les autocraties, ne fait qu'une réserve contre elles. Il leur demande d'accepter un certain POUVOIR DIRECTEUR chargé de maintenir «le droit de la vérité»; ce qui revient à dire: Wronski se chargerait assez volontiers de gouverner l'univers du fond d'un cabinet placé à côté de celui de Charles X.

J'ai annoncé de la métaphysique, et j'entends mon lecteur qui me reproche de ne lui rien donner ici qui mérite ce nom. Je lui affirme que ce n'est pas ma faute. Malgré ses énormes prétentions, Wronski n'existe pas comme métaphysicien. Ses mystérieux discours se bornent à des affirmations gratuites, dépourvues même des apparences de la solidité. Il critique tout, sans exposer d'autres raisons de ses critiques que des mots creux ou insolents. Contre ses rivaux en messianisme, les partisans de Mickiewicz et de Towianski, il croit avoir tout dit quand il les a traités de *coquins*, de *scélérats*, de *filous*. Tous les novateurs sont stigmatisés de même.

Ici vous l'entendez déclamer contre «le libéralisme logoma-«chique des journaux républicains», contre «les funestes fruits «de la prétendue philosophie du bon sens, inventée par les «encyclopédistes.»

Plus bas il parle de «la risible organisation mécanique de la «société morale, inventée par les physiocrates, imitée dans les «*honteuses émancipations humaines*, professées par les saint-«simoniens, les fouriéristes.»

Plus loin, il dénonce «la sacrilége organisation religieuse des «révolutions, inventée par les hiérocrates et prônée dans les «*plates parodies bibliques*, débitées par l'abbé de Lamennais, «par M. Buchez.»

Dans sa fureur de ne trouver bon que ce qu'il fait lui-même, il va jusqu'à attaquer avec violence les idées humanitaires les plus reçues. Il vous dira que l'idée de la perfectibilité des sociétés est «une idée insignifiante et purement empirique.» Il substitue à cette idée si féconde je ne sais quelle «loi du progrès», jeune soeur de cette belle «loi de création» dont je parlais tout-à-l'heure, et qui, comme elle, contient une série de billevesées, dont le moindre défaut est de se présenter sous un style d'un grotesque infini.

On voit qu'en résumé, Wronski est un penseur, non-seulement très médiocre, mais aussi extrêmement rétrograde. Sous prétexte de construire je ne sais quelle société d'une perfection absolue, il attaque les bases même de la civilisation et de la liberté contemporaines. Rien n'égale son ressentiment contre la philosophie du XVIIIe siècle, si ce n'est pourtant sa haine contre la grande révolution de 89. Sous le double rapport du mouvement intellectuel et du mouvement politique et social, il est complètement dans la tradition de la plupart de ses confrères en mysticisme: soit tempérament, soit calcul, il est, au nom d'un avenir chimérique, un adversaire accariâtre de tous ceux qui ont combattu et détruit les abus du passé.

Considérons maintenant Wronski comme patriote polonais, comme homme, ou plutôt, comme révélateur politique.

Je respecte et j'aime la grande cause polonaise, qui a toujours fait si justement partie des programmes du libéralisme français. Cependant, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'il y a dans le caractère polonais, et en général dans le caractère slave, une certaine indécision, un certain vague d'idées et de principes, qui semblent exclure ces populations, pour longtemps encore, des conseils de la démocratie exacte et sévère, telle qu'elle s'est révélée à la fin du dernier siècle, et en d'autres circonstances, chez les patriotes occidentaux. On pourrait peut-être dire que les slaves, dont le génie est très remarquable au point de vue du sentiment, de l'imagination, manquent généralement d'esprit logique. Ils ont l'enthousiasme, la judicieuse mobilité, l'élévation, qui distinguent le tempérament de la France; mais ce qu'ils n'ont pas appris des Fils de Voltaire et de Mirabeau, c'est la lucidité des vues, la netteté des desseins, la rigueur philosophique des opinions.

Regardez bien: il y a anarchie dans la Pologne qui pense dans l'exil, comme il y avait anarchie dans la Pologne indépendante d'autrefois. Il semble que le régime du *liberum veto*, cette fameuse ineptie gouvernementale, à laquelle on ajouta, par surcroît, l'élection monarchique, cette cause permanente de troubles, il semble, dis-je, que ce régime se reproduise intellectuellement aujourd'hui dans les rangs de l'émigration, qui a échappé au glaive; ou fui le sceptre de l'autocrate du nord.

Cette émigration ne présente rien de positif, d'arrêté, ni dans la sphère des idées, ni dans l'ordre des applications politiques. Sa cause s'offre incessamment à la sympathie de l'Europe sans jamais pouvoir se définir clairement. La question polonaise est tout ce qu'on veut.

Si vous me dites que c'est une question de liberté de con-

science, et, si, pour le prouver, vous me racontez les persécutions dont l'église orthodoxe accable les chrétiens des bords de la Vistule, je vous répondrai que Rome, de sa nature, n'est pas sincèrement pour la liberté, et que le conseil des cardinaux, déblatérant contre l'absolutisme du saint-synode, ne saurait exciter chez moi un très vif intérêt.

Si vous me mettez sous les yeux que cette grande lutte est une lutte d'indépendance nationale, je vous affirmerai, en revanche, que c'est aussi, au su de tout le monde, une lutte de la féodalité contre l'unité; je déclarerai sans détour que le boyard polonais, voulant à toute force maintenir le servage dans une Pologne indépendante, me paraît presque aussi détestable que l'empereur Nicolas, voulant augmenter, au profit de son trésor et de son influence, ses métairies de nations enchaînées.

Bref, le programme des réfugiés polonais n'est par pur de tout point: j'ai donc droit de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire, et c'est ce que je fais. Je n'ai jamais voulu me laisser dominer par la Polomanie ni par l'Irlandomanie. Au-dessus de ces deux peuples souffrants et de leurs oppresseurs, il y a la justice, il y a le bon sens, qui sont mes seuls maîtres, et les seuls guides de ma conscience comme de mon esprit. Je sais, entre autres, une chose que beaucoup de personnes semblent oublier, c'est que messieurs les catholiques d'Irlande ont été jadis d'épouvantables massacreurs d'anglicans, et messieurs les catholiques de Pologne, d'abominables persécuteurs des protestants et des juifs, et tant que je verrai appeler la noble Pologne «la catholique Pologne», et que la pauvre Irlande se nommera «la catholique Irlande», tant que ces deux grandes causes nationales seront sous le patronage de Fréron-Veuillot, je défendrai à mon cœur de s'émouvoir absolument, et je dirai aux hommes qui représentent, par le courage ou par le génie, ces deux nations et ces deux causes: lavez vos mains, avant de nous les offrir!

Ces impressions, et d'autres semblables, déjà bien anciennes chez moi, ne pouvaient qu'augmenter à la lecture des oeuvres de Wronski. Le patriotisme polonais, en effet, prend, chez cet auteur, tous les caractères qui sont le plus capables d'amoindrir l'intérêt que lui porte depuis si longtemps la démocratie occidentale: vague et contradiction des idées, indécision des plans d'avenir, opinions hostiles aux grandes conquêtes qu'a faites, en France, la Révolution.

Nous ne pouvons entreprendre de réunir ici toutes les insultes dont la France démocratique est l'objet de la part du révélateur polonais. Nous choisissons seulement quelques traits:

«Ils sont passés ces temps où la liberté révolutionnaire, «proclamée par la république française, a produit quelque atten-«tion en Europe. Cinquante ans d'anarchie et de tourmentes «politiques, d'immenses fortunes pillées et détruites, la vie de «plusieurs millions d'hommes sacrifiée, de nombreuses familles «anéanties par la misère et les larmes, et, pour comble de «désolation, des hommes incapables de concevoir Dieu, appelés «à gouverner les peuples: voilà ce que l'Europe a vu....»

Ne dirait-on pas une page du Père Loriquet?

Ailleurs:

«Dans le cas contraire, lorsque, par quelque écart de son «actuelle vocation messianique, la France persisterait dans son «état révolutionnaire, en voulant faire prédominer l'exclusive «souveraineté du peuple ou du droit humain, la Russie que la «Providence a préposée contre le danger de cette domination «du principe de l'exclusive souveraineté du peuple, en lui «opposant le principe de la domination de l'exclusive souveraineté «morale ou du droit divin, combattrait nécessairement et tou-«jours à outrance cette prédomination du principe de l'exclusive «souveraineté du peuple, dont les suites funestes sont déja «connues plus que suffisamment en Europe.»

Comment trouvez-vous cette apothéose du droit divin russe dans la bouche d'un Polonais?

Voici en quels termes l'action du grand siècle rénovateur, le XVIIIe, est appréciée:

«La manière étrange et plus qu'hostile dont ce glorieux fait «historique (la domination absolue de Napoléon Ier) a été et est «encore envisagé en France, paraît ne pouvoir s'expliquer autre-«ment que par la supposition de ce que, par suite de l'influence «perversive de la fausse philosophie du XVIIIe siècle, la France, «à côté de la grande mission que la Providence lui a assignée, «manque aujourd'hui des lumières nécessaires pour l'accomplir, «et même pour la comprendre. Peut-être aussi le mécontente-«ment qu'excite ainsi ce haut caractère de l'autorité politique «de Napoléon, ce caractère auguste contre lequel la rébellion «fut impossible, n'est-il rien autre qu'un effet plus prononcé «de l'opposition tacite et permanente à toute autorité politique, «de cette opposition qui, par suite de l'extinction de la mora-«lité publique, opérée par l'influence de la prétendue philoso-«phie du XVIIIe siècle, est aujourd'hui le caractère politique de «la nation française.»

Après ces citations, je n'ai pas besoin de dire que le seul fait loué par Wronski dans nos premières annales *révolutionnaires*, c'est le coup-d'État du 18 brumaire.

Dans nos annales révolutionnaires plus récentes, il n'a également d'éloges que pour l'acte du 2 décembre 1851, qu'il appelle en vingt endroits, «un acte de messianité.»

«Eh bien, dit-il, c'est par son initiative du 2 décembre, «*dont nous avons reconnu la nécessité trois mois auparavant* (Wronski, comme M. Madrolle, était prophète; seulement, «aussi comme M. Madrolle, il écrivait ses prophéties après coup), «que le prince Louis-Napoléon a institué en Europe ce nouvel «état politique de l'humanité, qui, sous le nom de MESSIANITÉ, «conforme aux promesses du Christ comme messie, est, tout «à-la-fois, le but et la fondation rationnelle de l'ancien état «politique, de cet état provisoire qui, sous le nom de MORALITÉ «avait, jusqu'à ce jour, dirigé le développement de l'espèce «humaine. En effet, c'est par un tel acte de haute moralité, «c'est-à-dire par un véritable acte de messianité, que ce prince, «pour sauver la France et le monde civilisé tout entier, a «effectué ce grand changement de l'état moral de l'humanité.»

Wronski, fidèle en cela aux traditions des diverses émigrations polonaises, est, comme on le voit, très enthousiaste de la politique napoléonienne. A le croire, non seulement il a été un penseur, mais aussi un agent de cette politique. Il raconte quelque part qu'il fut mis dans la confidence de l'expédition de Boulogne. Quoi qu'il en soit, ce fut à l'époque où le prince Louis-Napoléon attira si extraordinairement l'attention de la France, vers 1840, que Wronski publia un livre napoléonnien intitulé: le *Secret politique de Napoléon*. Ce fameux secret, c'est que Napoléon 1er voulait gouverner par une combinaison du droit divin et du droit humain, ce qui dans la pensée de Wronski, est une synthèse admirable. Parmi diverses preuves de son opinion, l'auteur cite ce fait si curieux d'une rectification adressée au *Moniteur* du 14 décembre 1808:

«Plusieurs de nos journaux ont imprimé que S. M. l'im«pératrice, dans sa réponse à la députation du corps législatif, «avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier senti«ment de l'empereur avait été pour le corps législatif qui «représente la nation. — S. M. l'Impératrice n'a point dit cela: «elle connait trop bien nos institutions; elle sait trop bien que «le premier représentant de la nation, c'est l'empereur; CAR, «TOUT POUVIOR VIENT DE DIEU ET DE LA NATION.»

Wronski s'extasie devant cette insolente et imbécile union du droit divin et du droit national.

En revanche, il ne ménage pas les anathèmes à la révolution de 1848, qu'il appelle «une atroce catastrophe», qui ne serait pas arrivée «si le gouvernement d'alors avait écouté les con-

seils qui lui étaient donnés dans le *Prodrome du messianisme.*» Quelle charmante chose ce doit être que ce Prodrome!

Quant aux tendances économiques de cette célèbre année, je n'aurais pas fini de vingt pages si je voulais transcrire toute la litanie des injures wronskistes, où se lisent des appréciations du genre de celles-ci: «les sinistres rêveries socialistiques, les infernales conceptions économiques», et cétera, et cétera.

Les opinions et les tendances de l'auteur sont parfaitement résumées dans la note suivante tirée de l'*Historiosophie:*

«Cette fatale idée de la souveraineté du peuple, que les «scribes révolutionnaires nomment par excellence IDÉE, pour «faire accroire qu'ils y voient un grand sens mystérieux, est «effectivement la seule idée qu'aient les peuples révolutionnaires. «Les mots pompeux qu'ils répètent sans cesse, *progrès*, *réforme*, «*suffrage universel*, *but*, *moyen*, *civilisation*, etc., etc., se «rapportent toujours à la même idée. En effet, pour eux, le «*progrès*, c'est le développement de la souveraineté du peuple; «la *réforme*, c'est l'introduction de la souveraineté du peuple; «le *suffrage universel* de la souveraineté du peuple; le *but*, «c'est l'exercice de la souveraineté du peuple; le *moyen*, c'est «l'obtention de la souveraineté du peuple; la *civilisation*, c'est «le perfectionnement de la souveraineté du peuple, et ainsi de «suite, c'est toujours l'idée de la souveraineté du peuple, cette «idée, la plus fatale et la plus dangereuse qu'on ait jamais «conçue.....»

La souveraineté du peuple ne peut, en effet, manquer d'être un *but* ridicule, car il n'y a d'autre *but* sérieux pour la société, cela est évident, que le triomphe des idées de M. Wronski.

«Il faut se bien convaincre, dit-il, que les simples promes«ses de liberté absolue, de paix perpétuelle, et d'immenses «prospérités, ne peuvent plus satisfaire ni par conséquent tenter «les peuples civilisés de l'Europe. Ces peuples ne demandent «plus aujourd'hui qu'une seule chose: la VÉRITÉ.»

Prenez Wronski, vous dis-je, prenez Wronski!

Par la manière dont notre révélateur apprécie la politique en France, on peut juger des principes qu'il doit apporter dans les discussions auxquelles il se livre comme patriote polonais. Ici comme là, haine profonde des tendances démocratiques.

Du reste, la politique polonaise de Wronski est un potpouri indéchiffrable, un tissu de contradictions qu'il est à peine possible de résumer. Tantôt il est pour la Pologne, tantôt il se prononce pour la Russie, tantôt il croit aux destinées du prince Czartorysky, le royal habitant de l'hôtel Lambert, le représentant historique de la Pologne; tantôt il a l'air d'en douter. En

un mot, cette politique n'est qu'une girouette. Cependant, elle semble se trouver plus souvent et plus complaisamment vers les points que je vais indiquer.

L'occident est perdu, Malgré son introduction dans le monde de la messianité, par l'acte du 2 décembre, il est TROP TARD pour qu'il se relève.

L'avenir est aux nations slaves.

Ici, vient l'idée dont Wronski semble avoir été l'un des premiers pères, l'idée du panslavisme. Cette idée joue un rôle assez considérable dans les préoccupations politiques du monde européen pour que j'y insiste.

Les nations slaves forment une population de près de 80 millions d'habitants, dont les uns sont de l'église latine et les autres de l'église grecque, «cette église que, suivant Wronski, la «Providence paraît avoir préparée pour des destinées spéciales.»

La race slave comprend 51 millions de sujets russes, 3 millions 1/2 de Bulgares, 7 millions de serviens, 9 millions de polonais, 7 millions de bohêmes, 5 millions de slavons hongrois, autrichiens et dalmates.

«On conçoit, dit Wronski, que des destinées très majeures «sont réservées par la Providence à cette famille de nations, «déjà illustre par sa double délivrance de la chrétienté, d'abord «du fanatique illuminisme religieux, et ensuite, de la domina«tion de l'anti-religieux jacobinisme revolutionnaire.»

Wronski est d'avis de constituer le panslavisme, c'est-à-dire un gouvernement autonomique et fédératif de ces peuples, sous le triple protectorat de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche. Ainsi, il se prononce contre les panslavismes restreints, qui se sont formulés, tantôt, chez les russes, en faveur du protectorat exclusif de la Russie, tantôt, chez les autrichiens, en faveur du protectorat exclusif de l'Autriche, tantôt chez quelques partisans des idées occidentales sur la souveraineté du peuple, en vue d'une sorte de suzeraineté populaire et démocratique de la Pologne reconstituée. Wronski tient à n'être ni panslaviste russe, ni panslaviste autrichien, ni panslaviste démocrate. Il est pour la fusion des trois systèmes.

Cependant, n'hésitons pas à le dire, tout en demandant la reconstitution de la nationalité polonaise, il s'attire souvent de la part de son lecteur une sorte d'antipathie, et même de colère, en se montrant envers la Russie d'une obséquiosité, d'une complaisance, qui semble un sacrilége de la part d'un patriote polonais. Il y a chez lui bien des répétitions; mais il y a quelque chose qui y est répété, ressassé, amplifié, plus que tout autre sujet, c'est l'eloge direct ou indirect de la Russie.

L'empereur Nicolas n'est pas seulement ménagé, dans ses livres, il est, à la lettre, flagorné. Toutes les dédicaces de Wronski sont pour l'autocrate.

Je le répète, cela attriste et surprend, de la part d'un enfant de la Pologne.

Quant à moi, après avoir fait tous mes efforts pour voir dans cette manière de procéder une tactique habile, capable d'adoucir un dominateur impitoyable, j'avoue que l'indulgence a manqué à mon esprit, et que cette déférence excessive d'un opprimé, d'un fils d'opprimé, d'un frère de plusieurs millions d'opprimés, envers l'oppresseur, m'a péniblement affecté, et même, à certains moments, m'a inspiré, à l'égard d'un homme que je veux estimer, tout en blâmant les travers de son intelligence, des impressions que je ne m'avouais pas, et que je ne veux pas m'avouer encore aujourd'hui.

CHAPITRE IV.

Hoëné-Wronski (SUITE ET FIN).

QUATRIÈME POINT.

Nous voici arrivés à la partie des oeuvres du révélateur, qui rentre le plus dans le sujet de ce livre, à la partie religieuse.

En matière de religions, Wronski ne vous paraîtra guère plus remarquable qu'en fait de philosophie et de politique. Embarassé, comme plusieurs autres écrivains mystiques, dans une foule d'idées irrationnelles, il n'a même pas, comme ses confrères, pour intéresser le public, ce sentiment secret de la liberté des conciences, qui caractérise jusqu'aux illuminés de la secte de Vintras, ni cette chaleur de sympathie universelle, ni cette cordialité intime, qui rattachent indirectement la plupart des

visionnaires que nous étudions ici, au grand parti de la fraternité humaine.

Wronski accepte pleinement le christianisme et même sa formule la plus absolue, le catholicisme. Le protestantisme n'est à ses yeux qu'une malheureuse déviation.

Non-seulement il accepte le catholicisme, mais dans le catholicisme, il choisit, pour y applaudir, ce qui a été le plus critiqué et le plus universellement blâmé, même par les croyants. C'est ainsi qu'il se prononce pour la société des jésuites, dans l'*Épître au pape Léon XII*:

«Observons, dit-il, que, nonobstant toutes ces tribulations, «l'Église, quoique déserte, est debout dans toute sa majesté «primitive, et prête à exercer encore ses fonctions augustes «de diriger l'humanité vers ses hautes destinées. Observons «surtout que, dépassant déjà ses limites ordinaires, où elle «s'était renfermée durant quinze siècles, en ne s'occupant alors «que de réaliser sur la terre le règne de Dieu, l'Église a déjà «formé, dans son sein, depuis le moment où elle aperçut le «danger, une corporation puissante, destinée expressément à «veiller à la sûreté de notre but suprême, et, par conséquent, «à lutter ouvertement contre tous ceux qui, ouvertement ou «secrètement, cherchent à subvertir les desseins du Créateur. «Je n'ai pas besoin, après ce simple signalement, de nommer «l'illustre compagnie de Jésus dont je veux parler; et cependant, c'est contre cet ordre sacré, ayant de si hautes attributions, que l'on se révolte si follement aujourd'hui. Je n'ai «pas besoin non plus, après ce signalement, de faire remarquer «que c'est à cet ordre savant qu'il appartiendra, en premier «ressort, de reconnaître et de réaliser dans le monde les vérités inconditionnelles que la philosophie absolue doit enfin «dévoiler......»

Ainsi, voilà qui va bien: ce sont messieurs de la compagnie de Jésus qui auront la direction de la société dans sa route vers l'Absolu. Jésuitisme et Absolutisme vont bien ensemble, en effet.

Wronski reconnaît à ce point la suprématie du pape, qu'à la fin de son *Épître à Léon XII*, il l'exhorte à s'emparer de la direction du monde, en lui mettant sous les yeux une formule qui se récite au couronnement des souverains pontifes, et qui, profondément empreinte de l'esprit du moyen-âge, va jusqu'à proclamer la papauté *reine et maîtresse des rois:*

«Cette direction de l'humanité, dit-il, est, par la même «anticipation providentielle sur les fonctions de la future Union-«Absolue (c'est-à-dire, en attendant la papauté de Wronski),

« une des attributions caractéristiques de la haute autorité ponti-« ficale de Votre Sainteté. Vous savez, en effet, très saint père, « que lors de votre solennel couronnement, on a dit à Votre « Sainteté :

« *Accipe Tiaram tribus coronis ornatam, et scias*, 1° *Pa-« trem te esse Principum et Regum ;* 2° *Rectorem orbis in « terrâ ; et* 3° *Vicarium Salvatoris nostri Jesus Christi, « cui est honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.* »

Outre le gouvernement de l'Église, Wronski accepte tous les dogmes sans exception. Il ne nous fait même pas grâce du péché originel. Il déclare que la philosophie absolue doit « nous « mettre au-dessus de notre actuelle dépravation morale, nous « affranchir de l'état déchu dont nous héritons dans les con-« ditions physiques de notre nature terrestre. » Il affirme encore que « l'incarnation du verbe dans Jésus-Christ, par sa virtualité « créatrice, le constitue *Fils de Dieu* et le place hors de notre « héréditaire dépravation morale, comme *libéré du pacte* que « l'homme a contracté avec le démon lors de sa chute morale. »

On voit que M. Wronski est aussi catholique que le pape et aussi ultramontain que le général de la compagnie de Jésus. On pourrait lui appliquer ce mot que Jésus dit de lui-même dans l'Évangile : « *Nolite putare quoniam veni solvere legem, « aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere.* »

En quoi donc un penseur si pieux diffère-t-il du sentiment de Rome, Pourquoi donc a-t-il voulu fonder une église nouvelle ?

Voici l'explication de cette bizarrerie.

Wronski fait ce qu'avaient fait, avant lui, Simon-le-Magicien, Montan, Manès ; il prend à la lettre la promesse, si positive dans l'Évangile, d'un esprit consolateur chargé de compléter l'oeuvre de Jésus. Il cite et commente, l'un après l'autre, ces textes fameux, où la venue du Paraclet est formellement annoncée au monde :

« *Paracletus autem spiritus sanctus quem mittet pater in « nomine meo, ille vos docebit omnia, et suggeret vobis om-« nia quæcumque dixero vobis.* (S. Jean, XIV, 26.)

« *Cùm autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis « à patre, spiritum veritatis, qui à patre procedit, ille testi-« monium perhibebit de me.* (S. Jean, XV ; 26.)

Hé bien ! dit Wronski, le moment de cette révélation nouvelle est venu. Le vieux CHRISTIANISME doit entrer dans la phase du PARACLÉTISME.

C'est là une des grandes fonctions du messianisme : l'introduction du paraclétisme dans l'église. Par ce paraclétisme, la

religion et la raison seront identifiées en ce sens que, revêtues du caractère de l'absolu, les dogmes acquièront les caractères qui engendrent la certitude. Le véritable sens des différentes religions positives sera fixé, et, en suivant la voie génétique de «la loi de création, nous opérerons la création de la religion «absolue.» Toutes les obscurités seront éclaircies, selon la parole rapportée en saint Marc, chapitre IV, verset 22: *Non est enim aliquid absconditum, quod non manifestetur, nec factum est occultum, sed ut in palàm veniat.*

Voilà ce que M. Wronski nous promet devoir résulter de ce nouveau christianisme, qu'il appelle le *Christianisme accompli*. En quoi diffère-t-il précisément de l'ancien, tant par le dogme que par la morale? C'est un point qui reste dans l'ombre. Les explications données par le messie, sur la manière dont le verbe se développera, ne sont nullement explicites. Voici, à cet égard, tout ce que j'ai pu trouver dans mes notes, sous cette rubrique: *Ce qui distingue exactement le wronskisme du christianisme:*

«C'est dans les églises catholiques que, *par un simple dé-«veloppement de leurs doctrines centrales*, on peut arriver «progressivement au CHRISTIANISME ACCOMPLI, sans qu'il soit né-«cessaire d'y procéder par une véritable réforme, *en renonçant «toutefois insensiblement à quelques articles symboliques et «à plusieurs règles canoniques* qui, dans ces églises, sont en «contradiction manifeste avec le dogme final de la RÉGÉNÉRATION «SPIRITUELLE que le *Christianisme accompli* doit instituer et «proclamer actuellement.»

On voit que le paraclétisme reste, au fond, très cousin germain de ce qu'il est destiné à remplacer. Pour ce qui est du système à suivre en vue de dominer les consciences, il innove aussi fort peu. On sent que Wronski est aussi partisan de l'église de l'inquisition que de l'église du péché originel. Écoutez ce qu'il dit de la façon dont le messianisme doit s'implanter en Allemagne:

«C'est évidemment à la Prusse et à l'Autriche qu'appartien-«nent actuellement les grandes destinées de l'Allemagne et des «autres nations germaniques, dans le développement progressif «des vérités religieuses, jusqu'à la découverte du DOGME SUPRÊME «de la religion (c'est-à-dire jusqu'au règne de Wronski). Et «pour peu que l'on ait approfondi ce que nous venons de dire «dans la précédente première partie de nos prolégomènes, on «comprendra facilement, d'abord, que l'accomplissement de la «MORALITÉ en Allemagne, par suite de la récente réforme phi-«losophique, ne saurait être opérée par rien autre que par l'é-

« tablissement du CHRISTIANISME ACCOMPLI *sous la protection ar-*
« *mée de la Prusse*, et ensuite, que l'accomplissement de la
« MESSIANITÉ en Allemagne, par suite du développement propre
« de l'antique christianisme, en suivant toutefois l'exemple que
« présentera le christianisme accompli, ne saurait être opéré,
« à son tour, par rien autre que par l'établissement final du
« PARACLÉTISME, *sous la protection armée de l'Autriche.* »

Voilà qui est bien clair, au milieu de tout ce fatras : M. Wronski conserve, quant à la croyance, la culotte de saint Pancrace, plus, quant à la manière de faire adorer ladite culotte, il préconise les procédés de saint Grillandus. Je le disais bien, ô bons et candides wronskistes et j'avais raison, votre maître n'est pas venu abolir la bonzomanie, il est venu la raviver et la compléter : *Non venit solvere legem, sed adimplere.*

C'était bien la peine.
De l'aimer ainsi,

comme dit la jolie chanson de l'Opéra-Comique dans les *Noces de Jeannette.*

PÉRORAISON DE CE SERMON.

Voici mes conclusions :

J'ai trouvé, dans les oeuvres volumineuses de Wronski, trois ou quatre endroits où se révèle, sous les broussailles d'une forme insipide, l'homme de réelle valeur, comme, par exemple, dans l'*in-quarto* intitulé : les *Cent pages*, les trois tableaux dicotomiques de la métaphysique, de la philosophie morale et du mysticisme. Il y a dans ces tableaux une science de détails dont j'ai apprécié le mérite, et que j'eusse admirée, n'eût été la manie systématisante et dicotomisante de l'auteur.

Mais, en dehors de ces travaux tout historiques, je le répète, et je regrette vivement que « le droit de la vérité » m'oblige à affliger, par ce jugement, les personnes dévouées à la mémoire de Wronski ; je répète que, dans ma pensée, Wronski n'est, en métaphysique, qu'un rêveur allemand sans logique, en religion, qu'un mystagogue vide d'idées, et, en politique, qu'un penseur médiocre, dont la seule originalité consiste à insulter la démocratie véritable, au profit d'un illuminisme sans précision, sans exactitude, et, à certains égards, sans noblesse, pour ne pas dire sans cœur.

APPENDICE.

Le lecteur doit désirer de savoir ce qui est advenu de M. Arson, le banquier néophyte de 1812, l'homme qui s'était engagé

à donner à M. Wronski plusieurs centaines de mille francs pour apprendre de lui le grand mot de l'Absolu, le grand secret du messianisme. Je m'empresse de répondre à ce désir.

M. Arson, après 1812, retourna à Nice. Malgré sa séparation d'avec Wronski, il continua à cultiver l'Absolu. Il institua une sorte de religion humanitaire et métempsycosiste, que l'on pourra apprécier en lisant la pièce suivante, publiée, il y a trois ou quatre ans, peu de mois avant la mort de l'auteur.

«*PREMIER ADIEU*

«DU

«COMMANDEUR ARSON PÈRE

«A SES SEMBLABLES.

«Un pressentiment conforme à ma bienveillance universelle «s'étant formulé dans mon esprit en 1812, pour m'apprendre «que la belle campagne située au quartier de Saint-Barthélemi «(à Nice), dont je venais de faire l'acquisition, m'était remise «pour que l'usage que j'en ferais fût reversible à l'agrément «de mes semblables, je la fis servir, autant que mes ressour«ces me le permettaient, à y recevoir récréativement les per«sonnes distinguées du pays aussi bien que les étrangers de «passage chez nous, d'abord par intervalles indéterminés, ensuite «plus généralement à l'occasion des festins annuels qui ont «lieu dans ce quartier. — Cependant le temps étant arrivé de «mettre à découvert applicativement une des destinations futures «de cette remarquable propriété, je crois bien faire d'inaugu«rer l'application dont je parle en ouvrant sur ce local (qui «doit me servir de tombeau résurrectionnel) un festin spécial «pour fêter le premier jour de l'an de mon calendrier hebdo«madaire, jour répondant pour l'actuelle année grégorienne au «6 février 1851 et à l'ouverture, sur notre hémisphère boréal, «du premier printemps hebdomadaire de la seconde moitié du «XIXe siècle de l'ère chrétienne.

«A cet effet, j'ai demandé à la Providence de diriger vers «moi, pour prendre part à ce festin, les personnes convena«bles qui, le pouvant, voudraient, en ce jour solennel pour «moi, m'honorer de leur présence effective ou du moins inten«tionnelle, c'est-à-dire pour faire partie de la réunion que j'ai «convoquée à cette fin principale, de déposer par écrit entre

« leurs mains et oralement dans leurs esprits, les premiers adieux « que je fais aux humains jusqu'à mon nouveau retour à la « vie en ce monde par voie naturelle, et avec conscience de ce « retour, ou plutôt, si Dieu veut, jusqu'à la prochaine reprise, « par voie surnaturelle, et dans ce dernier cas divine, de mon « actuelle vie sur cette même terre, et sous la même forme « corporelle dont je me trouve revêtu cette fois-ci, forme que « je laisserai en dépôt, sous la garde de la Providence, dans « mon champ actuel comme en un tombeau conservateur de « mon âme léthargiquement endormie, qui retrouvant autour « d'elle à son prochain réveil, et à la disposition de sa mé« moire, tout ce qui déterminait ses actions dans sa précédente « vie (c'est-à-dire dans la vie actuelle), la rendra éminemment « apte, à l'aide pourtant de secours providentiels incessants, à « servir entièrement l'humanité en continuant la mission céleste « qui lui a été confiée, et en commençant à faire une appli« cation manifeste des sublimes vérités salutaires que la Provi« dence a permis à son mandataire de promulguer en nos temps « par une annonce qui, laissée par lui pendant que son soleil « vital, plongé dans le repos des ténèbres d'une nuit apparente, « sera comme le flambeau qui a éclairé son apparition prophé« tiquement effective au milieu de nous. . . . .
« . . . .
« . . . . »

La famille de M. Arson est très honorée à Nice. Sa fille, madame Zélie Arson, personne d'une haute intelligence, poursuit l'oeuvre religieuse de son père. J'ai eu l'honneur de lui écrire, et d'avoir sous les yeux une lettre où elle exprime l'espoir de voir les pensées dont il a hérité triompher de l'égoïsme du siècle.

Par un singulier hasard, il se trouve que la famille du respectable banquier mystique est en rapport avec le très spirituel et très rationaliste M. Alphonse Karr. Ce fut lui qui m'apprit la mort d'Arson, dans une lettre dont voici le commencement:

« Mon cher Confrère,

« Vous avez écrit le 29 octobre au commandeur Arson, à « Nice.

« Le commandeur Arson est mort il y a trois ans.

« La famille, qui est très honorable, m'a prié de vous ré« pondre . . . .
« . . . .

«. . . . .

«. . . . .

«Salut cordial.

«A. Karr.»

Nice-Piémont.
12 novembre.

Je publie ma réponse à M. Alphonse Karr, parce qu'elle contient une appréciation d'ensemble sur les aspirations de mon personnage.

Ivry-sur-Seine, le 18 novembre 1854.

«Monsieur et maître,

«Je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer sur mon chemin dans les pérégrinations auxquelles m'oblige mon étude sur la *France mystique;* je vous demande, avant tout, la permission de me féliciter de ce gracieux hasard.

«Malgré le vif désir que j'aurais de répondre aux vœux de madame Arson, en développant la doctrine de son père, il me sera difficile d'y insister très longuement, car les œuvres mystiques de notre pays, dont je m'occupe surtout, m'encombrent déjà. Tout ce qu'il me sera possible de faire, ce sera d'ajouter quelques pages à la notice sur Wronski, auquel un incident assez connu rattache l'homme respectable dont vous connaissez la famille.

«Dans cet état de choses, je crois que le meilleur système à suivre, serait l'insertion, dans mon livre, d'un lettre de *six* à sept ou huit pages, que voudrait bien m'adresser, soit un des enfants, soit un ami du défunt, et dans laquelle on exposerait ses sentiments, ses vues, et surtout les tendances généreusement humanitaires qui semblent avoir présidé à sa longue vie. Veuillez dire à vos honorables amis que leur travail serait inséré sans la moindre modification. Je ne me réserve qu'un droit, celui d'apprécier à mon point de vue (qui est le point de vue rationaliste) le fond des idées dont l'exposé serait placé sous mes yeux.

«J'ai lu avec intérêt la lettre que vous me transmettez. Je trouve qu'il y a déjà un bel éloge d'Arson dans le fait même de l'affection profonde dont il paraît avoir été l'objet, et dont cette lettre m'apporte le témoignage. Il est cependant de mon devoir de dire avec franchise à madame Arson que, tout en admirant les belles qualités morales que son père a manifestées,

comme plusieurs autres mystiques de ce temps, je ne saurais accepter les principes mêmes de son mysticisme; car, si j'en puis juger par ce que j'ai lu dans le *Premier Adieu d'Arson père à ses semblables*, M. Arson, comme la plupart des autres types de ma galerie s'appuie sur des données qui sont antipathiques à ce que je regarde comme le seul *credo* de l'avenir, *credo* qui se résume ainsi: *Dégager l'espèce humaine des croyances obscures et sans fondement précis, pour instituer une véritable harmonie des intelligences sur le terrain solide de la raison.*

«En toute hypothèse, monsieur et cher maître, assurez vos amis de mon bon vouloir, et recevez pour vous-même l'expression de mes sentiments les plus sympathiques et les plus dévoués.

«A. ERDAN.»

La notice que je demandais par cette lettre ne m'est pas encore arrivée, au moment où ce livre est mis sous presse, et mes tentatives, pous obtenir de Nice des lumières sur Arson, ne m'ont valu, ce dont je suis loin de me plaindre, qu'un autographe de l'ingénieux et profond auteur des *Guêpes*.

CHAPITRE V.

André Towianski et Adam Mickiewicz.

I.

FRANCE ET POLOGNE.

Notre France s'est toujours très noblement conduite envers l'émigration polonaise: j'en appelle particulièrement aux souvenirs du Directoire et du gouvernement de 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, tandis que les plus honorables réfugiés polonais mouraient de faim en Angleterre, sans pouvoir obtenir aucun subside, l'administration française ouvrait les bras à ces martyrs d'une sainte cause; nous les vîmes entretenus aux frais du trésor, admis dans les emplois, dans les instituts scientifi-

ques et littéraires, et jusque dans les chaires de l'enseignement. Chose singulière, et qui, malheureusement prouve que le bien se fait souvent, plutôt par ostentation que par le sentiment du devoir, il arriva bien des fois (et je ne m'en plains que d'une manière relative) que des étrangers trouvèrent, dans l'autorité, une protection qu'elle n'avait même pas l'idée d'accorder à ses nationaux: plus d'un littérateur et d'un savant polonais furent mis au dessus du besoin, par des places dans nos ministères, dans nos bibliothèques, pendant que des littérateurs et des savants français s'éteignaient de misère dans une mansarde, ou mouraient désolés à l'hôpital.

Sans plus de préambule, j'arrive tout de suite à l'érection d'une chaire au Collége de France, en faveur du grand poète polonais Adam Mickiewicz.

II.

ADAM MICKIEWICZ.

Le projet d'ouvrir une chaire de langue et de littérature slave à Paris, fut présenté à la chambre des députés le 20 avril 1840, par M. Cousin, ministre de l'instruction publique.

A la séance du 30 mai, M. Véjux, rapporteur, conclut à l'adoption du projet.

Le 22 juin, le ministre exposa à la chambre des pairs les motifs qui le déterminaient à créer cet enseignement.

Le 7 juillet, M. de Gérando, rapporteur, conclut à l'adoption, et le 9 juillet, la chambre des pairs adopta.

Trois motifs, plus ou moins avoués au public, présidaient à l'exécution de cette idée.

L'un était scientifique. Le monde slave était peu connu: il importait de le faire connaître. C'était une mine nouvelle à offrir aux savants.

Le second motif était politique. La chaire slave devait être une des protestations qu'exigeait la coalition formée à Londres le 15 juillet 1840. Le cours du Collége de France ne pouvait manquer d'avoir du retentissement sur les bords de la Vistule, et d'être l'écho du ressentiment public contre la sainte alliance continentale.

Enfin, le troisième motif était d'appeler à Paris, au centre de l'émigration polonaise, M. Mickiewicz. L'illustre poète se trouvait alors à Lausanne, où il professait un cours de littérature latine, avec 2,000 francs d'appointements; le Collége de

France, en triplant sa renommée, allait lui donner 5,000 fr., sans compter 7,000 francs, produit de différentes autres charges que lui confia M. Villemain.

Il y a toujours eu de grandes divisions dans l'émigration polonaise. L'esprit d'inquiétude, essentiellement propre aux émigrés de toutes les révolutions, et, de plus, l'action secrète des agents de la Russie, n'ont cessé, dès le Directoire, et surtout depuis 1830, de semer le trouble parmi les exilés. Il est rare que l'on cause avec une notabilité de la Pologne proscrite, sans l'entendre accuser la plupart des autres notabilités d'être plus ou moins vendues à la Russie. Il ne faut donc pas s'étonner si M. Mickiewicz fut atteint par les coups de cette vieille tactique de la police politique, qui consiste à *organiser le soupçon* pour empêcher l'union, source de force.

Mickiewicz n'était pas encore nommé officiellement professeur du Collége de France, que déjà de sourdes rumeurs l'accusaient de n'être pas aussi violent ennemi de la Russie qu'on le pouvait croire. La calomnie allait, racontant dans l'ombre qu'on lui avait écrit de Saint-Pétersbourg, et qu'il était adouci.

Plus l'époque de l'ouverture du cours approchait, plus les proscrits polonais étaient inquiétés par ces menées. Enfin la première leçon eut lieu le 22 décembre 1840.

Chaleureusement accueilli par un immense auditoire, M. Mickiewicz ne sut pas dissiper parfaitement les soupçons qui y fermentaient. Soit par prudence naturelle, soit par condescendance pour les conseils qu'il pouvait avoir reçus du ministre, soit pour tout autre motif, il se montra modéré à l'égard de la Russie. A sa troisième leçon, il produisit même un étonnement douloureux chez ses meilleurs amis, en essayant de détourner les âmes du positivisme de la lutte politique, pour les jeter dans le monde nuageux de la mysticité. Bientôt, des brochures et des journaux lui adressèrent publiquement des reproches. Depuis lors, malgré certains retours, malgré la consécration que lui a donnée l'amitié de notre grand historien Michelet, il est toujours resté quelques nuages sur sa physionomie de patriote polonais. (1)

Il y avait près d'un an que M. Mickiewicz avait commencé

---

(1) Je me crois obligé de raconter ici les impressions qui ont eu cours dans l'ensemble de l'émigration polonaise. Pour ce qui est de mon intime opinion personnelle, je suis *persuadé* que M. Mickiewicz a toujours été, pour un observateur impartial, au dessus de tout soupçon par sa qualité d'homme de grand cœur et de poète de génie. Seulement les poètes ont parfois la nature bizarre et ondoyante: tout doit s'expliquer par là.

son cours au Collége de France, lorsqu'une nouvelle étrange se répandit au sein de l'émigration. Le 1er août 1841, un polonais, se disant envoyé de Dieu, s'était présenté, avec un appareil mystérieux, chez M. Mickiewicz, qui avait reçu sa visite en compagnie de deux autres polonais exilés; cet homme avait annoncé, disait-on, des événements extraordinaires, une révolution européenne, dont M. Mickiewicz devait être le héros; mais, d'après la révélation, *il fallait ménager l'empereur Nicolas*, pour l'attirer plus sûrement dans des vues favorables à l'avenir slave.

Cet envoyé de Dieu se nommait André Towianski. Voici son histoire:

III.

ANDRÉ TOWIANSKI.

Né en Lithuanie, vers 1790, possédant une petite fortune, Towianski était devenu magistrat. Les patriotes lui reprochent de n'avoir pas pris part à la lutte de 1830 et 1831. Ils ajoutent qu'en 1832, lorsqu'il était si difficile d'obtenir du gouvernement russe un passeport pour l'étranger, Towianski, accompagné de sa femme et d'une sorte de séide nommé Ferdinand Goutt, fils d'un apothicaire de Vilno, voyageait librement en Allemagne, tenant, prétendent-ils, un langage suspect à tout bon polonais. Depuis, les trois voyageurs revinrent en Lithuani, firent le voyage de Saint-Pétersbourg, après quoi ils se rendirent, d'abord, à Bruxelles, puis, au mois de juin 1841, à Paris.

Dans quel but Towianski venait-il à Paris?

Pour moi, qui crois difficilement aux infamies morales, j'ai idée que Towianski y venait simplement pour propager une sorte de religion mystique, extrêmement déraisonnable, qu'il affirmait lui avoir été revélée d'en haut. Il me paraît souverainement invraisemblable qu'un gouvernement se serve d'un maniaque religieux pour exécuter ses desseins, quels qu'ils soient. Pour metttre un fou en train, j'ai toujours cru qu'il suffisait de sa folie.

Les sévères patriotes de la Pologne ne pensent pas comme moi. Suivant eux, Towianski venait à Paris dans le but de déconsidérer la chaire slave du Collége de France, en flattant l'orgueil de Mickiewicz, et en l'entraînant dans les excentricités d'une secte illuminée.

J'insiste sur une idée qui me domine: que le lecteur réfléchisse, et qu'il voie tout ce qu'il y a d'invraisemblable dans

ces allégations inspirées par la malveillance ou par l'exagération du sentiment patriotique. Si Towianski venait en 1841 pour perdre Mickiewicz, Mickiewicz n'était donc pas traître à l'ouverture de son cours, en 1840? Et puis, comme il est naturel que Nicolas fasse organiser, de longue main, une religion, en Lithuanie et à Bruxelles, en vue d'utiliser cette religion pour déconsidérer un enseignement qui n'est pas encore organisé! Savez-vous, messieurs, où est l'action de Nicolas? Elle est à répandre des soupçons que le moindre examen renverse.

En résumé, que venait dire Towianski à Mickiewicz? Que lui dit-il dans l'entrevue du 1er août?

Il déclarait que le temps de la résurrection de la Pologne était arrivé, et que lui, Towianski, était chargé par Dieu de préparer cette résurrection. Il affirmait que Napoléon, mort depuis vingt ans, avait accompli sa pénitence *dans les couches de l'air atmosphérique*, et que son esprit, purifié, était entré dans son âme, à lui Towianski, âme rajeunie, âme souveraine, qui allait, de son ardeur, électriser la société toute entière, avec l'aide d'une autre âme héroïque, extrêmement chère à Napoléon, qui n'était autre que l'âme d'Adam Mickiewicz. En confirmation de ces idées, Towianski communiquait secrètement au professeur du Collége de France un manuscrit divin, écrit, disait-il, sur le champ de betaille de Waterloo, et qui portait ce titre: LE BANQUET (en polonais, BIESIADA).

IV.

LE BANQUET.

Le *Banquet* est un ouvrage fort court, écrit par paragraphes numérotés, d'un style mystérieux et lourd, qui a beaucoup d'analogie avec celui de Swédenborg. Ce que je dis de cette analogie par rapport à la forme, je pourrais le dire par rapport au fond, comme on en pourra juger par les citations suivantes:

«La terre est inférieure entre les autres globes, c'est-à-dire «destinée à l'élaboration des esprits inférieurs..... Les esprits «suffisamment élaborés la quittent, et, loin de toute prison «terrestre, continuent leur élaboration ultérieure à l'état de «purs esprits.

«Souvent, celui qui est au faîte de la puissance sur cette «terre peut, dans la première vie, ne pas avoir été homme..... «Il a pu être un ours. Et en effet, un esprit d'ours, après

«avoir quitté les pôles solitaires, a pu se trouver au faîte de «l'éminence, dans la première capitale de l'univers..... Ce «seul esprit inférieur fait trembler aujourd'hui toute la Russie.»

La fondamentale doctrine de Towianski consiste dans la transmigration des âmes, depuis «l'*initiale élaboration du «cru»*, jusqu'aux splendeurs étoilées. Voilà comment l'âme de Napoléon, après avoir fait pénitence dans l'air, «où les esprits sont répandus par myriades», s'était venue loger dans Towianski, en envoyant comme un éclair de sa noble essence dans l'âme de Mickiewicz.

Pour donner une idée exacte de ce livre, j'en vais citer quelques passages un peu étendus:

«Représentons-nous l'homme comme la dernière gaîne, comme «le dernier point visible par lequel des nuées d'esprits agissent «invisiblement. Ces masses d'esprits armés sont très diverses; «car l'esprit de l'homme, que dis-je? l'esprit de chaque cré«ature, doit s'accorder avec un pour former une certaine har«monie prescrite par le décret du Très-Haut. Des nuées d'esprits, «que l'œil ne peut embrasser, encombrent le globe terrestre: «lesquels ordinairement, en cet état d'esprits, sans enveloppe, «sans organinisation, c'est-à-dire *sans vie* selon la terre, ac«complissent leur pénitence en se façonnant et en attendant «que la volonté supérieure les introduise de nouveau dans cette «vie terrestre. . . . .

«La terre est une vallée, car les esprits inférieurs (d'où les «tentations) occupent exclusivement sa surface. Mais Dieu ayant, «du haut de ses tabernacles, envoyé Jésus-Christ, a vaincu, «dispersé en partie le mal terrestre, car Jésus-Christ a ouvert «aux esprits le chemin du ciel et vaincu l'Enfer. . . . . .

«Aujourd'hui, par la falsification de la lumière de Jésus-«Christ, les colonnes obscures se sont de nouveau étendues «sur la terre, et Dieu a résolu, dans son inextinguible mi«séricorde, que la lumière de Jésus-Christ soit non seulement «épurée et attisée, mais encore qu'elle grandisse tellement, «qu'il s'en allumât une étoile ardente, feu de l'amour divin, feu «de la nouvelle alliance, destiné à réjouir la terre assombrie.»

Malgré l'énormité de ses tendances crédules, le *Banquet* n'a pas échappé au reproche d'hétérodoxie. Les Polonais catholiques, notamment le prêtre Pierre Semenenko, ont déclaré que Towianski est hérétique. Le fait est qu'il parle très vaguement des choses appelées dogmes. Il croit peu au péché d'origine, suffisamment remplacé, suivant lui, par les *colonnes obscures* des esprits tentateurs. La grâce nécessitante ou concomittante est à peu près oubliée. Il ne croit pas que Jésus-Christ ait

encore son corps: Il est, dit-il, «comme un léger nuage.» Il fait assez bon marché des sacrements. Bref, il sent le fagot, et si le bon Semenenko, qui me produit l'effet d'avoir une nature assez inquisitoriale, était en passe de lui faire comme ses ancêtres faisaient aux juifs et aux protestants, je crois qu'il en serait très réjoui, de quoi je ne pourrais ni le féliciter ni le glorifier, ayant pour principe de laisser à mon ami Fréron-Veuillot le soin de bénir les bûchers élevés pour l'honneur de la *sante fé*.

V.

LES BONS FRÈRES.

Je ne sais si ce fut la doctrine du *Banquet* ou tout autre chose qui séduisit Mickiewicz. Le fait est que, dès l'abord, Towianski s'introduisit dans sa confiance. On se complimenta, on s'exalta, on s'enthousiasma mutuellement, et, en rien de temps, une secte, une vraie secte était constituée. Une centaine d'adeptes ne tardèrent pas à se ranger autour des deux prophètes, en les appelant, avec une sorte de dévotion, *maître André*, *maître Adam*. Parfois, quoique hérétiques, les chefs de la petite église, ne se croyant pas forcés d'être plus logiques que l'orthodoxie, qui ne l'est pas du tout, réunissaient leurs disciples dans les églises, pour entendre la messe du nouveau patriotisme et de la nouvelle révélation. Ainsi, un jour, le 27 septembre 1841, ils se réunirent tous en corps dans Notre-Dame de Paris, pour implorer la bénédiction de Dieu sur leur oeuvre. Les convocations de cette séance religieuse avaient été faites par une lettre conçue en ces termes:

Paris, 25 septembre 1841.

«On prie les bons frères d'assister à la prière qui aura lieu «dans l'église cathérale à Notre-Dame de Paris, le 27 septembre «1841, à huit heures et demie du matin, dans l'intention «d'accepter et de remercier pour les grâces répandues par le «Seigneur.

«Adam Mickiewicz.

«*P.-S.* Comme toutes les adresses des frères à Paris ne sont «pas connues, on prie pour que les uns aux autres se com«muniquent cette annonce.»

Cent à cent-vingt Polonais des deux sexes se rendirent à cette invitation. Towianski et Mickiewicz communièrent. Après la



TOWIANSKI

messe, Towianski attira tout le monde sous la tour du midi, et parla pendant un quart d'heure, affirmant que le temps était venu, et que de grandes choses allaient s'accomplir.

Cependant Mickiewicz avait repris son cours, pour la deuxième année (1842). Les bons frères y assistaient religieusement. Towianski, toujours présent dans l'amphithéâtre, était l'âme de l'assemblée, après avoir été le conseiller du professeur. Après le Collége de France, on se voyait, on s'exhortait; on allait parfois à Nanterre, où se faisaient des prédications, en présence d'une image de Napoléon, dont le nom jouait un immense rôle dans toute l'affaire.

Towianski déployait personnellement une activité incroyable. Il allait, il venait, il prêchait; on le trouvait partout. Un jour, pour parler au roi, il se mit à la suite d'une légation étrangère qui entrait aux Tuileries. Je ne sais quel hasard le fit reconnaître et expulser. Furieux de cette aventure, il commença à parler assez librement de la cour. Quand, au 13 juillet, 1842, arriva la mort du duc d'Orléans, il déclara qu'il avait positivement *prédit* cette mort, ajoutant que, si l'on ne voulait pas l'entendre, toute la famille royale périrait d'une manière analogue. Instruite de ces discours, la police le fit arêter (18 juillet 1842) et, sous l'escorte de deux gendarmes, le fit conduire jusqu'à la frontière de Belgique, d'où il se rendit à Bruxelles.

Grands furent l'étonnement et la douleur des adeptes, à la nouvelle de cet événement, et, malgré la prophétie de Goutt, qui affirmait que Towainski reviendrait en 1844, *à la tête d'un million d'hommes*, ils crurent devoir adresser au ministre de l'interieur une pétition ayant pour objet d'obtenir le rappel du maître. Leurs efforts furent inutiles: Towianski ne vit se rouvrir pour lui les portes de la France qu'après la révolution de Février.

Avant de passer outre, je dois m'arrêter un peu à l'accusation si grave que certains Polonais ont fait peser sur Towianski et sur sa secte. C'était, disent-ils, un homme, c'était une oeuvre, dont la Russie payait les frais.

Je répète que, dans mon âme et conscience, je n'en crois rien. J'ai étudié la conduite de Towianski et des siens à Paris, pendant les anées 1841, 1842 et 1843, et je déclare que rien ne m'y a paru positivement suspect. Dans l'affaire Mirski, ils se conduisirent très noblement. Ce Mirski, chef émigré de la famille des princes Suriatopolk Piast Mirski et Czetwertynsky, fit, en 1843, sa soumission à la Russie, par des lettres rendues publiques, où il déclarait que, suivant lui, «la cause de l'existence indépendante de la Pologne était définitivement enterrée.»

Les towianskistes, comme les autres Polonais, se montrèrent indignés de cette conduite. Une protestation solennelle fut rédigée par M. Mickiewicz et signée pas tous ses amis. Voici cette protestation, à laquelle, à ce qu'il paraît, Towianski donna son adhésion pleine et entière:

«Nous soussignés, vu:

«Que l'on a répandu récemment, parmi les émigrés polo-«nais, des lettres portant la signature du prince Suriatopolk «Piast de Mirski, dans lesquelles ledit prince annonce qu'il «vient d'obtenir, pour lui, l'amnistie de l'empereur de Russie; «qu'il a passé de l'église catholique au schisme grec, et qu'il «espère voir ses compatriotes suivre son exemple;

«Attendu:

«Que Mirski, interpellé par trois de nos compatriotes, envoyés «vers lui à cet effet, s'avoua l'auteur des lettres susmentionnées;

«Nous avons senti qu'il était de notre devoir de nous réunir, «afin de prononcer au nom de Dieu, en notre âme et con-«science, un jugement sur cette action de Mirski.

«En conséquence, nous nous sommes réunis, l'an 1843, ce «27 mars, et nous avons, en notre âme et conscience, jugé «cette action de Mirski, et nous l'avons condamnée:

«Comme un acte de haute trahison envers la nation polonaise, «restée saintement fidèle à la pensée divine qu'elle représente, «et dont elle conserve le symbole dans sa foi et dans ses «espérances;

«Comme un acte de calomnie envers l'émigration polonaise, «qui demeure fidèle à sa mission nationale;

«Comme une insulte à toute la race slave, qui abhorre «d'instinct toute espèce de trahison;

«Comme un acte d'ingratitude envers la France, notre sœur-«patrie, qui accueillit Mirski dans ses foyers à titre de défen-«seur de la nationalité polonaise, et dont il avait mangé le «pain le jour même où il méditait son attentat contre la nation «polonaise;

«Nous soussignés, avons décidé de porter ce jugement, «expression de notre commun sentiment, à la connaissance de «la Pologne, de la France et des peuples slaves, et d'en con-«server l'acte original, destiné à être remis un jour au gouver-«nement que la Providence aura chargé d'exécuter de fait, sur «la terre, la justice que nous avons l'intime conviction d'avoir «aujourd'hui moralement exercée devant Dieu.»

«Paris, 27 mars 1843.»

(Suivent les signatures, à la tête desquelles se lit celle d'Adam Mickiewicz.)

Je veux bien que les *bons frères* aient manqué parfois d'énergie contre l'autocrate russe: la preuve qu'ils en manquaient, c'est qu'ils se sont réfugiés dans le monde vague de la mysticité, où le rêve console de la réalité décevante; mais, d'après une pareille pièce, on doit voir qu'ils ne manquaient pas d'amour pour la Pologne.

CHAPITRE VI.

André Towianski et Adam Mickiewicz.

(SUITE ET FIN).

VI.

NAPOLÉONISME POLONAIS.

Sous le premier empire, la Pologne conçut de si ardentes espérances dans la France armée contre ses maîtres, que, depuis ce temps-là, le nom de Napoléon est resté, pour ses enfants tyrannisés et proscrits, comme une garantie de future rédemption. C'est ce qui explique les tendances napoléoniennes des polonais en 1849, tendances qui furent spécialement manifestées par le journal la *Tribune des peuples*, dont M. Mickiewicz était le rédacteur en chef. C'est ce qui explique aussi le Napoléonisme de la secte de Towianski, dans les années 1842, 1843 et 1844.

On a vu déjà que Towianski se déclarait une incarnation de Napoléon; on a pu remarquer également les promenades des *bons frères*, allant à Nanterre visiter le portrait du grand homme.

Ces tendances ne firent qu'augmenter après le départ de Towianski. Citons quelques détails pour donner au lecteur une idée de l'intensité qu'elles avaient prises.

L'année 1844, d'après les prédictions de Towianski, devait être une année fastique: c'était la date fixée d'en haut pour la révolution européenne. Toujours d'après Towianski, dont

Goult était le messager et l'écho, un tableau représentant Napoléon commencerait cette révolution. Ce tableau, admis à l'exposition du Louvre, se remuerait devant la foule, après quoi Paris et l'Europe éclateraient contre les oppresseurs.

L'exposition s'ouvrit le 15 mars 1844. Le 19 mars eut lieu la leçon de M. Mickiewicz. Les towianskistes s'y étaient donné rendez-vous. Une grande émotion remplissait les cœurs. Il paraît certain que tous, y compris M. Mickiewicz, croyaient à la réalisation prochaine de la prophétie du tableau. Le fait est que cette leçon du 19 mars fut une scène d'illuminés. Le professeur parla les yeux levés au ciel, d'un air inspiré, et, à la fin, il donna à sa voix un ton si étrange et à ses gestes des formes si bizarres, que la secte entière, les hommes comme les femmes, se mirent à sangloter et à jeter des cris.

Il va sans dire que le portrait de Napoléon resta fort tranquille dans son cadre.

Un autre fait non moins significatif se passa à quelque temps de là. A une autre leçon de M. Mickiewicz (ce fut la dernière), on distribua une lithographie représentant l'empereur. Par une coïncidence habilement ménagée, le portrait avait un faux air de Towianski, ce qui confirmait amplement la vérité de l'incarnation de Napoléon dans le messie litthuanien. Cette lithographie mystique resta trois mois exposée chez les marchands d'estampes, et produisit assez de sensation, pour que la police crut devoir enlever un emblême qui ne laissait pas d'avoir alors un caractère séditieux.

VII.

LE COURS DU COLLÉGE DE FRANCE.

J'ai fait connaître la nature d'esprit de Towianski, en citant quelques passages du *Biésiada*, BANQUET; je vais caractériser celle de Mickiewicz, en citant quelques traits de ses leçons du collége de France.

Les plus célèbres de ces leçons sont celles du 19 mars et du 28 mai 1844. Je vais prendre dans une précieuse collection sténographique qui m'est communiquée, ce qui y fut dit de plus saillant.

La leçon du 19 mars, je viens de le dire, fut donnée au milieu des émotions qu'excitaient, chez les towianskistes, l'ouverture de l'exposition de peinture, et l'espérance qu'ils avaient dans la réalisation prochaine de la prophétie relative au portrait

de Napoléon. Voici cette leçon, d'après les notes sténographiques qui m'ont été confiées.

« Messieurs,

« La recherche de la valeur matérielle et de sa nature, et « aussi de l'esprit qui en est l'unique source, nous mène logi« quement vers un problème d'un ordre plus élevé, celui des « rapports de l'esprit humain avec tout ce qui a vie et n'est « pas homme, avec la nature animale et végétale tout entière.

« L'homme sait qu'il est roi de la nature, il l'a su même dans « le temps où il était encore esclave lui-même : cependant, tout « en travaillant à devenir libre, il continue à exercer son métier « de roi sur les créatures inférieures, à la manière des potentats « nègres et des chefs sauvages, auxquels l'idée ne vient pas « que leurs sujets peuvent aussi avoir des droits.

« Sommes-nous plus avancés maintenant que ne l'étaient les « anciens, sur la question des devoirs et des droits respectifs « qui devraient exister entre l'homme et l'animal ?

« Existent-ils réellement ? La tradition religieuse les laisse « soupçonner ; l'éthique et la jurisprudence ne s'en occupent « pas.

« Mais si nous n'avons pas d'archives à consulter sur cette « matière, nous pouvons toujours nous adresser à celui qui « est plus ancien que toutes les archives, nous pouvons en « appeler à notre esprit immortel, si toutefois cet esprit se « trouve en état de nous répondre, s'il est dans cet état de « concentration, d'expansion instantanée, état qui se manifeste « tout d'abord dans le sentiment sympathique. Il faut donc « commencer par sympathiser avec ceux dont nous voulons « connaître la condition et les devoirs : nous en agissons ainsi « avec nos semblables. Quel est le moyen que nous employons « pour connaître les douleurs de notre ami, pour lui arracher « les mystères qu'il recèle dans son sein, et qui le rendent, « durant de longues années, triste et muet ? Sans connaître la « cause de sa souffrance, il est impossible de l'adoucir. Et n'est-« ce pas à force d'amour que nous parvenons à connaître cette « cause ?

« Il est singulier que les philosophes qui ont médité sur les « causes du mutisme des races inférieures, n'aient pas soupçonné « qu'il y eut un redoutable mystère caché dans le centre même « de la vie de chaque race des animaux et des végétaux. Déjà « quelques savants commencent à s'apercevoir qu'il ne suffit « pas d'appliquer le scalpel au cerveau d'un animal, et de le « déchirer tout vivant pour savoir ce qui se passe dans son

«esprit; mais que dis-je, de son esprit, on n'en parle pas! «Gassendi en parlait cependant; Descartes cherchait à se rendre «compte du principe vital dans les animaux. Au milieu de «tout le fatras écrit par la philosophie moderne, nous ne trou«vons sur ce sujet que de vagues formules. Cependant les «hommes du peuple continuent de conserver pour ces muets «compagnons de leurs travaux et de leurs dangers une sym«pathie invariable; elle mériterait d'être expliquée philosophi«quement, car elle suppose dans les êtres qui en sont l'objet, «l'existence sympathique. Les savants même avouent que, plus «d'une fois, ils ont vu un animal, appliqué à la torture, con«centrer, par un dernier effort, dans ses regards, une expres«sion de douleur presque humaine, un je ne sais quel cri «intérieur qui fesait reculer l'anatomiste. Un de vos grands «écrivains a dit que *la douleur donne droit à l'immortalité;* «une créature qui meurt en souffrant ainsi n'aurait-elle rien «à espérer?

«Il y a des savants, et je pourrais même citer leurs noms, «qui se préoccupent vivement de cette question. C'est une des «questions pendantes de l'époque actuelle. Pour le prouver, «je vous citerai quelques mots du philosophe américain Emer«son, de celui qui représente le mieux les besoins de ce temps, «qui n'est parvenu, il est vrai, à résoudre aucune question, «mais qui les a posées toutes avec une précision et une netteté «admirable. Voici ce qu'il dit: «Notre science actuelle, sous «ce point de vue, ne voit que très peu de chose, pour ne pas «dire rien. O philosophes! observateurs des étoiles, avez-vous «observé les allées et les venues des rats qui circulent sous «votre plancher? Mais regardez un peu les courses du lézard «jouant sur les murailles; examinez la fourmi que vous foulez «du pied; et, dites-moi, quelles données nouvelles, quelles «connaissances intimes avons-nous sur l'histoire du royaume «animal, aussi ancien et plus ancien peut-être que celui de «la race indo-germanique? Les citoyens de ce royaume con«tinuent de tenir leurs assemblées dans le voisinage de l'empire «humanitaire; mais il n'y a aucune communication entre ces «deux états; pas un mot, pas un signe n'est passé du langage «des uns dans le vocabulaire des autres. Il y a plus, votre «histoire entière ne conserve que le souvenir d'une petite partie «des travaux de l'homme, elle ne parle que de vos travaux «métaphysiques et politiques: quelles lumières, je vous le «demande, a t-elle répandues sur les mystères de la mort et «de l'éternité, et de nos rapports avec Dieu et avec la nature? «Je suis honteux de voir que ce que nous appelons pompeu-

«sement l'histoire universelle n'est qu'une chronique d'un petit «point de la création, d'un petit bourg-pourri inféodé à quel-«ques noms classiques. Nous répétons Athènes et Rome, Paris «et Londres. Mais cette vieille Rome, que savait-elle des rats «et des lézards? Quelle espèce d'intérêt peuvent avoir les olym-«piades et les consulats pour nos concitoyens muets, qui nous «avoisinent et qui nous entourent de tous les côtés? Quels «enseignements moraux ou pratiques offre cette histoire aux «Esquimaux, aux Kamtschadales, à un cocher de cabriolet, à «notre portier, à notre brave porteur d'eau? Et, s'ils connais-«saient cette histoire, en quoi seraient-ils plus sages, plus «éclairés et plus puissants?"

«Or, quelques mots qui se trouvent dans la *Cène* (*Biesiada* «de Towianski), par rapport à cette question, ont excité le «scandale des hommes prétendus pieux, et l'étonnement des «philosophes, et cependant vous voyez que, de l'autre côté du «globe, on cherche à résoudre les mêmes problèmes. Je vous «dirai plus: chaque nouvelle révélation a toujours éclairé d'une «manière nouvelle nos rapports avec le monde supérieur et avec «le monde inférieur, avec les corps invisibles et avec les corps «plus grossiers que celui que nous habitons. Nous trouvons «dans les livres saints des indices sur cette question. La Bible «dit que l'animal de Balaam a vu un esprit avant que le voyant «s'en fût aperçu. Comment a-t-il pu voir cet esprit, s'il n'y «avait quelque chose en lui qui y correspondît? (Voilà une «raison !!!!) Tout le monde sait que les animaux ont les pre-«miers reconnu le Sauveur: cette circonstance tendait à inspirer «aux chrétiens un sentiment plus tendre pour la race animale. «Et avec qui préférerions-nous de communiquer et de sympa-«thiser? Est-ce avec un de ces animaux dont l'instinct découvre «l'élément divin du Sauveur encore enfant, ou avec ces phari-«siens dont le métier était de préparer le messianisme, qui ne «parlaient et n'écrivaient que sur le messianisme, et qui cepen-«dant crucifièrent le messie.

«J'ai dit, dans une autre occasion, qu'il ne sera jamais «donné à l'intelligence de l'homme de résoudre ces questions-«là; que le christianisme seul est en état de rétablir et de «faciliter nos rapports avec l'univers, en s'attachant d'une main «au ciel, et en plongeant l'autre dans les mystères de la nature «animale et de la nature inorganique. C'est en procédant par «sympathie que le christianisme découvrit et expliqua les mys-«tères de l'existence de l'esclavage, et qu'il a fini par l'abolir. «Les philosophes n'ont rien fait pour l'esclavage. Caton vendait «les esclaves vieux pour ne pas avoir la peine de les enterrer.

«Cicéron, le sage, le bon Cicéron, qui a lu et médité tous les «philosophes grecs, dit positivement que le spectacle des hom«mes crucifiés est un spectacle intéressant, et il accuse Verrès «d'avoir frustré le peuple romain de ce plaisir, en laissant la «vie à un homme condamné à cette espèce d'exposition.

«Vous voyez combien il est plus difficile d'aimer un esclave «que d'écrire sur l'esclavage, et quelle immense difficulté il y «a encore à dilater notre âme de manière à comprendre dans «la même sympathie les races du monde muet, à exciter notre «esprit jusqu'au degré de clairvoyance où l'on puisse lire ce «qu'il y a dans leurs regards et dans leurs gestes.

«Qui a arrêté les jeux sanglans du cirque, où l'on répan«dait par torrent le sang des esclaves? Ce n'est pas un phi«losophe, ni un feseur de systèmes. On avait écrit beaucoup «sur ces jeux; il y avait des hommes généreux qui les con«damnaient; saint Augustin, païen encore, déclamait contre «eux dans un cours public professé à Rome; mais on n'en «continuait pas moins à massacrer les gladiateurs et les esclaves. «Enfin il se trouva un chrétien, un moine obscur, qui, après «avoir reproché en plein amphithéâtre, au peuple romain, ses «goûts sanguinaires, descendit avec calme dans l'arène, et se «laissa dévorer par les bêtes féroces; de ce moment le peuple «n'eut plus le courage de venir aux jeux. Eh bien! vous qui «voulez savoir les mystères de la vie animale, ayez donc le «courage d'entrer dans l'arène du lion, ou bien jetez-vous «entre une meute qui déchire un daim; sauvez-lui la vie, «embrassez-le avec amour, et puis conjurez-le, au nom du «Dieu vivant, de vous dire pourquoi il est animal, pourquoi «il souffre, de quel droit il vous est permis de le tourmenter, «de l'asservir, et quels sont les rapports qui doivent exister «entre lui et l'homme! (*quelques rires*). Quand on ne se sent «pas l'envie de faire de telles expériences sur la nature des «animaux, on doit avoir la modestie de ne pas juger légère«ment ceux qui en parlent.

«Le christianisme a surtout développé les sentimens moraux. «Les livres des chrétiens se trouvent remplis d'exemples d'une «sympathie profonde entre l'homme pieux et l'animal. Je lis «dans mon bréviaire que, lorsque saint Antoine mourut dans «le désert, les lions arrivèrent la nuit et creusèrent une fosse, «où son compagnon l'enterra. Lorsque saint Antoine de Padoue «parlait, les animaux dressaient les oreilles, et on vit les pois«sons se diriger vers lui. Ne nous en étonnons pas! La même «force qui ouvre nos oreilles et nos âmes aux accents d'une «voix inspirée, ce rayon invisible qui traverse la parole impal-

«pable, se fait sentir même à un esprit inférieur. Saint François «d'Assises, le grand Thaumaturge, avec quel amour parlait-il «des oiseaux et des animaux, qu'il appelait toujours ses frères, «ses sœurs! Et vous vous scandalisez de ce qu'on a parlé de «l'esprit des animaux!

«Qu'y a-t-il d'étonnant, si le premier rayon de la lumière «sur cette question part du milieu d'une race qui a conservé «des rapports plus intimes que toute autre avec la nature, de «cette race qui produisit Zalazianski, le premier observateur «du sexe des plantes, longtemps avant Linné; de cette race «qui créa l'épopée animale, dont le Reinecke Fuchs et le roman «du Renard ne sont que de pâles copies; de cette race enfin «dont la chanson populaire est presque tout entière remplie de «conversations d'animaux et de plantes.

«Une lumière nouvelle ne profite qu'à ceux qui se trouvent «préparés à la recevoir.» «Le temps est venu, dit Emerson, «de donner à la base des connaissances plus de largeur et plus «de profondeur; mais pour l'élargir et pour la reformer, il «faut nous reformer intérieurement. Il faut commencer une «vie nouvelle, en aspirant une nouvelle dose de cet esprit «universel qui anime et ranime tout.»

«Qu'est-ce qu'une masse de la lumière nouvelle, une masse «de la chaleur nouvelle? Ce n'est que le verbe de l'époque.

«La parole vraie, dont nous avons énuméré les qualités «merveilleuses, cette parole n'est qu'un rayon du verbe, et «voilà la différence entre la Parole et le Verbe. L'intention «que j'ai, le besoin où je suis de parler du Verbe, m'absout «intérieurement de ce que j'ose réduire en doctrine et en mots «ces mystères qui donnent la force quand on les porte dans «l'âme, mais qui appauvrissent l'homme quand il est obligé «de les jeter au dehors.

«Mais nous sommes appelés, nous sommes forcés, c'est notre «mission, c'est notre vie, d'annoncer le Verbe au siècle, il «nous est donc permis d'employer le langage du siècle.

«Si nous examinions intérieurement nos opérations morales, «nous pourrions avoir quelques lumières sur le Verbe, car «chacun de nous a une étincelle divine, chacun de nous possède «un verbe individuel, et chacune de nos actions est animée «par un verbe partiel. Qu'est-ce que ce moment où l'artiste «conçoit, tout d'un coup, un dessin, et trace le plan de son «ouvrage! Ce moment est le verbe son ouvrage. Il écrit, il «travaille, il applique à la terre cette lumière divine; mais la «question est résolue, la création est accomplie dans un seul «moment. Le moment où Archimède s'élança tout joyeux,

«ayant trouvé un des hauts problèmes des mathematiques, c'était «un verbe. Le moment où Newton s'écria: j'ai trouvé l'énigme «de la pondération, c'était le verbe. Le moment où Napoléon, «après avoir vaincu les Autrichiens à Arcole, a dit: je suis «l'homme de la France! Dans ce moment-là, il a senti qu'il «était le verbe de la France!

«Or, cette opération est multiple; elle est précédée de la «douleur intellectuelle, quand l'esprit est tendu pour décou-«vrir une énigme scientifique, et de la douleur du cœur, lors-«qu'il se trouve dans une position dont il désespère de pouvoir «sortir, et que, dans ce moment, il trouve le mot de la situ-«ation. C'est donc après la douleur que vient la création, et «puis a lieu l'exécution, et le fait est accompli.

«Or, les hommes qui ont réalisé complétement même ce «verbe partiel sont très rares. Les uns cherchent la vérité sur «le chemin de la passion et de l'orgueil, et les progrès qu'ils «font les éloignent du but; d'autres s'arrêtent immobiles dans «la crainte de s'égarer; un petit nombre suit la ligne droite, «qui est la plus courte, mais aussi la plus difficile, et que «l'Évangile appelle le sentier étroit.

«De ce nombre, quelques-uns, parvenus à ce degré où l'on «découvre la vérité, la laissent se perdre sans se l'appliquer «immédiatement. Il n'y a que l'homme complet qui puisse «réaliser le verbe complet, soit artistique, soit politique, soit «individuel, soit national.

«Le globe, sorti du sein de Dieu, a aussi son verbe. Au «commencement, dit saint Jean, il y eut le Verbe, dont les «paroles partielles sont l'explication et l'accomplissement; et «le globe entier, l'humanité entière, tendent sans cesse à le «réaliser.

«Mais, pour que le monde le réalisât, il fallait un homme «qui l'eût d'abord réalisé en lui-même, un homme devenu «ainsi le reposoir, l'instrument, l'organe du Verbe. Cet homme, «organe du Verbe, en apportant dans son esprit, à l'humanité, «le plus grand secours, lui présente en même temps, dans son «individualité, le plus grand des obstacles. Une individualité, «germe de toute une époque d'avenir, en se développant, met «nécessairement en mouvement tous les éléments de l'époque «passée. Une individualité universelle irrite nécessairement tou-«tes les individualités égoïstes. Telle est la nature de l'esprit «des hommes! Au lieu de venir tirer la vie et la force de l'in-«dividualité la plus puissante et la plus lumineuse, ils préfèrent «s'unir entr'eux dans une résistance d'inertie, et ils disent: «Réunissons-nous tous, qui sommes morts, et nous produirons

«la vie et la force; réunissons-nous tous, qui ne savons pas «compter, et nous produirons un grand géomètre. C'est ce que «disent les philosophes, c'est ce qu'ils espèrent.

«Dieu en a décidé autrement. Dieu, dans sa miséricorde, «envoie à l'humanité, dans des époques décisives, des individus «qui nous servent de modèle, qui nous rendent ainsi possibles «le progrès et le perfectionnement.

«Celui qui, après avoir, au commencement, agi en esprit, «prit, par la suite, le corps, et se produisit comme parole «vivante, comme action, est le Verbe du globe entier, le modèle «éternel, Jésus-Christ. Et on trompe singulièrement l'humanité «en disant que Jésus-Christ a tout fait pour nous, et qu'on «n'a qu'à l'adorer. Non, il faut que nous devenions tous, «aujourd'hui ou demain, dans mille ans ou dans des milliers «d'années, il faut que chaque esprit devienne en fait, en action, «dans son âme et dans son corps, semblable à Jésus-Christ. «Ce n'est pas pour augmenter le nombre des traditions poétiques «que Jésus Christ apparut après sa mort, qu'il montra à ses «disciples que l'on existe après la mort; que si l'on a vécu «dans la vérité, si l'on a pratiqué la vérité, on est maître de «prendre son corps et de s'en démettre, de se laisser ensevelir «dans la terre et de monter dans la région invisible, de devenir «réellement Dieu de la création, de devenir l'Homme-Dieu.

«La vie et la personne de Jésus-Christ sont un problème «posé à l'humanité, et un modèle éternel qui poursuivra sans «cesse toutes les consciences. Ce n'est pas en discutant les «rapports qui existent entre Notre-Seigneur et Dieu, ni sur la «nature de Jésus-Christ, que nous parviendrons à la perfection. «Vous demandez toujours: Est-il Dieu? Est-il réellement Dieu, «ou bien ne serait-il qu'un homme? C'est l'étincelle qui de«mande au soleil: Es-tu réellement un feu éternel et imma«tériel, ô soleil! ou bien n'es-tu qu'une étincelle comme moi? «Mais oui, ce soleil n'est qu'une étincelle. Mais en quoi t'a«vance-t-il, ô étincelle, de le savoir? Si, au lieu de scruter «le mystère solaire, tu augmentais au contraire ton foyer, si «tu devenais un flambeau, une étoile, alors tu aurais un jour «le droit de demander face à face au soleil quel est le mystère «de son existence.

«Dieu qui veille sur le globe, a tracé le chemin dont l'homme «ne peut s'écarter qu'à ses risques et périls. Il est donné à «l'homme de raccourcir ou d'abréger le voyage; il peut, si «bon lui semble, l'allonger de plusieurs siècles; mais, après «avoir longtemps erré, il sera obligé de revenir au point où «il a quitté le vrai chemin.

«Dieu, par l'organe des hommes saints et sages, communi-
«que à l'humanité le sentiment de la vérité, et il envoie des
«hommes forts pour la réaliser. Après les sages et les voyants
«de l'ancienne Grèce, est venu Alexandre-le-Grand, l'homme
«le plus complet de la Grèce. La mythologie, sans Alexandre-
«le-Grand, serait une fable; il lui donna la réalité: il était
«beau comme Apollon, errant et vagabond comme Bacchus,
«fort comme Hercule, et, comme Mars, victorieux. Il réunissait
«en lui toutes les qualités des dieux païens. Il a dépassé la
«limite de la Grèce antique; il se croyait lui-même réellement
«quelque chose de plus que l'homme, il se croyait Dieu. Ce
«n'est pas par politique qu'il se faisait appeler le fils de Jupi-
«ter; il s'étonnait lui-même de voir son sang couler de ses
«blessures.

«Jules-César réalisa le paganisme romain, qui était plus noble
«et plus élevé que celui des Grecs. L'Olympe romain aristo-
«cratique était composé de dieux sénateurs et de dieux plébéiens:
«*dei consentes et dei minores*, dieux forts, sages, puissants,
«conquérants, législateurs. Jules-César possédait toutes ces
«qualités. Il a dépassé aussi la limite du paganisme. Il y avait
«aussi quelque chose en lui qu'il ne comprenait pas lui-même:
«Les Romains, disait-il, est-ce qu'ils me croient, de bonne foi,
«un homme comme eux?» César pleurait son ennemi mort, ce
«que les dieux romains ne faisaient pas; César pleurait sur la
«mort de Pompée.

«Du sein du catholicisme est sorti Napoléon, l'homme le
«plus complet de l'époque passée; celui qui l'a complètement
«réalisée dans sa personne, et l'a dépassée par son génie. C'est
«pourquoi nous avons si souvent parlé de lui. Il n'est pas
«seulement vôtre, Français! il est Italien, il est Polonais, il
«est Russe, il est l'homme du globe, l'Homme complet.

«En parlant de la Parole, je vous ai dit que celle de Na-
«poléon nous rappelait le don des langues. Il y avait des
«momens où cet homme prodigieux retrouvait le secret des
«apôtres. Les historiens allemands disent que, dans une des
«batailles qui finirent par la reddition d'Ulm, Napoléon accou-
«rut vers les Bavarois, et, voyant leurs rangs chanceler, leur
«adressa la parole et les enflamma si fort, que, dans une seule
«charge, ils repoussèrent l'ennemi. L'historien allemand dit:
«*Er hat sie angefuert*, il les a enflammés.» Et comment a-t-
«il parlé? Dans quelle langue s'est-il adressé aux Bavarois,
«qui ne comprenaient pas le Français? Ah! il a fait jaillir de
«lui, de ce sanctuaire où reposait, sur l'autel du feu sacré, le
«génie français, il a fait jaillir croyez-le bien, cette force qui

«poussait également les Polonais et les Bavarois, les Westpha-«liens et les Italiens, tous hommes capables de s'enflammer.

«Napoléon prenait tellement au sérieux son caractère sacré «d'homme du Destin, que dans l'île de Sainte-Hélène, dans «le temps où sa suite n'avait pas de prêtres, il s'offrit, lui qui «ne disait rien légèrement, il s'offrit à confesser ses compag-«nons. Il se sentait la force de les absoudre: dans ce moment, «il dépassait le catholicisme actuel.

«Mais aucun de ces hommes de force n'était un homme «complet, dont Jésus-Christ a donné le modèle comme sainteté, «et que tous les hommes, tous les esprits doivent reproduire «vers la fin de notre globe. Ces hommes ont tous chancelé; «ils sont tombés: Alexandre, tenté par les habitudes de la vie «animale; César, par les passions du cœur; Napoléon, par les «erreurs de l'esprit. Napoléon a pactisé avec le passé, et au «lieu de suivre, vers l'inconnu, ce dieu invisible, qui n'était «autre chose que le génie du christianisme et le génie du peuple «français, il a voulu légaliser sa position, et il est tombé.

«En face de ces questions aussi immenses, questions qui, «embrassant la science, la religion, touchent à l'existence des «États et des individus, nous n'hésitons pas à affirmer que «personne ne pourra dire rien d'utile sur ces questions, s'il «n'a pas dépassé déjà la limite de l'époque actuelle. Une parole «partielle ne nous suffit plus; les paroles partielles, ayant «réalisé une partie du Verbe donné par le Christ, expirent «sous nos yeux. L'architecture chrétienne, la peinture chré-«tienne, la chevalerie chrétienne, tout est tombé: personne «n'a la force de les ressusciter. Il y a une masse de lumière «et de chaleur donnée pour chaque époque, c'est ce qui con-«stitue l'époque: elle est épuisée; il en faut une nouvelle dose «pour ranimer l'humanité et faire surgir une époque nouvelle. «Qu'on ne se fasse pas illusion en croyant que l'humanité n'a «plus qu'à marcher à petits pas pour s'avancer sans danger ni «secousse, non! dans les régions de la vie, tout marche par «crises. L'homme ne devient pas peu à peu d'enfant vieillard. «Il y a une crise physique qui le fait adolescent; il y a une «autre crise physique où il se sent être homme; il y a une «crise aussi qui commence la décrépitude.

«Mais s'il est difficile de trouver une parole, c'est-à dire un «rayon du Verbe, s'il n'est donné au monde de voir l'organe «du Verbe que dans un petit nombre d'époques, il est égale-«ment difficile de le recevoir. Il ne peut pas pénétrer chez «les hommes qui se sont incrustés dans le passé. Il n'entrera «pas dans une intelligence qui n'ouvre ses portes que pour

«regarder le soleil couchant: comment verrait-elle le soleil «levant? Il ne peut pas entrer dans un cœur qui, tout entier, «est tourné vers la terre: comment recevrait-il le feu sacré qui «tombe du ciel?

«Voilà pourquoi le passé lutte contre le Verbe, pourquoi «aussi il est toujours prêt à le combattre. Voilà le sens de «cette parole de l'Évangile: Qu'on ne verse pas de vin nouveau «dans de vieux tonneaux, et qu'on n'attache pas un morceau «de pourpre à un vieil habit. La première opération pour rece-«voir le Verbe, l'opération à laquelle Fourier appelait ses dis-«ciples, à laquelle Emerson appelle les siens, c'est de faire un «effort généreux et de secouer, comme la poussière d'un vête-«ment, tous les liens qui nous attachent au monde mort, au «monde des livres, au monde des systèmes; d'ouvrir notre «âme pour respirer une fois en hommes libres, et puis d'allu-«mer notre feu intérieur de manière à pouvoir saisir ce ton «divin, et de pouvoir le nourrir et le conserver, parce qu'il «ne peut vivre qu'au milieu de la flamme.

«Il est si difficile de recevoir l'époque nouvelle, que la Pro-«vidence éprouve d'une manière terrible les peuples et les «individus destinés les premiers à la reconnaître. Pouvez-vous «vous figurer Jésus-Christ apportant son souffle au milieu des «Romains, frappant à la porte des Mécène et des Horace? Y «avait-il un moyen de se faire comprendre de ces hommes «frivoles, ambitieux et cruels? Pouvait-il parler avec les sophistes «grecs? Aussi les premiers qui l'ont reconnu sortaient d'un «peuple qui n'avait plus ni ses rois, ni ses institutions, ni son «existence politique, qui était arraché violemment de la terre, «séparé de tout ce qui est terrestre, de ce que l'homme a tant «de peine à abandonner volontairement. Voilà pourquoi la «race slave entière, qui n'a presque rien sur la terre, et dont «tous les désirs, toutes les espérances reposent en Dieu, a été «choisie pour reconnaître, la première, la nouvelle révélation, «et pourquoi aussi une fraction de cette race, le peuple qui, «au milieu de la race slave, est ce qu'est la France dans la «race romane, peuple éternellement agitateur, éternellement «agité, la nation polonaise, a été démembrée, effacée de la «carte de l'Europe, jetée errante sur le globe. Elle arriva plus «d'une fois vers vous, non pas sous la forme des systèmes et «des livres, mais sous la forme des légions, des régiments «auxiliaires, et enfin sous la forme d'une population exilée de «la terre, et qui, en cherchant le mystère de sa propre exis-«tence, marche vers le centre de tous les mystères.

«Ces hommes, qui n'ont plus rien sur la terre, doivent

«comprendre les premiers ce qui doit un jour régner sur la «terre. Dieu ne commence jamais à former son armée et sa «cour que par des mendiants et des ignorants. C'est sa règle: «s'il y avait eu un moyen de reconnaître le Messie d'après les «livres, les pharisiens l'auraient reconnu. Mais non, il fallait «le reconnaître en tirant de sa poitrine l'élément divin qui «correspondait à celui du Messie; et ceux qui étaient capables «de le reconnaître se trouvaient parmi ceux qui n'avaient plus «rien sur la terre. Or, cette reconnaissance, le moment où «on l'acquiert, ce moment, je vous le dis, récompense tous «les labeurs et toutes les peines de la vie terrestre. Ce moment-«là nous fait pressentir déjà notre existence future, que nous «n'apprendrons jamais à connaître par des définitions et des «dissertations. A ce moment, la reconnaissance donne l'espoir «et la force du dévouement.

«Eh! messieurs, vous aurais-je jamais parlé ainsi, aurais-je «jamais assez présumé de mes forces pour affronter tout ce «qu'il y a d'orgueilleux dans les hommes à systèmes, si je ne «me sentais pas appuyé par une force qui ne vient pas de «l'homme? Je ne suis pas un docteur, ce n'est pas à moi de «vous enseigner les mystères de la nouvelle révélation; mais je «suis une des étincelles tombées du flambeau, et celui qui en «suivrait la trace, trouverait peut-être plus facilement que moi «celui qui est la voie, la vie et la vérité.

«C'était ma mission de vous le dire. Je prie Dieu de don-«ner à mes paroles quelque chaleur et quelque force pour qu'elles «puissent vous conduire vers la source de toute chaleur et de «toute force.

«La joie que j'ai éprouvée, et qui ne me sera pas ôtée, la «joie que j'ai ressentie de vous le dire fera la joie de toute «ma vie et de toutes mes vies; et, comme je ne parle pas «appuyé sur un livre, comme je ne vous expose pas un sys-«tème, je me proclame à la face du ciel le témoin vivant de «la révélation nouvelle, et j'ose sommer ceux d'entre les «Polonais et d'entre les Français qui sont parmi vous, et «qui connaissent la révélation, qu'ils me répondent comme «hommes vivants, qu'ils me répondent: Existe-t-elle, oui «ou non?

Plusieurs voix: oui! oui! oui!

«Ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui l'ont «vue incarnée, qui ont vu et qui ont reconnu que leur maître «existe, qu'ils me répondent: oui, ou non?

Plusieurs voix: oui! oui! oui!

«Et maintenant, mes frères, ma tâche devant Dieu et de-

«vant vous est finie. Puisse ce moment vous donner toute la «joie et toutes les vastes espérances dont je suis rempli!»

A dater de ce discours, les adversaires de M. Mickiewicz l'emportèrent définitivement dans l'esprit de l'autorité déjà très prévenue contre le professeur. Tout le monde était mécontent, excepté le petit noyau des towianskistes. Le gouvernement reprochait à la chaire de slave ses prédications ultrà-bonapartistes. Le clergé trouvait que les doctrines messianiques, malgré leur piétisme, manquaient d'orthodoxie. La jeunesse lettrée de Paris, d'un avis bien différent, avait grande envie de se moquer d'un enseignement dont le maître parlait de «son bréviaire», et débitait des espèces d'homélies. Bref, la supression du cours fut décidée en principe; on n'attendit plus qu'un prétexte pour l'accomplir; ce prétexte fut donné à la leçon qui eut lieu le 28 mai. Ce fut la séance aux lithographies napoléoniennes. Voici comment l'orateur termina:

«. . . . . Les hommes changent et tombent, mais la «pensée de Dieu est inflexible et immuable; son œuvre, une «fois commencée sur la terre, ne souffre pas d'interruption. «Au moment où tombe un génie, employé à son service, un «autre le remplace. Dans les grandes époques, il n'y a pas «d'interrègnes spirituels; c'est pourquoi on appelle ces époques «grandes. Notre époque est grande. Napoléon attend son suc«cesseur spirituel.

«Que l'attente de cet homme soit universelle, je l'ai dit. «Vous en voyez les preuves. J'ajouterai qu'il m'a été donné, «à moi, d'avoir prévu en esprit et tracé l'image de l'homme «dont je parle. Pour la première fois, et pour la dernière, «je me cite moi-même; je lis quelques strophes d'un chant «fait par moi, il y a dix ans.

«D'une nation détruite un seul échappe. Je l'ai entrevu petit: il «grandit et sa grandeur devient incommensurable. Il a trois fronts et «trois faces, trois esprits et trois tons. Il paraît aveugle, et cependant «il lit dans le livre mystérieux. Il est conduit par un génie, l'homme «terrible à la voix duquel la terre tremble. Il est debout sur trois «couronnes, mais il ne porte pas de couronne. Sa vie est la peine «des peines, et son nom est le peuples des peuples.»

«Cet homme seul peut continuer l'œuvre de la réalisation «napoléonienne; seul, il connait l'histoire de Napoléon. Qu'en «savez-vous de cette histoire? Un épisode de quelques années

«de sa vie politique. Croyez-vous que le merveilleux de cette «vie ne date que du généralat ou du consulat? Croyez-vous «qu'un empire matériel et spirituel, le plus vaste qui ait jamais «existé, puisse s'élever tout d'un coup, sans avoir été préparé «dans l'âme de l'empereur? La longue histoire des pensées «et des sentiments que cette âme a dû traverser avant de pa«raître sur la scène militaire et politique, histoire qui correspond «à celle du Sauveur avant qu'il eût commencé à prêcher, elle «est encore inconnue. Et cette histoire, la plus intéressante «pour un homme religieux, l'histoire posthume de son âme «immortelle, qu'en savons-nous? Je parle à un public qui croit «à l'immortalité de l'âme, à un public catholique, à un public «français. N'ai-je pas le droit de vous demander, à vous, fils «des soldats de Napoléon, admirateurs de son génie, et croyant «à son immortalité; n'ai-je pas le droit de vous demander: «quelle preuve d'intérêt et d'amour donnez-vous à l'esprit de «votre empereur? Cet esprit, où est-il? est-il parmi les bien«heureux? est-il souffrant? s'est-il jamais approché de vous? «Qu'est-ce qu'il vous demande? qu'est-ce qu'il attend de vous? «Chez nous, en Pologne, l'amour que nous ressentons pour «nos frères et pour nos bienfaiteurs, les devoirs que nous avons «à remplir envers eux, ne cessent pas avec leur vie terrestre; «ils ont vécu et travaillé pour notre salut; notre vie et notre «travail doivent servir à leur salut. La tradition religieuse et «la tradition nationale nous le commandent également. Et le «salut du père, on ne l'assure qu'en accomplissant ses derniè«res volontés, en exécutant son testament spirituel, en con«tinuant enfin sa mission.

«C'est sur les champs de Waterloo que se termina la mis«sion terrestre de Napoléon; c'est sur ce champ du destin que «son génie apparut.

(Ici les towianskistes distribuèrent à l'auditoire la lithographie napoléonienne.)

«Il n'est pas apparu tel qu'on le voyait sur les champs de «bataille ou sur le trône impérial. Il est représenté ici comme «magistrat du verbe, appelé à rendre compte de sa mission, «d'une mission universelle, et qui n'a pas été accomplie. C'est «l'image d'une force, jadis égarée et brisée par le mal, mais «qui se sent déjà redressée par la douleur. Le génie, repré«sentant de la douleur européenne, les yeux levés vers le ciel, «étend les mains sur la carte de l'Europe. C'est lui qui a fait «cette carte; sa destinée y est écrite. C'est lui qui a civilisé «l'Europe actuelle. Ceux qui souffrent de l'état actuel de l'Europe

«peuvent seuls comprendre la souffrance spirituelle de l'Homme «du Destin.

«Ceux dont le cœur saigne, ceux qui frémissent au nom de «Waterloo, qu'ils regardent! Ils connaîtront ici le génie expiant «les malheurs de cette fatale journée. Ils reconnaîtront ici le «génie de leur nation. Oui! c'est là l'image de votre esprit «national. Votre peuple tomba à Waterloo, fut mis au ban des «nations, se trouva isolé de l'Europe du passé; il souffre le «martyre du rocher solitaire de Sainte-Hélène.

«C'est l'image de chaque français. Evoquez seulement, que «chacun de vous évoque pour un moment son propre génie. «Dites, ce génie, dans les moments où vous vous sentez hom«mes de votre peuple, fils de la grande nation, ce génie ne «vous apparait-il pas ainsi? Ne vous apparaît-il pas solitaire et «triste, et souffrant de la douleur des peuples, et demandant «au ciel de les sauver?

«Dans de tels moments vous comprenez que les monuments «et les prières publiques ne sauvent pas les esprits. Dans ces «moments, vous sentez ce que l'on doit être pour les sauver. «Dans de tels moments on reconnait les hommes à mission, «et celui dont la mission est de continuer l'œuvre de l'homme «du destin, de sauver le monde, d'être grand comme le monde.

«Cet homme, cherchez-le! Invoquez l'esprit de votre héros, «de l'Homme du destin. Son esprit seul pourra vous conduire «vers l'homme des destinées. Cette image est le signe auquel «on le reconnaîtra. Il la dépose dans vos souvenirs. Elle me «servira de témoignage que j'ai rempli mon devoir. Un jour, «il vous sera demandé compte de la manière dont vous rem«plirez le vôtre.

«Napoléon et Waterloo! si, sous l'invocation de ces deux «noms, il nous a été donné de sentir dans ce moment qu'un «même esprit nous anime, nous avons communié en esprit, «nous avons célébré un des mystères du nouveau testament. «Une telle communion est une cène spirituelle. La première «cène a été célébrée sur le champ de Waterloo (par Towianski); «là furent prononcées pour la première fois ces paroles, les «dernières que je vous adresse:

„Et nous, nous hommes coopérant à l'œuvre de l'Esprit, il nous „est permis de vider la coupe avec un ardent soupir pour la prospé„rité de l'œuvre et pour celle de notre patrie. Première coupe de „ce genre sur la terre, car il n'y a point eu encore de tel service „sur la terre, et par conséquent de telle coupe; en nous souvenant „qu'il est permis à l'homme de renouveler la sainte Cène du Sau„veur, en élevant l'Esprit.

„*Première coupe.* Dieu! daigne recevoir à ta gloire cette exposition „de l'œuvre de l'Esprit dans les formes terrestres; pour que ton „nom, ô Seigneur! soit sanctifié, pour la prospérité de la plus „sainte cause des peuples; pour la prospérité de notre patrie.

„*Seconde coupe*, *à Napoléon.* La miséricorde du Seigneur, le par„don et le repos, et prompte union avec nous, ô Esprit cher pour „nous, d'un héros, frère, compagnon et coopérateur dans l'œuvre „sainte! ô toi! maître lumineux, plus avant dans les décrets du „Seigneur en faveur de la terre; toi qui, après tant d'années de „souffrances, par permission supérieure, assistes en ce moment à „notre cène, en esprit, reçois, à cette heure, notre solennelle assu„rance, unique consolation qui te soit réservée, que nous fesons tous „nos efforts pour devenir dociles à tes inspirations, à la direction „que, d'après la volonté de Dieu, dont tu es rapproché, tu impri„meras, pour la joie, le repos et le salut de ton esprit."

VIII.

L'ESPRIT DE SECTE.

Towianski expulsé, le cours du Collége de France fermé, la secte n'en continua pas moins, encore quelque temps, ses réunions privées, ses efforts pour messianiser le monde. Par ses lettres, Towianski, la conseillait et la gouvernait du fond de la Suisse où il s'était retiré en quittant Bruxelles. Pour juger de la puissance en quelque sorte fascinatrice qu'exerçait cet homme, il suffirait de voir avec quelle dévotion Mickiewicz parlait de lui dans ses leçons. Mais il est un fait qui, à cet égard, est plus significatif encore; nous le citerons au double titre de renseignement et d'enseignement; il fera apprécier au lecteur l'influence de Towianski, et il lui montrera, une fois de plus, comment les droits de l'homme sont compris dans certaines sectes, où l'on insiste sur les droits des animaux.

Ce fait, dont je parle, est un acte enregistré; je cite cet acte sans commentaires; le lecteur jugera jusqu'à quel point il honore Towianski, en l'honneur et à l'avantage de qui il est dressé, et Mickiewicz qui l'a contresigné de son nom glorieux.

«En présence de témoins.

«Je soussigné Sévérin, comte de Biberstein Pilchowski de «Terechowa, officier polonais émigré, demeurant actuellement «aux Batignolles près Paris, rue de l'Elysée, n° 18, ancienne«ment domicilié en Pologne à Terechowa, terre située dans le «district de Machnowka, palatinat de Kiovie en Ukraine, recon«nais André Towianski pour mon seigneur et maître, en me

«constituant légalement son serviteur et sujet, et je m'engage «religieusement à remplir les obligations envers mon Seigneur «et Maître André Towianski, dans les clauses suivantes.

«André Towianski, mon seigneur et maître dès ce jour, aura «sur ma personne et sur mes propriétés acquises en Pologne «et à acquérir dans ledit pays, tous les droits qui sont assurés «aux seigneurs dans le pays de l'ancienne Pologne sur leurs «sujets, par la législation, les us et coutumes nationales.

«Toutefois, mon présent engagement n'est que personnel et «viable. Il en résulte que, si mon Seigneur et Maître André «Towianski, après une vie que je lui souhaite la plus longue, «quittait la terre, je redeviendrai libre de ma personne et j'aurai «le droit de réclamer, si je le trouve nécessaire, mes titres et «mes propriétés. Les enfants de mon Seigneur et Maître André «Towianski ne peuvent, ni du vivant de leur père, ni après «sa mort, prétendre à exercer aucun des droits spécifiés dans «cet acte.

«Il est bien entendu que si je me marie, et que j'aie des «enfants, mes enfants ne seront nullement liés par les obliga-«tions qui sont personnelles à leur père; mais je promets à «mon Seigneur et Maître André Towianski de faire à mes en-«fants, quand ils auront atteint leur majorité, un appel en «les engageant à embrasser volontairement la condition de «leur père.

«Je crois de mon devoir de déclarer les motifs que j'ai eus «à contracter la présente obligation.

«Convaincu que je ne puis mieux remplir mes devoirs de «chrétien, qu'en obéissant à Celui en qui il m'a été donné de «reconnaître la Vie, la Voie et la Vérité:

«Convaincu que je ne puis, comme Polonais, servir mieux «mon peuple et rendre un plus grand service à la race slave, «dont ce peuple fait partie, qu'en devenant de droit et de «fait sujet de Celui que j'ai reconnu en sa qualité de magis-«trat universel;

«Convaincu que je dois, aux émigrés polonais, mes compa-«triotes, un gage extérieur de mes sentiments intimes, qui fût «en même temps un appel au dévouement que l'on doit à la «Vérité religieuse et nationale, et par conséquent à Celui qui «en est l'organe:

«Je suis devenu sujet de Maître et Seigneur, et je déclare, «en mon âme et conscience, que c'est le seul moyen d'être «complètement libre et heureux.

«Cet acte sera déposé entre les mains de monsieur Adam «Mickiewicz, professeur au Collége de France, demeurant à

«Paris, rue d'Amsterdam, nº 1, et j'autorise le dépositaire à «en livrer des copies.
«Et j'ai signé le présent acte avec les témoins pour servir «que de droit.
«Fait à Paris, le six janvier, l'an mil-huit-cent-quarante-cinq.

Signé: Sévérin, comte de Biberstein PILCHOWSKI.

Ont signé les témoins:

«Charles Rozzcki, colonel; le prince Romuald Giedroye;
«Michel Chodzko, chef insurgé du district de Wilijka en «Lithuanie.

«Pour copie conforme: MICKIEWICZ.

«L'an 1845, 11 janvier.

„Enregistré à Paris, le neuf janvier 1845, fº 145, page 10. N. C. 2."

Je reproche hautement à M. Adam Mickiewicz, le grand poète, le noble cœur, l'ami de Michelet et Quinet, l'hôte illustre de la France, l'une des grandes voix prophétiques du XIXᵉ siècle, d'avoir contresigné un pareil acte; ce contreseing est une tache à son nom; c'est une sorte de honte à lui, quand cet homme est venu se déclarer serf, de ne lui avoir pas dit, avec l'autorité d'un prêtre de la raison et de la justice moderne: «Je ne puis bénir que la liberté!»

IX.

DEPUIS 1848.

J'achève ce chapitre par quelques rapides indications de faits.
Le 22 janvier 1848, M. Mickiewicz quitta Paris pour aller à Rome. On dit qu'il se proposait d'entretenir le pontife Pie IX, alors si libéral, des idées de la secte towianskiste. Je ne sais s'il parvint à se faire entendre au Vatican.
Vint la Révolution. Elle trouva Mickiewicz à Rome. Le poète, sur le champ, rassembla les Polonais qui étaient dans la ville, et forma le noyau d'une légion polonaise dont il se proclama le conducteur en chef. Il alla à Florence, puis à Milan. Mais là, on ne s'entendit pas, et *maître Adam* revint à Paris.
De son côté, Towianski, dès le mois d'avril, quitta la Suisse et reparut en France; mais, après les journées de juin, le

gouvernement de M. Cavaignac le fit arrêter et emprisonner, et, après quelque temps, reconduire en Suisse, où il est encore.

Quant à Mickiewicz, il a rompu, dit-on, avec son ancien maître, et, enveloppé d'un voile de tristesse, il exerce silencieusement les fonctions de bibliothécaire à l'Arsenal, place modeste à laquelle l'a nommé le gouvernement du neveu de Napoléon.

LIVRE V.

MYSTICISME PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE Ier.

Lamennais (1).

I.

HUMBLE CONFESSION A. M. LE PRÉFET DE POLICE.

Je dois commencer par faire un grand aveu à M. le préfet de police.

Le jour de l'enterrement de Lamennais, il y eut, comme on sait, un rassemblement considérable de peuple. L'illustre écrivain, le démocrate célèbre, le prêtre mort en philosophe : tout cela avait remué les esprits, et il était naturel que la foule accourût à ce convoi.

Des mesures d'ordre avaient été prises, fort analogues à celles dont j'ai retrouvé la trace dans les livres et les papiers publics qui, au XVIIIe siècle, purent, à l'étranger, raconter la fin et l'inhumation de Voltaire. Entre autres, l'entrée du cimetière du Père-Lachaise fut interdite à la multitude, et les intimes du défunt furent seuls admis à suivre le pauvre corbillard de dernière classe, qui conduisait les restes de ce puissant génie à la fosse commune.

---

(1) Je sens le besoin de dire ici une chose que je devrais malheureusement dire à presque tous mes chapitres : Ceci est une notice rapide, une esquisse ; je déplore que le défaut d'espace empêche d'entrer dans plus de détails. Mais si j'avais voulu être complet, cet ouvrage eût demandé six volumes.

Moi, j'avais grande envie de voir la fosse commune ce jour-là. Comment faire? Je sais que c'est un grave péché de tromper M. le préfet de police; mais enfin, ce péché, je le commis. Puissé-je en obtenir l'absolution!

Avec un de mes bons amis, que je ne nommerai pas, pour ne le pas confesser malgré lui, je me trouvais au milieu de la rue de la Roquette. Le convoi de Lamennais était achevé, et le public commençait à se disperser. Tout-à-coup, mon ami et moi, nous voyons s'avancer un corbillard. Nous n'eûmes qu'une pensée; quand nous fûmes près du corbillard, nous nous rangeâmes avec les personnes qui le suivaient, et, d'un air affligé, peu difficile à feindre pour nous dans la circonstance, nous nous acheminâmes vers le cimetière où nous pûmes entrer sans difficulté.

Une fois entrés, nous nous dirigeâmes vers la fosse commune. Lamennais avait formellement exigé que ses exécuteurs testamentaires le fissent inhumer comme les pauvres. Je ne l'en blâme point. Outre qu'il convient toujours de donner des exemples de modestie, et de prêcher d'action l'égalité, je trouve que les morts populaires, rendus au limon dont ils furent formés, ont un avantage sur les morts que l'on enclôt dans de riches tombes de pierre, hermétiquement fermées. Dans ces trous secs, qu'on appelle caveaux, l'orgueil des grands se résout en une poignée de cendre improductive. Les petits, au contraire, les cadavres des gens de rien, produisent encore la vie après le trépas, en faisant germer, au-dessus d'eux, des herbes, des buis et des fleurs. Eux qui ont toujours donné, et qui ont si peu reçu, ils donnent encore quelque chose d'eux-mêmes aux radicules des plantes funéraires qu'a semées la main du souvenir et de l'affection. Ils envoient des émanations de ce que fut leur corps, se balancer au souffle du zéphir, dans les jeunes rameaux, et resplendir, dans de blanches coroles, sous les chauds rayons du divin soleil.

Il était là, ce grand homme, entre les cercueils de *Juste Besnard, âgé de vingt-trois ans*, et de la *femme Pontois, âgée de soixante-neuf ans.* Tout autour de lui, étaient ces petits et ces misérables, pour lesquels il avait eu de si vifs sentiments dans ses entrailles. Il me sembla voir planer et sourire, audessus de sa bière, à la fois sublime et obscure, les deux formes blanches de la jeune fileuse et de sa mère, cette suave et délicieuse vision, dont toute âme pure a été émue, aux *Paroles d'un Croyant.*

Il n'avait pas été mis de croix sur la fosse du vieux prêtre,

On y voyait seulement un bâton grossier, et, au bout de ce bâton, un papier avec ce nom: LAMENNAIS.

O combien j'ai songé sur le bord de cette fosse!.... Puissé-je, quand je serai devenu vieux à mon tour, quand mes cheveux auront blanchi, et que mon front s'inclinera vers la tombe, puissé-je avoir l'autorité suffisante pour faire triompher, aux yeux de mes contemporains, les enseignements qui sont sortis pour moi du creux de cet humble et glorieux tombeau!

II.

AVENUE DE CHATEAUBRIAND ET RUE DE MILAN.

J'ai eu, comme tout le monde, la religion des célébrités. Je suis de ceux qui, à seize ou dix-huit ans, à l'âge où les âmes s'éveillent, auraient regardé comme une communication du céleste empirée, une lettre de Châteaubriand, de Lamartine ou d'Hugo.

Mais, de tous les hommes de l'époque, aucun n'a plus vivement frappé ma pensée naissante, que Lamennais. Je me rappelle les pleurs secrets que je versai, tout enfant encore, en lisant dans *l'Univers*, qu'il avait été condamné à la prison, pour son livre *du Pays et du Gouvernement*. J'en fus tout agité intérieurement pendant quelques jours. Je n'avais pas lu *le Pays et le Gouvernement*, mais j'avais lu les *Paroles d'un Croyant*, et il me paraissait horrible que l'on pût mettre dans un cachot un vieillard qui avait écrit des choses si admirables. Ma sensibilité ne s'était pas encore émoussée au frottement de ces êtres singuliers qu'on appelle des hommes.

Lorsque je vins à Paris, je ne tardai pas à réaliser deux rêves de rhétoricien, que j'avais longtemps nourri; je vis Châteaubriand et Lamennais.

Je n'ai point à raconter ici mon entrevue avec Châteaubriand. Elle fut très curieuse. Le grand homme me dit des paroles qui me frappèrent beaucoup, et, entre autres, celle-ci: «J'ai un «pied en terre (1847), mais j'espère, avant de mourir, qu'on «aura la solution de tout ce bavardage de la chambre des pairs «et de la chambre des députés (1).» — Il me dit encore: «Le peuple, Monsieur! on n'a pas pensé à lui depuis tout-à-l'heure «cinquante-cinq ans.» Il voulait dire apparemment depuis 92.

(1) Il y a une faute de français dans cette phrase, mais Chateaubriand la fit, et je veux être exact.

Lamennais demeurait avenue Châteaubriand. La fenêtre de son cabinet de travail donnait sur le haut des Champs-Élysées et sur la Barrière de l'Étoile. Parfois, le dimanche soir, on voyait, au troisième étage d'une maison blanche, située au-delà du terrain où l'on montrait récemment des animaux féroces, un petit vieillard au dos arrondi et à la mine profondément sombre, qui regardait passer la foule, avec une lunette d'approche: c'était lui.

Quand je le visitai pour la première fois, il était enveloppé dans les restes d'une robe de chambre délabrée. Il ne savait que faire de ses mains. Un enfant l'intimidait. Les premières paroles qu'il vous disait, il les annonait avec une peine infinie; mais quand il était animé, et qu'il avait pris confiance en vous, il finissait par être admirable de poésie et d'entraînement. Il lisait volontiers ses oeuvres, comme il montrait volontiers ses tableaux. Ses tons de voix, dans la lecture, étaient simples, forts et pénétrants; il vous laciniait l'intelligence par les accents qu'il donnait à sa pensée. Je ne crois pas qu'aucun tempérament d'homme se soit jamais cramponné plus passionnément aux choses dont il s'occupait. Il était pourvu à l'excès de toutes les qualités et de tous les défauts du tempérament nervoso-mélancolique.

Dans ma première entrevue, je lui disais que le doute me tourmentait, mais que j'étais tenté de croire qu'il y avait possibilité de constituer, dans l'Église, un sacerdoce à l'unisson des tendances modernes. — « N'attendez rien de ce côté-là, « me dit-il d'une voix sourde, on ne ressussite pas les morts; « et, comme dit l'Évangile, on ne met pas le vin nouveau dans « de vieilles outres: s'il y a quelque chose à constituer, ce sera « en dehors d'eux.»

J'ajoutai: « — Mais quelle doctrine suivre, Monsieur? à quel « symbole se rattacher? l'unité se fera-t-elle parmi les intelli-« gences émancipées?»

Il répondit vivement: « — Il ne faut pas s'inquiéter de cela « maintenant. *Il faut que chacun marche dans sa voie.* L'u-« nité viendra plus tard d'elle-même. Il serait regrettable qu'il « y eût accord dès aujourd'hui: le résultat manquerait d'ampleur « et de maturité.»

J'ai entendu ainsi, de la bouche de cet illustre prêtre, bien des sentences remarquables. Je les conserve précieusement dans mon souvenir.

Une autre fois, je visitai Lamennais rue de Milan, où il alla demeurer en quittant l'avenue Châteaubriand, et avant d'aller rue du Grand-Chantier. Quand j'entrai, il me montra,

en souriant de ce sourire sérieux qui lui était propre, le livre qu'il tenait à la main. C'était le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire. Il me dit, du ton d'un homme qui veut vous apprendre du nouveau:

— Savez-vous qu'il y a de fort bonnes choses là dedans?

— Vous ne l'aviez donc pas lu, Monsieur?

— Non. Je n'ai jamais beaucoup lu Voltaire. Ses facéties me déplaisent. J'aimerais mieux Diderot.

— Voltaire est bien fort, à mon avis.

— Ah! il est certain que c'est une étrange nature. Dans ce *Dictionnaire philosophique*, je trouve des choses admirables. Écoutez ceci.

Et il me lut un article, que je crois être celui de Newton ou de Galilée, dans lequel Voltaire dit, en parlant aux inquisiteurs, et à ceux qui leur ont succédé sans les désavouer: «Vous devriez rougir toutes les fois que vos yeux tombent sur «une sphère de Copernic!»

Ce dernier mot lui paraissait très beau; il le relut trois ou quatre fois: il en paraissait ravi.

Ainsi, Lamennais, le Lamennais de l'*Essai sur l'indifférence*, le Lamennais de la Restauration, qui a tant et si violemment attaqué Voltaire, ne l'avait *jamais lu*, et il ne devait savoir «qu'il y a de bonnes choses» chez ce philosophe, qu'à l'âge de 67 ou 68 ans, deux ou trois ans avant de mourir. Combien d'adversaires du dix-huitième siècle et de la philosophie en général sont dans le même cas!

Il y a toujours eu dans l'âme de Lamennais, même depuis sa rupture avec l'Église, des ombres, des lacunes, des entêtements sacerdotaux: rien d'étonnant à cela! Il était plein de l'enseignement de sa jeunesse, et il ignorait, en grande partie, l'enseignement positif des doctrines auxquelles il s'était intuitivement attaché.

III.

LE PREMIER LAMENNAIS: LE THÉOLOGIEN.

Il se résume dans l'*Essai sur l'indifférence.* C'est un théologien serré, lucide, éloquent. Sa théorie de la certiude, qui consiste à rechercher la vérité dans le consentement universel, dans le *sens commun*, prouve à la fois et la faiblesse relative de son esprit philosophique, et la tendance qu'avait déjà son intelligence, troublée par les impossibilités dogmatiques, à pren-

dre un *parti de désespoir*. On sait, du reste, que ses premières impressions en faveur de ce système, avaient dû lui venir du célèbre évêque d'Avranches, Huet.

L'*Essai sur l'indifférence*, étant admis les points de départ de l'auteur, est fort logique, et prouve tout ce qu'on veut; mais les points de départ une fois niés, le livre ne prouve plus rien. C'est un admirable tour de force, auquel Lamennais lui-même, comme il ne se gênait pas de le donner à entendre dans les derniers temps de sa vie, n'attachait pas plus d'importance «qu'à une amplification oratoire.

Le premier Lamennais est pour moi, dans un ordre sublime, comme ce bon vicaire d'un ordre très inférieur, qui me disait un jour:

— Vous m'accorderez toujours bien que, l'idolâtrie s'étant répandue par toute la terre après le déluge, *à preuve qu'on* adorait le poisson Oannès à Babylone etc., Dieu devait agir *surnaturellement*, pour tirer les hommes de l'abîme où ils étaient plongés.

— Je ne vous accorde rien du tout, Monsieur. Argumentez maintenant.

Je n'insiste pas ici. Je prouverai quelque jour surabondemment, dans ma Cité de l'Homme, ou *Démonstration rationaliste*, que toutes ces doctrines croulent par la base.

IV.

N'EN DÉPLAISE A MM. LES FEUILLETONISTES.

Comme écrivain, comme poète, Lamennais n'a pu être contesté que par de sots adversaires.

Cependant, il l'a été aussi quelquefois par l'école romantique. J'ai entendu assez souvent, pour ma part, ces jeunes réalistes écervelés, disant: «Lamennais ne compte pas en littérature; il n'a pas plus de style que Voltaire.» Le maître n'a jamais dit cela, sans doute, mais il l'a laissé dire. On sait que ce qui ne peut être endossé déçemment par les chefs d'école, leurs petits courtisans s'en font les éditeurs. Je ne parle pas ainsi par hostilité contre ces jeunes courtisans du romantisme, dont plusieurs me sont connus, et qui sont, pour la plupart, des hommes d'infiniment d'esprit; mais, juste ciel! qu'il s'est répandu, dans cette littérature nouvelle, d'opinions extravagantes!

Je leur disais: Mais, bon Dieu, apprenez-moi donc un peu ce que c'est que le *style?* — Tout ce que j'ai pu jamais en-

trevoir dans leurs réponses, c'est que celui-là seul a du *style*, qui écrit des phrases recherchées et excentriques sur des idées nulles ou fausses, après, toutefois, qu'il a reçu un diplôme, constatant qu'il admire à tort et à travers les chefs et les sous-chefs de l'entreprise littéraire. Et voilà ceux qui osent décréter que l'auteur des ***Paroles d'un Croyant*** n'a pas de style!

Dans sa période intermédiaire, après les *Affaires de Rome*, ce pamphlet superbe, Lamennais a publié un ouvrage que, pour mon compte, je trouve philosophiquement très faible: c'est l'*Esquisse d'une philosophie*. Mais que de trésors de style dans ce livre, que les feuilletonistes n'ont point lu! C'est noble comme Platon, onctueux comme Fénelon, étincelant comme Rousseau, lucide comme Voltaire, fort comme Bossuet. Je ne veux citer qu'un passage, pris dans le volume qui traite de l'*art*.

«Rappelez-vous quelques-uns des poèmes merveilleux de «Beethoven.... Celui-ci s'ouvre par une scène champêtre. Tout «est pur, serein, tout respire le calme et la fraîcheur de la «nature au lever du jour, quand les larges ombres qui tombent «des montagnes flottent sur la plaine comme les plis trainants «du manteau de la nuit. Un chant simple et doux se fait «entendre; les échos le répètent de vallée en vallée. Il sem«ble que vous erriez sur l'herbe humide encore, au pied des «coteaux, alors que les bois, les prairies, les champs, exhalent «comme une vapeur d'harmonie indéfinissable. Mille accidents «de lumière déroulent sous vos yeux des tableaux variés: le «son invisible, mystère étrange, s'obscurcit ou se revêt d'un «vif éclat. Peu à peu le soleil monte, l'air s'embrase. Aux «travaux suspendus succèdent des danses joyeuses. Cependant «les nuages s'amoncèlent, un bruit sourd et lointain, parti on «ne sait d'où, annonce l'orage; on ne le voit pas encore, on «le pressent; il grossit et s'approche; l'éclair sillonne la nuée, «la foudre la déchire avec un fracas horrible. Les danses s'in«terrompent, les pasteurs effrayés se dispersent. Mais bientôt «après; le ciel recouvrant sa splendeur, ils se rassemblent de «nouveau pour exprimer, dans un hymne simple comme leurs «cœurs, magnifique comme l'œuvre de Dieu, la reconnaissance, «l'adoration, l'amour, tous les sentiments qui font de l'homme, «en quelque manière, l'interprète des êtres innombrables qu'il «résume en soi.»

Quelle mesure! Quelle clarté! Quelle harmonie!

V.

LE SECOND LAMENNAIS: LE PHILOSOPHE.

Essentiellement poète, essentiellement homme de sentiment et d'imagination, Lamennais a été relativement faible comme penseur. Nourri presque exclusivement de saint Augustin, de saint Anselme, de saint Thomas, il est resté à l'écart de la véritable philosophie rationnelle. Il ne connaissait Kant et la métaphysique moderne que d'après des résumés. Il manquait positivement de lecture: c'est un fait certain pour tous ceux qui l'ont connu. Il faut voir, dans l'*Esquisse*, avec quel superbe dédain il juge et condamne, retranché dans le néant de l'ontologie scolastique, les travaux psychologiques, la philosophie expérimentale, tous ces grands efforts qu'a faits la pensée moderne, depuis Descartes posant le *Cogito*, *ergo sum*, jusqu'à Hégel faisant l'apothéose du Moi. «Isoler hypothétiquement «l'homme de Dieu et de l'univers, dit-il, *pour l'étudier en* «*soi*, dans sa nature intime, et fonder ensuite, sur le résultat «de cette investigation solitaire, l'édifice entier de la connais«sance, ce n'est pas là une philosophie, mais l'*absurdité la* «*plus énorme qui ait jamais pu monter dans aucun esprit.*»

Dans l'*Esquisse*, Lamennais procède absolument comme la plus vieille école théologique. Il traite d'abord de Dieu et de l'univers, puis de l'homme, puis de la société. Il ne fait même pas les concessions qu'a faites la nouvelle philosophie des séminaires, qui admet la psychologie. Il s'en tient à la *philosophie de Lyon*, ou mieux à la *Somme* de saint Thomas. Et même, chose singulière, il va jusqu'à repousser la dialectique qui se trouve dans ces produits de l'esprit théologique. Il n'essaie de prouver ni Dieu ni l'âme; il pose ces deux mots comme deux évidences, et de là il va de l'avant, décrivant, imaginant, combinant des hypothèses: c'est purement et simplement de la philosophie descriptive, où il n'est même pas tenu compte des *desiderata* les plus manifestes de l'intelligence.

L'*Esquisse*, publiée en 1840-44, avait, dit-on, été conçue dès la Restauration. Il n'est pas possible d'en douter: elle porte l'empreinte d'un génie encore enfermé dans les liens de l'orthodoxie-la plus arriérée. Tout-à-l'heure nous verrons que, dans cette oeuvre disparate, le *second Lamennais* a introduit, après coup, quelques idées hardies, appliqué une couche du rationalisme qui avait fini par triompher en lui.

Mais, avant d'exposer les hérésies du *second Lamennais*, notons ce qui reste du *premier* dans l'*Esquisse.*

Tout le premier volume est consacré, non pas *à prouver* Dieu (Lamennais dédaigne cette tâche), mais *à décrire* Dieu. C'est dire que nous nageons en plein dans le platonisme, le plotinisme, le thomisme, le bossuettisme. L'auteur dissèque sous tous les aspects possibles, le dogme de la Trinité, qui est, selon lui, «le point de départ de toute vraie philosophie.» Dans son opinion «l'Être infini, qui est un de l'unité la plus «absolue, a trois propriétés, qui sont la Puissance, l'Intelli«gence et l'Amour. Ces trois propriétés sont véritablement «trois personnes.» Ces trois personnes doivent recevoir les noms de Père, de Fils et d'Esprit. «La Puissance, dans son rapport «avec l'Intelligence manifestée par elle en Dieu, est donc *Père;* «l'Intelligence manifestée ou Lumière, Parole, Verbe, est donc «*Fils*.... L'Amour, au contraire, n'est point engendré, ne «peut être engendré; car il implique deux termes réciproques «également actifs, le Père aimant le Fils, le Fils aimant le «Père: il part du Père pour aller au Fils, il part du Fils pour «aller au Père; il *procède* de l'un et de l'autre.»

Quel charabias, juste ciel! Certes, si toute la philosophie est basée là-dessus, je donne ma démission; ou plutôt non, je reste; je reste sur la brèche, pour démontrer que ces affreuses logomachies bossuettiques ne supportent pas l'examen, et que, suivant l'expression du poète, elles se résument en

Un beau rien enfermé dans de grandes paroles.

Outre la Trinité, Lamennais conserve plusieurs autres idées et notions chrétiennes, soit à titre de semi-dogmatismes, soit à titre de conceptions poétiques: je ne saurais dire lequel des deux, car la logique, la dialectique rigoureuse, sont complétement absentes de cette philosophie du sentiment et de l'imagination.

Par exemple, Lamennais se prononce contre le naturalisme, par cette raison que «la création n'est concevable que par «son union permanente avec Dieu.»

Dans le magnifique troisième volume de l'*Esquisse*, où il y a de si belles idées de détail, et une si fausse théorie générale sur l'Art, il part de cette donnée que «le Beau a son «type dans le Christ, et le Beau séparé de Dieu et correspon«dant à l'individualité pure, ou le Laid, a son type dans «Satan.»

Du reste, en toutes ses doctrines, même les plus récentes

Lamennais continue à se fonder sur le critérium du deuxième volume de l'*Essai sur l'indifférence*, sur le *sens commun*. Il prévient son lecteur, en plusieurs endroits, que ses opinions ne se sont pas modifiées à cet égard: «Nous n'ignorons pas, «dit-il dans sa préface, que notre conviction, quelque forte «qu'elle soit, peut être erronée, qu'elle ne prouve rien, *si elle* «*n'est sanctionnée par la raison commune.*»

Le vieil orgueilleux, le vieil entêté, que cet homme sublime! Il n'en a jamais voulu démordre, de son *sens commun!*

J'ai dit que le *second Lamennais* avait jeté une couche de rationalisme sur ses plans primitifs de philosophie chrétienne; justifions cette idée.

Dans le deuxième volume de l'*Esquisse*, on trouve une belle théorie sur le mal. Lamennais conclut à l'optimisme de Leibnitz et au système des compensations d'Azaïs, sans s'en douter probablement; car, je le répète, il avait très peu de lecture, ou, du moins, il n'avait lu qu'une certaine série d'ouvrages, et encore les résumés, les abrégés, et pas les sources en général.

Dans la théorie de l'origine du mal, il nie le péché originel en ces termes:

«Cette théorie du mal est inadmissible..... En premier lieu, «elle repose sur l'hypothèse d'un état primitif de perfection «impossible en soi, et manifestement opposé de plus à la pre«mière loi de l'univers, la loi de progression, en vertu de «laquelle chaque créature, semblable en ce point à la création «tout entière, parcourt successivement, depuis le plus bas degré «d'être ou de bien, les phases du développement que sa nature «comporte.....

«L'héréditaire transmission du péché renferme, en second «lieu, une contradiction absolue. Qu'est-ce que le péché dans «sa cause morale? Une volonté mauvaise ou désordonnée. «Qu'est-ce que la volonté? L'acte propre du *moi* dans un être «individuel intelligent, ou l'individualité elle-même en tant «qu'active et intelligente.... Avant que l'individualité existe, «le péché n'est donc pas possible...»

Contre le surnaturalisme, Lamennais s'exprime ainsi, en contredisant ce qu'il a enseigné plus haut:

«Il n'y a donc que deux ordres, c'est-à-dire, deux modes «généraux d'existence possible: le mode d'existence de Dieu, «le mode d'existence de la création, également *naturels* ou «conformes à la *nature*, à l'essence de Dieu, à la *nature*, à «l'essence de la création.

«Tout autre ordre qu'on s'efforcerait d'imaginer, ou ne serait

«qu'une incompréhensible illusion de l'esprit, ou impliquerait «la négation soit de Dieu, soit de la Création.....»

Sur la grâce et la prédestination:

«Dans l'ordre pratique, cette même doctrine tend à produire «un fanatisme sombre, une terreur lugubre, si l'esprit se fixe «sur la fatalité du décret divin, qui perd ou sauve, suivant «une primitive élection, impénétrable dans ses motifs, infaillible «dans son effet, immuable du côté de Dieu, dont la volonté «ne saurait varier, immuable du côté de l'homme purement «passif sous la puissance irrésistible de cette volonté invariable «et primordiale de sauver ou perdre.»

En résumé, et sans insister davantage, Lamennais, comme on le voit, ne s'est jamais complètement émancipé. Il avait beaucoup de vieux souvenirs, de vieilles habitudes d'esprit, avec une grande loyauté de cœur et d'intelligence. Il a donné à la raison ce qu'il pouvait lui donner, après une éducation mal dirigée, après les trois quarts de sa vie consacrés à la cause de l'obscurantisme. Paix et gloire à la cendre de ce noble prêtre, qui, les pieds embarassés encore par les vieux oripaux du passé, a pris en main le jeune drapeau de l'avenir, et qui, levant en haut ses yeux fatigués de la vue des choses mourantes, a jeté des regards si hardis vers la Liberté, ce nouveau Soleil de Justice, dont le disque d'or commence à monter dans les blancheurs de l'Orient!

CHAPITRE II.

Ballanche.

De beaux riens enfermés dans de grandes paroles.

Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

A MON AMI CHARLES FAUVETY.

Montmartre, le 6 avril 1855, VENDREDI-SAINT.

MON CHER AMI,

Vous aviez raison: je ne puis me dispenser de consacrer un petit chapitre à Ballanche dans ce livre des mystiques; aussi je viens d'écrire à ce brave Coulon-Pineau, pour le prier de dire à ses imprimeurs de me réserver, entre Lamennais et les Saint-Simoniens, six à sept pages qui devront être consacrées à l'auteur d'*Antigone*, d'*Orphée*, de *l'Homme sans nom*, de la *Palingénésie sociale* et de la *Ville des Expiations*.

Lorsque, lundi dernier, vous avez eu l'obligeance de chercher pour moi, dans votre bibliothèque où l'on trouve tout, et que vous ouvrez à vos amis avec tant de largesse; lorsque, dis-je, vous avez cherché pour moi les *Œuvres de Ballanche*, je me rappelle que je vous ai fait cette question: Comment appréciez-vous ce Ballanche, et vous m'avez répondu: « Mon Dieu, je ne sais trop que vous dire, il y a longtemps que je ne l'ai lu; c'est un homme ennuyeux, qui pleure toujours, qu'on ne peut lire qu'à force de courage, et qui enveloppe des pensées assez médiocres sous des phrases qui n'en finissent pas; du reste, c'est un écrivain honnête et bien intentionné. Il est, vous le savez, un des adversaires les plus déterminés de la peine de mort. C'est contre la peine de mort qu'est dirigée la *Ville des Expiations*, et même un peu *l'Homme sans nom*, si j'ai bonne mémoire.»

Voilà ce que vous m'avez dit; maintenant que j'ai lu les volumes que vous m'avez prêtés, je puis juger de l'exactitude de votre appréciation d'ensemble, et je viens vous remercier de vos indications générales, en vous communiquant les con-

sidérations plus détaillées que m'a suggérées une étude plus récente. C'est vous qui m'avez engagé à faire cette étude; je crois devoir vous en dédier le résultat. Le lecteur ne sera pas fâché, je l'espère, de ce que je prends la liberté de lui composer un court chapitre avec une épître adressée à l'un de mes meilleurs et de mes plus dignes amis.

Ballanche, en parlant du génevois Charles Bonnet, l'appelle souvent: *le Bramine de l'histoire naturelle;* moi, j'appellerais volontiers Ballanche *le Bramine de la philosophie au* XIXe *siècle.* Ce vieillard est positivement l'incarnation de quelque ancien prêtre oriental. Son âme a nécessairement rêvé dans les bois sacrés des environs de Bénarès. Il a été initié, quelque part, aux mystères d'Isis. Il a vécu, je ne sais où et je ne sais quand, dans ces époques lugubres de l'antiquité où, suivant la profonde théorie du jeune et savant Boulanger, l'humanité se souvenait encore des cataclismes dilluviens, et où la vie terrestre était subie, par les générations stupéfiées et mélancoliques, comme une épreuve et comme une expiation.

Avant tout, Ballanche est frappé des grandeurs, des mystérieuses initiations de la science antique. Les études qu'il a utilisées dans *Orphée*, dans *Antigone*, et dans ses divers *fragments*, sont manifestement ses études de prédilection. Les trois quarts de son existence littéraire et philosophique se sont passés en Orient, surtout dans le monde grec. Les Pythagore, les Platon, tous les vieux penseurs, tous les vieux initiateurs; posaient continuellement devant sa pensée. Il était ravi des conceptions d'autrefois. Esprit flasque et médiocrement pourvu de logique, il était entièrement satisfait des à-peuprès souvent contradictoires de la philosophie indienne, de la philosophie grecque, de la philosophie italique. Il ne choisit pas: c'est l'optimisme philosophique incarné. Dès qu'il aperçoit une statue sous un voile, il s'incline et il adore, et il adore, hélas! en de si longues pages, en des périodes si désolemment harmonieuses et monotones, que le livre vous échappe des mains, que la tête alourdie se baisse, et que l'on s'endort.

L'optimisme philosophique et historique, l'optimisme universel de Ballanche s'explique très bien par l'idée mère de tous ces travaux: l'idée palangénésique.

Qu'est-ce donc que l'idée palingénésique? qu'est-ce que la PALINGÉNÉSIE SOCIALE, dont il est à tout moment question dans Ballanche, sur laquelle il a écrit un livre particulier, et qu'il indique même pour titre caractéristique et général de tous ses

travaux, comme Honoré de Balzac a pris pour titre caractéristique et général des siens: la COMÉDIE HUMAINE?

Palingénésie veut dire, grammaticalement, rénovation, renouvellement. Ce bon vieux Ballanche, qui découvrait une foule de choses déjà découvertes, avait découvert que l'histoire n'est qu'une série d'initiations successives de la race humaine. Condorcet avait appelé cela progrès continu ou indéfini; Ballanche, qui était un métaphycien provincial, d'une métaphysique légèrement prétentieuse, avait cru devoir laisser ce mot pour celui de palingénésie. Il est vrai qu'il différait de Condorcet à deux points de vue très importants: d'abord, l'idée du progrès n'avait rien de parfaitement déterminé chez lui: il eût été bien désolé, ce vieux barde, d'avoir une idée claire et précise; et puis, il avait imaginé que la palingénésie doit s'allier avec le système du péché d'origine. Les palingénésies successives, depuis la Genèse jusqu'à Louis XVIII, étaient à ses yeux une suite de *réhabilitations*, entremêlées de temps d'*épreuve* et de *châtiment*. Il ne s'enfermait pas dans l'orthodoxie vulgaire et étroite, contre laquelle il se prononce souvent; mais il croyait cependant à l'ensemble de la révélation. Que dis-je, à l'ensemble de la révélation? Il croyait à toutes les révélations, à tous les livres sacrés: il y a même un endroit où il essaie de prouver la vérité des prophéties de cette pauvre Cassandre. Son semi-rationalisme est une synthèse, un pot-pouri indescriptible de toutes les superstitions antiques sans exception.

Ballanche appliquait surtout son idée de palingénésie à l'époque actuelle. Quoique légitimiste, quoique favorable à la Restauration et très ennemi des révolutionnaires, quoique auteur de *l'Homme sans nom*, où il considère comme des criminels fabuleux ces juges conventionnels, dont Napoléon avait fait des ministres, quoique publiciste cher au marquis de Carabas, il admettait que la société française et européenne est en voie de renouvellement. Comment et en quoi doit-elle se renouveler? il n'en sait rien. C'est un homme dont on ne peut pas tirer une opinion nette et positive. D'un côté, il déclare que le christianisme est le dernier degré de l'émancipation humaine; de l'autre, il veut du progrès dans la religion, «dont les dogmes, dit-il, doivent aller en avant comme le reste des choses humaines.» Ici, vous le trouvez quasi libéral: là, il se retranche dans les solennités comiques du droit divin. C'est une nature tellement molasse dans sa loyauté, un esprit tellement indécis, que je résumerais volontiers toute son oeuvre par les contradictions suivantes: «Allons en avant et restons où nous sommes; émancipons-nous et ne nous émancipons pas; aidons à la palingéné-

sie et résistons à la palingénésie; soyons de notre siècle, et soyons d'il y a trois mille ans. Vive Louis XVIII, et vivent les évolutions diverses de l'humanité! Quant à moi, Ballanche, de l'Académie de Lyon, persuadé que l'énigme du Sphinx n'est pas encore devinée, je suis de l'avis de tout le monde, à l'exception toutefois des méchants; jeune esclave! donnez-moi ma citare et mon psaltérion: je vais chanter!»

Et il chante, et il vous parle d'initiation sans vous initier à rien, et il vous assure que nous sommes en train d'*expier* quelque chose, que le temps qui court est un temps d'*épreuve;* et il vous démontre que l'humanité est à la recherche du mot du Sphinx; et il vous parle du caractère mystérieux de tel vieux rite; et il pleurniche au point de vous donner mal à l'estomac; et il vous encourage en vous accablant de tristesse; et il disserte pompeusement sur des zéros: et il vous compose d'interminables pages de prose poétique sur des riens; et il vous développe des thèses de métaphysique historique sur le vide absolu des idées; et il vous éparpille votre pauvre puissance intellectuelle sur un tas de choses si vagues, si incohérentes, si décousues, si profondément illogiques, que, ma foi, après deux ou trois heures de lecture, vous vous dites en bâillant: est-ce singulier, que cet homme qui a beaucoup de talent, après tout, qui écrit délicatement, me rende si stupide!

C'était son éducation qui était mauvaise; c'était la direction imprimée à son esprit qui était fausse; c'était sa philosophie acquise, dont la faiblesse était extrême. Lui, personnellement, était une nature à laquelle on ne peut refuser quelque sympathie. Autrement dirigé, c'eût été un très bon esprit. Il y a dans son oeuvre une foule de détails qui prouvent la bienveillance native de son âme, la générosité de ses desseins.

Son aspiration irrésistible pour le progrès est déjà un fait notable que nous ne saurions assez louer. A cet égard, Ballanche ressemble fort à Châteaubriand. Comme lui, il avoue souvent qu'il est partagé entre ses *opinions de tête* ou de raisonnement et ses *opinions de cœur* ou de vieille affection. Supposez ces deux hommes vivant à cent ans d'ici: ils eussent été des chefs de file dans l'armée du progrès, dans la croisade du renouvellement. Certes, je crois faire d'eux un grand éloge en disant cela; combien n'y en a-t-il pas, parmi les souteneurs grossiers et corrompus des vieilleries d'un monde expirant, dont je ne voudrais pas dire la même chose!

L'espace me faisant défaut, mon cher Fauvety, je ne puis vous énumérer toutes les bonnes et belles idées qui sont répandues çà et là dans les oeuvres de Ballanche. Je vous en indi-

querai seulement les plus saillantes, surtout parmi celles qui se rattachent à la matière principale de ce livre, savoir, la morale et la religion.

1° En présence du dogmatisme, Ballanche est très timide. Il est de ceux que l'autorité des *Paralipomènes* fait trembler. Cependant, quand il ne pense plus aux décisions des sacrés conciles, son intelligence se meut assez librement dans une orthodoxie très élastique. Ainsi, comme je le disais plus haut, pour lui, la révélation est partout, dans les Védas et dans les chants d'Orphée, comme dans la sainte Bible. «Le genre humain, dit-il, sans acception de temps et de peuple, respire dans une atmosphère de révélation générale.» Ailleurs, il admet positivement que, comme au déclin du polythéisme, le dieu plébéien Bacchus tendait à détrôner le dieu aristocratique Jupiter, pareillement un Idéal moderne tend à remplacer l'Idéal du moyen-âge. Pour ce qui est de la vie future, il laisse les notions consacrées sur le paradis pour les tendances métempsycosistes. «Il est impossible, dit-il, que, sitôt après cette vie, «il ne se trouve pas un autre état de *liberté* où l'homme puisse «*continuer* de graviter vers sa perfection relative jusqu'à ce «qu'il y soit parvenu.» L'emblème de la chrysalide, qu'il emploie souvent dans ses développements sur la palingénésie sociale, lui sert également de comparaison quand il aborde le grand problème de ce qui est au-delà du tombeau.

2° Il est également émancipé sous d'autres rapports. Je ne vous rappellerai pas qu'en littérature il se prononce pour le romantisme contre un traditionalisme étroit.

«Notre littérature du siècle de Louis XIV, dit-il, a cessé «d'être l'expression de la société; elle commence donc à être «déjà pour nous, en quelque sorte, une littérature ancienne, «de l'archéologie...... Il faut l'avouer, nous n'habitons plus «la même sphère d'idées et de sentiments; et, s'il en est encore «parmi nous qui soient restés citoyens de la vieille patrie, ceux-«là n'ont plus que des sentiments solitaires, qui ne peuvent «se communiquer ni se propager. Cette génération mourra sans «postérité.»

En politique, il a un sentiment du droit et du juste extrêmement vif. Il regarde bien le principe de la légitimité comme un principe sauveur; il répète bien les arguments du marquis de Carabas contre «le dogme insensé de la souveraineté du peuple (*le Vieillard et le Jeune homme*, p. 24)»; mais une fois ces petites concessions faites au roi Louis XVIII, qui est pour lui un type sublime, il traite la plupart des questions politiques avec un libéralisme des plus consciencieux. Ainsi, il

a des sympathies manifestes pour l'élément plébéien. «Toutefois, dit-il, j'ai cru devoir faire Orphée plébéien par choix... Le plébéien peut seul avoir les sympathies générales de l'humanité; ainsi que je l'ai dit, le plébéien c'est l'homme même (*addition aux Prolégomènes*).» Partout il se prononce énergiquement contre l'esprit qu'il appelle «réactionnaire.» Ses réclamations en faveur des noirs sont éloquentes: «Mon Dieu! s'écrie-t-il, n'oublions pas le code Noir, peut-être le plus infâme de tous, le plus infâme surtout parce qu'il a été fait par des peuples qui se disaient chrétiens!» Sur le réveil de la Grèce, il écrit des choses pleines de sensibilité. Écoutez ce qu'il dit de la pauvre Italie, *Palingénésie sociale:*

«Rome va être envahie par la solitude comme Jérusalem. «La ville que l'on nomme encore la ville éternelle aurait-elle «accompli toutes ses destinées?... Une circonstance peut sauver «Rome d'une destruction complète, et empêcher que la basili«que de Saint-Pierre ne devienne bientôt l'asile de reptiles «immondes, d'oiseaux effrayants; il faudrait que la charrue «des révolutions retournât le sol fécond de l'Italie...

«Oui, j'en ai la conviction intime, il y a dans cette vieille «Italie tous les éléments nobles et généreux qui peuvent pro«duire un grand peuple. Vienne le moment où elle pourra «s'affranchir du joug si profondément démoralisateur de l'é«tranger! Il y a longtemps qu'on l'a dit, puisque c'est à propos «de parler des projets de Henri IV: c'est être le maître des «Italiens que de leur rendre la liberté.»

3° On ne trouve point chez Ballanche l'exclusivisme des dévots. Il a des affections philosophiques et littéraires en dehors de la congrégation. Après Vico, son idole, les deux écrivains dont il dit le plus de bien, tout en blâmant leurs erreurs, sont certainement l'auteur de *l'Antiquité dévoilée*, Boulanger, et Voltaire. Sur Voltaire, je lis entre autres choses: «Voltaire, «en qui je me plais à reconnaître un ardent amour des hom«mes.» Ailleurs: «Voltaire, engouffré dans les erreurs du siècle «dont il est le représentant si passionné, et qui, néanmoins, «se recommande à notre reconnaissance par le vif sentiment «d'humanité *qu'il a développé parmi nous...*»

Plus loin, je lis encore: «... Cette législation criminelle, «lorsqu'on en lit à présent les détails nous fait frémir dans «tout notre être. C'est un véritable chaos d'horreur, d'ineptie, «de froide cruauté. Il fallait toutes les indolences dans les«quelles nous étions malheureusement bercés, pour que nous «pussions ne pas y prendre garde au milieu même du progrès «de toutes les idées de justice et d'humanité. Pour le dire en

«passant, et pour rendre justice à qui elle est due, c'est Vol-
«taire surtout qui, par ses cris puissants, ses cris de tous les
«jours d'une si longue et si éclatante vie, appelait notre atten-
«tion, contraignait notre pensée pusillanime à s'arrêter sur ce
«triste objet de notre indifférence et de nos trop longs dédains.
«Ce rire sardonique, habituellement produit sur ses lèvres par
«une contemplation railleuse de nos destinées, s'effaçait lorsqu'il
«sentait en lui, ou les vives impressions de la gloire, ou les
«sympathies généreuses de l'humanité.»

C'est précisément la même idée que j'ai voulu rendre dans mon petit livre des *Révolutionnaires de l'A-B-C*, par ce mot qui a scandalisé un grammairien: CE RIRE QUI PLEURE. Est-ce que cela n'est pas vrai, qu'il y a des facéties qui sont des gémissements, des rires qui sont pleins de larmes? Il faut bien, parfois, se composer un visage de circonstance pour être entendu d'un siècle abusé!

4° N'étant point exclusif, il ne pouvait être intolérant. En cent endroits, il réclame en faveur des droits de la conscience. Les procédés inquisitoriaux excitent toute son indignation. «La vérité, ou ce qu'on croit la vérité, dit-il, pourrait avoir d'autres arguments pour triompher. La persécution n'éteint par les croyances; un principe n'est pas étouffé dans le sang.»

5° Vous savez, mon cher ami, qu'il a beaucoup écrit pour l'adoucissement du régime pénitenciaire. *La Ville des Expiations* est, comme il dit, «fondée sur le droit d'asile.» Il combat comme anti-chrétienne la doctrine «qui consiste à croire que le châtiment doit être infligé *pour l'utilité de l'association*....» «Le temps est venu, ajoute-t-il, de créer dans les
«esprits cette autre pensée, laquelle doit à son tour gouverner
«les peuples, à savoir qu'il est moral, qu'il est généreux, qu'il
«est vrai, qu'il est juste enfin de prendre *l'utilité du prévari-*
«*cateur* pour base de nos lois répressives.» Plus bas, il va jusqu'à émettre cette idée: «il ne peut y avoir expiation par le châtiment que lorsque le coupable lui-même *acquiesce* au châtiment.» On voit qu'il portait le sympathie humaine jusqu'à l'utopie. Il s'exaltait, du reste, très facilement. Ainsi, il y a un endroit où ses tendances utopiques atteignent les proportions d'une thèse fouriériste; c'est lorsqu'il croit que la bonté des hommes, en se généralisant, en augmentant d'intensité, agira sur la nature externe: «Nous pénétrons de nos facultés assi-
«milatrices le règne animal, le règne vététal, le règne minéral.
«Évidemment notre sphère d'activité étend son domaine. Jusqu'à
«quel point l'affranchissement des formes pour l'univers et pour
«l'homme peut-il être l'ouvrage de l'homme même? Jusqu'à

« quel point pouvons-nous espérer d'arriver *à l'ancien magisme*, « en le sanctifiant?» Vous voyez, cher ami, que Ballanche est un des écrivains qui ont cru le plus profondément à la puissance de l'élément affectif, à l'action future de l'amour.

6° Mais une question dans laquelle Ballanche a répandu toute la sensibilité de sa belle âme, c'est, comme vous le savez, la question de la PEINE DE MORT.

Ce n'est pas sans une certaine émotion, mon cher ami, que j'écris ces mots: PEINE DE MORT, en un jour comme celui-ci (6 avril 1855), en ce jour du VENDREDI-SAINT, où les chrétiens pleurent la mort de leur fondateur vénérable, supplicié comme un criminel par les prêtres juifs. Ni vous ni moi ne sommes d'un culte spécial; mais vous éprouverez un sentiment analogue au mien, si je vous dis que la pensée du bourreau m'épouvante au jour de la mort de Jésus, comme elle m'épouvanterait au jour de la mort de Socrate, au jour de la mort de Jean Huss, à tous ces anniversaires de deuil, où l'Humanité trompée a retranché de son sein un fils méconnu, un prédicateur de Bonne-Nouvelle, un évangéliste bienfaisant, un apôtre de justice, un rédempteur.

Donc, permettez-moi, ami, de dater encore une fois cette épître, pour vous exprimer plus vivement le sentiment qui m'agite, et d'écrire ici avec un sentiment religieux:

VENDREDI-SAINT, jour anniversaire des grands martyrs.

Dans sa croisade contre le peine de mort, Ballanche se proposait surtout de ruiner les théories sanguinaires de de Maistre, l'un des patrons de nos néo-chrétiens. Bien des fois, particulièrement dans la *Palingénésie*, de Maistre est nommément désigné comme l'adversaire que l'auteur veut combattre.

Vous rappelez-vous bien, mon cher ami, jusqu'à quel point de Maistre s'est déclaré partisan, disons mieux, fanatique de la peine de mort? Je frissone, quant à moi, rien que d'y penser.

Ce misérable, ce procureur des bûchers et de la guillotine, cet homme atroce entre les plus atroces, ce satan fait chair, avait littéralement déifié le bourreau. « Otez du monde, dit-il, cet *agent incompréhensible*, dans l'instant même, l'ordre fait place au chaos, les trônes s'abyment, et la société disparaît.» Vous savez que l'un de ces thèmes favoris, c'était de menacer d'une dissolution complète les sociétés qui atténuent les supplices. Les réformes pénales de Turgot et de Louis XVI étaient pour lui un objet de dédain. Il osait comparer l'oeuvre du bourreau à celle du soldat. Il avait écrit dans l'*Essai sur les*

sacrifices que Dieu aime le sang, le sang qui coule et qui fume. A son avis, Dieu était une sorte de gargantua sauvage, à qui il fallait couper et tailler de la chair vivante pour le réjouir. Il y a quelque part, dans un des livres effrayants qu'il a composés, un mot d'une originalité barbare, que je n'ai jamais lu sans frémir. Parlant des tendances qui se manifestaient de son temps pour l'adoucissement des supplices, il veut prouver que le ciel en courroux ne peut tolérer qu'on le prive de victimes humaines, et il s'écrie: «LA SOCIÉTÉ SERAIT-ELLE DEVENUE INSOLVABLE A L'ÉGARD DE LA JUSTICE DIVINE?»

Ainsi, à supposer que la société s'améliorât au point de pouvoir suspendre les fonctions du bourreau, de Maistre l'en blâme: elle serait en cas d'INSOLVABILITÉ à l'égard de la justice divine: elle ferait BANQUEROUTE au jéhovah cannibale du théologien piémontais!

Je te le demande, ô Christ, l'un de nos maîtres, homme rédempteur, toi qui meurs en ce jour pour le salut du monde: ces gens qui prétendent te représenter sont-ils assez infâmes! Ah! c'est bien ici le lieu de répéter le mot de Machiavel, qualifiant les moines corrompus et barbares qui avaient brûlé Savonarole: «cruelle canaille, CRUDELE CANAGLIA!»

Le vénérable Ballanche était dans des opinions tout-à-fait opposées à celle de de Maistre. Il croyait au progrès des moeurs, il croyait à l'amélioration successive des sociétés. Peut-être exagérait-il une idée juste en principe; peut-être son imagination, aidée de son cœur, l'emportait-elle au-delà des limites du possible; mais, j'en appelle à tous les esprits honnêtes, quel est le vrai représentant de la morale, le vrai disciple de Christ, de M. de Maistre, demandant des tortures et du sang pour réjouir Dieu, ou de Ballanche, intelligence émancipée, âme empreinte des pensées de la liberté moderne, écrivant les lignes que voici:

«Maintenant l'abolition de la peine de mort est réclamée «avec cette sorte d'unanimité qui ne peut tarder de triompher, «parce que c'est l'unanimité des hommes qui ont la pensée «sympathique de ce siècle.

«L'humanité, marchant toujours de triomphe en triomphe, «achèvera de désarmer les bourreaux, les geôliers, les gardiens «des bagnes; et la gêne, éternel opprobre de tous les codes «criminels, sera forcée de s'enfuir.

«Enfin on en viendra tôt ou tard à l'abolition de toute peine, «qui entraîne après elle un effet irrévocable.

«Jour de bénédiction, je te salue dans un avenir qui ne «peut pas longtemps se faire attendre; car le genre humain

«ne met plus des siècles à accomplir son œuvre. Les chaînes «de Prométhée tombent de toutes parts....»

Puisse cette prophétie s'accomplir! C'est votre voeu comme le mien, n'est-il pas vrai, mon cher Fauvety?

Je termine, en vous priant de me croire tout à vous en Jésus, en Confucius, en Socrate, en Pythagore, en Jean Huss, en Vincent de Paule, en Fénélon, en Voltaire, en Franklin, en Ballanche, et généralement en tous ceux qui ont eu de l'amour pour l'ensemble de l'Humanité.

A. E.

Ecrit dans la soirée du Vendredi au Samedi-Saint (1855).

CHAPITRE II.

Les Saint-Simoniens.

I.

SAINT-SIMONISME ET FOURIÉRISME.

Ni le saint-simonisme ni le fouriérisme ne sont morts: en dépit des apparences, il faut que l'on sache bien que ces deux grandes doctrines n'ont pas donné leur démission.

L'école de Saint-Simon et l'école de Fourier vivent et vivront par certaines théories qui déjà sont partiellement entrées dans le domaine général de la pensée. La glorification du travail, leur point de départ commun, la proclamation de l'âge d'or qui s'avance, leur commun point de mire; la thèse de la vie attrayante posée par Fourier; l'affirmation des droits de la capacité, exclusifs des priviléges propres aux époques barbares, la légitime exaltation de la femme, idées particulièrement développées par Saint-Simon: Voilà quelques unes des conquêtes intellectuelles que cette double manifestation de l'Esprit de Progrès a définitivement installées dans la conscience publique, où, j'en ai la certitude, elles resteront à jamais.

Au point de vue plus restreint de l'organisation systématique, ces deux écoles ne paraissent pas vouloir mourir non plus. Le phalanstérianisme semble se disposer à renaître et à fleurir, sous la protection des lois de la libre Amérique. On raconte des choses vraiment étonnantes de l'oeuvre du Texas. Une simple brochure, au moment où j'écris, fait affluer l'argent à la caisse fouriériste: la France seule vient de souscrire, à l'appel du chef, pour cent cinquante mille francs, sans compter une valeur de vingt millions que représente la fortune des personnes disposées à se rendre au Nouveau-Monde à la première invitation de Victor Considérant.

Quant aux saint-simoniens, leur activité est beaucoup moins considérable. J'en vois deux raisons: ils n'ont point assez de jeunes hommes, et puis, leur foi, apparemment trop éprouvée, s'est laissé aller à des défaillances, à des compromis, qui, s'ils ne changent de voie, les rendront longtemps encore impuissants à l'action.

Toutefois, on annonce qu'il se produit, au sein des vieux débris du saint-simonisme, quelques efforts qui ont pour but de continuer ce qui a été assez faiblement et assez timidement commencé à l'issue de 1848, par le journal le *Crédit*, c'est-à-dire la reconstitution, sur de nouvelles bases, de la famille dispersée après Ménilmontant. On se chuchote à l'oreille qu'une publication périodique va leur servir, ou leur sert même déjà, de point de ralliement. On ajoute que le Père Enfantin, âme toujours active, cœur toujours chaleureux, montre de temps en temps, dans des réunions de pacifique propagande, ce qui lui reste, en ses soixante ans, de ses grands beaux yeux magnétiques, si fameux dans les annales judiciaires.

II.

LE MAÎTRE.

Je n'ai pas pris pour mission, dans cet ouvrage, d'apprécier toutes les parties de la doctrine des saint-simoniens; je n'ai à m'occuper que de leurs tendances et de leurs opinions religieuses.

Cependant, qu'il me soit permis de caractériser, en peu de mots, l'oeuvre générale de cette école, telle que je la comprends.

Un mot d'abord de Saint-Simon.

Suivant M. Auguste Comte, Saint-Simon était «un charlatan

superficiel et dépravé»; suivant les disciples restés fidèles, c'était au contraire «un génie de premier ordre, un révélateur sublime, destiné à jouer, dans l'histoire future de notre philosophie contemporaine, le rôle d'un second Socrate.»

J'ai personnellement, sur Saint-Simon, une opinion de juste-milieu; je vais la dire, persuadé, toutefois, que je ne mettrai personne d'accord, et que, peut-être, je mettrai beaucoup de monde contre moi: en cela, je ressemblerai à tous les juste-milieux.

Saint-Simon n'était nullement ce qu'on peut appeler un homme de génie. Il n'avait ni la faculté métaphysique comme les Kant, ni la dialectique comme les Condillac, ni la haute science métaphysique des Leibnitz, ni même le coup d'oeil ferme et sévère des rationalistes négateurs. Sa vague conception panthéisto-déiste n'a ni originalité ni profondeur. Ses vues d'ensemble sur le progrès humain, sur la substitution du régime industriel et scientifique au régime antagoniste de la guerre, sur les droits des capacités, sur les réformes à apporter dans la situation des femmes, sont assurément fort remarquables; mais, vu les précédents incontestés qu'elles avaient dans l'histoire, particulièrement au dernier siècle, et même en ce siècle-ci, chez les hommes tels que Benjamin Constant, ces idées ne suffisent pas, ce me semble, pour assurer à leur principal traducteur de la Restauration, une sorte de préséance dans l'assemblée des grands hommes.

En philosophie historique, à part quelques curieuses études de détail, Saint-Simon était médiocre, pour ne rien dire de plus. Nul n'a mieux vérifié cet aphorisme qu'*on peut faire dire à l'histoire tout ce qu'on veut*, pour ceux qui ne la savent pas. Il commentait tant bien que mal, sur le rôle du catholicisme, les leçons historiques de l'école de de Maistre, pour laquelle il avait une fort grande et, suivant moi, fort scandaleuse dévotion. C'est à peine si, bien loin de pouvoir exactement apprécier les anciens âges, il était à même de juger sainement et loyalement la révolution française, dont personne n'a plus mal ni plus injustement parlé que lui.

Dans les sciences physiques, c'était un simple amateur qui n'avait rien approfondi, et dont la grande théorie consistait à dire, à répéter et à apprendre à ses disciples, que l'esprit scientifique n'a rien produit de supérieur depuis Newton, ce qui est naïf et presque absurde.

Pour ce qui est du caractère personnel de l'homme, je pense qu'à certaines qualités très élevées, entre autres, l'intrépidité audacieuse, l'indépendance, l'ampleur des vues, l'imagination,

la sympathie naturelle, il joignait les défauts du *faiseur* politique et philosophique. Il a certainement plus d'une fois manqué de candeur et de sincérité. Ainsi il a fait à l'esprit de la Restauration des concessions que son cœur devait désavouer. Je mentionnerai un seul trait. Lui qui déblatérait à tout instant contre la révolution française, en l'appelant «un spectacle digne d'horreur et de pitié», lui qui la comparait à la montagne accouchant d'une souris, lui qui a inspiré à son école une haine systématique, et quelque temps féroce, contre les hommes de cette grande époque, savez-vous ce qu'il pensait en 93, au temps de Robespierre, et même encore après Robespierre? Jugez-en par ces extraits des *Souvenirs de la marquise de Créqui:*

«PROSPECTUS DES NOUVELLES CARTES FRANÇAISES

«(PAR BREVET D'INVENTION)

«(Envoyé à Mme de Créqui, avec une lettre en date du 3 nivôse an III.)

«Il n'est aucun républicain; et l'on dira plus, il n'est aucun «citoyen français qui puisse et qui veuille désormais faire usage, «même en jouant, de figures et d'expressions qui rappellent «sans cesse le despotisme et l'inégalité dans les conditions socia-«les; il n'était point d'homme de goût et de femme senseé, «qui ne fût choqué de la maussaderie des anciennes cartes à «jouer et de la plate insignifiance de leurs appellations.

«Les observations présentes ont fait naître au citoyen Saint-«Simon l'heureuse idée de créer de nouvelles cartes appropriées «à l'état actuel des idées françaises, et c'est dans un but mo-«ral qui devra les faire regarder comme le *Manuel de la Révo-«lution*, puisqu'il n'est aucun des attributs qui les composent «qui n'offre aux yeux et ne rappelle à l'esprit, le caractère et «les bienfaits de la Liberté et de l'Égalité.

«C'est à la haute moralité de ce but que le citoyen Saint-«Simon doit le *brevet* qu'il vient d'obtenir. Ainsi plus de *rois*, «de *dames*, de *valets;* le GÉNIE, la LIBERTÉ, l'ÉGALITÉ les rem-«placent, et la LOI seule est au-dessus d'eux.

«Ainsi donc quatre GÉNIES remplacent les *rois*.
«Quatre LIBERTÉS remplacent les *dames*.
«Quatre ÉGALITÉS remplacent les *valets*.
«Quatre LOIS remplacent les *as*.

«Les vrais amis de la philosophie et de l'humanité ont re-«marqué avec plaisir parmi ces nouveaux types de l'*Égalité*,

«le SANS-CULOTTE et le NÈGRE; ils aiment surtout à voir la LOI, «seule et légitime souveraine d'un peuple intelligent si vertueu-«sement libre; environner l'AS de toute sa puissance, l'AS dont «les faisceaux républicains forment l'emblême, et à qui la LOI «vient conférer l'appui de son nom cher et sacré.

«Après avoir rendu compte de la réformation qu'imposait au «citoyen Sait-Simon l'amour de nos institutions patriotiques, «il est bon d'annoncer aussi que la perfection dans les dessins «et leur coloration ne laisse rien à désirer dans l'exécution des «nouvelles cartes à jouer, cartes qui sont destinées à remplacer «les magots surannés du temps de Charles VI et de sa crimi-«nelle épouse (l'infâme Isabeau de Bavière).

«Les principaux dépôts des cartes nationales,

«Rue ci-devant Saint-Nicaise, n° 11, et rue de la Loi, ci-«devant Richelieu, n° 147.»

Un autre acte ultrà-révolutionnaire de Saint-Simon, ce fut la proposition de démolir Notre-Dame.

Conçoit-on, après tout cela, sa haine furieuse contre 93?

En résumé, Saint-Simon m'apparaît, en 1820, 21, 22, 23, 24 et 25, dans la période honnête de la Restauration, comme un ex-noble ruiné, et émancipé, comme un esprit tourmenté de tendances diverses, à qui la finesse de son coup d'oeil, jointe à une certaine droiture de sentiments, révèle que le système de justice va remplacer, tôt ou tard, le système de privilége, que le banquier, le commerçant et le savant, vont absorber le fonctionnaire doré, le patricien inutile et le prêtre rétrograde, et qui, se croyant plus inventeur qu'il n'est en réalité, répète à la génération de 1815 étonnée, les sentiments de l'école révolutionnaire contre la *fausse propriété*, les aspirations de Mercier, de Condorcet et des autres, vers l'Eden de l'avenir, et le Credo des théophilantropes du Directoire, après avoir légèrement étendu tout cela de ce néo-christianisme mis à la mode par les Châteaubriand, les de Maistre, les Bonald et les Lamennais.

Une portion des idées du XVIII[e] siècle, renaissant après vingt ans d'oubli, dans un esprit hardi, passioné, mais un peu faux, un peu maniaque, et obscurci par un certain nombre de préjugés: voilà Saint-Simon, qui, au point de vue de l'originalité véritable, me paraît très inférieur au théoricien des passions, du travail attrayant et de toute la série des thèses phalanstériennes, Charles Fourier. (1)

---

(1) Je juge l'oeuvre de Saint-Simon au point de vue absolu, en elle même; j'avoue que je changerais de langage si je considérais particulièrement le temps

III.

L'ÉCOLE.

Il y a infiniment à louer dans l'école de Saint-Simon, tant au point de vue des personnes, qu'au point de vue des doctrines et des actes. J'ai toujours été frappé, quant à moi, de cet apostolat de sept anées de 1826 à 1833, s'ouvrant par la consécration de deux seuls disciples, au lit de mort d'un homme puissant et inconnu, et se terminant dans les cachots d'Enfantin et de Michel Chevalier. Je me rappelle que, vers 1844 ou 45, étudiant en philosophie dans un Collège clérical, j'entendais dire beaucoup de mal de ces novateurs, enfin réduits au silence. Le professeur nous lisait je ne sais quelles narrations sur l'oeuvre du saint-simonisme, produits enfiellés de quelque *Univers* ou de quelque *Université catholique*, rédigés par quelque Fréron-Veuillot ou par quelque Patouillet-Gaume. Cette noble phalange de la rue Monsigny et de Ménilmontant était, je m'en souviens, traînée dans la boue; ces Chrétiens, qui se disent issus de tous les glorieux martyrs, riaient des persécutés; ils en riaient de ce rire sec et amer, qu'excite la grossière brutalité de la certitude; et moi, je puis le dire à la louange de ma jeunesse, je ne pouvais pas rire; j'étais scandalisé et outré d'entendre insulter ces hommes, qui voulaient le progrès de la société et le bonheur du monde; je retenais les sanglots intérieurs qui soulevaient ma poitrine de seize ans.... Ah! qu'il s'est amassé de légitimes ressentiments au fond de mon âme, quand j'étais sous ce joug!

Ce que je sentais dès l'adolescence, je le pense aujourd'hui: cet apostolat de jeunes gens instruits, riches pour la plupart,

---

où elle s'est produite. Le *libéralisme* de la Restauration, sous le double rapport des idées sociales et philosophiques, était très insuffisant, je le sais: en face de lui, le saint-simonisme est une grande chose, et ce sera toujours *historiquement*, *sinon philosophiquement*, une très importante et très glorieuse manifestation.

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, mon appréciation de Saint-Simon et mon jugement sur son peu d'originalité véritable, ont été confirmés pour moi par la lecture de M. Buchez, chez qui je trouve, entre autres: «L'auteur du «*Cathéchisme des industriels* venait en quelque sorte révéler à la jeunesse qui «avait été élévée dans les écoles muettes de l'empire, *toutes* les idées qui avai-«ent été agitées dans les années qui avaient précédé la Révolution et dans «les jours de son triomphe.»

Oui, plus j'y songe, plus il me paraît évident que Fourier est superieur à Saint-Simon pour la profondeur et surtout pour la *nouveauté* des conceptions.

mathématiciens, élèves de l'Ecole polytechnique, abjurant le plaisir pour le dévouement, est une des plus belles choses de ce siècle. Bazard, Enfantin, Michel Chevalier, Pierre Leroux, Jean Reynaud, Émile Barrault, Rodrigues, Carnot, Guéroult, Talabot, Laurent, Duveyrier, Dugied, Fournel, Cécile Fournel, Jules Lechevalier, Cazeaux, Transon, et tous les autres, vous êtes inscrits sur la liste des initiateurs de l'humanité, et rien n'en pourra faire enlever vos noms, rien, pas même les défaillances, pas même les fautes de toute sorte, pas même les apostasies de tel ou tel d'entre vous!

J'ai cherché la cause profonde de la chute si rapide des saint-simoniens; je crois l'avoir trouvée dans l'action exercée par Enfantin, qui avait toutes les qualités, mais dont la personnalité dominante résumait, avec exagération, tous les défauts de la secte.

Les qualités, je n'y insiste pas: elles sont connues, appréciées universellement. Parlons des défauts.

Les défauts de l'école saint-simonienne, personnifiée dans Enfantin, peuvent se réduire à trois chefs principaux: haine de la tradition révolutionnaire, haine de la tradition rationaliste, amour excessif de l'autorité.

La haine de la tradition révolutionnaire. Bazard, le plus positif des saint-simoniens, le plus rapproché du libéralisme d'action, s'exprimait à ce sujet en ces termes dans l'Exposition de 1829-1830: «Tel est l'état d'incertitude au milieu «duquel nous flottons, et que les apôtres de la liberté n'ont «su ni calmer ni adoucir. Ils affectent de regarder comme «définitif ce système bâtard de *garanties*, improvisé pour «répondre aux besoins critiques et révolutionnaires du dernier «siècle. Il présentent comme dernier terme du perfectionnement «social, ces déclarations des Droits de l'Homme et du citoyen, «et toutes ces constitutions auxquelles elles servent de base; ils «assurent que c'était pour cette grande conquête (*ridiculus* «*mus!*) que le monde était en travail depuis des siècles.»

Enfantin n'était pas une tête assez forte pour voir que c'était là une théorie faite pour le besoin du moment, parfaitement en rapport avec l'état du parti libéral de la Restauration, mais très inexacte au point de vue de la vérité historique. Il n'était pas homme à dire à Bazard: Vous vous trompez! Où avez-vous donc pris que les hommes de 93 voulaient s'en tenir au *ridiculus mus* de la déclaration des Droits de l'Homme? Vous n'avez donc lu ni les discours de Saint-Just ni ceux de Robespierre? vous n'avez donc pas entendu parler de l'échafaud de Gracchus et de Darthé, ni de l'exil de Buonarroti?

Non! Enfantin, nature superficielle, trouva tout simple de pousser plus loin encore les tendances anti-révolutionnaires de Saint-Simon et de Bazard. On n'a pas idée de ses sentiments de réaction. Il eût plus volontiers donné le saint-simonisme à la légitimité qu'à la démocratie. Ses discours, ses productions, abondent en insultes contre la cause du peuple. Le croirait-on? Il est un des trois ou quatre écrivains qui se soient jamais senti l'envie de faire des ditirambes en l'honneur du gouvernement autrichien en Italie. Écoutez ce que je lis dans la *Lettre à Henri Heine*, écrite d'Égypte en 1836:

«L'Autriche, avec un instinct sublime, plein de prudence, «de raison, de bonhomie, l'Autriche n'a pas encore pu croire «que les jeunes gens des écoles, et les avocats, et les médecins, «et quelques bourgeois beaux parleurs de salon, connussent «mieux les besoins du peuple et entendissent mieux la politi-«que européenne, universelle, que M. de Metternich, et tous «ses vieux diplomates et administrateurs, nés, élevés et blanchis «dans les affaires....

«Si nous reconnaissons que le dogme de la liberté et de «l'égalité est incomplet, imparfait pour diriger les peuples, «*bénissons* donc l'Autriche d'avoir résisté comme elle l'a fait «à l'envahissement de ces idées purement révolutionnaires, et «de les avoir repoussées même dans un Joseph II; bénissons «la patience sublime de ce peuple qui revenait sans cesse se «faire sabrer par la révolution incarnée dans Napoléon, et ne «se lassait point de son humiliation et de ses défaites; bénis-«sons l'Autriche de ce qu'elle donne un noble asile aux derniers «représentants du droit féodal, à nos vieux Bourbons, car Dieu «n'a pas dit encore son dernier mot sur la forme de la trans-«action par laquelle l'humanité annule un vieux *droit* et lui «en substitue un nouveau; bénissons-la enfin de ce qu'elle a «passé par-dessus les Alpes *une main pesante* qui comprime «les peuples d'Italie.......»

Je m'arrête, impuissant à transcrire ces blasphèmes sans indignation. Voilà ce que vous écriviez à Henri Heine, Monsieur, à Heine qui était alors un homme de raison et de liberté, à Heine qui était une des lumières de la pensée germano-française, à Heine qui était à la fois Voltaire et Byron. Je dois constater que vos bons conseils, bien prudents, bien sages, ont porté leurs fruits: Henri Heine baise maintenant les *mains pesantes*, récite le rosaire, et les annales de la palinodie comptent en lui un nom de plus!

Votre deuxième objet d'antipathie, c'était le rationalisme. De concert avec Châteaubriand, de concert avec Lamennais,

de concert avec Lamartine, de concert avec l'école romantique de Victor Hugo, de concert avec toute une génération illusionée, vous avez voulu tuer le XVIIIe siècle, «qui durait encore», comme disait de Maistre. Vos efforts, à cet égard, ont parfaitement réussi dans l'esprit de vos disciples. Tous ceux qui ont touché Saint-Simon, par vous et par Bazard, ont au cœur la haine de Voltaire. Ces messieurs admirent beaucoup, en revanche, les monotélistes, les eutichéens et toutes les sottises que la *terre* attribue au *ciel:* chacun son goût! Vous étiez libre de former Jean Reynaud; Jean Reynaud est libre d'aimer les eutichéens; mais moi je suis libre d'aimer le sens commun, et j'en raffole.

La passion de l'autorité, l'esprit de domination personnelle, l'organisation hiérarchique et destructive de la liberté individuelle: voilà le troisième vice fondamental du monde saint-simonien. En ce point, Enfantin fut vraiment fabuleux d'ambition, d'orgueil. Comme exemple de ce que j'avance, relisez la fameuse lettre à Duveyrier sur le CALME. En voici la fin: «Une simple lettre!... elle ne me sera pas adressée. Votre «lettre à Bordillon est bien belle, mais c'est une simple let«tre, elle est adressée à Bordillon. Lorsque vous aurez à parler «à MOÏSE, à JÉSUS, à SAINT-SIMON, Bazard et moi recevrons «vos paroles; elles nous seront vraiment *adressées.*

«Votre père a dit. — Vous pouvez parler.»

Pour montrer jusqu'où allaient, dans cette école, l'orgueil, le faux amour-propre de la supériorité, le désir de commander dans un régime d'inégalité, la propention pour le clinquant, les puérilités prétentieuses du pouvoir, l'enfantine soumission des disciples, il me faudrait copier ici des volumes entiers. Je ne sais si on l'a dit, mais on devait le dire: avec toutes leurs paternités, toutes leurs initiations, tous leurs sacrés colléges, les anciens saint-simoniens ont été les jésuites du socialisme. Je ne connais pas Jules Lechevalier, et j'en ai entendu dire beaucoup de mal; mais son attitude, dans les luttes de l'école en 1831, fait admirablement ressortir le défaut que je signale. Il était courroucé des tendances des chefs de l'école à constituer à leur profit une sorte de papauté, fatigué d'une vie intellectuelle qui ne laissait pas même des jours de souffrance à la liberté de l'individu, épouvanté de l'application d'un système d'enregimentement universel. «Vous voyez, s'écria-t-il, dans la célèbre «séance où fut agitée la question du mariage; vous voyez que «je suis dans une situation bien douloureuse. Oui! je doute, «je doute même de Saint-Simon, je doute de ceux qui l'ont «continué, je doute de tout enfin; je redeviens philosophe!»

Ailleurs, il disait:

« C'est quelque chose de bien déplorable que cette méthode « ultra-catholique, employée pour pétrifier les hommes dans « une prétendue orthodoxie, et pour étouffer sous le monologue « sacerdotal, les mille voix de l'humanité.»

Ce dernier mot est vraiment très éloquent, parce qu'il est très juste.

Ainsi, je me résume, pas de *tradition* politique, pas de *raison* philosophique, pas de *liberté* individuelle: voilà les trois écueils contre lesquels échoua l'église de Saint-Simon. J'ai ajouté plus haut, et je répète, que ces trois défauts, qui auraient peut-être été atténués par Bazard, furent incroyablement exagérés par Enfantin, en sorte qu'une raison personnelle, ou de forme, et des raisons de doctrine, ou de fond, se sont unies pour faire avorter cette grande tentative, qui n'en restera pas moins comme un jalon, et comme un lumineux point de repaire historique, sur la même ligne que la tentative des fouriéristes, entre la cour de Vendôme et les séances du Luxembourg.

IV.

A BAS VOLTAIRE, VIVE DE MAISTRE!

L'école saint-simonienne a toute entière appris l'histoire dans de Maistre. Regrets pour le moyen-âge, malédiction pour l'ère de la résurrection de l'humanité, le XVIII[e] siècle: voilà le résumé de sa philosophie historique, point de départ de son système religieux.

Suivant ces messieurs, le moyen-âge était une époque *organique*, et les temps modernes sont une époque *critique*. Il va sans dire que l'*organisme* l'emporte sur le *criticisme*. Bazard s'en exprime ainsi, *Exposition*, 1[re] année, 13[e] séance:

« Nous le savons, messieurs, pour les hommes supérieurs de « notre temps, la foi vive n'est plus qu'un aveugle fanatisme, « les croyances religieuses ne sont plus que d'absurdes superstitions; mais ce que nous savons aussi, c'est qu'en même temps « que ce changement s'est opéré dans les sociétés modernes, « l'égoïsme y est devenu dominant; que les plus nobles sentiments y sont chaque jour flétris du nom de préjugés; ce que « nous savons encore, c'est que, malgré les travaux des philanthropes économistes, l'immense majorité de l'espèce humaine « ne peut voir, dans la minorité, que des oisifs qui l'exploitent « et non des protecteurs, des chefs qui la soutiennent et qui « la guident. . . . . »

Et au moyen-âge, cela allait bien mieux, n'est-ce pas, mon cher monsieur Bazard? Par conséquent, les encyclopédistes ne furent que des mutins, auxquels on eût dû fermer la bouche, et qui, dans tous les cas, n'avaient aucune raison de reparaître sous la bonne et si raisonnable Restauration. Aussi, les judicieux saint-simoniens disaient, et disent encore, préface de l'*Exposition*:

«Nos cinq dernières séances sont consacrées en entier à poser «les termes du problème suivant: L'HUMANITÉ A-T-ELLE UN AVENIR «RELIGIEUX? Pour cela, il nous fallait repousser avant tout les «fins de non-recevoir opposées à la discussion même de cette «immense question, et qui prennent leur base dans la haine «dont toutes les religions du passé sont enveloppés, haine qui «règne encore, sinon dans les sommités de la génération *actuelle* «(nous voulons dire de la jeunesse), du moins parmi *les élèves* «*décrépits de* VOLTAIRE et de l'Encyclopédie.....»

Voltaire et l'Encyclopédie, fi donc! Bien mieux valent de Maistre et Bonald, l'auteur du *Pape* et l'auteur de la *Législation primitive*. Bazard lisait ceci, *Exposition*, 16e séance:

«Essayez donc, superbes contempteurs des *rêveries* religieu«ses, de rédiger, si vous pouvez, votre acte de foi, ou plutôt «d'incrédulité, votre théorie morale, catéchisme des égoïstes; «voyez si cent personnes seulement consentent à les apprendre «*par cœur*, à les réciter et commenter chaque jour avec joie; «faites encore un effort, entonnez un *Te libertatem laudamus*, «mais tremblez si votre hymne a trouvé des échos.

«C'est à toi seul, mon ami, que je peux dire de pareilles «choses; Dieu me garde de parler aujourd'hui du *Credo*, du «*Pater* et du *Te Deum* à ton frère! à ton frère qui connaît «HOMÈRE et n'a pas lu la BIBLE; à ton frère qui sait par cœur «VIRGILE et plusieurs passages de CICÉRON, mais qui n'a pas «ouvert saint PAUL et saint AUGUSTIN; à ton frère enfin qui a «lu HELVÉTIUS, DUPUIS, VOLNEY et même DULAURE, mais qui ne «connaît l'Évangile et le Catéchisme que par VOLTAIRE, et se «glorifiait l'autre jour devant toi de n'avoir jamais jeté les «yeux sur de pareils livres.

«Sourions à notre tour de pitié, ou plutôt gémissons ensem«ble, en voyant les tristes fruits de notre éducation classique, «et l'orgueilleuse suffisance de ces hommes, si savants sur le «passé de l'humanité, qui connaissent à fond *un* ou *deux* «siècles de la Grèce et de Rome, et leur cher dix-huitième «siècle, et qui n'ont sur les rayons de leur bibliothèque (comme «a dit DE MAISTRE en parlant de celle de Voltaire) aucun des «GRANDS LIVRES des destinées humaines.....

«Ton frère, me dis-tu, vient de faire un prodigieux effort; «il a consenti à ouvrir DE MAISTRE; il t'a promis de lire LA-«MENNAIS, et, dans l'intervalle de la loi départementale et du «budget, *qui l'absorbent*, il a consacré quelques instants à «feuilleter Ballanche. C'est beaucoup, et je t'en félicite.....»

Quel ton! Et comme cela a bien l'air d'avoir été écrit de Saint-Sulpice!

V.

APRÈS LA ROBE D'HILDEBRAND, LA JAQUETTE D'ENFANTIN.

Mon Dieu, oui, nous le voyons par les oeuvres de Saint-Simon, par les discours de Bazard, nous le voyons par les actes d'Enfantin, nous le voyons par les institutions d'Auguste Comte, un homme saturé de saint simonisme, et qui lui doit tout, excepté quelques-unes de ses excentricités, le rêve saint-simonien, au point de vue religieux, c'est l'unité, c'est l'omni-pouvoir du sacerdoce transformé, c'est l'absorbtion future de toute pensée individuelle dans le symbole commun, c'est une théocratie sans Dieu, c'est un papisme sans dogmes, c'est, en principe, la destruction absolue de la liberté des âmes!

J'avoue que j'ai été épouvanté de ces doctrines, de ces tendances, quand je les ai connues; j'avoue que tout mon être s'est soulevé contre cette ridicule prétention de remplacer, en la recommençant, cette chose morte ou mourante qu'on appelle la domination des esprits.

Enfant, adolescent, je croyais trouver, chez les novateurs contemporains, et particulièrement chez les saint-simoniens, un point de départ bien simple, qui est celui-ci: Égalité des esprits devant l'infini; nul enrégimentement forcé; nulle contrainte; libre association de ceux qui voudront prier de la même façon, méditer dans la même direction; la cité, la patrie, qui ont leur base uniquement dans l'homme, sont étrangères à ces choses.

Je croyais tout cela, et, en arrivant, plein de confiance, qu'est-ce que je trouve? Des hiérarchiseurs, des dominateurs, des fabricateurs de symboles, des récitateurs de formules consacrées, des imitateurs du sacerdoce égyptien: thibétain ou japonais, un grand Lama et de petits brahmanes, des *confessions secrètes* qui sont *dévoilées*, le régime de la coulpe monacale, des prieurs et des post-prieurs, des gens qui font des conciles pour décider de la verité inconnue par assis et levé des inventeurs de genèses, des jeunes gens de vingt ans qui se font

gravement appeler: MON PÈRE! des disciples hébétés qui croient *à priori*, des hommes de quarante ans qui revêtent solennellement des jaquettes excentriques, des pastiches d'Hildebrand, des singes de Loyola!

Je ne ne sais où m'entraînerait le sentiment qui me domine; je vais citer: cela refroidit; le lecteur appréciera.

Bazard, *Exposition*, 1re année, 2e séance:

«Nous vous avons épargné toutes les douleurs que l'on éprouve «en pénétrant dans l'intimité des ces familles sans foi, sans «croyances, qui, repliées sur elles-mêmes, ne se rattachent «plus à la société que par le lien de l'impôt. Nous n'avons «rien dit de cette époque sanglante ou l'équipage révolté brisa «le gouvernail avant d'en avoir construit un meilleur. Nous «aurions pu vous montrer l'autel profané par la scandaleuse «*concurrence des cultes*, ou renversé par l'athéisme, et les «débris du sceptre dispersés entre mille mains, comme on voit, «après une victoire, les soldats se partager les dépouilles du «vaincu. Mais nous avons pensé que vos esprits, une fois «désenchantés de cette merveille de liberté, au nom de laquelle «tout est permis, sauraient apprécier comme les nôtres, tout «ce qui ressort de cette funeste métaphysique.»

Ailleurs, *Introduction:*

«Nos mœurs philosophiques, aussi bien que nos passions «politiques, nous ont habitués, depuis quelques siècles, à voir «dans un *maître* un tyran, un despote; à établir sur le ter-«rain de la science un système de *souveraineté individuelle*, «constituant la lutte entre toutes les intelligences; chacun pré-«tendant trouver en lui-même le maître et l'élève, au moyen «de la double révélation et de l'action réciproque de la *con-«science* et de la *raison*, divinités mystiques de l'ontologie «moderne.»

Maintenant que mes citations m'ont refroidi, je reviens à la discussion. Les reproches que j'ai adressés aux saint-simoniens, à propos de leurs tendances théocratiques, ils les ont mérités dans le fait. Les scènes de Ménilmontant, et particulièrement cette séance solennelle où Enfantin, en robe de pontife, indiqua à chacun de ses disciples la tâche qui lui était dévolue, en ayant soin de les prévenir cependant «qu'il n'était pas UN DIEU», ont une teinte brahmanique qu'il est impossible d'accepter. Toutefois, je reconnais que l'école n'était pas, il s'en fallait bien, mal intentionnée, et que ses chefs, au fond, avaient plus d'AMOUR, pour employer leur langage, que de désir du COMMANDEMENT. Aussi, quand je m'irrite contre eux, il y a devoir pour moi de le déclarer, c'est contre une direction mauvaise qu'ils

prennent, contre les fautes de leur jugement, et non contre leurs desseins, qui sont presque toujours honorables.

Les saint-simoniens croyaient, pour me servir de leur expression, que l'humanité a un *avenir religieux*, et ils se demandaient, comme Bazard, *Exposition*, 13e séance:

«La religion doit-elle se réduire à une conception, à une «contemplation purement individuelle? Doit-on ne la concevoir que comme une pensée intérieure, isolée dans l'ensemble «des sentiments, dans le système des idées de chacun, sans «influence sur ses actes sociaux, sur sa vie politique; ou bien «cette religion de l'avenir ne doit-elle point se produire, comme «l'expression, comme l'explosion de la pensée collective de «l'humanité, comme la synthèse de toutes ses conceptions, de «toutes ses manières d'être; ne doit-elle pas prendre place dans «l'ordre politique, et le dominer tout entier?»

A ces questions, l'école de saint-simon répondait: Il y a un *avenir religieux unitaire;* il faut créer une religion qui remplace réellement le catholicisme, et qui, meilleure que lui, fasse l'unité comme lui.

Suivant moi, ils se trompaient. La religion tend à se résoudre dans les petites associations libres. Pourquoi leur ai-je dit ma pensée si durement? Eh, mon Dieu! parce que les extrêmes se touchent, parce qu'en demandant l'unité dans la raison, ils ont parfois écrit comme Fréron-Veuillot et comme Patouillet-Gaume demandant l'unité dans autre chose; et cela crispe, d'entendre un écho, même lointain, de Patouillet-Gaume et de Fréron-Veuillot!

Que les dignes saint-simoniens me pardonnent mes vivacités: au fond, c'est à Fréron que tout cela s'adresse.

VI.

DOGME SAINT-SIMONIEN.

Pour Saint-Simon, le dogme métaphysique importait peu: il n'y comprenait pas grand'chose. La philosophie se résumait à ces quatre lignes du NOUVEAU CHRISTIANISME: «Certainement, «tous les chrétiens aspirent à la vie éternelle; mais le seul «moyen de l'obtenir consiste à travailler DANS CETTE VIE à l'accroisement du BIEN-ÊTRE de l'espèce humaine (1)»

---

(1) Les mots soulignés ici sont aussi soulignés dans l'auteur. Les saint-simoniens étaient des *souligneurs* forcenés; leurs livres sont bariolés de caractères divers. M. Émile de Girardin n'est que leur élève à cet égard. (*Note pour délasser le lecteur.*)

En somme, la religion, pour les saint-simoniens, n'était que l'ensemble de l'activité humaine, relié, cimenté par un sentiment de justice. Écoutons Bazard:

«La religion de l'avenir sera plus grande, plus puissante que «toutes celles du passé; elle sera, comme celles qui l'ont pré«cédée, la *synthèse* de toutes les conceptions de l'humanité «et, de plus, de toutes ses manières d'être; non-seulement elle «dominera l'ordre politique, mais l'ordre politique sera, dans «son ensemble, une institution religieuse; car aucun fait ne «doit plus se concevoir *en dehors de Dieu*, ou se développer «*en dehors de la loi;* ajoutons enfin qu'elle embrassera le «monde entier, parce que la loi de Dieu est universelle.»

Ailleurs, Bazard dit qu'il faut «élever tous les hommes, en «leur qualité d'hommes, c'est-à-dire d'êtres *sociaux* ou *reli«gieux*»; et il ajoute: «Ces deux termes, pour nous, sont «synonymes, parce que nous étendons la signification de l'un «et de l'autre.»

Cela, en bon français, veut dire, surtout dans la bouche d'hommes qui ne voyaient Dieu que dans un panthéisme assez vague: la religion, c'est l'ordre, c'est le règne du droit par la loi juste, c'est le régime de la liberté respectant la liberté, c'est la morale humanitaire, c'est la grande, la vraie démocratie, obligeant l'individu comme le corps social.

Toutefois, les saint-simoniens voulaient un peu de métaphysique; ils l'ont fait bien voir à Auguste Comte, qui a quitté leurs rangs précisément à cause de ce brin d'ontologie qu'ils prétendaient conserver.

Voyons donc un peu quelle était cette métaphysique.

J'ai prononcé le mot: un brin d'ontologie. C'est un brin, en effet, un brin si ténu, si fin, qu'on ne sait vraiment pas ce que c'est. Ce sera, si l'on veut, de la philosophie, de la théologie en jeux de mots. Citons seulement quelques traits de la théodicée saint-simonienne.

Sur Dieu,

Bazard dit, *Exposition*, 1re année, 13e séance:

«Les époques critiques ont toujours été irréligieuses.....

«Dès que Dieu cesse d'habiter le cœur de l'homme, toute «moralité aussi s'en retire, car il n'y a de moralité pour lui «qu'autant qu'il se conçoit une destination, et il ne peut s'en «concevoir qu'en Dieu.

A la 7e séance de la 2e année:

«Tout état organique des sociétés humaines est la consé«quence, la représentation d'une CONCEPTION RELIGIEUSE. Si «l'ORDRE social est *successif*, c'est que l'homme ne parvient

«que *successivement* à connaître Dieu et, en DIEU, le p
«nomène de sa propre existence, sa destination, de telle s
«qu'à la rigueur on pourrait dire que l'HOMME EST UN ÊTRE
«LIGIEUX QUI SE DÉVELOPPE.»

Voyons maintenant quel est ce Dieu sans lequel rien ne p aller. Je lis, 2e année, 7e séance:

«DIEU est *un*, DIEU EST TOUT CE QUI EST; tout est en
«tout est par lui, tout est lui. DIEU, L'ÊTRE INFINI; univer
«exprimé dans son UNITÉ VIVANTE et active, c'est l'AMOUR inf
«universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects pri
«paux, comme *esprit* et comme *matière*, ou, ce qui n'est
«l'expression variée de ce double aspect, comme *intellige*
«et comme *force*, comme *sagesse* et comme *beauté*. L'homı
«représentation finie de l'être infini, est comme lui dans
«UNITÉ active, AMOUR; et dans les modes, dans les aspects de
«manifestation, *esprit* et *matière*, *intelligence* et *force*, *sag*
«et *beauté*..... L'esprit et la matière, sur lesquels tant
«discussions se sont engagées et se perpétuent encore, ne s
«donc point deux vérités réelles, deux substances distinc
«mais seulement deux aspects de l'existence, infinie ou fi
«deux abstractions principales à l'aide desquelles nous *analys*
«la vie, nous divisons l'unité pour la comprendre.»

Voilà qui sent fortement le panthéisme, disait-on à Baza il répondait, 2e année, 8e séance:

«Assurément, si ce mot n'avait d'autre sens que celui
«son étymologie, nous ne verrions aucune raison de le rep
«ser: toutefois, même en ce dernier sens, il ne saurait n
«convenir, car il n'exprime point la VIE, il ne présente auc
«idée de DESTINATION pour l'homme, et c'est là surtout ce
«doit exprimer le nom de toute CONCEPTION RELIGIEUSE.»

Je crois que quand on a un dieu aussi vague, il ne p plus servir qu'à la poésie. Enfantin s'en est admirablem servi sous ce rapport, dans sa belle Genèse saint-simonien où je lis ceci:

«Ecoutez!

«J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses m
«veilleuses.

«La Terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait:
«bien-aimé viendra-t-il bientôt?

«Dieu lui disait: Je ne le susciterai pas encore, car tu
«pas un arbre à l'ombre duquel il se repose, pas un ani
«dont la chair ou le lait le nourrisse.....

«Et la terre tournait.

«Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus «grandes que les hautes futaies....

«Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau «vers Dieu, et lui dit: Viendra-t-il bientôt?....»

C'est bien charmant; et dirait-on que cela a été érit par un grand Lama, qui avait l'air de s'adorer lui-même!

VII.

THÉOCRATIE SAINT-SIMONIENNE.

Bazard, 2e année, 9e séance:

«Aujourd'hui, dans les sociétés européennes les plus avan-«cées, on ne comprend guère sous le titre de politique que la «détermination théorique, ou bien encore la pratique de quel-«ques formes gouvernementales, dont l'action est généralement «considérée comme devant se réduire à un résultat à-peu-près «négatif, celui d'empêcher les attentats *violents* envers les per-«sonnes ou les propriétés. Le grand objet, l'objet avoué de la «science politique moderne est de trouver les combinaisons les «plus propres à resserrer dans cette limite l'action des gouver-«nements.»

Le système saint-simonien est bien différent; même auteur, même lieu:

«Pour nous, le SYSTÈME POLITIQUE embrasse L'ORDRE SOCIAL tout «entier; il comprend la détermination du BUT d'activité de la «société, celle des *efforts* nécessaires pour l'atteindre; la DIREC-«TION à donner à ces efforts, soit dans leur *division*, soit dans «leur *combinaison;* le RÈGLEMENT de tous les actes *collectifs* «ou individuels; celui enfin de toutes les RELATIONS des hommes «entre eux, depuis les plus *générales* jusqu'aux plus *particu-«lières.*»

Ainsi voilà qui est clair: *jusqu'aux plus* PARTICULIÈRES. C'est rassurant.

Voici le tableau général de la société:

«La religion ou la morale, la théologie ou la science, le «culte ou l'industrie, tels sont les trois grands aspects de «l'avenir. Les prêtres, les savants, les industriels, voilà la «SOCIÉTÉ.»

Qui dominera tout cela? Lisez:

«De même que le PRÊTRE représente l'UNITÉ DE LA VIE, il re-«présente aussi l'UNITÉ APOSTOLIQUE. Le *savant* et l'*industriel* «sont égaux à ses yeux, car tous deux reçoivent immédiatement «de lui leur mission, leurs inspirations.»

Ainsi, nos actions *les plus particulières* seront réglées, et elles le seront par le sacerdoce. Je le répète, c'est rassurant. Une seule considération peut atténuer des prétentions aussi déraisonnables : c'est que, d'après mon auteur lui-même, la *religion*, c'est la MORALE, la *théologie*, c'est la SCIENCE, et le *culte*, c'est l'INDUSTRIE. J'espère, que quand les choses en seront venues là on n'aura plus rien à craindre de la bonzomanie. Ainsi soit-il.

VIII.

MORALE SAINT-SIMONIENNE.

Je ne me voile point la face pour parler de la *réhabilitation de la chair*. Il y avait longtemps déjà qu'elle était réhabilitée, quand Bazard et Enfantin ont osé formuler ce que tout le monde pensait; et j'affirme que l'épouvantement de notre siècle, dans cette circonstance, est une hypocrisie à laquelle; pour ma part, je ne participerai pas.

Distinguons cependant. Il y a la *réhabilitation de la chair* selon le PÈRE Bazard, et la *réhabilitation de la chair* selon le PÈRE Enfantin.

La première, qui s'impose à toutes les intelligences, se résume à ceci, *Exposition*, 2e année, 7e séance :

« Il est évident que, si l'on doit reconnaître aujourd'hui que « la *chair*, que la matière n'est comme l'*esprit*, qu'un des « aspects, une des manifestations de l'ÊTRE INFINI, de la sub- « stance universelle, on doit reconnaître aussi que ce *dualisme* « disparaît, et avec lui l'*antagonisme* qui s'est perpétué jus- « qu'ici....

« En se développant *matériellement*, l'homme n'accomplit « pas moins une OEUVRE RELIGIEUSE, il ne se rapproche pas moins « de DIEU qu'en se développant *spirituellement*. »

La seconde, que Carnot appelait le *Code de la Promiscuité*, la *Réglementation de l'Adultère*, a été exposée par Enfantin en mille manières, lors des prédications sur et pour le divorce, lors de l'attente de la MÈRE, de la FEMME-PRÊTRE, qui devait donner au monde le *Code de la Pudeur*.. Je ne veux pas trop insister sur ces fantaisies d'une nature riche et ardente, qui voulait essayer de faire entrer dans les moeurs la glorification et l'apothéose du bonheur, de la joie, du luxe, des fêtes, de la galanterie, de l'action sociale de la beauté, de toutes les pompes de ce satan qu'on appelle le plaisir. Il y avait là quelque chose qui, dans une certaine mesure, sera

peut-être vrai un jour, quand la douleur, quand le malheur, quand la résignation, n'auront plus besoin de courtisans. Quelques-uns l'ont pensé, par exemple d'Eichthal, Duveyrier, Michel Chevalier, Laurent, Olinde Rodrigues, Talabot, qui réstèrent avec Enfantin après la scission des *moralistes*, tels que Pierre Leroux, Carnot, Fournel, Cécile Fournel, Jean Reynaud, etc.

Que pensait donc le PÈRE Enfantin? Demandons-le à Bazard, *Discussions qui ont amené la séparation*, etc., page 2:

« Il prétendait que l'intimité entre les sexes, considérée « aujourd'hui comme n'ayant de légitimité, de sainteté, d'élé« vation que dans le mariage, ne devait plus être exclusive « entre les époux; que le supérieur, par exemple (le prêtre ou « la prêtresse), pouvait et devait provoquer et établir cette inti« mité entre lui et ses inférieurs, soit comme moyen de satis« faction pour lui-même, soit dans le but, en déterminant, de « la part des inférieurs, un plus grand attrait pour sa personne, « d'exercer une influence plus directe et plus vive sur leurs « sentiments, leurs pensées, leurs actes, et conséquemment sur « leur progrès.

« Cette conception fut présentée d'abord par Enfantin, et « selon ses expressions, comme la transformation de l'ancien « *Droit du Seigneur*. . . . . »

Cher monsieur Enfantin, voulez-vous? Évitons les seigneurs, aussi bien que les réglements et les hiérarchies, en amour comme en toute autre chose. Groupons-nous, tous égaux, tous frères, tous purs, simples et fiers comme le veut la nature, loin des bonzes et des lamas, sous le drapeau de la loi la moins compliquée qu'il sera possible, et de la liberté la plus étendue qui se puisse imaginer!

CHAPITRE IV.

Pierre Leroux.

Deus ille noster Plato.

(Cicéron.)

Pierre Leroux, *interrompant avec vivacité :* Vous exposez là une doctrine que vous avez développée devant le collége, et qu'il a unanimement réprouvée ; je suis venu ici pour le déclarer, je vais me retirer.

PÈRE ENFANTIN : Voilà l'homme (*montrant Pierre Leroux*) qui représente le mieux la vertu.

(*Séances de la religion saint-simonienne, discussions sur le mariage.*)



Je me promenais seul, un jour d'été, dans le parc de Saint-James, à Londres. Dans une allée longue et étroite, qui est du côté de Westminster, je vis venir de mon côté un homme qu'il me sembla reconnaître. Il était de haute taille, gros, presque trapu, aux épaules platoniciennes, à la nuque grasse et épaisse. Ses longs cheveux grisonnants et sa barbe mal peignée dénotaient l'homme dépourvu des soins de l'extérieur. Il était vêtu presque misérablement. Sa vaste redingote, en forme de sac, portait les traces de la vétusté et presque de l'indigence.

C'était bien lui, c'était Pierre Leroux. Il allait, mélancolique et solitaire, marmotant quelque grande pensée, quelque noble inspiration, peut-être quelques douces plaintes, comme en peut faire une des plus bienveillantes natures qu'ait jamais produites l'humanité.

Je n'avais jamais eu de relations avec le grand philosophe; je ne crus pas devoir l'aborder; mais, au moment où je passais à côté de lui, au moment où je le saluais intérieurement de l'esprit et du cœur, comme je fais toujours aux personnes sublimes et saintes, il tourna les yeux vers moi, et reconnaissant que j'étais français (cela se reconnait facilement à Londres) il me fit un signe de main, accompagné d'un sourire plein de bonté, comme pour saluer en moi la chère patrie.

Une grande envie me prit, d'aller toucher cette main qui a écrit des choses immortelles; mais comme je n'aime pas les *reconnaissances* ni les déclinaisons de nom, je résistai à mon dé-

sir, et je m'éloignai, profondément ému de voir ce puissant penseur, cet homme si aimant et si pacifique, dans la pauvreté et dans l'abandon.



L'espace me manque pour apprécier Pierre Leroux dans l'ensemble de son oeuvre, comme philosophe et comme socialiste. Je ne puis même donner une idée complète de ses théories religieuses. N'ayant que quelques pages à lui consacrer, il faut que je me borne à l'indication de ses tendances et de ses idées les plus fondamentales.



Je caractériserais volontiers le génie de Pierre Leroux par une comparaison: c'est un autre Leibnitz au XIXe siècle, moins les sciences mathématiques, plus les sciences sociales. Il a de Leibnitz la prodigieuse lecture, l'universalité philosophique; il en a également le peu de rigueur au point de vue des conséquences pratiques et des conclusions. Ces deux rares éruditions ont même encore cela de commun, qu'elles ne sont pas toujours d'une grande sûreté. Enfin, il semble que ce qui domine, chez l'un et chez l'autre de ces deux hommes illustres, c'est une sorte de tendance théologique, qui en fait comme deux prêtres dans le laïcat.

Mais, laissons cette comparaison, que je le sens, est inexacte à bien des égards, et par laquelle j'ai voulu seulement donner une ouverture première sur mon philosophe, et tâchons de caractériser l'esprit de son oeuvre elle-même.

Dans la spéculation, Pierre Leroux se distingue par l'alliance de la raison et du sentiment. Ce n'est pas un penseur d'un esprit exact, qui pèse et juge; en tout, il sacrifie considérablement à l'enthousiasme. Il a ouvert son âme à ce sujet lorsque, dans son livre contre l'école de M. Cousin, *Réfutation de l'éclectisme*, il a déclaré que «la philosophie, dans son opinion, «participe à la fois de l'*art* ou du *sentiment* et de la *science* «ou de l'*inspiration*.»

Le secret de son génie, qu'on a généralement trouvé confus et trop peu logique, est dans ce mot.

Dans la pratique, en politique, en socialisme, en religion, en tout, la tendance de Pierre Leroux a été de marier la Fraternité à la Liberté individuelle, l'idée communautaire et organisatrice à l'idée du droit des personnes. Il a déployé, pour

opérer théoriquement cette alliance, des ressources infinies de science, de sensibilité, de style; malheureusement, les applications, les résultats catégoriques, ne l'ont jamais suffisamment préoccupé, et c'est par là, par ce côté faible, que son terrible adversaire, Proudhon, est entré dans son riche domaine, et, d'une main impitoyable, y a mis tout sens dessus dessous. Mais Proudhon a été, en cela, bien injuste: il a frappé l'un de ses maîtres, l'un de ses inspirateurs; il a essayé de ridiculiser un grand homme, avec lequel la postérité, pourrait bien quelque jour le contraindre à fraterniser, dans le même panthéon, comme elle a fait à Voltaire et à Rousseau.



Si, dans ses théories, Pierre Leroux a fait leurs parts respectives à la raison et au sentiment, à l'individualisme et au communautarisme, si, par conséquent, sa doctrine est une sorte d'éclectisme entre le mysticisme et le rationalisme pur, d'un côté, et la Fraternité et la Liberté, de l'autre, il faut ajouter que ce qui domine chez lui, c'est la faculté sentimentale, la faculté aimante, unifiante. Il est véritablement, en ce siècle, la voix de l'amour humain. C'est lui qui a jeté dans le monde des esprits, ou du moins qui a donné leur sens nouveau et leur popularité pleine d'avenir, à une foule de mots qui sont des révélations: l'Humanité, la Solidarité, l'Idée Sociale, etc., etc. Il a incarné en lui, mieux qu'il n'avait été fait encore, cet humanitarisme qui, depuis la révolution française, était à l'état latent dans le mouvement de la génération nouvelle, et à l'état incomplet encore dans les écoles des novateurs tels que Fourier et Saint-Simon.

Nul n'a aimé les hommes, pas plus dans l'histoire que dans la réalité actuelle, comme a fait ce philosophe de la bonté. Cela est si vrai, que j'ai vainement cherché dans ses livres cet exclusivisme passioné et parfois amer contre telle ou telle ère, contre telle ou telle personalité historique. Le sentiment de «l'Homme-Humanité», comme il s'exprime, est si profond chez ce noble cœur, que sa tendresse ne se dément jamais dans ses études sur le passé, et qu'il a besoin, en quelque sorte, de pardonner quand il ne bénit pas.

Chose considérable! Il ne résulte pas chez lui de cette tendance, comme il arrive chez une foule de petits penseurs superficiels de notre époque, un optimisme lâche et inintelligent. Il a les haines intellectuelles bien vigoureuses; il l'a suffisamment montré dans sa lutte contre l'école démoralisante de M.

Cousin; mais il conserve toujours dans ses appréciations un fond de bienveillance, et il ne lui arrive jamais, comme cela est arrivé à Proudhon, par exemple, à l'égard de Rousseau et de plusieurs personnages de la Révolution, d'insulter à une vertu relative, à une belle oeuvre partielle. Il est tolérant d'une tolérance profondément éclairée, et juste d'une justice merveilleusement impartiale, comme doit l'être, en effet, un génie qui voit les choses jusqu'au bout et jusqu'en haut, comme doit l'être un cœur assez large pour battre à l'unisson du cœur de l'Humanité, telle qu'elle se manifeste dans l'ensemble de ses générations.



Voyons, d'abord, ce que croit Pierre Leroux sur les choses qui regardent la religion; nous verrons ensuite comment il conçoit l'organisation du culte.

La religion, pour Pierre Leroux, n'est pas la relation du monde d'ici-bas à un monde, à une vie de là-haut. La religion qu'il veut, c'est la *religation des hommes* par le sentiment des grandes choses humaines, c'est la fusion des pensées individuelles sur un terrain commun d'aspirations semblables vers la justice, l'égalité, la bonté. Il écarte les religions révélées; mais il croit à une religion humanitaire, pour l'institution de laquelle on procéderait par la raison, en dehors de toute mystification révélationiste, comme ont procédé Carondas, Zaleucus et Confucius.

On comprend que, d'après cette donnée, la religion c'est la vie sociale elle-même dans toutes ses manifestations. Synthétiser les résultats les plus élevés de la *science naturelle:* voilà le dogme. Sanctifier tous les *actes* importants de l'homme: voilà le culte.

En résumé, il y a deux tendances dans la philosophie moderne. L'une, est représentée par Bayle, Voltaire et, en général, par tout le XVIIIe siècle: elle consiste à isoler les esprits dans une sorte de scepticisme; l'autre, est représentée par Spinosa, Rousseau, les révolutionnaires de l'école de Robespierre, les théophilantropes: elle consiste à essayer de provoquer une Unité nouvelle dans la pensée, à défaut des vieilles croyances éteintes. Pierre Leroux partage cette seconde tendance. Il appelle l'autre, la tendance individualisante, une sorte d'*athéisme moral*, qu'il regarde comme aussi dangereux intellectuellement, que peut l'être, dans les choses politiques et économiques, la théorie de la Liberté poussée jusqu'au paradoxal Laissez faire,

autrement dit l'*athéisme social.* On voit que cette idée est prise toute entière de l'école de Saint-Simon.

Ainsi, le sens fondamental de la religion de Pierre Leroux, c'est de nier l'individualisation des esprits, et de vouloir, au contraire, contribuer à leur unification.

Je le répète, cette unification des âmes humaines n'aura pas pour objet un théologisme nouveau; elle aboutira à l'humanisme, à la consécration des choses qui sont à la portée de l'homme.

Pierre Leroux éclaire lui même sa pensée en déclarant que ce qu'il rêve, c'est ce que voulait Robespierre, lorsqu'il disait, le 8 thermidor, la veille de sa chûte:

«Il faut élever à la hauteur d'une religion cet amour sacré «de la patrie et cet amour plus sublime et plus saint de l'hu-«manité, sans lequel une révolution n'est qu'un crime éclatant «qui détruit un autre crime.»

Sanctifier la vie de l'individu et le régime social, en vue de rendre les hommes meilleurs et plus heureux: c'est le résumé de toutes ces grandes aspirations, qui se trouvent non seulement chez Pierre Leroux, mais chez tous les penseurs libres du siècle. On verra une application frappante de cette tendance chez M. Auguste Comte, qui n'est, en somme, que Pierre Leroux, purgé de ce qui, en son *naturalisme*, lui reste encore d'ontologie ou de métaphysique trans-sensible.

Qu'est-ce donc qui lui reste encore d'ontologie? Le voici.

Sur Dieu:

Pierre Leroux paraît s'être arrêté à une sorte de panthéisme matérialiste et trinitaire. Il manque totalement de rigueur sur ce point. Il se noie dans les mots. Au livre VI de l'*Humanité*, il insiste sur un Dieu immanent dans l'univers, «immanent et non séparé», dont il dit «Notre père qui est partout», et auquel il attribue l'idée de trinité, en développant cette théorie, que la grande âme du monde est un fluide unique en substance, lequel se manifeste sous le triple aspect de la lumière, de la chaleur et de l'électricité.

Ce sont ces sortes de jeux de mots qui ont conduit M. Pierre Leroux à ces célèbres conclusions triadiques, qu'il a formulées parfois avec une certitude assez bizarre, par exemple lorsqu'il dit, dans la *Réfutation de l'éclectisme:* «La Trinité est philosophiquement vraie.»

La notion de trinité est aussi appliquée par lui à l'âme humaine, parce que l'âme humaine est sensation-sentiment-connaissance.

Je le répète, ce sont là des jeux de mots, dont la pensée contemporaine est déjà bien loin.

Quant à la destinée de l'âme, Pierre Leroux se distingue de tous les métempsycosistes actuels. Il ne veut pas, comme Jean Reynaud, comme Pelletan et les autres, que nos esprits voyagent de sphère en sphère; il aime trop sa chère Humanité pour la quitter ainsi, pour lui être infidèle. Dans plusieurs chapitres du livre de l'*Humanité*, il s'efforce de prouver la métempsycose pythagoricienne, la métempsycose déterminée, d'homme à homme. Je lis, à peu près textuellement, au chapitre XII:

«Un enfant va naître; pourquoi refuseriez-vous au créateur «le pouvoir de faire renaître dans cet enfant un homme ayant «déjà vécu antérieurement?

«Cette résurrection est-elle donc impossible à celui qui peut «donner la vie? Celui qui peut faire naître ne peut-il pas «faire renaitre? . . . . »

Sur ce sujet, Pierre Leroux déploie toute son érudition, et il dit des choses si curieuses et si touchantes, que, tout en ne croyant pas précisément au *circulus*, en ce qui touche la métempsycose, je me rappelle que, dans le temps, j'avais une incroyable envie d'y entrer, dans ce *circulus!*



Voilà la philosophie religieuse de Pierre Leroux: comment en comprend-il maintenant la réduction à l'état de culte?

Entend-il former une secte particulière? Nullement. A cet égard, il s'est expliqué en termes exprès dans son éloquent opuscule, intitulé: *D'une Religion nationale.* Cet opuscule conclut à une religion d'État.

Suivant l'auteur, qui diffère complètement en cela des tendances anglo-saxonnes, le *secticisme* est un état anormal. Il n'admet la concurrence des sectes que pendant les époques critiques, comme celle que nous traversons. En principe, il y est très opposé. La création de l'Unité religieuse est même, on peut le dire, une de ses idées pivotales, une de ses idées fixes.

«Il est bien évident, dit-il (ch. XIV. *De la Religion nationale*), que le principe actuellement régnant de la liberté «des cultes n'a qu'une valeur temporaire, et qu'il est incompatible avec un État bien organisé.»

Au chapitre XV du même ouvrage:

«Un culte national, des cérémonies publiques commandées «par le souverain; l'unité, pas de sectes; et puis l'individu «libre au milieu de ce culte auquel il contribue lui-même «comme membre du souverain: voilà une pensée nette, sans «ambiguité, sans ténèbres.»

Pour ce qui est d'être clair, c'est clair on ne peut plus, je l'avoue; la question est de savoir si c'est juste.

Je sais bien que le culte national, tel que l'imagine Pierre Leroux, sera extrêmement simple et rationel; je comprends qu'il sera difficile à un homme de refuser de prendre part à des actes, à des cérémonies, qui porteront le caractère de la plus large moralité, qui se baseront sur les idées humanitaires les plus incontestables; mais enfin, suffira-t-il bien que l'individu soit libre de penser, au milieu de l'orthodoxie, et ne convient-il pas qu'il ait le droit de s'associer, pour des pratiques spéciales, à ceux qui penseront comme lui? Pierre Leroux me semble avoir touché cette question dans un sens bien absolutiste.

Il y a plus. L'individu, bien loin de pouvoir former des associations indépendantes, ne sera même pas libre personellement de s'abstenir du culte établi. Pierre Leroux distingue bien avec soin, sans doute, le *domaine individuel* et le *domaine collectif;* mais à quoi se réduira le *domaine individuel,* je le demande, quand je l'aurai parqué dans la citation suivante?

«S'il entre dans la volonté nationale d'avoir dans toute ville «et dans toute bourgade un représentant de la science et de «la moralité, chargé d'instruire et de moraliser le peuple, quel «citoyen aura à se plaindre, quand même, ce que je ne sup«pose pas, la loi *l'obligerait* à aller écouter, certains jours de «fête, un orateur du peuple, *comme la loi l'oblige aujourd'hui «au service de la garde nationale?*»

Je le répète, M. Leroux a résolu bien absolutivement deux questions qui ne sont pas encore suffisamment mûres, et qui étaient plus loin encore de l'être en 1836 ou 1838: *Identification de la religion et de la philosophie*, et *identification du sacerdoce et de l'État.*

D'après ses prémisses, Pierre Leroux doit nier la liberté d'enseignement; il la nie. Je choisis, entre vingt autres, ce passage de la *Religion nationale*, chapitre X:

«Ainsi donc, omnipotence de la société sur l'éducation des «mineurs, mais liberté individuelle de penser et de croire pour «l'homme devenu majeur. Sur ce point capital, notre distinc«tion du domaine social et du domaine privé résout le problème «tel que nous l'avons posé: une société complète, un homme «complet.»

Pierre Leroux a indiqué en plusieurs endroits, notamment dans le livre de la *Religion nationale*, que j'ai déjà cité plusieurs fois, et dans son *Projet de Constitution* de 1848, comment il conçoit ce grand culte national qu'il veut substi-

tuer à ce qui est. Le défaut d'espace ne me permet d'en mentionner ici que les bases fondamentales.

L'idée de culte suppose trois choses: un enseignement, un sacerdoce quelconque et des cérémonies. Voici comment Pierre Leroux a entendu ces trois côtés de la question.

L'enseignement, *Religion nationale*, chapitre VIII:

« 1° Ce que l'on a appelé Assemblée constituante, Convention, Chambre des députés, serait un concile; 2° les sciences réunies aujourd'hui à l'Institut, sans lien commun et sans conclusions, deviendraient des dogmes qui engendreraient de soi un pouvoir éducateur..... »

Le Sacerdoce.

Pierre Leroux, on le conçoit, élimine la vieille idée du sacerdoce, *lien* entre la terre et le ciel inconnu. Il l'élimine formellement par des formules qui sont célèbres:

« *La société de l'avenir sera à la fois pape et empereur.*

« *Dans la société de l'avenir, chaque homme sera à la fois son pape et son empereur.* »

Le sacerdoce de Pierre Leroux est tout simplement un pouvoir éducateur, un corps enseignant, dont les membres sont fonctionnaires de l'état au même titre que les membres du corps judiciaire. Du reste, ils n'auront rien de plus sacré que les autres citoyens; ils seront, comme il dit, *primi inter pares.*

Venons enfin aux pratiques.

Elles sont de deux ordres: fêtes publiques, solennités nationales; puis, cérémonies qui consacrent les actes importants de la vie individuelle.

Pour les fêtes publiques, on en trouve quelque notion dans la *Constitution de* 1848; je ne puis y insister.

Les cérémonies du culte proprement dit, du culte qui se rapporte à la vie individuelle, seront les cérémonies civiles transformées et mises en rapport « avec la foi générale de l'humanité en ce temps. » Je lis, *Religion nationale*, chapitre XIII:

« Je suppose que la vérité religieuse, la foi, l'enthousiasme, la poésie, la science, aient pris la place de l'ignorance et de l'athéisme auprès du berceau, du lit nuptial et de la tombe, ET QUE LA MUNICIPALITÉ SOIT DEVENUE CE QU'ELLE DEVAIT ÊTRE, UN LIEU AUGUSTE, UN TEMPLE..... »

Je laisse le lecteur sous l'impression de cette dernière idée: je la crois très juste. Il faut que nos communes deviennent de petites oasis, riches, heureuses, des alvéoles charmantes de la grande patrie. Puis, il faut encore que nos mairies soient les lieux sacrés des municipalités transformées. Le jour où nous en serons là, nous aurons fait un immense chemin.

CHAPITRE V.

M. Jean Reynaud.

Je vends la vie parfaite, la vie sainte et vénérable; qui veut l'acheter? Qui veut être au dessus de l'homme? Qui veut connaître l'harmonie de l'univers et revivre après sa mort?
(Pythagore dans LUCIEN, les *Sectes à l'encan.*)

M. Jean Reynaud est, dit-on, un riche philosophe qui vit loin de la foule, dans la simplicité.

Il ne s'est montré au public qu'en de rares circonstances, et toujours dans une demi-clarté qui a nui à sa renommée, en lui donnant une physionomie indécise, quoique originale.

Du temps de Louis-Philippe, M. Reynaud fonda de concert avec Pierre Leroux, la grande oeuvre de l'*Encyclopédie nouvelle*, qui est restée inachevée. Les articles signés de son nom furent très remarqués pour l'élévation des idées et la gravité du style, mais ils dénotaient un génie un peu flasque et un talent monotone.

En 1848, Jean Reynaud fut l'âme et la plume du ministère Carnot. Nommé représentant du peuple, il fut de ceux qui, après Juin, soutinrent la politique du général Cavaignac.

Rentré dans la solitude à la fin de l'Assemblée constituante, il se remit à ses travaux d'érudition, de science et de philosophie; on n'avait pas entendu parler de Jean Reynaud depuis cinq ans, lorsque, l'été dernier, les journaux annoncèrent un livre de lui, sous ce titre: *Philosophie religieuse, Terre et Ciel.*

Ce livre, *Terre et Ciel*, lu généralement par tout ce qui pense à Paris, a été apprécié très diversement. Avant de la connaître, j'en avais entendu porter les jugements les plus opposés. Ceux-ci me disaient que c'était une philosophie neuve et admirable. Tout à côté, on m'affirmait qu'il n'y fallait chercher qu'une oeuvre savante, mais faible d'idées. Les jeunes gens me vantaient l'éclat du style; les vieux reprochaient au philosophe d'être un peu nuageux. Les uns voulaient que ce fût un ouvrage de progrès, les autres, un ouvrage de réaction.

Enfin, je me décidai à lire le livre moi-même, et à me former un jugement d'après mes propres impressions.

Terre et Ciel se compose de 400 pages écrites avec une

élégance continue, dont il n'y a pas beaucoup d'exemples parmi les ouvrages de philosophie. M. Jean Reynaud est certainement un écrivain de grand mérite. Sa prose ample, nombreuse, poétique, un peu tendue, me semble n'être pas sans quelque analogie, quoique dans un ordre différent, avec celle de M. Edgard Quinet. Si je traçais un tableau des styles contemporains, j'inscrirais leurs deux noms l'un à côté de l'autre.

Il y a des endroits délicieux dans *Terre et Ciel*. Que l'on veuille bien me permettre quelques citations.

«L'année est une palingénésie perpétuelle. Le peuple des «végétaux, cette enveloppe vivante de notre globe, à laquelle «nous sommes si intimement liés par toutes nos habitudes et «par tous nos sens, est, par sa stricte obéissance à l'ordre «périodique des saisons, dans un état incessant de variation. «Avec elle varient nos intérêts, nos occupations, nos plaisirs. «Tantôt le temps des fleurs, tantôt celui des puissantes ver«dures, tantôt celui des fruits; l'hiver même a sa grandeur, «lorsque, la campagne sévèrement couverte de son linceul blanc, «les fleuves silencieux et immobiles, les arbres élevant au-dessus «de la neige leurs fines ramures, chargées quelquefois des plus «éblouissantes broderies, le ciel, lui-même, devenu plus austère «jusque dans ses splendeurs, on dirait que la terre s'est mo«mentanément dépeuplée et que la nature est dans une heure «de sommeil et de recueillement.»

Ailleurs:

«Profitons, si vous le voulez, pour reprendre notre entre«tien, de la tranquillité de cette belle nuit. Elle semble faite «pour le favoriser. La terre a disparu dans l'ombre, et nous «n'apercevons plus autour de nous que les flambeaux du fir«mament. Les poètes nous parlent des voiles que la nuit étend «dans le ciel: n'est-ce pas la nuit, au contraire qui enlève «ceux dont le ciel demeure couvert pendant le jour?»

Plus bas:

«Ce qui m'y touche le plus (dans l'aspect du ciel étoilé), «ce n'est pas l'éclat de ces masses puissantes, ni les prodigieu«ses distances qui les séparent l'une de l'autre, ni leur entas«sement, ni les durées incomparables de leurs révolutions, ni «même la merveille de ces pâles nébuleuses, suspendues dans «les déserts de l'abîme et dont chaque poussière est un monde, «c'est la présence des âmes que réunissent autour d'eux ces «innombrables foyers. Je ne puis distinguer les populations, «mais je vois les fanaux qui les rallient, et j'admire que les «rayons que nous percevons ici soient aussi les rayons qui «éclairent tous ces frères célestes. Nous respirons tous ensemble

«dans la même lumière. Les scintillements des étoiles me sont «comme une image des regards qui se croisent de toutes parts «dans l'espace, et dont les plus clairvoyants descendent vrai-«semblablement jusqu'à nous et nous observent. Grâce aux «révélations de la nuit, nous sommes en mesure de comprendre «au juste où nous sommes: l'immensité s'anime, et, sous la «figure des astres, nous découvrons l'auguste assemblée des «créatures assises en cercle, sous nos yeux, sur les gradins «infinis de l'amphithéâtre de l'Univers.»

Voilà, tous le reconnaîtront, de la grande poésie, et, certes, Platon la signerait des deux mains.

J'en pourrais dire autant de la philosophie de Jean Reynaud: Platon la signerait.

C'est, en effet, une tête platonicienne que ce Jean Reynaud. Hardiesse des conceptions, tempérée par le respect des croyances établies, poétisation de la science, brillant des hypothèses, absence de logique dans les déductions, lucidité relative du style, éclat des images trop souvent prises pour des raisons démonstratives, rationalité vague dans la sentimentalité débordante: rien ne lui manque pour avoir le droit de s'aller asseoir, aux pieds du maître divin, dans les jardins d'Académus.

Jean Reynaud a entrepris une tâche bien singulière: il veut expulser du christianisme l'esprit d'Aristote qui s'y est implanté vers la fin de la période du moyen-âge, et substituer à cet esprit méticuleux, étroit, immobiliste, l'esprit platonicien qui a inspiré les pères, les docteurs et les conciles chrétiens dans l'église primitive. Dans la pensée du philosophe, il y aurait un lien assez étroit entre le tempérament platonicien et le tempérament gaulois, car, outre la philosophie de Platon, il s'appuie aussi sur ce qu'il appelle le vieil esprit de la Gaule; en sorte que, M. Jean Reynaud se présente à nous appuyé, d'un côté, sur le bras d'un académicien grec, et, de l'autre, sur le bras d'un vieux Druide. Salut à la triade vaporeuse!

Pour mieux expliquer ses idées, l'auteur de *Terre et Ciel* a établi un dialogue dont le premier interlocuteur est un philosophe, représentant Jean Reynaud et, dans sa personne, la triple alliance du platonisme, du druidisme et de l'esprit moderne, et dont le second interlocuteur est un théologien, qui représente l'immobilisme christiano-tridentino-péripatéticien, et qui, parfaitement assuré d'avoir toute la vérité dans sa manche, tout le droit dans son capuce, et le germe de tous les triomphes dans son scapulaire, affirme incessament que Rome a eu raison, que Rome a raison, que Rome aura raison et, bref, qu'aujourd'hui, comme hier, la prophétie du poète est véritable:

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

A ce théologien peu modeste, et surtout peu conciliant, le bon et doux fils de Platon et des Druides fait observer que l'esprit moderne a absolument besoin d'un peu de progrès dans les constitutions religieuses; il lui démontre que le système du moyen-âge est usé pour jamais; il l'objurgue avec tendresse, pour l'engager à condescendre en quelque façon aux nécessités morales et intellectuelles de l'époque: «Persévérez, lui dit-il, «dans la raideur de votre résistance, et vous périrez justement «par où a toujours failli ce superbe génie de Rome que vous «exaltez, par la dureté du cœur.»

Peine inutile! le théologien n'entend ni à *hue* ni à *dia*, et Jean Reynaud en est pour ses quatre cents belles pages de prose française, sans compter une gracieuse petite inscription de son livre à l'index de la sainte inquisition romaine, dont il va infailliblement recevoir communication, par les journaux, dans le courant du prochain été:

Tu regere imperio populos, Romane, memento!

Quelle est donc cette doctrine nouvelle que le philosophe Jean Reynaud veut insinuer dans le symbole si peu élastique du théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille?

Il y a vraiment d'admirables choses dans *Terre et Ciel.* La lecture de cet ouvrage rehausse l'esprit, et parfois, le transporte. Le chapitre intitulé: *La Terre*, contient particulièrement, tant au point de vue de la science qu'au point de vue de la métaphysique, des idées, des aperçus tout-à-fait splendides. Quant à moi, puisque les nécessités de mon sujet m'ont forcé à passer par-dessus les prescriptions relatives au détestable *ego*, que Pascal a stigmatisé en disant: «le moi est haïssable», je veux bénéficier ici de la licence que j'ai prise, et remercier personnellement mon auteur de la fête de cœur et d'esprit que son livre m'a donnée. Non, depuis longtemps, je n'avais fait de lecture qui m'eût ouvert de si larges horizons, qui m'eût bercé dans des rêves si magnifiques, qui eût imprimé à mon âme des élans aussi grandioses. En vous suivant dans les hauteurs de votre pensée, noble philosophe, j'ai eu de ces visions magiques que le talent supérieur peut seul découvrir aux yeux de l'intelligence, et j'ai senti en moi de ces ardeurs profondes que l'on ne saurait éprouver qu'en approchant des puissantes lueurs.

Ce qui distingue l'auteur de *Terre et Ciel* de tous nos au-

tres mystiques, c'est le caractère astronomique de sa théologie et de sa philosophie; c'est le sentiment extraordinaire qu'il a de la grande nature, du grand Cosmos universel. Je l'appellerais volontiers le Humboldt du monde mystique. Son dieu nous apparaît revêtu d'un manteau d'étoiles, tenant à la main le globe du soleil, et lui, prêtre de ce dieu étincelant, il s'offre à nous comme une âme sainte qui a voyagé à travers les plaines infinies de l'espace, écouté, dans les profondeurs de l'abîme cosmique, le bruit du roulement des sphères, et qui, maintenant, nous apportant des nouvelles des cieux étoilés, annonce la Parole, comme le législateur antique, avec un signe rayonnant sur le front.

Jean Reynaud a senti mieux que personne que, pour détruire les fausses notions théologiques, il importe souverainement, et avant tout, de détruire les fausses notions, les préjugés cosmogoniques et astronomiques. C'est là, en effet, un *sursùm corda* essentiel. Il faut jeter de l'air dans l'univers fermé des théologiens du moyen-âge, il faut reculer les cieux, grossir le soleil et les étoiles, rapetisser la terre comme il convient, pour avoir raison du *Deus ex machinâ* des cosmogonies enfantines. Je mets en fait que le *Micromégas* de Voltaire est la meilleure des introductions à la philosophie. M, Reynaud l'a parfaitement compris: *Terre et Ciel* est un autre *Micromégas*, tel que pouvait le concevoir et l'écrire un penseur de notre temps, un penseur sur l'âme duquel a passé le souffle sérieux du XIXe siècle.

«Le moyen-âge, s'écrie-t-il, a pu se contenter de cette terre: «inexplorée, perdue dans le vague, sans autres bornes appa«rentes qu'un océan inconnu, pleine de fables et de mystères, «elle se présentait alors aux imaginations comme une sorte d'im«mensité. Mais pour nous, aujourd'hui, qu'est-ce que la terre? «un globe que nous roulons pour ainsi dire entre nos mains, «sur lequel notre compas se promène à volonté, dont nous «avons presque épuisé tout le détail, qui, disproportionné dès «à présent à l'ambition de nos voyageurs, ne sera bientôt plus «qu'un jouet pour les touristes, hors duquel, en un mot, «notre esprit, jaloux de découvertes, brûle à chaque instant «de s'élancer pour aller courir les profondeurs du Ciel. Con«sidérons cette chétive machine, et considérons en même temps, «si nous le pouvons, la majesté de Dieu: jugerons-nous qu'un «objet qui nous paraît à peine digne de nous, soit fait pour «concentrer et rassasier les regards de l'être infini? croirons«nous qu'un tel ouvrage soit assez magnifique pour avoir occupé «à lui seul, de toute éternité, la pensée du Créateur, et déter-

«miné par son attrait cette suprême puissance à sortir de son «repos?... Si la terre est si peu de chose pour nous, qu'est-«ce donc pour lui! Dieu, restreint au gouvernement de la «terre, c'est Dieu dépouillé des sublimes vêtements dans les-«quels il lui a plu d'envelopper de tout temps, par la création «de l'Univers, son ineffable splendeur; c'est Dieu mis en con-«templation devant un grain de poussière tombé un jour de «ses mains au milieu des vides infinis; c'est Dieu lésé, j'ose «le dire, dans son caractère infini de créateur, et, comme «chez les idolâtres, façonné arbitrairement à la mesure de «l'homme.»

Il n'est pas besoin de développer les conséquences de cette large conception de l'Univers. Tous les manitous fabriqués à notre taille sont ruinés, tous les dogmatismes construits dans l'hypothèse du Ciel-Tente, du Soleil-Grand-Lumignon, de la Lune-Petit-Lumignon, de Jupiter en robe rouge et en manteau bleu, très exclusivement occupé de Monsieur et de Madame Lot de Sodôme, de madame Tamar, qui tend des piéges à la vertu de son beau-père, de mademoiselle la Sunamite, qui réchauffe les pieds des vieux, et de mesdemoiselles Oolla et Ooliba, qui mènent une vie d'enfer; tous ces dogmatismes dis-je, s'écroulent et s'évanouissent en fumée; il n'en reste plus rien, si ce n'est peut-être, comme un avertissement éternel à nos contemporains et à la postérité, le souvenir des violences et des crimes que ces ignominieuses horreurs ont causés dans le monde.

Hâtons-nous de dire cependant que M. Jean Reynaud, tout en chantant avec nous le *Sursùm corda* de *Micromégas*, ni ne partage nos tendances, ni n'adopte nos doctrines exclusivement rationalistes et positivistes. Il se détache formellement du rationalisme français tel que l'a formulé le XVIIIe siècle, tel qu'il s'est incarné dans les faits lors de la grande révolution. La première page de *Terre et Ciel* a pour but de repousser la méthode voltairienne «qui a maintenant vieilli, et dont l'emploi présente des dangers.» Ainsi, *tu quoque fili mi!* Vous aussi, Monsieur, la raison vous fait peur quand elle se présente armée de toutes pièces; vous aussi vous donnez votre chiquenaude platonicienne et saint-simonienne à Voltaire, à Diderot!

Ah! Monsieur, que je déplore l'influence de la réaction universelle sur une intelligence telle que la vôtre, que je regrette l'illusion fatale que vous partagez avec tant d'autres grands esprits, sur «les conséquences redoutables», comme vous dites, des théories du siècle dernier. Quelles sont donc ces conséquences redoutables, je vous prie? Dans les résultats produits

jusqu'à présent par ces théories, voyez-vous le germe de l'avenir terrible que vous redoutez? Les fils de Voltaire ont-ils moins d'esprit de justice, moins de moralité, plus de propention au vice et au crime, que les fils des Croisés? Les masses populaires qu'ont prêchées Condorcet, Camille Desmoulins, Danton, ne valent-elles pas les masses populaires que prêchaient, au xve et au xvie siècle, les Jean Petit, les Menot, les Olivier Maillard? Croyez-vous que le régime moral du Code, l'oeuvre des juristes philosophes de 89, soit inférieur au régime moral sous lequel on jugeait les causes en citant la Somme de saint Thomas et le Maître des Sentences? Est-ce à vous qu'il faut apprendre que mieux valait, au dernier siècle, remettre la direction du genre humain au vieux patriarche de Ferney, que de la laisser à l'abbé Dubois et à l'abbé Desfontaines? Est-ce que vous ne savez pas, aussi bien et mieux que moi, que c'est un abominable mensonge de de Maistre et de ses singes, d'avoir dit que la raison nous a démoralisés? Comment donc se fait-il que, par je ne sais quelles concessions timides, vous sembliez autoriser ce mensonge?

M. Jean Reynaud, croyant donc «qu'il n'est plus permis» de suivre la voie rationaliste, telle qu'elle fut suivie au siècle de Diderot et de Voltaire, et telle encore qu'elle vient d'être embrassée, dans le monde philosophique allemand, par la grande école de Louis Feuerbach, M. Jean Reynaud, dis-je, essaie de démolir l'erreur par un système nouveau.

Examinons un peu ce système.

D'abord, M. Reynaud n'est nullement d'avis de faire table rase des imaginations théologiques. Il ne veut pas du tout mettre le pied sur cette fourmillière d'étrangetés cocasses; bien au contraire, il les traite, il en parle, il s'en explique avec une révérence infinie. Loin d'adopter la sévère opinion du marquis d'Argens, de Barbeyrac et autres érudits, sur les Pères de l'Église, il se trouve très heureux quand il peut s'appuyer sur les idées de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Thomas, de saint Bernard. Dans un endroit où il veut démontrer que les peines de l'Enfer ne sauraient être éternelles, il essaie très sérieusement de faire voir que les Pères du deuxième concile de Constantinople, de Florence et de Trente, n'ont pas été aussi méchants à cet égard qu'on le croit généralement. Quel bonheur, en vérité!

M. Reynaud a une dévotion singulière aux conciles: il en fait la philosophie. Il semble admirer les grand efforts spéculatifs de l'esprit humain à Nicée, où l'on décida, que les deux premiers *Eons* sont égaux; à Constantinople, où le troisième *Eon*

fut mis de science certaine au rang des deux autres; à Éphèse, où il fut décrété «que le Médiateur ne forme qu'une seule personne, le fils de l'homme s'unissant en lui au Fils de Dieu par un mode essentiel»; à Chalcédoine, où l'on déclara, contre Eutichès «que, dans le Médiateur, les deux natures subsistent dans leur perfection»; à la seconde assemblée de Constantinople, où messieurs les monotélites furent parfaitement convaincus qu'il y avait deux volontés dans une même personne. Toutes ces discussions et tous ces décrets paraissent à M. Reynaud d'une importance réelle. Le système de ces très ingénieuses assemblées grecques lui produit l'effet «d'une conversation de philosophes» Ceci est un peu fort, il faut l'avouer, surtout pour qui se rappelle *le brigandage d'Éphèse.* A dire vrai, je trouve plus légitime et plus efficace la polémique de d'Argens, de Barbeyrac et des autres, qui disaient que tout cela ne valait pas le diable, et qui, répétant un mot de saint Augustin, trouvaient que ces affreux bonhommes des brigandages d'Éphèse, de Sirmium et de Rimini, ne parlaient pas pour instruire l'âme de la société, mais uniquement pour parler, au risque de dire des sottises, *non ut aliquid diceretur, sed ne taceretur.*

M. Jean Reynaud discute également, avec une modestie bien méritoire à mes yeux, la cosmogonie rabinique. Il en prend et il en laisse. Son *Téos*, parfaitement personnel, à-peu-près providentiel, et légèrement trin, n'est pas sans ressemblance avec Ieoa; il a pourtant quelques coudées de plus, il faut lui rendre cette justice. Il crée éternellement; c'est vous dire que le philosophe repousse l'histoire des six jours. A ce propos, il se permet même une méchanceté, une ironie, le seul sourire voltairien qui soit dans son livre:

«Supposez, dit-il, que la première journée soit de vingt-«quatre heures, vous en détruisez toute la sublimité: «Dieu «dit que la lumière soit, et la lumière fut; et il fut soir, il «fut matin: un jour»; vous représentez-vous le Créateur em-«ployant toute une journée à préparer cette magnifique explosion?»

Et, plus bas, voici la malice:

«Et à ce sujet, vous ne me défendrez sans doute pas de «plaisanter, (il demande cette permission au théologien Ledur-«de-la-Sourde-Oreille), en pensant à ces gens d'expédient qui «ont imaginé d'appeler ici Descartes à l'appui de Moïse, pré-«tendant que si l'éther est principe de la lumière, il est juste «de placer sa création avant celle des astres et de toutes choses; «ce à quoi je consens assurément, pourvu qu'ils veuillent bien «entendre qu'à la suite de cette grande parole «et la lumière

«fut,» il s'est répandu dans le sein de l'Univers tout autant «de jour qu'il s'en voit en pleine nuit.»

Le Téos éternellement créateur de M. Jean Reynaud, a créé notre terre il y a environ 12,000 ans. — C'est possible, mais ni M. Reynaud ni moi n'en avons la certitude. Je dirai la même chose de son affirmation anti-panthéistique, ainsi conçue: «Tout ce qu'il faut, c'est que l'infinité de l'Univers ne soit en «aucun cas celle de Dieu..... Ma pensée rejette absolument «tout mode d'existence qui fixerait la créature dans le sein de «Dieu pour y respirer en lui, vivre de lui, et ne faire qu'un «désormais avec lui.»

J'avoue que je n'ai nulle solution de ces termes inconnus.

Il m'est également difficile de me ranger à la certitude de mon philosophe sur les idéés innées. «C'est ici, dit-il à son «théologien, qu'au nom du spiritualisme dont nous avons tous «deux la cause à cœur, je vous somme de reconnaître, con«tre le sensualisme illogique du moyen-âge, la réalité de ce «qu'on a si bien nommé les idées innées; innées, en effet, «puisque ce sont des dispositions qui existaient déjà en nous «avant même que nos yeux ne se fussent ouverts au rayonne«ment du jour.»

Distinguo,

Nescio,

Non liquet (bis).

Si j'ai des doutes, si j'éprouve des hésitations pour ce qui précède, j'avoue que je n'ai point de doutes, que je n'éprouve point d'hésitations pour les points suivants de la doctrine de Jean Reynaud.

Nous entrons dans ses théories tout-à-fait mystiques.

Le tempérament platonicien de Jean Reynaud ne se dévoile nulle part mieux que dans sa doctrine sur les âmes et sur les anges. Quand je dis «tempérament platonicien», je supplie le lecteur de se rappeler que je n'entends pas faire un compliment à mon auteur; c'est comme si je disais: un philosophe qui rêve plutôt qu'il ne raisonne.

Donc, Jean Reynaud a rêvé sur les âmes et sur les anges. Voici ce qu'il a rêvé.

L'âme n'est point inhérente à la matière dont est fait l'homme au sein de la femme. Dieu ne la crée pas au moment de la conception. Cette dernière opinion est énergiquement repoussée en ces termes: «Chose inouïe! bassesse de l'âme, et si «j'ose le dire, même en le rejetant, bassesse du Créateur! «C'est lorsqu'un libertin, dans un accès lubrique, outrageant «par le viol ou l'adultère toutes les lois du ciel et de la terre,

«fera un infâme signal à celui dont l'œil connaît tout, que la «toute-puissance, se décidant à créer, donnera l'être à l'âme «infortunée qui doit accompagner le fruit de la débauche. Tel- «les sont les instances à l'aide desquelles on oblige le Créateur «à sortir de son sublime repos!»

Pour obvier à cet inconvénient, le philosophe imagine de faire créer à Dieu, dès l'origine, des myriades d'âmes. Réservées en magasin, ces âmes sont envoyées aux fœtus ou aux enfants naissants (je ne sais lequel des deux). Quand elles nous quittent à la mort, s'il y a une place prête, elles s'y vont loger, soit dans un fœtus de Saturne, soit dans un fœtus de Vénus, soit dans un fœtus de Jupiter, soit dans un fœtus de Leverrier, et ainsi de suite, elles passent et repassent, de vêtement en vêtement, de forme en forme, jusqu'à un terme qui n'est pas indiqué.

Cette idée de la préexistence des âmes a, suivant M. Reynaud, un admirable prestige historique: «Si l'on examinait, «dit-il, tous les hommes qui ont passé sur la terre depuis que «l'ère des religions savantes y a commencé, on verrait que la «grande majorité a vécu dans la conscience plus ou moins «arrêtée d'une existence prolongée par des voies invisibles en «deçà comme au delà des limites de cette vie. Il y a là, en «effet, une sorte de symétrie si logique qu'elle a dû séduire «les imaginations à première vue: le passé y fait équilibre à «l'avenir, et le présent n'est que le pivot entre ce qui n'est «plus et ce qui n'est pas encore. La platonisme a réveillé «cette lumière précédemment agitée par Pythagore, et s'en est «servi pour éclairer les plus belles âmes qui aient honoré les «temps anciens..... Mais il y a plus, et pourquoi ne l'avou- «rais-je pas? De quelque respect que je sois animé pour le «spiritualisme héllénique et alexandrin, le souvenir de la reli- «gion de mes ancêtres m'impressionne davantage. Le vieux «druidisme parle à mon cœur. Ce même sol qui nous porte «aujourd'hui a porté avant nous un peuple de héros, qui tous «étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'uni- «vers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant «ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur «préexistence.»

De même qu'Origène trouvait dans le système de la préexistence des âmes l'explication de plusieurs points de sa religion, M. Reynaud y trouve une garantie de sa politique.

L'idée est assez curieuse pour être mentionnée.

«A Dieu ne plaise que je soumette jamais les dogmes au «gouvernement de la politique! Mais ne voyez-vous pas que

«si l'utopie des égalitaires se propage et devient de plus en «plus menaçante, c'est précisément parceque votre croyance «lui a donné naissance et l'alimente? Si nous sommes au «monde d'hier seulement, nous sommes tous, exactement au «même titre, fils d'Adam; donc, par droit de naissance, nous «sommes tous égaux.......»

Quel danger! «Car, dit toujours M. Reynaud, en même «temps que les progrès généraux de la charité, qui éclatent «spontanément sous nos yeux par tant de preuves variées et «touchantes, me paraissent donner à l'humanité souffrante des «garanties suffisantes, il me semble que nous sommes arrivés «à des temps où la théorie des inégalités est impérieusement «réclamée par les nécessités publiques.»

Vous comprenez bien après cela, mon cher lecteur, que le vrai moyen de faire la guerre aux Égaux, Égalitaires et Babouvistes, c'est de leur affirmer que nos âmes préexistaient à notre individu, qu'elles appartenaient, dans le temps, à tel ou tel chœur des esprits; car, comme il serait tout-à-fait malséant qu'un chérubin eut la prétention de devenir séraphyn et réciproquement, les babouvistes comprendront qu'ils doivent rester tranquilles.

Jamais, il faut le reconnaître, le journal le ***Constitutionnel*** ne s'était avisé de cet argument-là. Je le lui recommande. Il peut s'intituler: DE L'INÉGALITÉ NATIVE DES HOMMES ENTRE EUX, ***par un philosophe progressiste nommé Jean Reynaud.***

M. Reynaud qui a des renseignements très positifs sur l'état de nos âmes avant notre vie, n'en a pas de moins précis sur leur destinée après notre mort. «Notre âme, dit-il, passant «alternativement d'un séjour à un autre séjour, changeant «d'organes à chaque fois, et indéfiniment variable dans les «apparences sous lesquelles elle se témoigne, poursuit, au rayon«nement des soleils, de migration en migration, et de métamor«phose en métamorphose, le cours diversifié de son immortalité.»

Comment les méchants seront-ils punis? M. Reynaud va nous le dire, car il le sait.

«Et quelle est la nature de la peine? Le genre de souf«france le mieux approprié à la nature du coupable. Soit par «la constitution défectueuse des organismes que l'âme se crée, «soit par le défaut d'harmonie dans les organismes....., la «Providence est certainement en mesure d'imposer aux âmes «de cuisantes douleurs.....»

Question qui ne laisse pas d'avoir quelque à-propos: — les bossus ne seraient-ils point des âmes autrefois scélérates dans Mars ou dans Leverrier?

O abîme? Et songer que l'on nous offre cette bouillie platonicienne pour obvier aux inconvénients que peut avoir l'exagération des principes du XVIIIe siècle!

Je voudrais rire, et je ne puis pas.

Les anges, non plus, ne m'égaient point. Il est incontestable qu'on en a vu. «N'imaginez pas, dit M. Reynaud, que je «m'inscrive en faux contre tant d'autorités qui témoignent en «faveur de l'apparition des anges: il n'en manque pas dont la «sincérité est incontestable, et auxquelles je crois aussi volon«tiers que je croirais à ma propre expérience.»

M. Reynaud qui n'a pas vu d'anges, sait cependant comment ils sont faits. Il le sait «comme saint Bazile surnommé le Grand, comme le bienheureux Athanase, et Méthodius, et ceux qui sont placés auprès d'eux.» Il lui est constant que les anges ont une certaine corporéité. Toutefois, il lui est de même constant que cette corporéité n'est pas aussi imparfaite que la nôtre. Quant au nombre de ces célestes créatures, M. Reynaud le croit notablement plus considérable que ne pense l'église, et, pour ce qui est de la commémoration que leur doivent les faibles humains, il s'arrange assez volontiers du culte qu'observe à cet égard son pieux interlocuteur, le bon théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille.

Je n'ai rien à objecter à l'hypothèse des anges, que mon sentiment intime. Je suppose volontiers, avec Jean Reynaud, sans aucun effort pénible de ma raison, que les mondes planétaires et stellaires doivent être habités par de pauvres gens plus ou moins analogues à ceux de notre humanité; mais, de supposer, je ne sais où, dans le vague de l'espace, dans les interstices de l'oxigène et de l'azote qui composent notre atmosphère, des chérubins, des séraphins, des trônes, des dominateurs, cela m'est tout-à-fait impossible. Du reste, je respecte le droit qu'ont de sentir autrement que moi les Bazile, surnommé le Grand, les bienheureux Athanase, les Méthodius, les Bénigne Bossuet, les Jean Reynaud, et tous ceux qui sont placés auprès d'eux. Je ne demande qu'une chose à ces messieurs, et surtout à M. Bénigne Bossuet, un homme peu tendre, comme chacun sait, c'est de ne pas être brûlé comme le docteur Edelinus, comme le docteur Guillaume de Lure, qui, eux aussi, en pleine atmosphère moyen-âge, doutaient de l'existence des *puissances de l'air*, et qui furent pour cela livrés au bras séculier, agréable et dévote manière de dire qu'on les fit griller en place publique.

J'ai indiqué tout ce qu'il y a de fondamental dans ce livre de Jean Reynaud, *Terre et Ciel*. Résumons maintenant, en

peu de mots, la doctrine de ce philosophe, et justifions, par un dernier aperçu, nos éloges et nos blâmes.

Il y a trois chefs d'idées chez Jean Reynaud:

Sa méthode à l'eau de rose à l'égard du théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille;

Son aspiration vers l'immortalité, source de ses hypothèses suprà-mondaines;

Sa théorie des perfectionnements terrestres.

La méthode philosophique qui consiste à ménager Ledur, à tâcher de l'expliquer, à essayer de le rendre raisonnable à ses propres yeux, à lui faire dire de belles choses auxquelles son âme épaisse n'a jamais songé, cette méthode, dis-je, ne vaut rien du tout. Il n'en est pas du moyen-âge comme des mouches, on peut, on doit le prendre avec du vinaigre. Le reste n'y fait rien. Voyez à quoi vous avez abouti, vous, avec vos concessions de toute sorte; votre ancien ami Pierre Leroux, avec ses défaillances; l'école buchézienne, avec ses acquiescements: vous les avez renforcés, vous êtes, les uns et les autres, dans une certaine mesure, responsables de ce que nous voyons aujourd'hui.

Vous dites que la tactique rationaliste «est usée»? Erreur, monsieur, erreur: le vrai ne vieillit pas. Ce qui est usé maintenant et à jamais, c'est le néo-Ledur, sous quelque forme qu'il se montre. Cela n'a servi qu'à affaiblir, à affadir l'esprit français, et, aujourd'hui que la bête qu'on croyait étouffée sous le pied des titans du dernier siècle, se redresse, c'est à peine si l'on peut trouver quelques hommes, çà et là, qui lui veuillent sérieusement et résolument rogner les griffes.

Vous avez peur, monsieur, des conséquences du rationalisme; vous avez besoin des idées spiritualistes sur l'immortalité, des aspirations platoniciennes vers le monde des esprits. La société vous semble perdue si elle ne se rattache aux hypothèses suprà-mondaines.

En ceci, monsieur, vous avez bien raison de le dire, vous êtes très gaulois, et nullement français. Oui, quand je songe que vous concluez de la préexistence des âmes à l'inégalité *essentielle* des hommes, je vous signe des deux mains un brevet de druide. Songez-y donc, monsieur! d'une pareille hypothèse, dont vous n'avez pas l'ombre d'une preuve, tirer une semblable conséquence pratique! Oh, vraiment, c'est druidique et plus que druidique, c'est révoltant, et votre spiritualisme me fait peur!

Quoi! le système de Grégoire VII ne suffisait pas pour contenir et refréner l'homme, lui qui pourtant impose la résignation

dans le présent, et fait des billets à ordre pour rétablir l'équilibre dans l'avenir! Il fallait que le système Jean Reynaud nous donnât un frein nouveau, en nous apprenant que chaque condition humaine est le résultat d'une création ou d'une vie antérieure, idée qui rive ce que nous pensions être les accidents réparables de la terre aux prédestinations et aux fatalités du ciel! Mon Dieu oui, les vilains du moyen-âge, les bourgeois de 89, devenus des citoyens égaux aux nobles devant la loi, ne sont que des usurpateurs de fonctions, des âmes préexistantes de troisième et de deuxième classe entrées dans la catégorie qui ne leur appartenait pas, et qui, pour ce fait, sont allées et iront sans doute faire pénitence dans les terres allodiales de Mars ou sous la juridiction du syndic des métiers de Saturne!

Je vous affirme, Monsieur, que ces fantaisies-là ne peuvent être et ne seront d'aucune utilité, soit en morale, soit en politique. Si l'ordre public, si le sort des grands principes sociaux, de la propriété, de la famille, du droit sacré des consciences, dépendait jamais, au sein de nos sociétés majeures et éclairées, de l'acquiescement des esprits à ces drôleries, il faudrait tout de suite jeter le manche après la cognée, se reposer, faire comme les autres, et jouir en oubliant. Heureusement, il n'en pourrait être ainsi; heureusement, la raison moderne n'aura pas besoin des enseignements du druidisme pour respecter ce qui est respectable, et pour conserver des institutions sans lesquelles la société ne se conçoit pas.

Après cela, Monsieur, que votre cœur ait tendance à espérer un avenir de bonheur et d'immortalité, que vous sentiez intérieurement l'utilité des appréhensions religieuses, que vous souhaitiez de voir vos idées et vos sentiments à cet égard acceptés par la conscience de vos semblables, je n'y vois pas d'inconvénient; je suppose même sans difficulté que ces vagues aspirations, éternellement injustifiables pour le raisonnement rigoureux, resteront à jamais au cœur de l'homme, ce vivant mystère qui est un abîme à lui-même? je vais plus loin, je partage, à de certaines heures, vos désirs, vos espoirs, vos élancements vers l'infini.

C'est donc avec respect que je vais transcrire ici une belle page que je trouve dans *Terre et Ciel*, sur ce sujet:

« Quant à ce corps qu'il nous faudra quitter, ne sais-je pas « que la même force qui m'a servi à ramasser sur la terre la « poussière qui le compose, ne me manquera pas pour en ramas- « ser encore ce qu'il m'en faudra, partout où ma destinée m'ap- « pellera? Je sens même que, la mort dût-elle me dépouiller « absolument des souvenirs de ma personne, je pourrais aller,

«s'il le fallait, jusqu'à les lui résigner volontiers. Mais ce sont «mes amis, ô mort! que je ne te livrerai jamais sans douleur. «Tu me les prends et je ne les vois plus; je n'en possède «plus que ce qui est demeuré dans mon cœur, et quand tu «me prendras à mon tour, si tu éteins ma mémoire, ce peu «que j'en avais ne sera même plus qu'un néant. Quelles «amitiés pouvons-nous donc former sur la terre, si tu ne nous «permets de les nouer que pour un jour? Je ne crains donc «pas de réclamer contre toi devant la souveraine bonté, puis«que c'est toi qui nous troubles l'amour infini des créatures, «le plus grand des biens dont Dieu, après l'amour de lui«même, ait mis en nous le sentiment et le désir, et qui te «joues, par des ironies si terribles, de nos affections les plus «saintes, lorsque, oubliant la misère de notre condition actuelle, «nous avons l'imprudence de ne pas les arrêter dans leur essor. «O mort! qui brises par le milieu les destinées les plus belles, «et renverses les desseins les plus sagement combinés, qui fais «régner partout autour de nous l'incertitude; qui empoisonnes, «dès la naissance, tout ce que nous aimons et nous mêmes, «et ne nous laisses toucher dans l'éternelle création aucun «bien avec lequel nous soyons sûrs de contracter une alliance «sans fin; ennemie de tout attachement véritable; toi qui feras «verser des larmes sur la terre, lors même qu'on aura trouvé «le secret de n'y plus verser de sueurs, ô mort! bien qu'au «fond, comme le travail et comme la pauvreté, tu conviennes «peut-être à notre imperfection présente, qui ne reconnaîtrait «que tu es pour nous, telle que tu te témoignes, un incurable «fléau? Faites donc, ô mon Dieu! que nous devenions dignes «de la jouissance de l'immortalité...»

La troisième idée mère, ou, comme dit fort bien la langue de Fourier, la troisième idée pivotale de M. Jean Reynaud, c'est l'amélioration de notre demeure terrestre. Ici, dans ce domaine positif, les conceptions du philosophe méritent toutes nos sympathies. La partie de son livre intitulée: La Terre, est très remarquable, et c'est elle surtout qui nous a inspiré de l'admiration pour le talent philosophique de l'auteur.

Malgré ses étranges prémisses, puisées dans l'hypothèse de la préexistence des âmes, Jean Reynaud n'en est pas moins un esprit progressiste des plus hardis; sa hardiesse va même jusqu'à effleurer l'utopie. Je cite:

«On peut, sans illusion, concevoir un temps où les sociétés, «comprenant plus nettement le sens religieux de l'industrie, «concertant mieux leurs efforts et en distribuant les fruits «avec plus de méthode il n'y aura plus dans leur sein un

«seul homme qui, moyennant son travail, ne soit convenablement logé, vêtu, nourri, qui n'ait sa part, non-seulement de «confortable, mais d'élégance et de loisirs, et qui, affranchi «de tout ce que la terre a de fâcheux, ne soit enfin en position d'y bien vivre.»

M. Jean Reynaud fait à cette légitime aspiration des correctifs sages :

«Il ne faut pas rêver de se soustraire au travail.... Le travail, par les progrès de l'association et de l'industrie, pourra «devenir moins continuel, moins rude, moins déplaisant, mais «il y aura toujours à s'y résigner. C'est une peine sans fin. «La technologie, quoiqu'on fasse, appellera toujours la fatigue.»

A côté des correctifs sages, viennent malheureusement les atténuations mystagogiques :

«Quand les amis du genre humain désirent que la pauvreté «disparaisse, ils doivent le faire moins encore en vue de la «souffrance physique, que de l'abrutissement dont elle est souvent cause. C'est parce qu'elle est un obstacle *au salut spirituel* des hommes, qu'ils sont en droit de lui dire saintement «anathème.

On dirait une homélie du théologien Ledur-de-la-Sourde-Oreille; c'est pourtant du philosophe tout pur.

Dans ses théories d'amélioration terrestre, M. Reynaud entre dans des détails curieux qui rappellent, soit le fameux livre de Mercier, *En* 4444, ou l'Icarie de M. Cabet. Je prie le lecteur de remarquer que, de même que platonicien ne veut pas toujours dire bon sens, de même icarien ne veut pas nécessairement dire rêverie et sottise. Je tiens beaucoup à ces distinctions. Il y a des pages de Platon que je ne signerais pas, et il y en a de Cabet que je signerais. Distinguons, divisons, spécialisons toujours: c'est le seul moyen d'avoir des pensées justes et de dire des choses exactes.

Donc, M. Reynaud m'a parfois rappelé l'Icarie; c'est, par exemple, lorsqu'il dit:

«L'imperfection de nos villes montre combien nous sommes «encore pauvres et mal policés, et la postérité s'étonnera qu'aussi «recherchés dans nos constructions domestiques, nous ayons «pu nous contenter de constructions civiles si grossières. Depuis «quelques siècles, cependant, les nations d'élite ont fait à cet «égard de grands progrès......»

M. Reynaud constate ces progrès. Il constate spécialement «qu'il n'y a pas une ville digne de ce nom où l'on ne soit maître de la nuit.» Il voudrait qu'on s'y rendit maître également de l'atmosphère, du chaud, du froid, de la pluie, de la

pluie surtout. Notre auteur se livre à une dissertation vraiment intéressante sur la manière de dominer la pluie dans le: villes de l'avenir. Il s'agirait, en résumé de contrebalancer l'action du soleil, cause suprême de la liquéfaction des nuages. La tâche ne laisse pas que de présenter de graves difficultés.

M. Reynaud a une autre idée plus extraordinaire encore: il s'agit de rendre l'Océan productif.

«Qui sait, dit il, tout le profit dont la masse des mers sera «peut-être un jour la source? Je ne puis croire que cette «immense partie du domaine de l'homme soit destinée à une «stérilité perpétuelle, et à ne verser jamais d'autre richesse «dans nos sociétés qu'un peu de sel et de poisson. Je me «persuade que c'est la faiblesse de notre esprit, et non la par«cimonie de la nature, qui fait la pauvreté de ce vaste terri«toire; et quand je considère le parti que le Créateur en a «tiré pour l'économie de la planète, je ne puis m'empêcher de «penser que le genre humain, devenu plus puissant, en tirera «également parti, à l'exemple de Dieu, pour sa propre écono«mie. Indépendamment de la force, aujourd'hui en pure perte «des vagues et des marées, de quels inappréciables trésors l'O«céan, décomposé en ses éléments primitifs, ne pourrait-il pas «nous combler? quels secrets n'est-il pas susceptible de nous «cacher encore? Je ne me suis jamais vu dans ces étranges «déserts, lorsque, la terre s'étant éclipsée, on n'aperçoit plus «autour de soi que la multitude des flots, sans me sentir pro«fondément convaincu que je me trouvais là en présence de «quelque grand inconnu.»

Voilà qui est splendide, et si Jean Reynaud n'est pas un grand philosophe, c'est incontestablement un vrai poète.

CHAPITRE VI.

Les Fouriéristes.

I.

PRÉAMBULE :

SYNTHÈSE COMPARÉE DES ÉCOLES ÉCONOMIQUES DE FRANCE.

Je suis bien hardi d'oser écrire un titre aussi ambitieux, n'ayant à mettre au-dessous que des choses simples, déjà connues de presque tout le monde.

Supposons, si vous le voulez, qu'au lieu de *Synthèse des écoles*, j'ai dit beaucoup plus modestement: *Résumé des principes généraux sur lesquels reposent les écoles économiques de France au* XIXe *siècle.*

Nous allons constater les principes fondamentaux de ces écoles, au triple point de vue de l'économie sociale, de la tradition politique, et enfin des tendances morales et religieuses.

1° *En Économie sociale :*

A. Formule des Égalitaires ou Communistes: *De chacun selon ses facultés, à chacun selon ses besoins.*

B. Formule des Saint-Simoniens: *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses oeuvres.*

C. Formule des Fouriéristes: *Association du Travail, du Capital et du Talent.*

D. Formule des Proudhoniens: *Le Produit veut se faire Monnaie.*

E. Formule des Girardinistes: *Réalisation du bien-être universel par divers moyens non synthétisés: élévation des salaires, unification de l'impôt*, etc.

F. Formule de tous les gouvernements en fonction: *Il faut en prendre et en laisser.*

G. Formule des professeurs d'économie politique: *Laissez faire.*

On a pu remarquer que j'ai classé ces divers système sans un ordre régulièrement descendant, depuis la communauté absolue jusqu'à la concurrence sans limites.

J'établis, et je m'engage à prouver au besoin, les allégatio suivantes:

Les cinq premières catégories: égalitaires, saint-simonien fouriéristes, proudhoniens, girardinistes, sont des nuances dive ses d'une même idée pivotale, l'ORGANISATION. MM. Proudh et Girardin eux-mêmes, en dépit de ce qu'ils peuvent en dir sont des socialistes *organisateurs*, et non, comme ils se l'im ginent, des socialistes *individualisateurs*. Aucune de leu idées n'est réalisable dans la voie du morcellement, du sépar tisme. J'ai là, sous les yeux, deux études que j'ai faites, da le temps, sur ces deux personnages: les textes les plus saillan prouvent la vérité de ce que j'avance ici.

Ainsi, voilà la donnée générale du premier groupe, compo des égalitaires, des saint-simoniens, des fouriéristes, des prou honiens et des girardinistes: ORGANISATION.

Maintenant, l'organisation se fera-t-elle par en haut ou p en bas? Par l'action individuelle ou par l'impulsion de la géra ce sociale? L'organisation conduira-t-elle à l'*égalité communa taire?* Maintiendra-t-elle les droits de la *liberté propriétair* Quelles seront les relations du capital et du travail, de la for déjà acquise et de la main d'oeuvre actuelle? Sur ces dive points les organisateurs se divisent.

Les communistes, sans nier l'ordre et la hiérarchie des fon tions, proclament avant tout l'*égalité*, qui serait réalisée p l'abolition de la *liberté propriétaire* et par l'absorbtion d l'individualité dans la communauté.

Les saint-simoniens, eux, en repoussant l'hérédité, et e absorbant aussi l'individu dans la religion commune, sont le frères puinés du communisme. Leurs essais pratiques, d'ailleurs ont été tout communistes. Toutefois, ils relèvent le rôle de l'in telligence, par la constitution fondamentale de la hiérarchie On sent que ce sont des communistes en habit, tandis que le communistes de Cabet sont des gens en blouse, De plus, l'é cole de la rue Monsigny ajoutait un élément considérable à s vie sociétaire, par ses théories sur la circulation, sur les ban ques, etc. En un mot, le saint-simonisme me produit l'effe d'un communisme bien élevé, intelligent, qui a de la littérature

Passons aux fouriéristes. L'école de Fourier est certainemen la plus *organisatrice* de toutes: elle réglemente et centralis tout, jusqu'aux divertissements d'amour. Seulement, par u hasard singulier, il se trouve que le système le plus *organi sateur* est aussi le plus *libéral*. Le capital et l'hérédité son maintenus; les droits de la propriété sont respectés, augmentés s'il est possible. L'association est combinée de telle sorte, qu'ell

permet toutes les inégalités de fortune, de rang etc., sans toutefois que les intérêts des plus petits soient menacés. Les avantages de la vie commune, de la vie commune idéalisée, pleine de luxe, de plaisirs, de la vie commune comprise, non à la façon des Spartiates ou des stoïques, mais à la façon des épicuriens les plus consommés et des sybarites les plus ingénieux; ces avantages, dis-je, sont *proposés* aux sociétaires, mais *non imposés*. Les droits de la liberté, de la vie individuelle, de la vie privée, sont respectés par Fourier, aussi bien que les priviléges des inégalités propriétaires et sociales.

M. Proudhon, est, comme on sait, le dialecticien du socialisme. Mais, la *dialectique* va souvent sans l'esprit de *synthèse*. J'ai bien étudié le célèbre auteur de *Qu'est-ce que la propriété* et des *Contradictions économiques;* mais j'avoue, ou plutôt je déclare, qu'il m'a été impossible de le mettre d'accord avec lui-même, et d'arriver à me dire: voilà sa sentence synthétique, voilà quel il est!

M. Proudhon tourne toujours autour des quatre idées fixes que voici:

1° Constituer et déterminer la valeur.

2° Fondre toutes les opérations de circulation et de crédit dans une seule: l'échange sans intérêt.

3° Faire reprendre, renaître, les affaires industrielles et commerciales, par la réduction proportionnelle de tous les traitements, salaires, etc.

4° Faire abominer, en les ridiculisant, les tendances *utopiques*, les aspirations *paradisiaques*, des autres écoles socialistes; attaquer les conceptions relatives à l'organisation de sociétés solidaires, etc., etc.

Je me demande, et on le comprendra en y réfléchissant, comment je puis faire accorder cette haine violente contre l'organisation, cette doctrine d'*an-archie*, avec les projets émis par le même écrivain en vue d'*arrêter*, de *fixer* la valeur, de *substituer la banque d'échange à la banque de France*, etc., etc., etc., etc.

Que l'*an-archie* soit le vrai, je le veux un moment; mais, de grâce, ne vous évertuez pas à nous le démontrer par une dialectique où rien n'est lié, où la proposition d'aujourd'hui contredit celle d'hier, où il semble, pour tout dire d'un mot, que vous ayez formé le dessein de jouer, en matière d'économie sociale, le rôle ancien des sophistes grecs en matière de philosophie. Certes, vous avez justement proféré l'*eurêka* d'Archimède pour certains objets de détail, sur lesquels vous avez écrit des choses admirables; mais, de grâce, préparez-vous

à nous montrer que ce que vous avez *trouvé* en 1849, ne renverse pas ce que vous aviez aussi *trouvé* en 1848; en insultant l'universalité des écoles démocratiques, avec l'effroyable verve qui vous distingue, ne vous insultez pas vous-même tout le premier.

Quand je songe que l'auteur du système d'*an-archie* a écrit ceci, dans les *Contradictions économiques*, chapitre VI: «Ce «serait une société *très rationelle* que celle où nul n'aurai rien, «et qui ne désignerait d'autre but que la production et l'é«change»; cela me donne prodigieusement à réfléchir (1).

Pour ce qui est de M. Émile de Girardin, il a eu le tort, comme M. Proudhon, de ne point relier ses conceptions de détail à une thèse d'ensemble. En le lisant, comme en lisant M. Proudhon, on est, tantôt avec les économistes du *laissez faire*, tantôt avec les socialistes *organisateurs*, et, en résumé, tout reste dans le vague. M. de Girardin n'a aucune rigueur dans l'esprit. Il n'y a pas plus de logique dans sa tête que dans le creux de ma main.

Faut-il ajouter deux lignes pour caractériser la doctrine sociale des gouvernements et des économistes proprement dits? Soit.

Les gouvernements, quels qu'ils soient, adoptent, en économie politique, un système de juste-milieu. Ici, ils laissent faire, ils laissent passer; ailleurs, ils administrent comme on n'oserait pas faire en Icarie. Ils dejeûnent de communisme et soupent de concurrence; cette manière d'agir, en bon français, s'appelle BASCULE.

Quant aux maîtres en science économique, rabâcheurs de vieilleries, rééditeurs de livres moisis, tout le monde sait que leur méthode consiste à raconter les choses pratiquées, à admirer ce qui est: c'est là le monde insipide de la DESCRIPTION.

Comme on l'a fort bien dit, l'erreur des écoles n'est pas précisément dans ce qu'elles demandent, elle est dans ce qu'elles refusent. Il y a certainement du vrai dans chacun des systèmes que j'ai énumérés. La société, qui digère lentement tous les projets des rêveurs et des penseurs, nous dira, quelque jour, ce qu'elle veut conclure de tout ce qu'elle a entendu depuis trente ans. Dans tous les cas, je me fais difficilement à

---

(1) Je discute quelques idées *particulières* de M. Proudhon; je ne voudrais pas qu'on se méprît sur mes intentions à l'égard de cet homme considérable à tant de titres. J'ai vu M. Proudhon de très près, et je doute que personne ait été plus frappé que moi de la force de son génie, ni plus touché de la simplicité toute populaire de sa vie privée.

l'idée qu'elle conclue en faveur du *statu quo:* je crois même que je suis persuadé du contraire. J'aime tant l'ordre et la paix, que Dieu me montre parfois, en des visions sublimes, la réalisation de la justice universelle et du commun bonheur.

2° *En tradition politique.*

Les fouriéristes, comme les saint-simoniens, ont été de très accariâtres adversaires de la première révolution. Fourier dit encore plus de mal de 93 que Saint-Simon. Il y a quelque chose de plus méprisable à ses yeux que la civilisation, c'est ce qu'il appelle la Jacobinière. Que d'injures il lui adresse, à cette pauvre Jacobinière! Je ne sais si c'était tactique de sa part; je n'en serais point surpris: il était bien rusé ce bonhomme! Il voulait s'entendre avec le roi de Wurtemberg, auquel il promettait des colonies tributaires, de l'autre côté du globe; il voulait s'entendre avec Napoléon dont il parlait en ces termes dans la *Théorie des quatre mouvements:*

«Peuples, vos pressentiments vont se réaliser; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des héros; c'est lui qui doit élever l'Harmonie universelle sur les ruines de la barbarie et de la civilisation.....»

Dans tous ses livres, dans tous ses entretiens avec ses disciples, il insistait sur la nécessité de faire bon ménage avec le trône et l'autel, qu'il sapait cependant par la base.

«En conséquence, dit-il, j'évitai toute recherche sur ce qui touchait aux intérêts du trône et de l'autel, dont les philosophes se sont occupés sans relâche depuis l'origine de leur science: ils ont toujours cherché le bien social dans les innovations administratives ou religieuses; je m'appliquai, au contraire, à ne chercher le bien que dans des opérations qui n'eussent aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce, qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou domestiques, et qui fussent compatibles avec tous les gouvernements sans avoir besoin de leur intervention.»

Comme il arrive toujours, les disciples outrèrent les antipathies du maître. Il faut entendre, par exemple, V. Considérant, dans son livre de la *Destinée sociale:* quelle verve y est déployée contre le libéralisme, contre le républicanisme, contre des choses que le même Considérant devait adopter cinq ou six ans après, et défendre jusqu'à l'insurrection inclusivement!

Il est bien vrai que les saint-simoniens, les fouriéristes, frappés du bosoin où était le monde d'études *sociales*, devaient être terriblement agacés, par les banalités des républicailleurs tels que ceux du *National.* Dieu! quels êtres turlupinants

et vexants, que ces gens du *National*, si enflés de grands mots et si vides d'idées, si courts de vue, si impuissants. J'avoue que j'eusse été un *anti-nationaliste* forcené, en 1834, si j'avais été en âge de lire les Carrel, les Marrast, écrivant du style que je vais relater, sur les lamentables affaires de Lyon, *National* du 23 février 1834:

«Nous sommes forcés de dire avec le *Journal des Débats* «de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des con«jectures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise «de cette immense population ouvrière, qu'en précipitant sa «partie généreuse et vive sur les champs de bataille révoluti«onnaires.....»

Oui, c'est cela: vous ajouteriez les horreurs de la guerre *révolutionnaire* à la misère intérieure. — Pourquoi donc alors, misérables eunuques que vous êtes, renversez-vous des trônes, et faites-vous des révolutions!

Je n'ai pas besoin d'insister beaucoup sur les aspirations politiques des autres écoles économiques. Tout le monde sait:

Que les égalitaires tiennent à Robespierre par Buonarroti et par Babœuf;

Que les proudhoniens sont les proudhoniens;

Que le girardiniste, de sa nature, plie et ne rompt pas;

Que le gouvernement est toujours gouvernementaliste;

Et enfin, que les gens du *laissez-faire*, *laissez-passer*, sont doués de vertus civiques assez ternes.

Comme je me suis promis de ne pas parler politique dans ce livre de théologie, je clos ici ces considérations, qui sont un simple aperçu, un simple procès-verbal, dont l'impartialité sautera certainement à tous les yeux.

3° *En morale et en religion.*

Les fouriéristes, les plus hardis et les plus systématiques de tous, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, veulent transformer l'âme de l'homme et la morale de la société dans le sens du plaisir universel. Au point de vue religieux proprement dit, ils sont panthéisto-providentialisto-spiritualisto-matérialistes. Tout cela sera développé dans les articles suivants, où l'on traitera particulièrement de cette école. Ici, on ne l'oublie pas, nous donnons un croquis d'ensemble.

Les égalitaires se prononcent généralement pour la modération, modération dans le luxe, modération dans le plaisir. Dans le temps, ils ont loué Sparte, et ils ne veulent pas s'en dédire. Religieusement parlant, ils sont déistes; ils croient à l'immortalité; ils veulent revenir à l'évangélisme primitif. Ils sont

philosophiquement très faibles. On trouve chez eux un mélange d'épicuréisme et de stoïcisme, du *Contrat Social* et des *Actes des Apôtres*, de saint Jean Chrysostôme et de Louis Blanc.

Les saint-simoniens tendent à la joie et à la liberté morale comme les fouriéristes; seulement, ils portent beaucoup moins loin qu'eux les idées d'émancipation. Ils sont moins savants en cabaliste et en papillonne. Enfantin veut bien, dans l'intérêt de la hiérarchie, avoir les bonnes grâces des femmes de ses disciples; mais du *droit du seigneur* à la *liberté amoureuse*, aux *bacchantes* et aux *géniteurs*, il y a loin. Pour ce qui est de la religion, on a vu plus haut ce qu'on en pense, et comment on l'envisage, chez les saint-simoniens: elle consiste surtout dans l'*influence sacerdotale*, comme *moyen hiérarchique*. Les fouriéristes sont, au contraire, très peu *sacerdotalistes*.

Pour M. Proudhon, ceux qui ont lu le dernier chapitre des *Contradictions*, savent qu'en morale, il conclut à la modération et à la pureté, et en religion, à la négation toute de l'ontologie suprà-mondaine. (En ceci, comme en tout, M. Proudhon n'est pas toujours d'accord avec lui-même. La conclusion des *Contradictions économiques* est démentie par le prologue du même ouvrage.)

M. de Girardin est difficile à caractériser à ce point de vue. C'est un type de scepticisme en matière de morale et de religion. Il a cependant deux tendances qui méritent d'être signalées: au point de vue de la morale, relever la situation des enfants et des mères; au point de vue religieux, respecter les aspirations de toutes les intelligences.

J'aurai fini cette petite revue en constatant que le gouvernement est nécessairement de la religion de la majorité, et que les économistes sont de la religion qui rapporte le plus d'argent.

Je vais clore ici cet aperçu rapide des tendances de nos différentes écoles économiques de France; j'entre maintenant dans quelques détails plus étendus sur les idées fouriéristes, relativement à la morale et à la religion.

II.

CHARLES FOURIER: IDÉE D'ENSEMBLE.

Un homme s'est rencontré, qui, résumant, d'une manière systématique, les intuitions vagues de plusieurs grands génies, a dit à ses contemporains quelque chose comme ceci:

« Vous n'êtes ni bons ni heureux. Voilà des milliers d'années qu'on vous prêche la morale et la vertu, si bien que les moralistes doivent en être enroués, et les âmes se sont à peine modifiées. Depuis Adam, vous tendez au bonheur de toute l'énergie de votre être, et vous êtes dans un état à faire pitié.

« Pourquoi donc cela? Le savez-vous? Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre.

« Vous n'êtes pas heureux, premièrement, parce que vous n'êtes pas solidaires les uns des autres; et secondement, parce que vous vous regardez comme des enfants, auxquels je ne sais qui, ou je ne sais quoi, a donné la vie comme une sorte de pensum, devant être fait éternellement de telle vieille manière, pénible et insipide, consacrée par l'usage, au lieu de vous considérer comme des êtres virils et indépendants, maîtres d'eux-mêmes, appelés par la nature à GÉRER librement, et à leur guise, ce grand domaine qu'on appelle la terre. Vous ne vous tenez pas par la main les uns les autres, comme des frères, et, de plus, vous êtes si timides, qu'il semble que vous ayez peur de toute chose inaccoutumée: quels progrès peuvent s'accomplir dans une telle direction? Allons! croyez-moi, vous avez trois leviers, dont vous vous êtes servis jusqu'ici empiriquement, sans ordre, sans entente: la propriété acquise ou le capital, la force actuelle ou le travail, l'invention vivifiante ou le talent; attelez-moi ces trois choses au même char, et marchez! Marchez; et si les voies ne sont pas droites, alignez-les; si les villes sont grotesques, embellissez-les; si la manière de travailler est stupéfiante, réformez-la; si la vie est lugubre, hâtez-vous de l'égayer; si les moyens d'action sont petits, mesquins, inventez des procédés gigantesques; si l'on vous objecte une coutume locale, prenez un compas, et mesurez le monde, depuis le pôle nord jusqu'au pôle sud, depuis l'orient jusqu'au couchant. Alerte! que les cœurs s'élèvent: *sursum corda!* Mettez-vous bien en l'esprit que les choses ne sont pas sacrées par cela seul qu'elles sont anciennes. Que les esprits sortent enfin des moules étroits que leur a fabriqués le pédantisme des écoles. Tout est possible à qui veut fortement. Que la vie sociale, restreinte jusqu'ici aux centres importants, circule partout où trois créatures sont assemblées, attendant l'impulsion de la grande Humanité. Que des armées industrielles exploitent par un système nouveau les richesses de ce globe, jusqu'ici abandonnées aux mains molasses des routiniers et des impuissants. Que les ishtmes soient coupés; que les montagnes s'entr'ouvrent; que les canaux se multiplient; que les chemins

s'élargissent. Le roi de gloire, l'homme restauré s'avance, le symbole de la science à la main et la couronne de roses au front!

« Vous n'êtes pas bons, ô hommes, vous ne possédez pas la joie dans la tranquilité, parceque vous vivez à rebours des prescriptions de la nature. La nature vous a donné des passions, que votre liberté doit diriger: qu'avez-vous fait jusqu'ici? Vous avez posé en principe le refrènement des tendances naturelles. Et qu'en est-il résulté? Un état anormal, violent, la lutte de tous contre tous et de chacun contre soi-même, le mensonge, l'hypocrisie, la douleur: *omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc*... Eh! pauvres êtres d'un jour, pourquoi vous rendez-vous ce jour si triste? Si Dieu vous a mis au cœur le désir de la joie, et s'il a mis dans les puissances de votre être de quoi satisfaire ce désir, pourquoi ne le satisfaites-vous point! Votre antique méthode de vie ne correspond pas à ce besoin: pourquoi n'essaieriez-vous pas de la changer? En trouvant la joie, par une organisation différente, qui sait si vous ne trouveriez pas, en même temps, la concorde, la douceur, la piété filiale, l'amour maternel, toutes les vertus? Qui sait cette morale, que vous cherchez, sans la pouvoir atteindre, dans les décrépitudes de ce que vous appelez la civilisation, vous ne la trouveriez pas dans un état nouveau de libre Attraction et d'universelle Harmonie?

« Voulez-vous, mes frères, que nous fassions un essai de mon système? Il ne s'agit pas de bouleverser ce qui est établi. Ce qui constitue la force de mon idée, c'est qu'elle doit porter ses fruits dans un lieu retiré, dans une commune restreinte, sur quelques centaines de citoyens dont je forme une phalange. Que ce groupe d'élus que j'appelle, vienne à moi, et je le jure, j'en composerai quelque chose d'admirable, qui réjouira la terre, et qui excitera l'envie de toutes les créatures vivantes et intelligentes qui fourmillent, dans toutes les directions des cieux, au sein de l'Infini!»

Voilà un aperçu de ce qu'a dit cet homme, Charles Fourier, commis-marchand, enfant du peuple franc-comtois; et moi j'ajoute: celui qui a dit cela, quels que soient les défauts de sa forme, quels que soient les bizarreries, les excentricités et les ridicules de détail où il s'est jeté, celui qui a senti et dit cela, en 1808, au temps des Châteaubriand et des de Maistre, est bien véritablement un révélateur, peut-être le Cristophe Colomb de la science sociale, dans tous les cas, l'un des plus hardis et des plus curieux génies qu'ait produit l'Humanité!

III.

CHARLES FOURIER : LA MORALE.

La morale fouriériste est incontestablement le contre-pied de toutes les idées reçues en cette matière. Jusqu'à Fourier, les moralistes se sont proposé pour but de réfréner l'homme, de faire passer tous les caractères par un certain laminoir, qui est le laminoir de la vertu consacrée par l'usage. Il y a un type de femme, *la bonne ménagère ;* il y a un type d'enfant, *l'enfant bien sage*, le bon petit Télémaque, bien soumis au vénérable Mentor; en dehors de ces types, tout ce qui se présente d'excentrique, d'inaccoutumé, paraît plus ou moins répréhensible. Or, Fourier vient nous dire: vous vous trompez; il faut accepter toutes les variétés du tempérament humain, comme vous acceptez toutes les variétés des différents objets de la nature; il s'agit seulement de composer un engrenage savant des passions. Posez en principe qu'un tempérament, un caractère donné, est en quelque sorte une *vocation* tracée par la providence, que *les attractions sont proportionnelles aux destinées ;* puis, cela établi, faites en sorte, par un ensemble d'institutions habilement combinées, que le développement spontané des attractions, des tempéraments, des passions, ne puisse produire que l'ordre, le bonheur, l'harmonie.

Citons deux traits qui mettront le principe dans tout son jour, l'un relatif aux femmes, l'autre relatif aux enfants.

Il y a des femmes qui n'ont pas de goût pour les choses de la vie intime, du ménage. Les moralistes les en blâment et les en veulent corriger: que fait Fourier, lui? Il les approuve; il démontre que, la société étant modifiée suivant la donnée des phalanges, quatre cents femmes suffiront, dans chaque association, pour les travaux ménagers, et que, par conséquent, il ne sera pas nécessaire de contraindre à s'occuper de ces détails les femmes qui y répugneront: «Concluons donc, dit-il, que les femmes sont bien comme elles sont, que les trois quarts d'entre elles ont raison de dédaigner les travaux du ménage (plus spécialement réservés aux femmes douces, casanières), et qu'il n'y a de vicieux que la civilisation et la philosophie, qui sont incompatibles avec la nature des passions et avec les vues de Dieu.»

Voici maintenant pour les enfants:

«Vous connaîtrez par la théorie de l'ordre combiné que tous «nos caractères sont bons et judicieusement distribués, qu'il

«faudra développer et non pas corriger la nature. Un enfant «vous semble pétri de vices, parce qu'il est gourmand, querel«leur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable: cet «enfant est le plus parfait de tous; c'est celui qui sera le plus «ardent au travail dans l'ordre combiné. Dès l'âge de dix ans, «il sera élevé en grade dans les séries d'enfants les plus émi«nentes du canton, et l'honneur de les présider à la parade «et au travail lui fera un jeu des plus rudes fatigues.»

Ainsi prendre la nature telle qu'elle est, ne pas la violenter, mais la diriger, l'utiliser, quelle qu'elle soit; ne pas considérer la vie comme une *lutte:* voilà le premier fondement de cette morale.

Le second fondement, qui est une conséquence du premier, a grandement excité l'indignation de nos pures colombes civilisées; il consiste en ceci: *faire jouir* l'humanité le plus possible, en ouvrant toutes les écluses à ses attractions.

On connait ce côté du fouriérisme: le travail lui-même rendu, *attrayant*, la tâche humaine changée en fête, la satisfaction de toutes les aspirations du cœur, de tous les désirs des sens, l'amour provoqué, le favoritisme, le bayadérisme, les bacchantes, la papillonne exaltée dans les relations sexuelles, les géniteurs, les passades, etc., etc.

Je ne pense point à justifier ces sortes de conceptions, si ce n'est celle du travail rendu moins répugnant; je trouve que Fourier et ses disciples prêtent singulièrement à la critique en ces matières. Un rénovateur de la société dissertant, comme fait Fourier, sur le meilleur système de découper le melon par tranches de moins en moins aristocratiques, depuis le jaune juteux, destiné aux grands personnages de la phalange, jusqu'au vert, laissé aux associés infimes, me paraît infiniment comique; et il ne me le paraît pas moins, lorsqu'il m'indique l'heure où j'irai, dans la galerie des amourettes, conter mes prouesses nocturnes, et entendre réciter les polissonneries de mes camarades en harmonie combinée: je laisse ces farces-là pour ceux qui s'en amusent.

Que les hommes doivent, ultérieurement, mener une existence moins terne que la nôtre, je n'en doute pas; mais qu'on en vienne à faire un code détaillé du plaisir, je n'en crois rien.

Ce qu'on n'a pas suffisamment dit de Fourier, et ce que j'en veux dire, moi, ce sont les précautions qu'il prend pour retarder dans l'enfance et dans la jeunesse l'éclosion du sens amoureux.

Il insiste en beaucoup d'endroits sur l'utilité *morale* qu'il trouve à créer à l'enfance une *vie à part*. Il est certain, en

effet, que, dans nos civilisations, où tout est fait pour l'adulte, les enfants trouvent à tout moment des exemples, des enseignements, des actes, qui éveillent leur cœur, leurs sens. Les conversations, les gravures, les libertés extérieures des grandes personnes: tout contribue à leur fouetter le sang dès l'âge le plus tendre. Fourier est d'avis que, dans son système, où les enfants vivraient dans des groupes séparés, la virginité des âmes durerait beaucoup plus longtemps, et que la puberté elle-même serait retardée. Evidemment, ses intentions à cet égard, sont très honnêtes, très élevées, et je pourrais peut-être dire très judicieuses.

On s'est moqué des *Vestales* et des *Vestels:* peut-être a-t-on eu tort à certains égards. La *vestalité* fouriériste est un corps de jeunes hommes, d'un côté, et de jeunes vierges de l'autre, qui sont comblés d'honneurs, tant qu'ils ne songent pas au mariage, qui sont *magnats* et *magnates*, c'est-à-dire personnages considérables et prééminents, tant qu'ils n'ont pas aimé. On voit dans la civilisation, sous le même rapport, des choses beaucoup plus drôles.

Malheureusement, Fourier gâte toutes ses conceptions par une lubricité intellectuelle dont on connait trop d'exemples. Dans cette matière de la *vestalité*, il imagine quelque chose de fort amusant, c'est ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler la *rupture du ban de vestalité*. Je cite une page des *Quatre mouvements.*

«Dans l'Ordre combiné, les fêtes relatives aux premières «amours n'ont pas lieu, comme en Civilisation, avant le mari-«age; elles ne se donnent qu'après l'union consommée. On «se garde bien d'imiter les civilisés, qui prennent le public «à témoin du marché conclu pour la défloration. Une vestale «voit ses prétendans réunis et étalant leur mérite dans les jeux «publics et les travaux de l'armée; leur nombre diminue suc-«cessivement selon l'espoir qu'elle leur donne. Enfin, lorsqu'elle «est d'accord avec l'un d'entre eux, les futurs se bornent à «envoyer une déclaration cachetée à l'office de la Haute-Matrone «(c'est une ministre des relations amoureuses.) On fait les dis-«positions nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui «veulent s'unir secrètement; ils sont reconnus par une inten-«dante de matronage; l'union n'est divulguée que le lendemain, «où la Vestale a quitté sa couronne de lys pour une couronne «de roses, et se montre en costume de Demoiselle avec son «Damoiseau.»

Certes, c'est bien bizarre; mais je permettrai d'en rire seulement à ceux qui ne regardent pas comme l'idéal, dans l'es-

pèce, soit le régime des mariages d'argent, soit le régime de Mabille, du Château-Rouge, de la Grande-Chaumière et du Prado. Pour rire de la naiveté, il ne faut pas être dans la sottise; pour se moquer du sensualisme poétique, il ne faut pas être dans l'abjection grossière; pour être en droit de fulminer contre le phalanstère, il faut être sorti, par la conscience au moins, d'un monde plus hypocrite encore qu'il n'est crapuleux.

Je sais bien l'objection que l'on peut faire à Fourier, elle est terrible: en proclament la liberté amoureuse, pour remédier au mal que nous voyons, il est comme les sauvages de Montesquieu; il coupe l'arbre pour avoir des fruits. C'est vrai. Et pourtant, qui sait s'il n'y a pas, en cet objet délicat, quelque chose à faire?

IV.

CHARLES FOURIER: LA RELIGION.

Quoiqu'il se montrât fort tolérant pour le clergé, Fourier sentait parfaitement que son oeuvre était la destruction radicale des anciens dogmatismes. Il se tenait vis-à-vis des choses de religion positive, dans une attitude de suprême indifférence. C'était pour lui un monde d'autrefois. Il en parlait avec le calme d'un esprit qui a vu l'évidence. Il a dit son avis sur certains objets de la croyance consacrée; et il l'a dit comme un homme chez lequel la négation est en quelque sorte constitutionnelle.

Sur un trait de la Saint-Bible, il s'exprime en ces termes:

« Il règne au sujet du patriarchat autant d'ignorance que sur « la société primitive. Abraham et Jacob, tels qu'on nous les « dépeint, n'étaient point des hommes vertueux, c'étaient des « tyranneaux bien pétris de méchanceté et d'injustice, ayant « des sérails et des esclaves, selon l'usage des barbares. C'étaient « des pachas ou tyrans d'une lieue carrée, se livrant à tous les « déportements. Quoi de plus vicieux et de plus injuste qu'un « Abraham qui renvoie Agar et son fils Ismaël dans le désert « pour y mourir de faim, sans autre sujet qu'il a assez joui de « cette femme, et qu'il n'en veut plus?.....»

Il est également hérétique sur la question de l'unité de l'espèce humaine.

« Dieu, dit-il, créa seize espèces d'hommes, savoir: neuf sur « l'ancien continent, et sept en Amérique.....»

Fourier vient de nommer Dieu: quelle idée s'en faisait-il?

Je dois dire que c'était un très médiocre, très médiocre,

pour ne pas dire un très nul métaphysicien. Il n'a jamais compris un mot à la philosophie, qu'il méprisait beaucoup : la philosophie, personne malicieuse, le lui rendra bien.

Le dieu de Fourier est à la fois le dieu Pan et le dieu personnel et providentiel ; c'est en même temps l'âme immanente de l'univers, et une personnalité *qui a des vues*, des volontés ; «. . . . opinion bâtarde, dit-il, celle de l'athéisme qui, supposant l'absence d'un dieu, dispense les savants de rechercher ses vues, et les autorise à donner leurs théories capricieuses pour règle du bien et du mal.» — «L'homme s'élève à la pensée de Dieu, dit M. H. Renaud, disciple de Fourier et abréviateur méthodique de ses doctrines, pensée qui, excluant toute participation du hasard à la direction des choses, conduit à admettre pour tous, pour l'individu comme pour l'espèce, un *but providentiel*, une *destinée.*»

C'est la haute idée qu'a Fourier de la Providence, qui lui fait admettre l'Édénisme, cet état primitif des races humaines, dont il est question dans toutes les cosmogonies, état d'innocence et de bonheur relatif. «Les premiers hommes, dit-il, *durent* sortir heureux des mains de Dieu.» Il décrit leur bonheur.

Ontologiquement, quel est cet être providentiel qui est véritablement la clef de voûte du système fouriériste. M. Renaud va vous répondre en résumant une des idées les plus considérables de la cosmogonie fouriériste. Il s'agit de l'échelle des astres, des univers animés, vivants, pensants.

«Pourquoi, dans l'univers, l'homme seul serait-il, à l'image «de Dieu, doué de raison......?

«Il y aurait donc au-dessus de nous un être supérieur d'un «degré, qui nous ferait sentir son influence immédiate, qui «mêlerait à notre vie une partie de sa vie, qui ressentirait nos «douleurs, qui partagerait notre joie.....

«Ne devine-t-on pas que cet être est la planète sur laquelle «nous naissons? La planète qui est corps, et à laquelle, sans «motif, nous avons refusé l'intelligence et la passion.

«Sans motif, car la planète n'est pas une matière inerte: «c'est un corps savamment organisé, avec sa circulation aromale «analogue à la circulation du sang.....

«Les astres seraient donc des êtres intelligents et passion-«nels, en rapports aromaux les uns avec les autres (de là les «amours d'astres, etc.).....

«Ainsi, la distance de chaque planète au soleil serait donc «à la volonté de la planète.....

«Les globes seraient donc des êtres semblables à l'homme,

« mais supérieurs et d'un degré plus rapproché du Créateur.
« L'âme d'un globe serait unie à ce globe jusqu'au moment du « décès ; à cette époque, elle s'emparerait d'un globe nouvellement formé, entraînant toutes les âmes humaines, qui iraient « ainsi recommencer une nouvelle carrière humanitaire, une « nouvelle série d'existences. — (La lune est un astre mort, qui n'a plus d'âme, selon Fourier.)

« Notre système planétaire est un groupe dont le soleil est « le chef et le pivot... Voilà notre *univers*.....

« Mais notre univers, avec ses dimensions infinies pour nous, « n'est, dans la création, qu'une nébuleuse, un point, un atôme ; « il forme des groupes et des séries avec d'autres univers dont « l'ensemble ne constitue encore qu'une unité pour des com« binaisons supérieures. . .

« Cet ensemble d'univers, cette nouvelle unité, le *binivers* « est encore un être intelligent...

« Les binivers se groupent entre eux, pour former des *tri« nivers*, puis, par de nouvelles combinaisons, toujours en « remontant vers Dieu, viennent les *quatrinivers*, les *quin« tinivers*, etc., etc.

« La pensée peut s'élever ainsi indéfiniment, sans jamais at« teindre Dieu, l'*infinivers*, dont le corps comprend toute « matière, dont l'intelligence renferme toutes les intelligences. »

En résumé, vie et pensée partout ; hiérarchie de providences de plus en plus souveraines ; et tout cela relié à l'être chétif appelé homme ; cet être chétif, cet atôme, sur son globule, attirant sur lui l'attention de toutes les grandes âmes astrales et de l'âme infinie du Cosmos ; l'attirant si bien, que la nature entière est mise en concert avec toutes ses passions : d'où la thèse ingénieuse de l'*analogie universelle ;* et que, par l'effet de ses actes, il peut modifier le monde extérieur ; d'où l'idée si bizarre et si ridiculisée que, si la société se fonde en Harmonie, il naîtra une *couronne boréale* par laquelle le pôle nord sera rendu habitable, et que la lune actuelle, cadavre pourri, sera remplacée par *cinq lunes* nouvelles.

On voit que c'est la doctrine du providentialisme poussée à sa plus extrême limite. Fréron-Veuillot n'en a jamais enseigné autant.

Il nous reste maintenant à voir ce que Fourier pense de l'âme et de la vie future. Pour être plus court et plus précis, je citerai encore M. Hippolite Renaud, *Vue synthétique :* cet écrivain a littéralement daguéréotypé son maître ; c'est donc comme si je citais le maître lui-même.

«Si tout finissait avec la vie présente, l'homme... pourrait «accuser Dieu d'injustice....

Suivent plusieurs raisons sentimentales en faveur du dogme, de l'immortalité.

«Une vie ultérieure est nécessaire pour résoudre ces difficul- «tés, elle est nécessaire encore, parce que Dieu, qui en a mis «le désir au cœur de tous les hommes, ne peut leur avoir donné «cette préoccupation pour leur tourment.»

Suit une théorie sur les états divers de la substance: elle est ou *pondérable*, ou *fluidique*, ou *impondérable*, ou *aromale*, ou *animique*.

«Dans la vie présente, appelée à agir prédominemment sur «la partie pondérable du globe, l'âme prend un instrument, «un *corps* d'une nature *pondérable*. . . . . »

«La vie ultérieure serait encore une vie *terrestre*, pendant «laquelle l'âme agirait, par l'intermédiaire d'un *corps aromal*, «sur les éléments aromaux qui entrent dans la composition de «la planète....

«Dans la vie aromale, sans entrer en relation avec les mon- «dains, on pourrait les voir, les comprendre, les suivre dans «toutes leurs actions.»

Dans cette théorie, les âmes alterneraient entre la *vie terrestre* proprement dite, et la *vie aromale*, dans les couches de l'air. C'est ce que Fourier appelle métempsycose BICOMPOSÉE, par opposition à la métempsycose *simpliste* des anciens.

Quant aux peines et aux récompenses, M. Renaud nous dit:

«Les vies mondaines et les vies ultrà-mondaines sont liées «comme les sommeilles et les veilles, et celui qui a manqué «une existence inférieure, qui l'a troublée par les excès, par «le crime, par le suicide, souffrira dans la vie supérieure sui- «vante; comme celui dont le sommeil a eté interrompu par «un cauchemar, par de mauvais rêves, se sent moins bien «disposé pendant la veille qui suit.»

Un point à examiner encore, c'est la question de l'organisation de la religion dans la phalange. Quoique moins favorable au *sacerdotalisme* que les saint-simoniens, Fourier ne laisse pas que de constituer un certain culte positif au milieu de la commune associée. Il est souvent question de *l'Église* dans les descriptions phalanstériennes. «On ira au bal, au théâtre, *à l'Église*, par des galeries couvertes»: il n'est pas un livre fouriériste ou l'on ne trouve cette phrase stéréotypée. D'autre part, je vois, dans la *Théorie des quatre Mouvements*, que Fourier gourmande fort le culte de la Raison, en 93, et la théophilanthropie du Directoire, de n'avoir pas eu de sacerdoce:

« Une gaucherie tout-à-fait neuve dans ces deux religions, c'était « de n'avoir point de prêtres; *le peuple veut voir des hommes « chargés directement de la procuration de Dieu.* Mais les « théophilanthropes choisissaient souvent un procureur ou un « marchand pour annoncer la parole de Dieu; on n'aime pas « voir de tels hommes prêcher la vertu. Vainement s'appuient- « ils du titre de pères de famille; les plus grands scélérats et « les plus grands imbéciles de la terre ont été pères de famille. « D'ailleurs les ministres d'une religion peuvent-ils être à l'é- « glise et à la boutique? Et conçoit-on qu'un culte puisse se « soutenir s'il n'a pas des prêtres qui vivent de l'autel.»

C'est à la suite de ces réflexions, que se lisent les lignes suivantes, qui sont à la fois une satire sanglante, et, sans doute, le dernier mot de Fourier sur la matière du culte et de la religion:

« Tandis que les philosophes se sont montrés si médiocres « en faisant des religions modérées, un Arabe grossier, MAHO- « MET, a fait une religion avec le plus grand succès, parce qu'il « a été immodéré en tout sens, parce qu'il n'a employé que « l'excès, l'exagération et les monstruosités. Quel camouflet pour « les amis de la modération! S'ils voulaient attaquer la reli- « gion catholique, il fallait lui en opposer une qui donnât dans « des excès contraires; elle divinise les privations, il fallait divi- « niser les voluptés. C'était une carrière toute neuve que Ma- « homet n'avait pas entrevue; sa religion n'est pas voluptueuse....

« Je le répète, il y avait un grand coup à faire en matière « de religion, MAIS CE N'EST PAS AVEC DE LA MODÉRATION QU'ON « FAIT DE GRANDES CHOSES.»

Voilà une maxime fortement pensée, et je crois que c'est ici le lieu de répéter ce que j'ai déjà dit plus haut: il devait y avoir une forte dose de ruse, et, comme dit Pascal, bien des idées *de derrière la tête*, dans ce bonhomme de Fourier.

CHAPITRE VII.

Les Fouriéristes (SUITE).



Je crois utile, pour être complet, de relater les opinions émises sur les choses de religion par quelques unes des individualités les plus connues de l'école sociétaire. L'universalité des écrivains de cette école se sont, à cet égard, largement inspirés de Fourier; cela est si vrai, que la plupart des excentricités de Victor Hennequin, dont on a été si étonné en ces dernières années, sont toutes tirées du livre du maître. Néanmoins, il est des détails sur lesquels les disciples ont émis quelques conceptions plus ou moins originales: il n'est pas sans intérêt de les recueillir ici.

Je vais parler successivement:

De Just Muiron,

De V. Considérant,

De Désiré Laverdant,

Et enfin, dans un chapitre spécial, de Victor Hennequin.



JUST MUIRON.

Just Muiron, comme on sait, fut très utile à Fourier, à l'époque où ce grand réformateur était ignoré ou méconnu. Il parvint, par ses démarches et par ses sacrifices, à obtenir, vers 1831 et 32, quelque publicité pour ses oeuvres. Il écrivit lui-même, sous le titre de *Procédés industriels*, de *Transactions sociales*, etc., des explications sur les théories phalanstériennes.

C'était une nature élevée, mais un écrivain froid et lourd. Il avait de la lecture et quelque teinture de philosophie, en sorte qu'on peut le regarder comme l'érudit et le métaphysicien de l'école. Il a donné quelques développements aux idées cosmogoniques de Fourier, et il a exercé une certaine influence

sur les tendances modérées et conciliantes de l'école, au sujet du clergé et des choses de culte.

Je vais indiquer ses opinions les plus saillantes.

Sur Dieu et la création.

«Dieu crée immédiatement l'ensemble de l'Univers. Il le «crée en faisant jaillir de soi-même les germes actifs et puis«sanciels des tourbillons d'astres. Ces germes sont, par le Cré«ateur, pourvus de toutes les facultés individualisantes, agglo«mérantes et formatrices des globes et de leurs accessoires. «Ainsi les êtres de tout ordre, que nous voyons peupler la «terre, ne sont que des créations MÉDIATES de Dieu. Ce sont «les produits de l'exercice des facultés créatrices dont les astres «sont pourvus par leur créateur, comme nos édifices, nos in«struments, nos meubles, sont des facultés créatrices departies «à l'homme. Les individus de la surface d'un globe opèrent «les créations industrielles; les astres opèrent la création organi«que de ces idividus de la surface; Dieu crée les tourbillons «générateurs des astres.»

L'idée de l'*individualité* et de la *personnalité* des astres est ainsi développée par Muiron.

«Les astres sont des individus sidéraux, comme nous som«mes des individus humains. Un astre a son âme, un tour«billon planétaire a son âme, comme un homme a la sienne. «Une molécule pierreuse appartient à son rocher, ce rocher «appartient à son continent ou à son île, le continent ou l'île «appartient à son globe, le globe à son tourbillon, le tourbil«lon à son univers, comme l'âme de l'homme appartient à sa «nation, l'âme nationale à l'âme de la terre, l'âme de la terre «à la grande âme de notre tourbillon sidéral, la grande âme «du tourbillon à Dieu. Et c'est ainsi que Dieu et l'Univers «sont UN, que toutes choses sont coordonnées, liées les unes «aux autres, régies par l'UNITÉ DE SYSTÈME, hors de laquelle il «ne saurait y avoir que le chaos.»

Sur les origines humaines, sur Adam, il écrit, en s'appuyant de l'autorité du savant Fabre d'Olivet:

«Jamais le sublime hierographe auquel nous devons les pre«miers livres de la Bible, n'eut la pensée qu'Adam fût un «homme individu, tel que le vulgaire l'imagine encore. Cette «pensée, de la part de Moïse, eût été aussi injurieuse au Cré«ateur, que contradictoire avec l'évidence des faits reproduits «à chaque pas sur notre globe. Comment, sans attribuer à «Dieu l'impuissance et l'imprévoyance les plus étranges, sup«poser qu'il ait remis le destin de la terre, de ses populations, «de ses glorifications, à un homme seul, sans collaborateurs

«et sans émules? Comment, sans renier le plus grossier bon «sens, croire que les diverses races humaines, blanches, jaunes, «noires, rouges, les Albinos, les Patagons, Lapons, sont sortis «d'un premier homme unique? Autant vaudrait dire que Dieu «ne créa qu'un arbre, qui a reproduit des chênes, des palmiers, «des pêchers, des tilleuls. . . . . Depuis longtemps les «grands génies dont s'honore le monde chrétien ont reconnu «dans Adam, l'homme universel, le genre humain. . . . . L'ex«pression de Moïse est d'une énergie, d'une profondeur éton«nante, bien propre à confondre la plupart des beaux esprits «du siècle. . . . . Le nom d'Adam signifie la partie animico«intellectuelle rectrice de notre monde (1).»

Voici maintenant l'interprétation du péché originel:

«*Nahas*, c'est-à-dire, l'attrait cupide, le *luxisme* séduit «*haïsha*, la faculté volitive, l'essor animique d'Adam, et l'en«traîne à oublier le conseil divin, à transgresser le commande«ment, pour s'abandonner à la violence des passions sensuelles «qui dès lors dominent tout. Cette transgression d'Adam le «voue à la mort, l'unité sociale étant frappée du sceau de la «désolation, par la dispersion des individus, le conflit de leurs «intérêts respectifs, l'incohérence générale. Telle est la vraie «version de l'histoire du péché originel, ou origine du mal.»

Après des théories si *naturalistes* touchant les origines des choses, de l'homme et de la société, on ne s'attendrait pas à trouver beaucoup de *religion positive* chez M. Muiron. On se tromperait. Sautant par dessus des abîmes philosophiques, comme il arrive à tous les esprits peu rigoureux, l'auteur va admettre un Dieu personnel, le culte de Jésus, la prière, les desservants de paroisse et jusqu'aux jésuites.

Citons quelques traits.

Dieu:

«Tout homme de bons sens a bientôt avoué l'existence de «Dieu, du grand dispensateur qui a tout créé et qui maintient «tout dans l'univers.»

---

(1) C'est d'après le même système de nomenclature que, dans la Bible, *Béhémoth* désigne tout le genre quadrupède; *Léviathan*, tout le genre poisson; *Hozan*, tout le genre volatile. Les *savants* qui déplorent la perte de ces *grands animaux* dont, selon eux, ces noms seuls conservent le souvenir, prouvent seulement qu'ils n'entendent point le langage antique.

(*Note de Just Muiron, toujours d'après Fabre d'Olivet.*)

La religion et le culte :

« Je pourrais me dispenser d'insister ainsi sur la nécessité « de la religion, quand personne ne songe plus à la révoquer « en doute. J'ignore s'il existe encore des impies ; on ne pour- « rait, sans doute, les trouver, en très petit nombre, que parmi « les ignorants que délaisse la société, ou parmi les maniaques.....

« Révoquer en doute l'utilité du culte, et conséquemment « du sacerdoce, pour le bien-être de la masse du peuple ; pré- « tendre que le peuple peut se passer d'églises, d'autels et de « desservants, c'est révoquer en doute l'existence animique de « l'homme. Le sentiment religieux est inhérent au cœur humain, « autant que la sensation du chaud, du froid, ou de la faim, « est inhérente à notre organisation corporelle.....»

Sur Jésus et son Église :

« Observons Jésus, et admirons! Si, comme Dieu, selon les « chrétiens, il a fait des miracles, comme homme il a été l'ar- « chétype de la seule conduite qui puisse être, parmi nous, « sage pour l'individu, utile pour la société.....

« Tel fut Jésus dans tout le cours de sa mission : prêcheur « d'exemple plus que de paroles, il prouve, par les faits, l'effi- « cacité de la résignation pour l'atténuation du mal. Sans doute, « se résigner, c'est s'imposer la loi de contrainte ; c'est se met- « tre en contradiction avec le vœu de la nature humaine, avec « les passions, ressorts essentiels de l'existence. Mais quand « Adam, l'homme collectif, marchant dans la fausse voie, ne « maintient plus ses sociétés, ne tend plus à quelque bien que « par la loi de contrainte, il est naturel que cette même loi « s'applique aussi à l'homme individu..... Ces vérités admises, « n'est-il pas évident qu'*il n'y a point de salut hors de la « religion chrétienne?*»

Quel galimatias! Citons ce qui concerne la prière et les pères jésuites.

La prière :

« Prier, c'est plaire à Dieu... C'est nous rapprocher de la « divinité par l'élan le plus raisonnable et le plus philosophi- « que, en même temps qu'il est le plus sublime.

« Le caractère du véritable ecclésiastique serait de se maintenir « en perpétuel état de prière.»

Les jésuites sont l'objet d'un véritable dittirambe, et proposés comme modèle de *savoir-faire* aux personnes qui veulent jouir des bienfaits de l'état sociétaire. (Je ne nie pas qu'il

n'y ait un certain côté de juste et de vrai dans cette appréciation, telle qu'elle est conçue.)

«..... Comment des peuples sans cohésion suffisante, des «gouvernements nécessairement versatiles, pourraient-il résister «à la cohésion et à la constance des jésuites? Il est dans la «nature des choses que les jésuites unis d'intention et d'intérêts «maîtrisent des sociétés que les intérêts et les opinions divisent.

«Les publicistes, qui ont observé ces faits si remarquables, «semblent n'avoir recherché que ce qu'ils avaient de fâcheux «pour les peuples, sans se soucier de ce qu'ils offraient de «bon pour l'avancement de la science politique et du bonheur «humain.....»

Telles sont, en matière religieuse, les tendances de Just Muiron : on voit qu'elles forment un salmigondis assez embrouillé. L'auteur est un esprit flasque, et un cœur débonnaire, dont le talent est trop secondaire et la science trop restreinte, pour qu'on puisse accorder une grande autorité à ses opinions.



VICTOR CONSIDÉRANT.

Au point de vue des choses religieuses, M. Considérant est un sceptique. Il ignore assez généralement l'état des questions. On voit que la métaphysique lui est complètement étrangère. Depuis que le phalanstère s'est emparé de lui, il n'a guère pensé qu'au phalanstère, et le reste lui est à-peu-près indifférent.

Partageant toutes les préventions de son école contre la révolution de 89, il était, avant 1848, très antipathique aux mesures prises par nos pères pour attacher le clergé à la constitution. Il y a un endroit de la *Destinée sociale*, son principal ouvrage, où il s'indigne fort contre la Montagne, à cause du peu de conséquence qu'eut le fameux *baiser Lamourette*, à la veille de la chute des Girondins. Ce brave «curé Lamourette», comme il dit, le touche beaucoup. C'était, si j'ai bonne mémoire, un évêque constitutionnel; mais M. Considérant est de ceux qui sont assez peu instruits des choses de l'église pour appeler «curé» tout ce qui porte soutane.

On devine déjà que si M. Considérant a mis le pied sur le terrain théologique, il a dû s'y empêtrer considérablement: c'est, en effet, ce qui est arrivé. Toutes les fois qu'il parle de religion, on remarque chez lui ce mélange d'incrédulité terre-

-terre et de religiosité vague, à l'usage des gens de lettres, les journalistes sur le retour, des actrices qui ont des marguilliers pour amants, des lorettes devenues sages, et des notaires retirés. Il se moque des indulgences, et il s'extasie devant l'Évangile qu'il n'a jamais lu attentivement. Comme le péché originel lui paraît un peu dur à digérer, il en cherche une interprétation; et Just Muiron lui ayant appris les gloses de Fabre d'Olivet sur cette matière, il les reproduit: «Voilà, «dit-il, le grand fait social que Moïse a gravé dans son *Sé-«pher.* Ève, la faculté volitive de l'homme, corrompue par «le serpent, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, «séduit et entraîne *Adam*, l'homme universel. *L'arbre cou-«vert de fruits*, symbole de la richesse matérielle, est la cause «déterminante; et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme sus-«cité à cette occasion, est la cause potentielle de l'*introduc-«tion du mal.*»

Dites-moi un peu pourquoi des gens qui veulent que l'âge d'or, l'Éden, soit devant nous, des gens qui posent en principe que l'homme, loin d'être fatalement rivé au Mal, peut être entièrement transfiguré; pourquoi, dis-je, des gens qui croient ces choses, vont-ils s'amuser à *interpréter* solennellement les fantaisies d'un arabe qui vivait il y a trois mille cinq cents ans? Nettoyez donc d'abord les intelligences, messieurs, si vous voulez nettoyer l'ensemble du monde. A quoi bon ces contes bleus, qu'ils soient interprétés suivant l'esprit ou imposés selon la lettre? Qu'importe à l'humanité moderne que M. Moïse ait mis des charades et des rébus dans ses histoires à dormir debout? Qu'est-ce que cela me fait à moi? qu'est-ce que cela fait à la génération présente? C'est une question de pure érudition, dont je veux bien m'occuper à ce titre, mais pas autrement, entendez-vous bien; et vous qui vous en occupez, avec une sorte de respect religieux, comme si de là dépendait le salut du monde, vous me paraissez faire partie d'une phalange infiniment *simpliste*, dont je demande la permission de rire en passant.

La principale théorie religieuse de M. Considérant se trouve, sous le titre essentiellement fouriériste d'*intermède*, en tête du second volume de la *Destinée sociale.* Je ne vous dirai pas ce qu'il y a dans cet intermède: je n'en sais rien. Après l'avoir lu deux fois, je suis aussi avancé que vous qui ne l'avez pas lu du tout. Il m'a semblé que M. Considérant croit en un Dieu «dont on n'a rien à craindre et tout à attendre», qu'il regarde l'Église comme étant en permanent état d'hérésie devant l'Évangile, qu'il espère voir renaître le vrai Jésus, le

vrai christianisme, avec le phalanstère, etc., etc.: mais ces banalités me donnent la nausée; je vous prie de ne m'en pas demander le détail.

Il ne faudrait pas croire, d'après ce qui précède, que M. Considérant fût un réacteur philosophique. Non. Il était, je viens de l'indiquer, extrêmement médiocre et tardigrade au point de vue de la synthèse générale; mais, dans la critique, il allait assez loin. Sous ce dernier rapport, il était le plus voltairien des hommes de la rue de Baune. Dans cet *intermède* dont je parlais à l'instant, je lis des choses très hardies et très mâles contre le parti obscurantiste. Voici un trait ou deux:

«Chose étrange entre toutes, que ce soit vous qui accusiez «en disant: *le siècle est sans religion!*....

«Eh! comment ne voyez-vous pas que vous répondez par «le fait même qui vous accuse et qui vous condamne? Car «d'où est-il sorti, cet esprit d'incrédulité *et de perversité* (con«cession absurde) dont vous parlez? N'est-il pas le fils de vos «œuvres? Vous avez possédé la société toute entière, vous l'a«vez tenue toute entière entre vos mains pendant des siècles: «vous preniez les générations dès le jour de la naissance; vous «marquiez *de votre signe* les enfants des hommes avant qu'ils «eussent pressé la mamelle de leur mère, et vous exerciez au«torité sur eux jusqu'au tombeau.... Que dis-je? votre autorité «s'étendait, mystérieuse, terrible, omnipotente, au-delà de la «tombe elle-même et entrait dans l'éternité!....

«Et c'est après avoir ainsi tenu, dominé, possédé, élevé, «gouverné la société toute entière pendant des siècles, que «vous venez vous plaindre des actuels résultats d'irréligion, et «récriminer de ce que le monde vous échappe? Ces résultats «ne sont imputables qu'à vous; et si la société vous échappe, «malgré la domination absolue que vous aviez étendue sur elle, «c'est donc que votre action, qui devait lui être propice, heu«reuse et maternelle, lui est devenue singulièrement lourde, «gênante et hostile. Si vous aviez favorisé la vie et le dévelop«pement de l'Humanité, sur laquelle vous aviez toute influence, «toute autorité, ET DONT VOUS ÉLEVIEZ LES ENFANTS, pourquoi et «comment l'Humanité se serait-elle dressée contre vous? Si «vous aviez toujours été ce qu'il y avait à chaque époque de «plus vrai, de plus utile, de plus intelligent, pourquoi et com«ment auriez-vous perdu votre influence?.....»

M. Considérant conclut que l'Église devait *modifier ses dogmes*, et dire au XIXe siècle autre chose que ce qu'elle disait à Clovis et à Mérovée. Je ferai remarquer ici que cette thèse, souvent renouvelée, est insupportable. Si l'Église a la vérité

RÉVÉLÉE, *elle ne doit pas*, *elle ne peut pas* la changer; en lui disant de changer ses dogmes, vous lui dites implicitement que vous ne croyez pas à ces dogmes; mais, poltrons! déclarez donc alors la chose ouvertement: il n'y a pas d'autre moyen de simplifier la dispute et d'aboutir à un résultat. Si vous continuez ainsi à jouer la comédie et à finauder, comment voulez-vous que les générations vous comprennent. Il y a trente ans que vous invoquez et que vous appelez de la sorte je ne sais quel christianisme de réserve, dont vous n'admettez pas le premier mot: qu'en est-il arrivé? C'est que la France a cru, en effet, que cette orthodoxie populaire, démocratique, libérale, existait quelque part; c'est que, aidés de vous, les loups ont revêtu des peaux d'agneau; c'est que, de votre aveu, ils ont été acceptés par la jeunesse française; et, en fin de compte, que possédons-nous, aujourd'hui que les masques sont levés? Nous possédons Patouillet-Gaume, Fréron-Veuillot, Nonotte-Cognat, les diables de Berbiguier-Mirville, et un tas de cuistres qui nous menacent de l'inquisition.

A qui la faute? En vérité, je vous le déclare: elle est à vous et à ceux qui sont auprès de vous!

Tout-à-l'heure vous disiez: Si la France n'a plus de religion, c'est la faute de Veuillot.

Et moi je dis: Si la France a Veuillot, c'est la faute de Considérant, c'est la faute de Jean Reynaud, c'est la faute des saint-simoniens, c'est la faute des fouriéristes, c'est la faute de toutes ces intelligences timides, de tous ces chefs de file imprudents, qui ont chanté des complaintes à l'unisson des *néos* de toute catégorie, quand il fallait entonner le bardit de la raison en péril!



DÉSIRÉ LAVERDANT.

C'est un homme à la physionomie placide, douce et bienveillante. Il est connu dans l'école sociétaire pour le meilleur catholique de la secte.

Désiré Laverdant a publié, en 1851, un livre remarquable sous plus d'un rapport, ayant pour titre: *La déroute des Césars, la Gaule très chrétienne et le czar orthodoxe.* Il y a bien des choses dans ce livre. Il y a du talent, il y en a considérablement, mais du talent irrégulier, qui manque d'ordre, d'attitude, et qui va un peu *ab hoc* et *ab hac*, comme le talent de l'adolescence, d'où je conclus qu'en ses trente et

quelques années, Désiré Laverdant a l'âme encore très jeune. Il y a, dans ce livre, de la science, de la lecture, presque de l'érudition. Il y a du cœur, une énorme quantité de cœur, de ce cœur qui exclut les vues personnelles et égoïstes, qui entraîne un homme malgré lui aux grandes luttes de la justice universelle, et qui le rive à toutes les causes démocratiques et humanitaires. Il y a de la politique populaire. Il y a du socialisme, un socialisme prudent et sage, où domine la couleur de Fourier, et d'où Proudhon, le terrible ennemi de l'école, est à peu près exclu. Il y a de la religion, de la religion très orthodoxe, de celle qui va à Rome, l'ombilic de la terre, *umbilicus terræ*, comme dit de Maistre, et qui donne le baiser de paix aux pères jésuites.

Voilà un bien singulier homme, n'est-ce pas? Bien singulier, en effet: c'est la tolérance faite chair. Désiré Laverdant aime tout le monde, il comprend et il excuse toutes les doctrines. Il paraîtrait que ce bienveillant esprit a en lui des échos pour toutes les notes du concert, disons mieux du brouhaha humain. Dès la couverture, dès la vignette de son livre, il prêche la concorde: j'y vois une abeille, destinée à contenter les bonapartistes, deux beaux lis, emblême cher au marquis de Carabas, et un coq qui a l'air de chanter la Marseillaise. Tout cela vit en parfaite union dans la vignette, et semble dire: Que l'on s'embrasse, Désiré le désire, et que tout soit fini!

A l'intérieur de l'ouvrage, même indulgence sans bornes, même sympathie universelle, même cordialité à tout venant. C'est véritablement le livre *omnibus*, écrit par l'impartialité en chair et en os. De Maistre, avec l'*Essai sur les sacrifices*, se trouve là côte à côte avec M. d'Alembert qui écrasait l'Infâme. Bossuet, l'intraitable Bossuet, s'arrange de ce sublime bouffon, Rabelais, qui, pourtant, Laverdant le constate, a ébranlé de son rire strident et sarcastique les palais des Monsignori. Les dogmes fraternisent comme les individus. L'immaculée conception fait la bouche en cœur au panthéisme, qui est une fameuse invention, ma foi, et qui, suivant l'auteur de la *Déroute des Césars*, servira prodigieusement à la restauration des idées christiano-catholico-romaines.

Pour faciliter au lecteur l'intelligence de mon personnage, je vais ouvrir çà et là, au hasard, le livre en question. Par quelques citations, il devinera quel étrange syncrétisme s'est implanté dans les malléables cases de ce cerveau débordant d'affectivité.

Savez-vous pourquoi le sacerdoce s'est séparé de la révolution

de 1848? C'est à cause de la fameuse querelle sur les investitures. Ecoutez-en la preuve:

«Or, quand la révolution de Février vint à éclater, on sait «quel appui précieux elle trouva dans le concours du clergé......

«Hé! bien, le grand service rendu par le clergé à la jeune «République a été oublié. Le pauvre peuple s'était montré «respectueux envers l'Eglise, bon et confiant envers le prêtre; «mais ce pouvoir nouveau, comme tous les rois du passé, ne «sut être que dedaigneux et jaloux envers l'Eglise, froid et «défiant envers le prêtre. Il n'eut qu'une pensée: brider, «dominer, exploiter.

«Et qu'on ne vienne pas nier! la preuve est là toute vivante, «le signe est là, crevant tout œil ouvert, brûlant de honte le «cœur des prêtres, entretenant la rougeur au front de l'église «humiliée: L'INVESTITURE! MM. Ledru-Rollin, Carnot, Cavaignac «et Vaulabelle, etc., etc.....»

Le lecteur dira: mais quelle pouvait bien être cette affreuse *investiture* qui a fait tant de peine à ces saintes personnes, dont le bon Désiré Laverdant est le représentant désolé?... Devinez, cher lecteur?.... Avez-vous trouvé?... Donnez-vous votre langue au chat?... Oui?... Eh! bien, voici la chose:

Le grand grief de ces saintes personnes, suivant Laverdant, c'est qu'on ait conservé les relations établies entre l'Eglise et l'Etat, que le gouvernement ait continué à *nommer* les évêques ou surveillants, et à *payer* les prêtres ou anciens. Si l'on eût retranché le budget des cultes, si ces scélérats de 48 eussent refusé de payer les desservants de campagne, tout allait au mieux dans la pensée du doux fouriériste.

Pauvre Laverdant, malgré votre talent, que vous êtes simple, que vous êtes simple!

M. Laverdant qui trouve excuse à tout, a excusé les sacrifices sanglants. Il faut vous dire que M. Laverdant adore la vieille Gaule. Le Juif et le Gaulois sont ses amours historiques. «De même que le peuple de Juda est le peuple des «peuples», l'ancien peuple de la Gaule druidique est pour lui «le céleste Gaulois.» Il est clair que ce «céleste Gaulois» est, à peu de chose près, sans reproche:

«Le juif est immolé pour servir de témoin à l'Évangile; pour «accomplir la rédemption, le Gaulois se précipite aveuglément «et s'immole. Ne préludait-elle pas à cette immolation, la «vieille Gaule druidique, lorsque, emportée par l'exagération «de la vérité, elle crut le sacrifice humain nécessaire? Pressen«tant qu'il fallait mourir pour renaître, mourir pour vivifier, «elle cherchait dans le sein de la mort le salut et la vie.»

Comment trouvez-vous ces petits druides français du XIXe siècle? Ils répètent tous les uns après les autres, les Laverdant, les Jean Reynaud, les Pelletan, que l'esprit du XVIIIe siècle est « mort », que sa méthode est « usée »; moi, je pense qu'ils se trompent, au moins en ce qui concerne l'appréciation du ci-devant dieu Teutatès: entre les *néo-gaulois*, qui *comprennent*, qui *expliquent*, qui *excusent*, au point de vue de je ne sais quelle rédemption, la statue d'osier, où s'accomplissaient les sacrifices druidiques, et nos vieux voltairiens, qui prétendent que tout cela est purement et simplement exécrable, mon choix était fait dès le ventre de ma mère, et je m'y tiens.

Les citations que je viens de présenter ne peuvent donner qu'une faible idée des étrangetés, des cocasseries qui fourmillent dans la *Déroute des Césars*, exposées dans un style bizarre, plein de néologismes, aussi singulier que les idées qu'il revêt. Je voudrais pouvoir citer encore. Je voudrais vous dire comment M. Laverdant est millénariste en un certain sens mitigé. Je voudrais pouvoir relater comme quoi Jean-Baptiste et Fourier sont précurseurs au même titre. Je voudrais noter bien d'autres points encore. Mais je dois ménager l'espace: je suis forcé de me borner.

Je ne veux pas finir cependant, sans répéter ce que je crois avoir dit déjà, qu'il y a de très bonnes et de très belles choses dans le livre de M. Laverdant. Quelques-unes de ses pages, que je me rappelle avoir admirées dès 1851, à une première lecture de son ouvrage, m'ont réjoui plus encore, maintenant que je suis plus vieux, et m'ont transporté d'aise à une lecture plus attentive. Ce qu'il dit de la tyrannie du czar, est même devenu un charmant pamphlet de circonstance, depuis que nos patriotiques armées tiennent en échec le terrible ennemi oriental. Sur une foule de points de doctrine, de politique, d'économie sociale, de littérature, de morale, l'auteur de la *Déroute des Césars* s'élève à une véritable hauteur. Je ne citerai qu'un trait, un passage qui est relatif aux bâtards.

« Figaro, c'est bien l'enfant naturel, c'est le génie qu'il plait « à Dieu de placer au plus bas échelon de la vile multitude, « en dehors du monde et hors la loi; et afin que ce monde et « cette loi soient convaincus d'iniquité et d'absurdité, Dieu per- « met que ce génie, éclos tout seul, se ramassant et s'élevant « tout seul, en vienne à juger et nobles et bourgeois, et à « dominer tout ce que la convention sociale lui impose de maî- « tres et de tyrans. »

J'approuve fort ces lignes éloquentes; non pas que je sois opposé à l'admirable, à la sacrée et immortelle institution de

la famille régulièrement organisée: j'espère que je la défendrai toujours; mais je suis profondément ulcéré, je l'avoue, de trouver encore dans nos codes des dispositions toutes barbares contre l'enfant naturel, innocente victime d'une faute, d'une faute qu'il faudrait souvent appeler un malheur. C'est là une tache affreuse dans nos institutions. Pour en saisir toute l'horreur morale, il suffirait de songer que, par un hasard singulier, qui semble être un enseignement de la Providence, une foule des grandes choses de l'histoire ont été faites par des enfants naturels, par des bâtards: ainsi la Grèce, ainsi l'Empire romain, ainsi l'État anglais, et que sais-je encore? Si bien, je le déclare, que si, moi qui vous parle, j'étais bâtard, et que, à l'imitation des hommes d'État en retraite et des romanciers sur le retour, j'écrivisse mes *Confessions* ou mes *Mémoires*, je n'hésiterais pas à les commencer ainsi:

«Je suis né hors mariage, comme Thésée, fondateur d'Athènes, comme Romulus, fondateur de Rome, comme Guillaume-le-Conquérant, fondateur du grand Royaume anglo-breton, comme. . . . .

Tel ou tel malin va me dire, j'en suis certain, je connais le cœur de l'homme: Diantre! cher Monsieur, comme vous parlez bien sur les bâtards! Ne le seriez-vous point vous-même quelque peu?

Pourquoi pas?

CHAPITRE VIII.

Victor Hennequin.



Hennequin était un esprit secondaire; mais il était aussi ce qu'on appelle dans l'argot des lettres, un *piocheur*. Il avait beaucoup étudié, et il savait une infinité de choses, spécialement en matière de sciences naturelles. C'était un des phalanstériens les plus laborieux. Il avait une teinture de métaphysique

et d'histoire philosophique, ce qui était rare dans la rue de Baune. Il portait si loin la manie de compiler, que je me rappelle l'avoir remarqué à l'Assemblée législative, deux années de suite, courbé sur son pupitre de représentant, et occupé, pendant la presque totalité des séances, à faire des extraits du *Moniteur*. Il inventait peu, mais il ruminait bien les idées des autres, et il les développait avec un certain talent de forme. Je le caractériserais volontiers par le mot célèbre de la générale Lefebvre: c'était un *lisardier*.

Au moral, on trouvait en lui un être bonasse, distrait, rêveur et doux, mais extrêmement faible. Il était démocrate par la chair et par la sensibilité nerveuse, plutôt que par la conviction ferme et arrêtée de l'esprit. Ce sont là des natures dont il ne faut pas généralement attendre grand' chose. Ne comptez pas sur les intelligences molasses, et défiez-vous des hommes qui ont de grands besoins: voilà une maxime dont les gens de parti ne sont pas suffisamment pénétrés.

Tout le monde sait comment a fini Victor Hennequin. Il est mort fou, d'une folie partielle, dans laquelle il lui restait beaucoup de lucidité. Dans ses derniers ouvrages, *Sauvons le Genre humain* et *La Religion*, il y a un mélange si bizarre de sens droit et de déraison, que bien des personnes ont voulu voir un jeu, ou, comme dit le langage populaire, une *banque*, dans ses excentricités: c'est une erreur. Il a bien réellement présenté ce phénomène singulier, d'une intelligence moitié aliénée, moitié maîtresse d'elle-même; il a été un fou exceptionnel, un fou de sang rassis.

D'après ce qui précède, on comprendra qu'en traitant d'Hennequin, dans ce chapitre, je vais être obligé, tantôt de le prendre au sérieux, tantôt de relater ses bizarreries sans y attacher d'importance. C'est une peinture où je veux que mon pinceau ne rende d'autre couleur qu'un mélange d'estime très modérée, d'hostilité restreinte et de pitié sans réserve: le lecteur saura bien, par la fécondité de son imaginative, compléter et achever en ce sens l'insuffisante esquisse qui va suivre.



Dans *Sauvons le Genre humain* et dans *la Religion*, Victor Hennequin a plusieurs fois parlé de sa personne. Je vais citer ce qu'il en dit de plus curieux:

« Mon nez est celui d'un ambitieux dont l'ambition est titrée « en matériel. Il est de grande dimension, mais il présente, « vers le milieu, une concavité au lieu d'une cambrure. Le

« ressort matériel de l'ambition c'est l'acquisition de la matière.
« Je ne tiens pourtant pas à la richesse, et je m'en serais passé « mieux que personne, mais je tiens aux insignes des dignités, « et j'ai quitté l'Assemblée nationale avec le regret vivement « senti de n'avoir porté ma rosette qu'une fois, quand les représentants furen arrêtés le 2 décembre.....»

Il expose, avec une certaine verve, ses goûts tout enfantins pour l'appareil militaire.

« L'armée est l'harmonie vivante; elle représente seule aujourd'hui des éléments déjà coordonnés de la Série.

« Il y a des gens qui sont fiers de ne pas s'arrêter pour voir « défiler, depuis le premier sergent d'avant-garde jusqu'au dernier serre-file, un régiment, précédé de sapeurs, répandant « sur son passage des flots d'harmonie, et laissant entrevoir, « derrière la musique, l'aigrette blanche de son colonel, sur « un fond de baïonnettes luisantes.

« Leur cœur ne bondit pas à l'unisson du nôtre quand les « trompettes, de leur son clair et mordant, annoncent au coin « d'une rue le débouché d'un régiment de cavalerie, dévancé « par le tapage des fers de chevaux sur le pavé, et le commandement prolongé des officiers.

« Ils n'entendent qu'un bruit dissonant, dans la musique à « timbre de ferraille des chaînes de canons et d'obusiers, défilant « au trot par batteries.

« Ils n'ont jamais senti la poésie la plus enivrante envahir « leur âme, lorsque les nuages du feu de bataillon couvrent « les longues lignes de l'infanterie, que l'œil aperçoit à demi « les rangs bleuis par la fumée, l'épée du chef donnant le signal au tambour-major, et que l'oreille est avertie de la cessation du feu par un roulement, servant de basse au cliquetis « des fusils qui se rechargent.

« Ils n'aiment pas, comme nous, à voir de loin les canonniers exécutant autour de la pièce leur manœuvre cadencée, « le premier servant de gauche faisant pirouetter l'écouvillon en « reculant en face de son camarade, comme pour donner la « parole à la pièce, qui vomit entre eux feu et tonnerre.

« Ils riront d'apprendre que nous avons fait à pied le voyage « de Paris à Versailles, uniquement pour juger de l'effet produit par les dolmans verts et les tresses orange du 7e hussards, qui venait d'être créé, et que nous sommes revenus « content, après avoir vu 2 ou 3 hommes en petite tenue au « seuil du quartier de cavalerie.

« Ceux pour qui l'armée actuelle n'a pas de prestige exté-

«rieur, peuvent être émus, et plus émus que nous, par un «autre genre de poésie.

«Ils peuvent aimer la poésie large et vague, formée de nua«ges et de rêveries.

«Mais le peuple en masse et les enfants préfèrent la nôtre; «notre enthousiasme invincible pour cette organisation militaire, «que notre raison jugeait incomplète, onéreuse, destructive, «et que nous eussions supprimée avec l'énergie de l'indignation «si le pouvoir avait été rendu à l'Assemblée nationale, *après «le 4 Décembre*, était un signe de vocation *pour un orga«nisateur de la société.*

«Nous avons effacé plusieurs fois ce mot. L'Ame de la terre «nous ordonne de le récrire.»

Dans une lettre mise en tête de *Sauvons le Genre humain*, avec cette suscription: A NAPOLÉON III, M. Hennequin s'exprime en ces termes, sur un revirement politique qui s'était effectué dans son esprit.

«Dieu a bouleversé toutes mes données politiques; mon livre «attaque les principes les plus chers à la démocratie, il soutient «la cause du pouvoir en général, malgré les vives répugnances «de ma nature, et j'ai ordre de vous dire, à vous personnel«lement, que vous avez une mission providentielle.»



Ce furent les tables tournantes et parlantes qui produisirent une *fissure*, et qui occasionnèrent une *fuite*, dans le crâne de ce pauvre Hennequin. Pendant plus d'un an, il ne quitta pas les guéridons et les chapeaux. Il se fit rééditer par eux toute la doctrine sociale et cosmogonique de Fourier. Comme il arrivait toujours alors, ces diables de chapeaux étaient très complimenteurs pour les gens rangés autour d'eux. Ils disaient à Hennequin qu'il était le plus grand génie du globe, et que sa femme était une merveille. Cette dame fut tellement frappée de tout ce qu'elle entendit, que son intelligence s'en troubla. On dut l'éloigner de son mari et de sa fille. Quant à Hennequin lui-même, il s'exalta d'une manière indicible. On le voyait dans les rues, écrivant de son doigt sur le vague de l'air, et il prétendait que de cette écriture, résultaient des caractères très visibles pour lui. Dans les grotesques séances de la rue de Baune et des divers salons phalanstériens, dont il a été question au premier livre, il affirmait qu'il avait sur la tête une *trompe aromale*, par laquelle les âmes répandues dans l'espace lui faisaient des communications. Il s'explique très au

long, dans le livre de *la Religion*, sur cette *trompe aromale*; dont il donne la description et même un dessin.

Telles étaient ses préoccupations, lorsqu'un jour il lui vint en pensée qu'il était réellement inspiré d'en haut. Soit hallucination, soit mélange d'hallucination et d'orgueil, soit mélange d'hallucination, d'orgueil et de calcul, il se déclara tout-à-coup en rapport direct avec l'âme de la terre, ce sous-dieu qui, dans la théorie de Fourier, est, pour l'humanité, l'exécuteur des desseins des demi-dieux de l'*univers*, du *binivers*, du *trinivers*, du *quatrinivers*, et finalement de l'*infinivers*, ou de Dieu proprement dit.

L'âme de la terre faisait donc des révélations à Hennequin. Le bruit s'en répandit bientôt dans le monde sociétaire, et il y en eut plusieurs qui crurent: comment, s'ils ont foi aux idées du maître, n'eussent-ils pas cru?

Dans son accès d'hallucination, ou auparavant (je ne veux jurer de rien), Victor Hennequin avait rédigé un écrit où était résumée, et corrigée en certains points, la théorie fouriériste. Il se mit à parler de ce manuscrit comme d'une chose dictée par l'âme du globe. Un jour même, il affirma qu'un libraire, nommé Delahays, allait, à telle date et à telle heure, lui apporter 100,000 francs comptant pour une édition de ce mystérieux ouvrage, sur lequel il avait écrit: *Sauvons le Genre humain*. L'âme de la terre avait positivement déclaré au prophète que la bourse du libraire Delahays s'ouvrirait de la manière que j'ai dite, et que, sans faire aucune démarche, il fallait attendre.

Le libraire Delahays ne vint pas. Les prophéties de ce malheureux Hennequin ont toujours eu des issues déplorables. Ainsi, pour citer un autre exemple, dans *la Réligion*, il dit: «Je n'ai plus que 16 ans à vivre sur la terre, afin d'y remplir toute ma mission. Je mourrai à 53 ans, de mort subite, le 12 juin 1869.» — On sait que la lucidité du *voyant* a bien mal lu dans l'avenir: Hennequin devait mourir quelques mois après la publication de son ouvrage, qui est resté inachevé.

Le libraire Delahays n'étant pas venu, et l'âme de la terre n'ayant apparemment pas le loisir de songer davantage à l'édition de *Sauvons le Genre humain*, Hennequin, triste et déconfit, se dirigea vers une librairie où l'on se charge volontiers de publier les élucubrations des têtes détraquées, depuis les folichonneries légitimistes du marquis de Carabas jusqu'aux croquis religieux des ressusciteurs du diable.

Cette librairie ne donna pas 100,000 fr. comptant à Hennequin. Il n'est pas dans les habitudes de MM. les libraires de payer les livres aussi cher. Mais enfin les révélations de l'âme du

globe furent mises au jour. Ces révélations ayant eu bon débit, *Sauvons le genre humain*, fut suivi, à quelque temps de là, de la *Religion*. Ce sont ces deux livres, publiés dans et avec les circonstances susdites, dont j'ai à résumer ici, d'une manière succincte, les enseignements les plus notables.



Dans sa semi-aliénation mentale, Hennequin paraît avoir eu pour principale idée fixe, le désir de détrôner Fourier, son maître, et de se mettre à sa place. Il y avait un grand fond de ruse sous son apparente naïveté.

En plusieurs endroits, il signifie son congé au reste de l'école sociétaire. Il annonce que la société phalanstérienne doit se dissoudre et donner sa démission. Je n'ai pas trouvé dans ses livres un seul mot bienveillant pour ses confrères, si ce n'est pour M. Doherty. N'y a-t-il pas toujours eu un peu d'envie dans son fait? N'était-il point sourdement hostile à ceux de la phalange qui étaient plus en évidence que lui? Je me pose ces questions: car on a souvent, dans l'aliénation, les tendances de la vie lucide, comme on rêve la nuit des préoccupations de la veille.

Hennequin corrige Fourier, et, en général, il ne le corrige pas trop mal. Par exemple, il lui reproche d'avoir tout sacrifié à la *passion*, à l'*entraînement*, à l'*attraction*, et il veut que le régime du phalanstère ne soit pas exclusif des réactions légitimes de la *liberté*, de la *volonté*. Il est partisan de la famille, qu'il conserve au milieu des ébats des séries et des groupes. Il ne veut pas que les femmes prennent autant d'essor qu'il leur en est permis dans la théorie primitive. Il ôte à l'amour le caractère excessivement charnel que lui attribue Fourier: il idéalise cette noble passion. D'autre part, il se prononce contre la tendance, commune à la plupart des fouriéristes, qui consiste à exclure les études philosophiques: il défend la cause de la libre pensée, il préconise l'exercice des facultés dialectiques et métaphysiques, il glorifie les philosophes.

Toujours dans le but, non avoué, sans doute, de déconsidérer Fourier, et de se substituer à lui comme révélateur du monde nouveau, il commet une malice bien caractérisée: il insiste sur les points les plus ridiculisés de la doctrine phalanstérienne. C'est ainsi qu'on trouve dans ses ouvrages un exposé des excentricités les plus célèbres de cette doctrine. Voici quelques traits.

Il prouve que Fourier admet la prostitution. Il cite le cé-

lèbre portrait d'*Orythie*, l'une des sept filles de *Damon*, père de famille harmonien, dans la *Fausse Industrie.*

« Elle est antipathique à la chaîne du mariage : fille impé-« rieuse, la plus belle des sept, Orythie a pris en amour une « direction très philosophique, elle est devenue *amie du com-« merce ;* mais avec la prétention de *régénérer le trafic*, de « fonder une *nouvelle philosophie du commerce*, alliant le « négoce avec la vertu.....

« Après quatre années de commerce, son dernier inventaire « s'élevait à 540,000 francs ; elle atteindra 600,000 fr. sous peu « de mois, car sa beauté, sa vertu et sa haute renommée atti-« rent à elle tous les potentats et les Crésus. Elle sera milli-« onnaire dans peu d'années, parcequ'elle a beaucoup d'ordre.....»

Il prouve que Fourier admet ou excuse l'inceste et tous les excès ; il cite ce qui suit :

« Les hommes de toutes les races créées furent exempts de « préjugés à l'époque de la création et ne songèrent nullement « à déclarer crime la liberté amoureuse. Leur vigueur et leur « longévité les portaient aux opinions contraires, aux orgies, « *aux incestes* et aux coutumes les plus lubriques.»

Il prouve que Fourier excuse l'infanticide, et, pour cela, il transcrit un passage sur O'tahiti, où l'auteur semble admirer les coutumes de cette île, entre autres « la coutume de l'*infanticide* qu'on y a trouvée établie.»

Pour la sodomie et le *saphisme*, il montre que Fourier en parle avec une indulgence assez scandaleuse. Il s'appuie également sur des textes.

Il parle aussi de la fameuse queue phalanstérienne ; il explique ainsi les opinions erronées qui se sont répandues dans le public malin à cet égard :

« Fourier attribuait aux solariens (habitants du soleil), comme « signe caractéristique d'un organisme plus élevé, un membre « *pivotal*, qu'il n'a pas décrit et dont il a dit seulement ceci :

« 1 Arme puissante. 3 Force gigantesque.
« 2 Ornement superbe. 4 Dextérité infinie.»



Une autre tendance, mais moins précise, qui est encore dans *Sauvons le genre humain* et dans la *Religion*, c'est d'insinuer aux intelligences une sorte de découragement relativement à l'issue des luttes démocratiques. On trouve, en effet,

dans ces deux ouvrages, des idées de désespoir et de fatalisme sombre touchant la cause populaire. Ces idées ont été relevées énergiquement par un écrivain consciencieux, M. Emile Bertrand, dans une brochure intitulée: *La fin des mystères.* Je ne connais pas M. Emile Bertrand, qui prétend avoir en portefeuille un *Christianisme raisonnable;* mais, à la lecture des quelques pages qu'il a publiées, je devine en lui un noble cœur. Je lui conseille seulement d'occuper ses veilles à la recherche d'un *Humanisme raisonnable:* cela faudra mieux.

Donc, M. Hennequin était très découragé quant aux questions de progrès, de fraternité, etc.

Il adresse force injures aux partisans de l'égalité, auxquels il dit quelque part: «insurgez-vous, basses jalousies. Essayez de ressusciter votre devise envieuse: *de chacun suivant ses facultés, à chacun suivant ses besoins.*

Il partage entièrement les idées émises par M. Jean Reynaud sur la fatalité des conditions actuelles, résultant des vies antérieures. Il admet que l'infirmité, l'impuissanee du faible, sont une punition de ses fautes dans une précédente vie idéale. Il établit que les âmes étant plus ou moins *raffinées*, elles ont plus ou moins de droits suivant le degré de leur *raffinement.*

M. Emile Bertrand, dans sa brochure, lui reproche vivement de consacrer toutes les plaies sociales, la prostitution, l'esclavage, etc. Je crois qu'il y a là un peu d'exagération. J'ai bien trouvé dans *Sauvons le genre humain* et dans la *Religion*, une âme relâchée, un adversaire de l'égalité, mais je n'y ai pas trouvé un égoïste.

✵

Nous venons de voir le côté en quelque sorte négatif de la révélation d'Hennequin: quelles sont maintenant les doctrines positives de cette même révélation?

D'abord Hennequin est, comme Fourier, complètement en dehors du dogmatisme ancien. Il n'en tient pas plus de compte que s'il n'existait pas.

En dehors du dogmatisme, il rajeunit purement et simplement la cosmogonie fouriériste, à laquelle il ajoute seulement quelques fioritures. Je vais citer des exemples:

Hennequin est panthéiste. «L'Univers, la Nature, la Vie, Dieu, sont des synonymes rendant tous une même idée.»

Dieu est la totalité du monde personnifiée: «Quel doux frémissement a répondu dans tout mon être, quand l'âme de la

Terre me parla de Dieu, qui porte une robe toute brodée de planètes et de soleils.»

Ce que je viens de citer est de *Sauvons le genre humain*. Dans la *Religion*, Dieu se rapetisse: «Dieu, cœur de l'univers, a un siége déterminé. — La substance divine n'est pas infinie, en ce sens qu'elle occupe tout l'espace, mais en ce sens que non seulement elle occupe tout ce qui est organisé, mais encore elle possède une virtualité de développement sans aucunes bornes.»

Dans la substance infinie du Dieu-Tout, il circule des myriades et des myriades d'entités-âmes agissant par des portions de matières appelées corps. Il voit une âme, une personne, dans le plus petit ciron microscopique comme dans le plus immense soleil. A tout instant, il vous parle, non seulement de l'âme de la terre, mais de l'âme du soleil, mais de l'âme de Saturne, etc., etc. Il ajoute des détails à ce qu'a dit Fourier sur la séparation qui a eu lieu entre l'âme et le corps de la lune, astre pourri maintenant, et qui est pour la terre la cause de mille maux.

En maint endroit, il est question des passions, des volontés des astres. Quelque part, je lis que, si Fourier n'était venu, les planètes se disposaient à retrancher de leur communion notre globe malade. Du reste, il est constant que notre gueuse de planète donne un taintoin d'enfer au bon soleil. Ailleurs, je lis un épithalame sur les amours d'Orion et de ce même soleil. Les astres ont des facultés sexuelles: ils soupirent les uns pour les autres. C'est toute une poésie entée sur l'idée, en effet très poétique, de l'ANALOGIE UNIVERSELLE.

Hennequin insiste longuement sur la vie future. Les âmes se *raffinent* par mille et mille incarnations successives. A chaque incarnation, elles sont examinées par les âmes qui leur sont supérieures dans l'échelle hiérarchique. Ainsi l'âme de la terre juge incessamment les petites animaillonnes de la race humaine; il y a aussi des âmes de végétaux, d'animaux qui circulent dans l'espace. La pensée, la vie personnelle est partout.

Touchant l'état des âmes humaines après la mort terrestre, Hennequin innove un peu sur Fourier. Il croit, par exemple, que la *papillonne*, passion du changement, exige que les hommes ne soient pas hommes à perpétuité, ni les femmes toujours femmes. Il déclare que, dans la vie future, bien des hommes, et les meilleurs, deviendront femmes, et en même temps que femmes, sous-dieux. Ainsi, tel qui a passé sa vie de la terre à adorer le sexe gracieux, revêtirait, au delà de la tombe, la peau de satin, sans compter le reste, et serait

adoré à son tour par les gens à moustache. Écoutez des exemples.

« Fourier se repose dans les délices d'une existence féminine « du 7e degré, des longues épreuves et des cruelles déceptions « qu'il a subies sur la terre. »

Napoléon aurait également changé de sexe dans le paradis Hennequinien.

« L'empereur Napoléon, dernier sous-dieu promu, a passé « directement après sa mort, de la 1re couche dans la 7e, mais « il doit, à partir de 1821, y passer 86 ans, comme femme, « avant d'exercer sa dignité. »

Hennequin aura également le plaisir de porter des collerettes, ainsi que des robes à queue, et de voir des barbons à ses genoux.

« Des âmes, relativement très rares, sont destinées à devenir « sous-dieux. JE DOIS L'ÊTRE, après une existence féminine du « 7e degré dans le monde supérieur.

« J'entrerai dans Vesta comme 30e sous-Dieu..... »

S'il s'occupe beaucoup de la vie ultra-mondaine, Hennequin ne néglige pas pour cela la vie de ce monde. Comme Fourier, il croit que notre existence terrestre deviendra beaucoup plus longue qu'elle n'est. Il en fixe le terme, à dater du jour où l'Harmonie sera constituée, à 144 ans, ainsi répartis, dans un tableau renouvelé du chef de l'école phalanstérienne.

PLEINE HARMONIE.

						correspondant à
Complém. ant.	Basse enfance	0	à	7	ans	
Transit. antér.	Séraphins....	7	à	11	ut	violet.
	Lycéens.....	11	à	17	ré	rouge et violet.
	Gymnasiens..	17	à	29	mi	*id.*
	Jouvenceaux.	29	à	37	fa	*id.*
Aileron ascend.	Adolescents..	37	à	49	sol	bleu.
Aile ascendante	Hardis......	49	à	61	la	bleu et jaune.
	Engageants..	61	à	73	si	rouge.
	Capricieux...	73	à	85	ut	rouge.
	Gracieux....	85	à	97	ré	rouge.
Centre	Athlétiques..	97	à	107	mi	rouge, bleu et violet.
	Raffinés.....	107	à	119	fa	rouge et bleu.
	Tempérés....	119	à	129	sol	rouge, bleu et jaune.
	Conservés....	129	à	139	la	jaune et rouge.
Aileron desc.	Déclinants...	139	à	143	si	jaune.
	Patriarches..	143	à	144	ut	blanc.

MON CHER LECTEUR,

J'ai pu vous ennuyer bien des fois, dans le courant de ce livre, mais vous me le pardonnerez certainement pour la peine que j'ai prise de transcrire le tableau ci-dessus, tableau qui est la poésie de la savante opinion développée récemment par M. Flourens, et qui vous prouve, si vous n'avez pas encore CENT TRENTE-NEUF ANS, que vous êtes ou brillant Jouvençeau, ou gentil Adolescent, ou Hardi, ou Engageant, ou Capricieux ou Gracieux, ou Athlétique, ou Raffiné, ou Tempéré, ou, pour le moins, très bien Conservé. C'est la grâce que je vous souhaite, moi simple gymnasien, votre très humble serviteur.

Signé: FRA ANTIVEUILLOGAUMO,

Frère prêcheur de toutes les Harmonies.

Post-Scriptum. Toutefois, si vous êtes dans les Conservés depuis quelque temps, ou même si vous êtes arrivé simplement aux Athlétiques, l'Âme de la Terre me charge de vous engager à faire votre testament.

CHAPITRE IX.

Les Communistes: M. Cabet.

(Chapitre à intercaler. — Écrit le jour de Pâques, 8 avril 1855.)

I.

Je n'ai point à étudier les communistes au point de vue des doctrines sociales, sous ce rapport, je me contenterai de les caractériser en peu de mots.

Ce qui distingue économiquement les communistes des fouriéristes, c'est le rejet absolu qu'ils font du Mien et du Tien, et de leur expression suprême, le signe monétaire, auquel ils substituent la participation immédiate aux produits généraux

de la communauté (1); c'est le niveau qu'ils établissent sur toutes les têtes et sur toutes les vies, par l'application sans réserve du principe d'ÉGALITÉ. Les habitants du phalanstère conservent l'individualité du propriétarisme, et ils peuvent être, et sont de fait, inégaux dans la liberté; les habitants d'Icarie sont des fonctionnaires de l'association, tous également entretenus par elle: voilà la différence essentielle des deux systèmes.

Toutefois, si l'égalité complète doit régner en Icarie, si M. Cabet exagère ce principe, jusqu'à reprocher aux femmes le goût qu'elles ont de rivaliser entre elles par la variété des atours (V. *Réalisation d'Icarie*), il ne faudrait pas croire que le communisme ne fasse aucune concession à l'esprit d'individualité et de luxe. Par exemple, l'idée du *brouet communiste, mangé en commun à la table d'une sorte de couvent socialiste*, est une invention des feuilletonistes en gaieté réactionnaire. M. Cabet dit souvent, au contraire, dans le *Voyage en Icarie* et ailleurs, qu'aussitôt que la société sera suffisamment riche, il faudra faire des distributions *luxueuses*, généraliser *l'usage des parfums*, et organiser les *repas de famille*, la vie de l'intimité.

J'ai personnellement une haine instinctive de l'Absolu sous quelque forme qu'il se présente. La nature m'a donné un esprit qui ne peut croire aux panacées universelles. Ainsi, quand un homme vient me dire que son système résout toutes les équations de tous les degrés, soit dans l'ordre politique, soit dans l'ordre social, soit dans l'ordre moral, il me prend une invincible envie de rire. Je suppose que la volonté de mon étoile (les plus humbles ont leur destinée), c'est que j'avertisse l'orgueil des faiseurs de systèmes, que je leur représente combien ils ont tort de vouloir faire de leur idée un laminoir, par où devrait passer toute la société sans exception. Mon cœur admet toutes les aspirations hardies; mais mon intelligence se refuse à la domination des théories exclusives, et je sens en moi comme un verbe inspirateur, qui me pousse à crier aux chefs d'école: Amis, élaborez vos doctrines, mais ne vous laissez pas halluciner par elles; songez que, si vous devez beaucoup à vos convictions, vous devez aussi quelque chose aux sentiments opposés de vos semblables; en un mot, possédez vos utopies, mais que vos utopies ne vous tiennent pas enchaînés et seques-

(1) Ils diffèrent aussi du régime proudhonien de l'*échange* en ce que chez M. Proudhon, ce que vous échangez est *à vous*, et qu'à force d'échanger, vous pouvez devenir un possesseur considérable, tandis que chez M. Cabet, vous apportez ce que vous avez produit au centre de la communauté, et l'on vous donne en retour, sans établir de balance exacte, les choses *dont vous avez besoin*.

trés de la pensée de vos frères, au point que vous en deveniez maniaques: *Laïdem habeto, dilecte, dummodò te Laïs non habeat!*

Avec de telles dispositions, on comprend que je ne suis ni ne puis être un sectaire communiste. Toutefois, je pense que, sur une petite échelle, sur des groupes libres, le communisme peut réussir comme tout autre système. Il n'y a point d'absurdité au nom de laquelle, avec un certain nombre d'hommes *toqués*, comme dit le peuple, on ne puisse faire une association sérieuse, qui pourra finir par être très respectée; à plus forte raison, s'il s'agit d'idées qui ont en elles une certaine force. Je ne suis donc pas étonné, bien s'en faut, que les Icariens aient du succès en Amérique, à Nauvoo. A ce sujet, j'ai reçu une lettre que je reproduis ici, avec toute la sympathie que mérite son honorable auteur.

Nantes, 20 février 1855.

« Monsieur,

« Probablement, vous parlez de Cabet en votre volume: voici « des faits tout récents et très authentiques que je crois devoir « vous signaler. Ils sont le produit du suffrage universel des « habitants de Nauvoo:

« 1° Le travail n'est pas obligatoire, il est *libre;* mais cha« que homme doit *moralement* huit heures par jour de son « travail, chaque femme six heures.

« 2° Les travailleurs sont comme dans certaines imprimeries, « *à la conscience.*

« 3° La lettre qui relate ces faits raconte *naïvement* com« ment les 50 nouveaux émigrants ont trouvé une maison neuve, « des chambres propres, des meubles en noyer tout neufs et « un poêle, ô luxe! dans chacune, du bois et de la houille *à « discrétion!... à discrétion!...*

« 4° Elle dit aussi naïvement: nous faisons par jour trois « excellents repas. Le matin à déjeuner, la soupe et un bon « plat; à dîner, trois plats excellents; le soir, la soupe et un « plat de viande, ou de poisson, ou de légumes.

« 5° Le dimanche, musique, concert, spectacle, bal.

« Elle ajoute: L'école est prospère et la succursale d'Iowa « est en belle voie. Nous venons d'y envoyer deux frères avec « 10,000 francs pour acheter des terrains.

« Désormais, charpentiers, maçons, couvreurs, tailleurs de « pierre et laboureurs, seront reçus *sans apport.*

« Je suis lié avec Cabet depuis 1843; mes relations avec Jean « Reynaud datent de 1830 ou 1832. J'aime beaucoup Jean

«Reynaud, c'est un homme très éminent; mais vous avez bien «jugé son livre. Puissent les renseignements qui précèdent «vous montrer que le communisme de Cabet a perdu toute sa «sévérité, et qu'il tend à accorder de plus en plus à la liberté «et à la spontanéité humaines, ce qui est selon leur droit.

«Adieu, Monsieur, salut fraternel.

«A. Guépin.

II.

En ce qui touche la morale, il y a aussi une différence énorme entre Fourier et M. Cabet. Fourier déifie le plaisir et presque la débauche; M. Cabet, au contraire, glorifie la modération et la pureté de vie.

J'apprendrai quelque chose à plusieurs bourgeois, ainsi qu'aux rédacteurs du *Journal des Débats* et de la *Revue des Deux-Mondes*, en leur disant que M. Cabet est un partisan prononcé de la famille. Je cite sans commentaires.

Voyage en Icarie, p. 78:

«Jusqu'à cinq ans l'éducation est domestique; et pendant «ce temps, les mères et les pères apprennent à leurs enfants «la langue, la lecture, l'écriture, et prodigieusement de con- «naissances matérielles et pratiques.

«C'est toujours la mère qui réclame le bonheur et la gloire «de donner, à son fils comme à sa fille, les premiers instru- «ments des connaissances humaines; chaque femme d'Icarie «étant toujours prête à répondre, comme la mère des Grac- «ques montrant ses enfants: *voilà mes bijoux!*»

Voyage en Icarie, p. 141:

«Considérant le mariage et la fidélité conjugale comme la «base de l'ordre dans les familles et dans la nation..... la «république icarienne flétrit le célibat volontaire, comme un «acte d'ingratitude et comme un état suspect, et déclare que «le concubinage et l'adultère sont des crimes sans excuse; et «cette déclaration suffit, sans que des peines soient nécessaires, «parce que l'éducation habitue à regarder ces crimes avec hor- «reur, et que l'opinion publique serait sans pitié pour les «criminels.»

Dans *Réalisation d'Icarie*, p. 141:

«Le mariage est la règle ordinaire et générale en Icarie;

« l'ordre et la paix y sont fondés sur le mariage et la fidé-
« lité.»

Mon lecteur doit savoir que, de toutes les sectes qui se soient jamais élevées, celle de M. Cabet est, en principe, la plus respectueuse en même temps que la plus tendre envers les femmes. Le *Voyage en Icarie* donne à la femme une auréole: l'homme icarien doit la vénérer autant qu'il doit la chérir. On entend, parmi les pages de ce livre, comme un écho des vieux sentiments chevaleresques. M. Cabet *n'émancipe* pas les femmes; à peine leur donne-t-il voix consultative dans les délibérations qui les intéressent; mais, en revanche, il fait tous ses efforts pour réfréner les appétits grossiers et pour idéaliser l'amour, ce qui est peut-être la plus sûre voie pour améliorer le sort de la partie faible et affective du genre humain.

Le divorce est admis en Icarie, mais avec des restrictions. (1)

Arrivons maintenant aux choses religieuses.

III.

Le mot qui est à l'ordre du jour en Icarie, au point de vue de la religion, c'est celui-ci: le VRAI CHRISTIANISME. M. Cabet a même publié un livre sous cet intitulé.

Ce n'est pas, comme on le verra à l'article suivant, que les cabétiens acceptent les dogmes chrétiens: je crois même que l'école de M. Cabet est, de toutes les écoles socialistes, celle qui est le plus empreinte de voltairianisme; mais ils entendent, par *vrai christianisme*, l'antique discipline des temps apostoliques, sous laquelle les biens étaient communs, et où les fidèles, détachés des cultes décrépits du vieux monde, croyaient que le meilleur moyen de plaire au grand Dieu du ciel, était d'aimer ses semblables et de constituer une société dont les membres n'eussent *qu'un cœur et qu'une âme.*

Que les communistes soient en droit d'invoquer la tradition de la primitive Église en faveur de leur doctrine anti-proprié-

---

(1) Les sectes *communistes*, proprement dites, ont toujours senti le besoin d'avoir une morale pure. Dans le *Code de la Nature*, qui porte le nom de Diderot, il y a un chapitre curieux intitulé: *Loi conjugales qui préviendroient toute débauche.* Dans cette législation, les personnes divorcées ne peuvent se marier à des personnes *plus jeunes* qu'elles. Chez Platon lui-même, je dois dire que, contrairement à l'opinion vulgaire, il n'y a pas trace de corruption morale délibérée. Dans la *République*, les femmes peuvent changer de maris tous les ans, mais elles sont astreintes, dans leurs unions successives, à la fidélité et à la plus entière pudeur.

taire, je regarde ce point comme incontestable. Il ne faut pas connaître un seul mot de l'histoire de notre sainte Église, pour ignorer que les premiers docteurs étaient absolument étrangers aux notions actuelles, touchant le droit de propriété. Les études que j'ai faites, quant à moi, sur ces temps bien-heureux, ne me permettent pas d'avoir le moindre doute à cet égard.

Rappelez-vous saint Clément pape, ou le faussaire éhonté qui a *supposé* ses oeuvres, *epist. 5 ad hierosolym. apud Labbe*, tom. 1. p. 115 et 116:

«L'usage de toutes les choses qui sont dans le monde devrait «être commun à tous les hommes. Mais l'esprit d'injustice fit «dire à l'un: *ceci est à moi;* à l'autre: *cela m'appartient;* «et la discorde prit naissance parmi les mortels.» — Les apôtres, ajoute l'écrivain, rétablirent le droit naturel de communauté et leurs disciples les imitèrent; ce qu'il démontre par l'histoire d'Ananie et de Saphire. «C'est pourquoi nous vous enjoignons, «dit-il, d'éviter la condamnation qu'ils ont subie, en vous con- «formant en tout aux doctrines et aux exemples des apôtres.» — Il y a des chrétiens, continue-t-il, qui allégorisent ces principes, et qui veulent leur donner un sens parabolique et figuré, ils se trompent.... «Nous vous exhortons donc à ne pas vous «soustraire aux règles apostoliques, à vivre de la vie commune; «et, recevant les Écritures dans leur sens naturel, à remplir «exactement les promesses que vous avez faites au Seigneur.»

Il y a d'autres pères qui parlent là dessus avec plus d'énergie encore. Suivant saint Augustin, *In Joan. Evang.*, tract. 6, n. 25, t. 3, part. 2, p. 340, la propriété ne serait pas de droit naturel; elle dépendrait des chefs de l'État, qui en pourraient dépouiller les hérétiques. Suivant le même père, le prêt à intérêt «est comparable au meurtre par strangulation», *contr. donat.* lib. 4, t. 9, p. 128.

Lactance, dans le *De divin. Institut.*, t. 1, p. 405, attaque ouvertement le commerce: «Tout commerce, dit-il, est toujours un crime, puisque le commerce n'a d'autre but que le gain, et que le gain ne pouvant avoir lieu qu'au détriment des perdants, c'est une usurpation de ce qui appartient à autrui, un vol.» (1)

Ces doctrines dangereuses, que les institutions sociales actuelles nous autorisent même à déclarer *coupables*, sont celles

---

(1) Toutes ces choses, toutes ces idées de la primitive Église seront mises dans une nouvelle lumière par l'immense ouvrage que j'ai eu l'audace d'entreprendre, quoiqu'il fût bien au dessus de mes forces, sous ce titre: *Histoire complète de la grandeur et de la décadence de l'Église chrétienne.*

de tous les premiers docteurs sacrés sans exception. On conçoit donc comment M. Cabet a cru pouvoir établir son utopie sur le plus ancien, sur le vrai *christianisme*. Pour nous, nous le répétons, nous ne connaissons que la loi sous laquelle nous vivons, que le code qui nous régit: qu'elles viennent de Judée ou d'ailleurs, du *père* Augustin ou du *père* Cabet, ces théories sont fausses, et nous les condamnons énergiquement. Que les *pères* et les *frères*, les *Clèments pape* et les *Morelly*, les *Lactantius* et les *Nauvooriens*, trouvent agréable de vivre en communauté comme la soeur Fessue et le frère Rebondi, c'est leur droit, et je ne m'en plains pas; mais qu'ils traitent le commerce de *vol*, le 5 p. 100 de *meurtre par strangulation*, et la propriété personnelle de péché et de crime, cela dépasse les bornes, et, moi qui n'ai rien sous le soleil, excepté l'esprit de justice, je me fâche tout rouge contre eux, avec la rue Saint-Denis, la place de la Bourse et la Chaussée-d'Antin.

IV.

Maintenant que nous avons vu comment M. Cabet emprunte sa discipline au *vrai christianisme*, voyons comment il envisage la question du dogme religieux proprement dit.

Je lis dans la brochure intitulée *Réalisation d'Icarie.*

« Quand Icarie sera dans sa perfection, quand l'éducation « icarienne y aura formé des générations plus éclairées et plus « affranchies de toutes espèces de préventions ou de préjugés, « la liberté la plus complète y protégera toutes les opinions « religieuses et tous les cultes, s'il est possible que le plus haut « développement de l'intelligence et de la raison humaine dans « tous les Icariens n'établisse pas les mêmes opinions sur la « religion et le culte, comme sur toutes les autres questions. « Mais aujourd'hui, et pendant l'époque de fondation, il est « nécessaire que tous ceux qui se présentent pour entrer en « Icarie aient la même religion et le même culte pour éviter « toute discussion et toute querelle à ce sujet. Et cette religion « icarienne, c'est le christianisme dans sa pureté primitive, tel « qu'il est exposé dans l'ouvrage intitulé: *Vrai Christianisme*, « basé sur l'idée d'une cause première appelée Nature ou Dieu, « considéré comme Père de tous les hommes, sans autre temple « que l'Univers, sans autre culte que la pratique de la *Fraternité* avec toutes ses conséquences. Tous ceux qui veulent « professer et proclamer le Matérialisme, ou l'Athéisme, ou le « Catholicisme, et qui veulent le culte catholique avec ses églises,

«ses prêtres, sa confession et ses cérémonies, sont parfaitement «libres: mais qu'ils ne viennent pas parmi nous, parceque nous «avons besoin d'harmonie et d'unité.»

Dans le célèbre *Voyage en Icarie*, M. Cabet consacre deux ou trois chapitres à la religion. Au chapitre XXXVI, il imagine une sorte de concile où l'on décide, par assis et levé, toute la suite du dogme icarien. Voici quelques traits de cette fantaisie, dont nous n'acceptons nullement la responsabilité.

«Y a-t-il un *Dieu*, c'est-à-dire une *cause première* dont «tout ce que nous voyons est l'*effet?* — On va voter par «assis et levé: regarde! — Toute l'assemblée se lève! On fait «la contre épreuve: regarde bien encore! Tout le concile «reste assis.

«— Ce Dieu est-il connu? — A l'unanimité: non!

«— Sa forme est-elle connue? — à l'unanimité: non! Des «milliers de peuples lui donnent des milliers de formes différentes.

«— L'homme a-t-il été fait à son image? — Nous aimeri«ons à le croire, mais nous n'en savons rien.

«Le Concile croit-il que la Bible soit un ouvrage humain? «— Oui.

«Le Concile croit-il à ce que dit la Bible? — Non. Il n'y «a pas d'histoire de fée, de sorciers, de revenants, pas de con«tes de mille et une nuits, pas de fables mythologiques qui «ne soient presque aussi croyables.

«— Le Concile croit-il que *Jésus-Christ* soit un *Dieu*? — «Les milliers de religions qui couvrent la terre sont toutes des «institutions humaines.... Tous les fondateurs des principales «Religions, Confucius en Chine, Lama en Tartarie, Sinto au «Japon, Brama et Boudha dans l'Inde, Zoroastre en Perse, «Osiris et Isis en Égypte, Jupiter et sa cour en Phénicie et «en Grèce, Minos en Crète, Moïse en Judée, Pythagore en «Italie, Numa à Rome, Odin dans le Nord, Mahomet en Ara«bie, Manco-Capac au Pérou, et tous les autres dans tous les «pays, sont des hommes de génie, mais seulement des hom«mes, législateurs, civilisateurs et gouverneurs de leurs nations. «*Jésus-Christ* en particulier..... mérite le premier rang «dans l'Humanité par son dévouement au bonheur du genre «humain.....

«— Comment le monde, et particulièrement l'homme, a-t-il «été formé? — Nous n'en savons rien.

«— Pourquoi l'homme est-il exposé à des souffrances morales «et physiques? — Nous n'en savons rien.
«. . . . .

«Le Concile croit-il à un *Paradis?*..... Le Concile croit-«il à l'*Enfer?*.....
Sur cette question de la vie future, M. Cabet est beaucoup moins explicite que sur Dieu: il s'en tient au doute. «Nous «félicitons, dit-il, les infortunés que l'espérance d'une vie «meilleure peut aider à supporter leurs douleurs.»

On voit que M. Cabet est déiste purement et simplement. Toute idée de providentialisme lui est étrangère. La seule providence sur laquelle il compte, c'est une bonne organisation; son seul levier moralisateur, c'est l'éducation; sa seule sanction, c'est le bonheur qu'il promet à la vertu, avec l'excommunication sociale, dont seront frappés les perturbateurs, les égoïstes et les méchants.

IV.

N'ayant plus l'élément sacerdotal, l'élément du culte, l'élément de la religion positive, pour porter les âmes aux choses élevées, à l'idéal, M. Cabet a dû chercher d'autres moyens de *relier* les intelligences. Pour cela, il emploie divers procédés indiqués souvent par les inventeurs de religions *rationalistes*. Il compte, par exemple, sur les fêtes patriotiques. Il établit des cours de morale. Il a des idées que j'ai trouvées charmantes sur le *Cours de maternité*, dans lequel les femmes enceintes trouveraient tous les enseignements relatifs aux devoirs de leur situation si médiocrement respectée aujourd'hui, et pourtant si noble et si sainte aux yeux du Créateur.
M. Cabet se promet aussi des avantages de plusieurs institutions qui rappelleront aux Icariens le souvenir des grands hommes, des hommes utiles, des bienfaiteurs de l'humanité. Je trouve à ce sujet, dans le *Voyage en Icarie*, un projet qui me paraît admirable, et dont j'appelle la réalisation de tous mes voeux. Il s'agit d'un *vrai panthéon*, où les saints de la science, de l'industrie, de la bienfaisance, seraient représentés au naturel, soit par des statues dans les grands centres, soit par des figures en cire dans les lieux moins considérables. Voilà de l'ouvrage pour les artistes de l'avenir. Sans être inspiré, j'ose prédire que cette idée, ou toute autre analogue, se réalisera

dans un temps assez prochain. J'espère ne pas mourir avant d'avoir salué, réunies dans une même galerie, les figures idéales de Cornélie, mère des Gracques, le type des mères; d'Eponine, le type des épouses; de Jeanne d'Arc, le type des vierges courageuses; d'Howard, le bienfaiteur des prisonniers; de Fénelon, le modèle des penseurs; de Vincent de Paul, le père des orphelins; de l'abbé de Saint-Pierre, le rêveur sublime; de Montyon, le rémunérateur de la vertu dans les petits, sans compter une multitude d'autres célébrités catholiques, protestantes, mahométanes, rationalistes, royalistes, démocrates sanctifiées par le génie ou par le cœur!

Une institution sur laquelle M. Cabet fonde aussi de grandes espérances, c'est le théâtre démocratisé et moralisé. Dans sa pensée, c'est au théâtre, du haut des vastes galeries rangées en face d'une scène saisissante, que les générations doivent être initiées au goût du beau et du bon. L'acteur, dans ce système, devient un professeur d'histoire et un prédicateur de patriotisme et de vertu. L'art remplace les symboles tombés en désuétude. Les fonctions du sacerdoce passent au génie et au talent qui savent revêtir les grandes idées humanitaires des formes brillantes de la poésie. La crosse cède à la plume, la mître d'or à la couronne de laurier, la messe au drame, le dogmatisme à la science, la foi au raisonnement, les symboles imposés à la spontanéite libre, les ombres qui s'évanouissent à la lumière qui veut resplendir!

Je vous entends, ô hommes de la routine antique, vous me dites: pour réaliser une semblable utopie, il nous faudrait des comédiens et des auteurs; en aurons-nous?

Moi je vous affirme que vous en aurez quand vous le voudrez. La coulisse, comme la scène, se moraliseront dès qu'on leur donnera un but, dès qu'on leur ouvrira une route. Quelque chose a été tenté en ce sens par les gouvernements: ces essais empiriques, faits sans plan déterminé, seront continués, multipliés, élargis. Oui! le théâtre deviendra une école, une église; le peuple y apprendra, mieux que partout ailleurs, les gloires de la patrie, les devoirs de l'existence sociale, les mérites de la vertu, les saintetés de la pudeur. Qu'une administration habile, au lieu de se faire, en quelque sorte, éditrice responsable des vulgarités et des légèretés du vaudevilisme contemporain, ose affranchir les entreprises théâtrales: et l'on verra ce qu'en cette matière, comme en toutes les autres, peut produire un légitime esprit de liberté. Quant à des comédiens vraiment dignes de cette ère du théâtre moralisateur, nous en trouverons: Dieu en susciterait plutôt. Est-ce que déja nous

n'en avons pas, d'ailleurs? est-ce qu'il n'y a pas déjà au théâtre des comédiens souverainement honorables, comme tel et tel que je pourrais nommer, et dont les noms sont en ce moment sur toutes les lèvres; de grandes artistes qui ont des croyances, qui éprouvent les sentiments qu'elles expriment, comme furent madame Malibran, mademoiselle Maxime et bien d'autres; des artistes qui sont des saintes, comme Michelet appelle madame Pauline Garcia-Viardot!

Ce ne sont pas les moyens de réalisation qui manquent à nos bras; c'est la volonté qui manque à nos cœurs: ah! si les hommes voulaient!

CHAPITRE X.

La Religion évadienne, de Ganneau.

Ganneau, si j'ai bien compris ce que j'en ai lu et ce que j'en ai entendu dire, était un noble cœur qui, après avoir mené une vie assez déhanchée, avait fait peau neuve et était devenu saintement fou de patriotisme et d'humanitarisme.

Ses conceptions, étincelantes de poésie, n'avaient rien de très exact. L'exaltation dominait dans ce cerveau tout bosselé d'affectivité et d'idéal.

Son Dieu était l'Humanité, qui se représentait surtout à lui dans l'union du double type viril et féminin, dans la fusion de l'Ève et de l'Adam de la cosmogonie antique, dans l'embrassement de la Maternité et de la Paternité. Il termine ainsi sa petite brochure populaire de Waterloo, *à 25 centimes:*

AU NOM DU GRAND ÉVADAH

AU NOM DU GRAND DIEU

Mère, Père

A PARIS, A L'UNIVERS

EXPANSION

AMOUR

LE MAPAH

Au Bureau des Publications évadiennes, 11, *rue de Jouy Saint-Antoine.*

Entre cent choses d'un apocalyptisme libéral dont j'ai vu peu d'exemples, je lis ceci:

«Il fut un homme du nom de Jésus, qui se leva et dit: «*tous les hommes sont frères*, et les peuples le crucifièrent.

«Il est un peuple du nom de France, qui se leva et dit: «*tous les peuples sont frères*, et les peuples le crucifièrent.

«WATERLOO EST LE GOLGOTHA-PEUPLE.

«WATERLOO EST LE VENDREDI SAINT DU GRAND CHRIST-PEUPLE.»

J'ai eu occasion de voir une fois cet Anacharsis Clotz populaire.

C'était sur la place de la Concorde, la veille du 13 juin 1849. Je ne le connaissais pas; je n'appris son nom que plus tard; il disait à la foule, en étendant ses grands bras, et en levant au ciel sa belle tête de christ: «Prenez garde! mes amis, prenez garde! Aimez-vous les uns les autres, et en vous aimant vous vaincrez tout! Ce n'est pas dans vos bras et dans vos fusils qu'est la force de la démocratie, elle est dans vos cœurs»

Je n'oublierai jamais cette étrange physionomie, qui fut pour moi comme une apparition, et qui, lorsque j'y pense, se caractérise dans mon esprit par un mot populaire que j'ose à peine écrire: il me produisit l'effet d'un *voyou sublime!*

Ayant à parler de Ganneau, je ne voulais pas répéter ici ce qu'il a été dit à son sujet dans une publication récente; je me suis adressé à un ancien ami de cet homme singulier, a l'ex-abbé Constant, dont il a été question au premier livre, pour le prier de me donner des renseignements nouveaux sur son maître; voici ce que le théologien-artiste-magicien-poète m'a répondu. Le lecteur se reposera agréablement de moi en lisant mon spirituel correspondant.

A. M. A. ERDAN.

17 janvier 1855.

«MONSIEUR,

«Parmi les hommes qui se sont fait remarquer dans notre «âge de recherches et de doutes, par l'excentricité de leurs «conceptions et l'enthousiasme de leur foi, il en est un que «vous ne laisserez pas se confondre avec les autres dans vos «appréciations critiques: déjà ce que je vous en ai dit vous «a fait désirer de le mieux connaître, et j'ai promis de vous «écrire ce que j'ai su de lui, par lui-même. Il y aurait un «beau livre mystique à faire sur cet homme, mais il croyait

« lui-même qu'un beau livre peut toujours se résumer dans une « page. C'est cette page que je voudrais avoir le talent de bien « faire pour vous l'adresser.

« Figurez-vous une intelligence d'élite, un artiste surabon- « dant, un poète trop riche pour achever une œuvre, mais un « génie toujours en effusion, une éloquence toujours originale « et intarissable, de l'audace, du trait, des mots trouvés, et, « par dessus tout cela et à travers tout cela, un de ces cœurs « sous les inspirations desquels on se fait crucifier avec joie « même pour des ingrats. Voilà Ganneau tel que l'ont connu « ses amis. Le monde artistique et littéraire conserve de lui « un autre souvenir. Plusieurs jeunes talents formés par ses « inspirations se sont détachés de lui et il en est même qui, « après sa mort, ont presque désavoué leur maître; d'autres « l'ont ridiculisé ou laissé ridiculiser sous le nom de Mapah, « chose d'autant plus facile que Ganneau inspirait et ne for- « mulait pas. Ses conceptions allégoriques étaient parfois rendues « par des artistes incapables de les comprendre, et il en résul- « tait qu'on ne voulait guère se donner la peine d'en demander « l'explication. Elles étaient pourtant d'une grande science et « d'une grande beauté.

« Ainsi, sous la forme hiératique d'un ostensoir, il avait « sculpté la synthèse religieuse la plus complète et la plus « absolue. Le pied de l'ostensoir, c'était le monde, et le pre- « mier couple humain le couvrait de ses bras étendus; des deux « têtes humaines sortait une création symbolique analogue à « celle des six jours, et le génie peuplait à son tour le ciel « comme le principe créateur avait déjà peuplé la terre. Dieu « avait créé progressivement l'homme, et l'homme à son tour « créait progressivement l'idée et le culte de Dieu. Toujours « le couple primitif reparaissait transfiguré dans les synthèses « successives, Isis et Osiris, Jupiter et Junon, Jésus et Marie. « Puis à Marie, succédait la liberté affranchie par les douleurs « rédemptrices de la mère, et la dernière synthèse unissait, « dans le ciel de l'intelligence, le Dieu fait homme et la liberté « devenue mère. Il fallait entendre Ganneau expliquer tout cela! « Il avait fait aussi une merveilleuse interprétation de la croix- « d'honneur et de l'arche, qui devenait dans son symbolisme « le vaisseau héraldique de la ville de Paris. Je vous envoie « sa petite brochure intitulée Waterloo; ce n'est pas écrit, c'est « chanté, et l'on sent que le rhythme eût manqué comme la « prose à l'exaltation du prophète. Ne souriez pas de ce nom « que je lui donne, car si nous étions encore aux temps où « les vertus se faisaient adorer, le Mapah eût été un Dieu. Par

«vertu, j'entends la loyauté, la fierté de cœur, l'humanité dans «toute la puissance du terme. Le pain de Ganneau (et il le «gagnait par un rude travail), son pain était celui du premier «venu qui avait faim et qui voulait bien partager. Étant enfant, «il avait dérobé un jour son propre matelas, pour le porter à «une pauvre femme en couche. Homme fait et révolutionnaire «par zèle, il devenait, les jours de lutte, un conciliateur et «un médecin. Il était fou de dévouement et de charité. Je «sais qu'il court sur lui toute une épopée d'anecdotes apocry-«phes. Je l'ai vu moi-même parfois bizarre, jamais absurde «ni ennuyeux; c'était toujours la même foi, la même verve «et la même bonté. Il osait toutes les protestations parce qu'il «avait le courage de tous les dévouements, aussi était-il aimé «même de ceux qui ne l'admiraient pas. Vous savez que je «crois assez aux degrés de la hiérarchie intellectuelle pour être «un peu chansonnier, même dans la patrie de Béranger. Voici «quelques couplets qui résument assez brièvement les idées de «Ganneau et qui achèveront l'esquisse de son portrait:

„..................................

„Il avait dit: Le malheur, c'est le guerre:
„Aimons-nous donc; la paix aura son tour.
„N'envions pas les élus de la terre;
„Les réprouvés seront élus un jour!
„C'est par l'amour que tout se déifie;
„Caïn renaît sous les pardons d'Abel;
„Avoir lutté, c'est conquérir le ciel;
„Dans nos douleurs un Dieu se sacrifie.

„Derniers amis des sauveurs ignorés,
„Sur son tombeau taisez-vous et pleurez!

„Il avait dit: Le silence est impie,
„Quand l'égoïsme ose élever la voix!
„Se résigner aux crimes qu'on expie,
„C'est devant Dieu les commettre deux fois.
„Nos cœurs sont pris dans une chaîne immense
„Dont les chaînons vibrent électrisés:
„Par les martyrs nous sommes baptisés;
„Où meurt le juste un monde recommence!

„Derniers amis, etc.

„Il avait dit: C'est le cœur de la femme
„Qui doit savoir le secret des autels;
„Divin foyer de la vie et de l'âme,
„Son sein nous crée et nous rend immortels.

„Des dieux vengeurs abjurez la chimère;
„Par la nature enfants toujours bercés,
„Croyez aux mains qui vous ont caressés,
„Et dans le ciel adorez votre mère.

„Derniers amis, etc.

„Il avait dit: La justice est l'échange;
„C'est par le droit qu'on prouve le devoir.
„Le travailleur bénit le pain qu'il mange,
„Le doute énerve, et la foi, c'est l'espoir!
„Affranchissez la nourrice commune;
„Au pain de Dieu tous ses enfants ont droit.
„Quand le travail a payé ce qu'il doit,
„Nous lui devons la vie et la fortune.

„Derniers amis, etc.

„Il expliquait tous les cultes du monde,
„Comme un grand arbre aux rameaux glorieux.
„Dans son progrès l'humanité féconde
„En s'éclairant agrandissait les cieux.
„La Liberté, fille des larmes d'Ève,
„Devait renaître en mourant sur la croix,
„Et par l'amour le peuple égal aux rois
„De Prométhée absoudrait le beau rêve!....

„Derniers, etc.

«Voilà, Monsieur, quelques reflets des inspirations du maître, «car c'était un maître, je vous le certifie! Et ce qui le rendait «éloquent, c'était un bon et noble cœur. Je voudrais me rappeler quelques-unes de ces phrases incisives qui restaient dans «l'esprit, longtemps après qu'on les avait entendues. C'est ainsi «qu'en parlant contre la peine de mort, et de l'échafaud qui «fonctionne devant une foule souvent dépravée, il s'écriait: *ils «battent le briquet sur une poudrière!* C'est ainsi qu'il disait, «pour montrer combien la charité est nécessaire: *Agneaux ou «loups! il faut mourir pour sauver ou exterminer pour «vivre!* Il disait à des socialistes qui rêvaient des banques «populaires: *la vraie banque sociale sera celle qui réalisera «pour le premier venu le crédit d'une livre de pommes de «terre.* Un jour, pendant un des grands mouvements de 1848, «on le vit, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, distribuer à la «foule, non pas des cartouches, mais des bouchées de son pain «qu'il rompait et lui donnait, en disant: PAIN DE DIEU, FAIS TOI

« PAIN POUR TOUS. En rira qui voudra, mais je trouve que « c'était un bon exemple et une belle prière.

« Recevez, Monsieur, etc.,

« CONSTANT. »

A. M. A. CONSTANT.

Montmartre, le 19 janvier 1855.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre envoi : merci.

Je ne ris pas de Ganneau, je l'admire, et, s'il vivait encore, je serais un des amis de ce grand homme de cœur, qui distribuait son pain à la foule, en disant : PAIN DE DIEU, FAIS TOI PAIN POUR TOUS !

Vous m'avez dit que Ganneau a laissé un jeune fils : les gens de bien devraient le protéger en souvenir de son père.

Recevez, etc.,

A. ERDAN.

CHAPITRE XI.

Religion fusionienne : MM. de Toureil et Auguste Guyard.

Dans le courant de l'été 1854, au moment où je visitais les différents dieux ou révélateurs que je me proposais de peindre dans cette galerie, je me rendis, un matin, à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, rue de Bagneux, où l'on m'avait dit que demeurait M. de Toureil, le fondateur d'une religion appelée *Religion fusionienne* ou *Fusionisme*.

Je trouvai M. de Toureil souffrant et couché sur une ottomane rouge. Au dessus de cette ottomane, rayonnait une grande gloire en bois doré, du milieu de laquelle s'élançait une co-

lombe argentée portant à son bec un rameau de citronnier, destiné, sans doute, à simuler l'olivier de paix.

Les ornements du salon consistaient surtout en symboles religieux, tels que des cadres où étaient écrits en grosses lettres des mots comme ceux-ci: RELIGION DE L'HUMANITÉ, AMOUR UNIVERSEL, GLOIRE UNIVERSELLE A DIEU, etc., etc. Dans un de ces cadres, d'une plus grande dimension que les autres, et qui portait, à son centre, le triangle et le globe émergeant du sein des nuées, image égyptienne du dieu Trinitaire et Incréé, on lisait, en caractères énormes: SYMBOLE DE LA RELIGION FUSIONIENNE.

Parmi les objets religieux, on remarquait des coquillages et différentes curiosités des pays lointains, comme, par exemple, de ces écuelles de bois en forme de calotte, ornées de peintures chinoises. Je pensai tout de suite, malgré moi, aux voyages lointains sur l'Océan, et je ne fus pas surpris, un instant après, quand M. de Toureil me dit qu'il avait été marin.

Pour achever de peindre ce mystérieux intérieur, il faut vous dire un mot de la physionomie de M. de Toureil. C'est un homme d'environ cinquante-cinq ans, portant les cheveux longs et la barbe entière. Sa figure, d'une expression intelligente, et d'une rare placidité, n'est pas sans quelque analogie avec les physionomies idéales de Christ. De tous les messies de ce temps, M. de Toureil est celui qui, avec Ganneau, se rapproche le plus de ce type.

Voici, presque mot pour mot, la conversation qui s'engagea entre le révélateur et moi:

Moi. Si, comme je le pense, vous ne craignez pas d'appeler sur votre oeuvre une publicité que vous-même avez provoquée dans le temps, seriez-vous assez bon pour me donner, sur vous et votre religion, des renseignements dont je me servirai dans un livre intitulé: *La France mystique.*

M. de Toureil. Je vous parlerai de la religion fusionienne, Monsieur, parce que, cette religion étant vraie, vous pourrez trouver quelque utilité à mes paroles. Vous ferez d'ailleurs de mes renseignements ce que vous voudrez.

Moi. Vous me dites que la religion fusionienne est vraie: est-ce donc une religion révélée? pensez-vous avoir été en communication directe avec Dieu? Si je ne craignais d'être indiscret, Monsieur, je vous prierais de me dire en quelle manière vous croyez avoir été inspiré?

M. de Toureil sembla se recueillir, et il me répondit d'un ton calme:

M. de Toureil. J'ai été sous-lieutenant de marine, Monsieur. J'ai passé sur la mer les dernières années de l'Empire et les

premières années de la Restauration. Vous savez ce que c'es qu'un marin: on n'est pas fou de religion et on est malheureuse ment assez fou d'autres choses. Tel que vous me voyez, j'a beaucoup offensé Dieu et l'humanité par la légèreté de ma vi de jeune homme. Ayant quitté l'état de marin, je vécus quel que temps à Paris, comme y vivent ceux qui s'aiment mieu eux-mêmes qu'ils n'aiment leurs semblables, et qui croient qu le bonheur est dans la volupté. Il n'en est rien pourtant!

Ici, le visage de mon interlocuteur prit une singulière expression de sérénité.

— J'étais donc, poursuivit-il, complétement livré au plaisir, lorsque le hasard me conduisit dans le bois de Vincennes. J'étais seul. Je me promenai longtemps, livré à mes pensées, dans les massifs. Puis, me trouvant fatigué, je vins m'asseoir sous un arbre. A peine étais-je assis, que je vis, oui, Monsieur, je vis un *être blanc*, quelque chose qui, tout-à-coup, me transforma l'âme, et qui me dit, d'une voix que j'entends encore: «Change de vie, et c'est toi qui annonceras la nouvelle Parole.» Je fus si ému, que je fondis en larmes. Quand je me relevai, Monsieur, la religion fusionienne était tout entière dans mon esprit, aussi complète que je la possède en ce moment.

Moi. En quoi consiste la religion fusionienne, Monsieur. N'est-ce pas, si j'en juge par son nom même, une synthèse, une sorte d'union de toutes les doctrines religieuses?

M. de Toureil. Pas le moins du monde, Monsieur. Vous faites là l'erreur que font tous ceux qui ne sont pas initiés à nos doctrines.

Moi. Qu'entendez-vous donc alors par fusion, fusionisme?

M. de Toureil. Mes frères et moi entendons par fusionisme une religion qui parvient à identifier l'homme à l'homme, et les hommes à Dieu, qui est le grand Tout.

Moi. Identifier........ Qu'est-ce à dire?

M. de Toureil. Il n'y a dans l'uivers qu'une substance unique qui est Dieu, le grand Dieu, et nous, nous ne sommes que des parties de la divinité. Nous sommes donc Un avec Dieu, et de plus, nous sommes Un dans l'ensemble de la société humaine, puisque nous sommes membres du même grand Tout.

Moi. J'entrevois, je me reconnais.....

M. de Toureil. Nous sommes tellement Un, tous tant que nous sommes, Monsieur.....

M. de Toureil se redressa et sa physionomie s'anima.

— Nous sommes tellement Un, que l'amour de nos semblables n'est pas seulement un devoir, que c'est une nécessité,

une fatalité attachée à notre existence; et pour que la société en soit arrivée où elle en est, à ce que les hommes ne s'aiment pas entre eux, il faut qu'il y ait perversion totale dans notre nature. La religion fusionienne, Monsieur, doit remettre l'humanité dans sa voie, qui est la voie de l'amour réciproque. Oh! Monsieur, si vous saviez comme cela est vrai, qu'il faut que nous nous aimions les uns les autres! si vous le saviez! si vous le saviez! Le sentez-vous? Sentez-vous que tous les cœurs humains doivent se fondre un jour, et que tout cela doit palpiter à l'unisson du cœur de Dieu, ce cœur divin dont les battements sont la vie du monde?

Je ne sais quel courant de sang chaud, à un pareil discours, circula dans mes veines.

Moi. Oui, Monsieur, je sens cela. Je ne pense pas comme vous sur les choses religieuses; je n'entre pas dans le détail de vos inspirations particulières; mais c'est beau ce que vous venez de me dire là!

Je vis une larme sous les sourcils de l'apôtre humanitaire.

M. de Toureil. C'est là tout, voyez vous bien, jeune homme, il faut savoir aimer.

Moi. Mais qui aimer? Et ceux qui n'aiment pas, et ceux qui veulent exclure de ce monde l'amour, la fraternité, doit-on les aimer, ceux-là?

M. de Toureil. Comme les autres. Ecoutez-moi bien: ce n'est rien d'aimer ceux qui aiment. La révélation divine consiste précisément à nous faire aimer les méchants et ceux qui dissolvent les liens d'amour. C'est même à cela que nous devons être occupés, à aimer les détestables. Comment les convertirons-nous, si nous ne les aimons pas? Il faut bien que quelqu'un cède en ce monde. D'ailleurs l'amour, à l'égard des méchants, est encore une tactique: cela les tue, d'être aimés par leurs victimes. Nommez-moi un homme scélérat entre les scélérats, qui ait mis l'humanité sous ses pieds, et qui soit inaccessible à toute punition? Que croyez-vous qu'il faille faire à cet homme?

Moi. Nul n'est absolument inaccessible aux coups de la justice: il faut que, tôt ou tard, elle ait son cours.

M. de Toureil. Ce système n'aboutit à rien. Le méchant en engendre d'autres par son supplice même. Le seul moyen de tuer la méchanceté, c'est d'aimer le méchant. Ah! si je connaissais cet homme coupable, dont je parlais tout à l'heure, inaccessible aux coups de la justice, je dirais à vous, à mes frères, à tout le monde, je me dirais à moi-même: aimons-le, aimons-le encore, aimons-le toujours, et savez-vous ce qui

arrivera? C'est que cet amour, sans que nous le sachions, rayonnera de nos poitrines, il traversera, comme un courant magnétique, les grilles élevées, les murailles épaisses, les vastes salons, les appartements secrets, il traversera la cuirasse où se trouve ce cœur de bronze, et ce cœur, à un moment donné, il le touchera, il l'amolira, il le vaincra, et cet homme qui, hier, était contre nous, demain sera l'un de nous?

Sans être absolument de l'avis de M. de Toureil, je fus vraiment touché des beaux sentiments qu'il m'exprima. Je me sentis heureux d'entretenir un si généreux cœur.

Je lui demandai encore d'autres explications sur sa doctrine et sur son culte.

Moi. D'après ce que vous m'avez dit de l'unité substantielle de l'univers avec l'humanité, je devine quelle est votre croyance par rapport à Dieu. Vous professez une sorte de grand panthéisme qui, j'ai moyen de le voir, n'exclut ni la morale, ni la liberté, ni les liens sociaux. Maintenant que pensez-vous de l'âme?

M. de Toureil. Les âmes sont immortelles, car rien ne périt dans le grand Tout, et le moi humain ne doit pas périr plus que le reste. Je *sais* que certaines âmes, après ce que nous appelons la mort, vont vivre dans le soleil.

Cela me fut dit d'un ton si positif, que je ne crus pas devoir faire d'objection.

Moi. Quelles sont les principales pratiques de votre secte?

M. de Toureil. Nous prions pour les morts.

Moi. Dans quel but?

M. de Toureil. Pour leur incorporation dans les parties les plus convenables du grand Tout.

Moi. Il y a donc une personnalité suprême, ou Moi cosmique, dans votre philosophie?

M. de Toureil. Oui.

Moi. Avez-vous encore quelque pratique de culte qui soit remarquable?

M. de Toureil. Nous prions souvent, et nos prières commencent ordinairement par ces mots: *o Map suprême éternel.*

Moi. Que signifie ce son: *Map?*

M. de Toureil. C'est un son sacré qui réunit l'*m* signifiant *mère*, le *p* signifiant *père* et l'*a* signifiant *amour* (c'est, on le voit, Ganneau complété). Ces trois lettres désignent le grand Dieu éternel, qui est l'énergie mâle et l'énergie femelle, unies ensemble par l'esprit d'amour. C'est là l'Unité-Trinité que nous adorons. Le son *map* se trace ainsi en tête de nos pièces écrites.

M. de Toureil prit un crayon et écrivit:

MP

Après avoir admiré l'importance que M. de Toureil attachait à cet hiéroglyphe, je lui demandai encore:

Moi. Avez-vous des disciples, et les réunissez-vous quelquefois?

M. de Toureil. Nous nous réunissons de temps en temps pour la principale pratique du culte, qui est la Cène, dans laquelle nous introduisons Dieu en nous.

Moi. Comment, Dieu en vous?

M. de Toureil. Dieu étant Tout, quand nous mangeons saintement, en vue de communier avec la vie éternelle, cette communion a lieu, et Dieu est en nous, et nous sommes en lui.

Voilà quelle fut mon entrevue avec le chef de la religion fusionienne. Il convient maintenant de compléter les précédentes notions par un aperçu un peu plus didactique des doctrines de cette petite église.

La doctrine fusionienne est exposée dans deux brochures, l'une de M. de Toureil, intitulée: *Explication de Dieu et de l'homme*, l'autre de M. Auguste Guyard, ayant pour titre: *Des droits, des devoirs et des constitutions au point de vue de l'absolu.*

Jetons un coup d'œil rapide dans ces deux brochures.

L'*Explication de Dieu et de l'homme*, par M. de Toureil, est une théorie panthéiste des plus positivement formulées. Je cite:

«L'Être éternel est tout, il est la substance de tout, il est «l'*omnisubstance.*

«L'Être éternel a nécessairement conscience d'exister dans «la totalité de sa substance, au même instant et toujours.

«Deux modes existent dans l'Être Éternel, le *mode simple* «et le *mode complexe.* Le mode simple c'est le *moi absolu* «de l'Être Éternel, au moyen duquel il se sent, se sait et se «voit. Le mode complexe, c'est la phase dans laquelle il exerce «sa toute-puissance en réalisant ce qu'il conçoit; elle constitue «le monde de la création, l'univers..... La phase complexe «ne constitue pas une substance à part. L'omnisubstance exclut «forcément l'existence de toute autre espèce de substance, «conjointement avec elle; donc la substance complexe est es- «sentiellement identique à la substance simple et ne constitue «pas une autre substance.»

Voilà ce qui s'appelle du spinonisme parfaitement caractérisé. M. de Toureil tire de son principe toutes les conséquences qu'il comporte. Il nie formellement la création, non seulement de l'univers, mais même de l'homme. «Tous les êtres, dit-il, «étant éternels dans leur essence, parcequ'ils parviennent tous «de la substance éternelle, il en résulte que le *minéral*, le «*végétal*, l'*animal*, l'*homme*, n'ayant pas une autre origine, «sont aussi essentiellement *éternels*.»

La divinité de l'homme est acceptée et proclamée:

«Désormais, l'homme existe avec la même raison d'être que «la source de toute vie. Ce n'est plus, comme dans les an«ciennes doctrines, un vil esclave contingent tiré du néant par «un maître capricieux, qui pouvait, à son gré, l'y laisser à «jamais abîmé. Non, l'homme est quelque chose de tellement «grand, qu'il arrive jusqu'à égaler celui qui n'a pas d'égaux. «Nous l'avons vu sortir du sein de l'être éternel avec son indi«vidualité propre, son indépendance et son éternité. Formé «de la même essence que Dieu, il est destiné à la même fin. «Comme lui, il est sans commencement et sans limites.»

En résumé, Dieu est tout et, conséquemment, l'homme est partie intégrante de Dieu: voilà, suivant M. de Toureil, toute la philosophie et toute la théologie.

On a beaucoup dit, beaucoup écrit, beaucoup prêché, que le panthéisme est la destruction de toute morale; la conclusion de M. de Toureil est bien différente. Il tire de ses doctrines panthéistiques la morale la plus pure, la plus fraternelle. Je ne dis pas qu'il procède logiquement, remarquez-le bien; tout ce que je dis, c'est qu'il conclut aussi moralement que les monothéistes les plus sévères.

Il admet la liberté dans l'homme. Je dois dire qu'il ne la prouve pas d'une manière rigoureuse par des affirmations telles que celles-ci: «de l'unité absolue de Dieu, résulte sa liberté «absolue, de l'unité individuelle de l'homme, résulte sa liberté «relative.»

La liberté admise et prouvée à sa manière, M. de Toureil donne pour but à l'humanité de se perfectionner, au point d'arriver à former ce qu'il appelle la *Société des Dieux*. «La so«ciété des Dieux, dit-il, est formé nécessairement par la divini«sation de l'homme, qui, au moyen de l'épanouissement et «de la fusion de son être dans l'univers, finit, par acquérir «la conscience de la vie universelle, s'identifie à l'absolu par «le moi divin, et exerce tous les attributs de Dieu sans détruire «l'unité divine..... Dieu peut créer des Dieux parfaitement «semblables à lui-même, ce qui est l'acte le plus élevé de sa

«toute-puissance, la réalisation de la sublime opération de «L'INCRÉÉ qui se CRÉE.»

On a pu remarquer dans ce qui précède cette expression: *la fusion de son être dans l'univers.* C'est là un des points les plus importants de la doctrine de M. de Toureil; c'est ce qu'il appelle la *loi de fusion* «loi universelle qui soumet tous «les êtres à *transpirer* perpétuellement leur substance et à «*absorber* en même temps la substance transpirée par les au«tres, d'où résulte le mélange de tous dans chacun et de cha«cun dans tous, produisant la solidarité avec la faculté de se «constater un jour dans l'universel comme s'il n'existait «qu'un seul être.»

Ainsi voilà le sens et l'objet de la vie humaine: c'est une divinisation de l'individu et une transfusion des hommes les uns dans les autres.

Quant aux résultats pratiques d'un tel point de départ, M. de Toureil les admet tels que le moraliste le plus exigeant ne pourra y trouver à redire qu'un excès d'élévation.

Par rapport à Dieu, l'adoration permanente devient une sorte de nécessité, l'adoration n'étant que l'amour pour un grand Tout dont on fait partie.

Par rapport à l'homme, voici quelques-uns des sentiments du révélateur:

«Saint Paul vous a dit: Quoique nous soyons plusieurs, nous «ne formons néanmoins qu'un seul corps, et nous nous som«mes tous réciproquement membres les uns des autres.

«Et moi je vous dis au nom de Dieu: Nous ne sommes pas «plusieurs séparés, mais nous vivons UN dans TOUS et TOUS «dans UN.

«Quand les hommes ne se sont crus que les membres réci«proquement les uns des autres, le frère a pu consentir à «sacrifier son frère, parce qu'il a vu que le corps n'était point «détruit par la perte d'un membre; mais comment serait-il «possible aujourd'hui de retrancher votre frère de vous, s'il «vit en vous et que vous vivez en lui? Pourriez-vous réussir «à vous séparer de vous-même?

«Je vous le dis, en vérité, nous sommes tous solidaires les «uns des autres, et aucun ne peut être sauvé qu'autant que «tous seront sauvés.

«Quelqu'un de vos frères a-t-il péché? ne le repoussez point avec «sa souillure, car tous tant que nous sommes, il nous serait impos«sible d'être purs devant Dieu, si notre frère n'était point purifié.

«Travaillons donc sans relâche à guérir les malades et à «relever ceux qui sont tombés au lieu de les condamner.

« Désormais l'AMOUR doit remplacer la sévérité et la vengeance « à l'égard de nos frères qui ont eu le malheur de faillir. La « justice n'est-elle pas l'intégrité dans l'ordre? Comment donc « pourrait-elle réparer le mal avec le mal? Le moyen de réta- « blir l'harmonie dans une horloge n'est pas de supprimer et « de briser les pièces dégradées, mais c'est de lui restituer ce « qui lui manque et de la mettre en état de remplir sa fonction: « voilà pourquoi l'ENFER est un outrage envers DIEU, et la PEINE « DE MORT un crime envers l'HUMANITÉ. »

Les sentiments émis en 1845 par M. de Toureil, dans l'*Explication de Dieu et de l'Homme*, ont reçu un complément, en 1850, dans le petit ouvrage de M. Auguste Guyard, intitulé: *des Droits, des Devoirs et des Constitutions au point de vue de l'Absolu.*

M. Auguste Guyard, auteur distingué de plusieurs ouvrages, et notamment de *Quintessences*, ou *Pensées et Paradoxes*, fut, en 1848, un de ces disciples et amis de M. Lamartine, qui fondèrent ce journal, bien intentionné quoique pâteux, appellé le *Bien public.*

Je n'ai jamais vu M. Auguste Guyard, mais je parie bien que c'est un des plus nobles cœurs de ce temps-ci. Son petit ouvrage, parfaitement de concert avec la brochure de M. de Toureil, achève de donner à la religion fusionienne une physionomie de charité, d'humanité et de solidarité, qui la distingue éminemment entre toutes les autres sectes mystiques.

Le livre *des Droits*, *Devoirs et Constitutions*, comme l'*Explication de Dieu et de l'Homme*, part du panthéisme le plus catégorique. Il y est démontré que « rien d'étranger à Dieu « ne pourrait exister avec Dieu sans limiter son immensité « et sans qu'aussitôt Dieu cessât d'être unique, d'être Dieu. » L'identité de Dieu et de l'homme est encore ici le point de départ.

Ainsi que M. de Toureil, M. Auguste Guyard, après cette affirmation ontologique, saute par dessus un abîme, et pose en fait la liberté et, conséquemment, la moralité. Il assigne, comme son maître, un but à l'homme. « L'homme, dit-il, est l'INCRÉÉ qui doit se CRÉER dans la succession et le temps. » (Ne serait-ce point là la loi de création à laquelle nous n'avons rien compris chez le polonais Wronski?)

L'idée de la *création* de l'homme par l'homme est plus développée chez M. Guyard que chez M. de Toureil. Il l'exprime par ce mot: l'*universalisation* de l'individu par la *loi de fusion.*

Cette *loi de fusion*, aboutissant à l'*universalisation* de cha-

que moi humain, est, suivant M. Guyard, d'une évidence incontestable. C'est un fait physique, matériel. En effet, par l'émanation qui se fait hors de nous, nous donnons de notre être à l'univers, et par l'absorbtion de ce qui nous est étranger, l'univers nous donne quelque chose de lui-même; ce quelque chose sorti de l'univers s'assimile avec nous, et ce quelque chose qui sort de nous s'assimile avec l'univers; bref tous les êtres se fondent mutuellement les uns dans les autres par ces trois phénomènes indéniables: l'émanation, l'absorbtion et l'assimilation.

«Par l'émanation, dit l'auteur, l'homme renouvelle inces-«samment son corps. Selon les physiologistes, ce renouvelle-«ment est complet au bout de sept ans; de sorte qu'à trente-«cinq ans un homme est, physiquement parlant, près de cinq «fois *plus hors de lui qu'en lui*, son corps ayant été renou-«velé près de cinq fois.»

Ce qui est vrai de notre *identification* avec l'univers, devient encore plus saisissant quand il s'agit de notre identification avec nos semblables dans l'ensemble de l'humanité. Nous sommes plus dans l'humanité que nous ne sommes dans nous-mêmes: d'où, obligation de préférer le corps humanitaire à nous. «De même que nous nous préférons dans l'intégrité «de notre corps, plutôt que dans l'une de ses parties, parce «que nous sommes plus dans la totalité du corps que dans «une partie; de même aussi nous devons nous préférer dans «le corps humanitaire entier, plutôt qu'en nous, parce que «nous sommes incomparablement plus dans l'humanité que dans «notre propre chair.»

Je n'ai pas besoin d'insister sur le caractère de solidarité absolue que doivent revêtir les conséquences de semblables prémisses. M. Auguste Guyard, sur cette base de l'*unité absolue de l'être humain*, construit, avec une logique rigoureuse, le règne absolu de la Fraternité. Qu'il me suffise de quelques citations:

«Avec la solidarité intime et indissoluble qui fait de l'hu-«manité entière un seul corps, NUL NE PEUT ÊTRE HEUREUX QU'AU-«TANT QUE TOUS SERONT HEUREUX.»

«L'ignorance, les imperfections, la misère de nos frères, sont «autant de limites qui nous empêchent nous-mêmes, malgré «tous nos efforts, d'être véritablement éclairés, parfaits et «heureux.»

Inutile d'ajouter que M. Auguste Guyard conclut en faveur des doctrines qui proclament le plus énergiquement les droits sociaux des masses populaires.

Le profond sentiment de la solidarité humaine, qu'éprouve M. Guyard, lui fait repousser de toutes ses forces un dogme qui éternise, dans l'autre vie, le supplice des méchants. Dans ce système solidariste, en effet, pas plus dans l'éternité que dans le temps, la haine, la vengeance, la peine pour la peine, ne sont admises; contrairement à toutes les anciennes doctrines, la doctrine humanitaire impose aux bons le devoir d'amender les méchants.

Voici la page remarquable qu'écrit notre auteur sur le vieux dogme de l'Enfer:

«Dans le catholicisme, les membres de la grande famille «humaine sont si peu liés entre eux, que la félicité des élus «ne sera pas un instant troublée par le malheur éternel des «réprouvés. La béatitude céleste ne permet pas de s'apitoyer «sur le sort des proscrits. Il est défendu aux heureux, dans «le Paradis, d'avoir compassion des malheureux jetés dehors. «Aussi les parents seront-ils indifférents aux tortures de leurs «enfants gémissant dans l'Enfer. Le fils y verra brûler sa «mère et son père sans éprouver aucun chagrin. Le frère n'aura «pas le moindre regret d'y voir sa sœur; la sœur, son frère; «l'époux, son épouse; l'ami, son ami. *Chacun pour soi*, «*chacun chez soi:* cette maxime égoïste et antisociale de cer- «tains économistes de notre époque est bien certainement d'o- «rigine catholique, puisque les habitans du Paradis en donnent «une si formelle sanction.»

Que dites-vous de cet aperçu? Je trouve, quant à moi, que la tête qui a conçu cette idée là était inspirée par un grand cœur.

M. Auguste Guyard résume son ouvrage en ces termes:

PRÉCEPTES FUSIONIENS.

«L'homme n'a qu'un seul et unique mobile pour accomplir «sa destinée, et ce mobile, c'est l'AMOUR, dont voici l'application «absolue:

«1° Aimer DIEU par-dessus toutes choses, parce que Dieu, «c'est l'être des êtres, la vie de toute vie, la source unique de «tout amour, et que tout est de lui, par lui, en lui et pour «lui;

«2° Aimer le PROCHAIN plus que soi-même, parce que l'homme «est plus dans le prochain que dans lui-même, et que c'est «en vivant de la vie du prochain qu'il doit se compléter lui- «même;

«3° Enfin, aimer le MONDE comme soi-même, parce que le

« monde, par la loi de fusion, est incessamment transformé « en l'homme même et doit devenir l'homme lui-même.

« Tels sont les seuls droits, les seuls devoirs, les seuls pré- « ceptes que devraient proclamer des constitutions jalouses de « fermer à tout jamais l'abîme des révolutions, et de faire des- « cendre le bonheur sur la terre.

« La vieille Europe appelle à grands cris une transformation « radicale. L'humanité est dans l'attente d'une ère nouvelle. « L'ancien monde se décompose visiblement; mais sur ses débris « refleurira un monde nouveau; car l'humanité est éternelle.

« C'est, nous le croyons, pour éclairer et diriger cette im- « mence palingénésie sociale que *Dieu a envoyé la sublime « doctrine que nous venons de faire entrevoir.* »

M. Auguste Guyard et M. de Toureil sont tellement convain- cus que leur doctrine est l'absolue vérité, destinée à transformer l'âme sociale, que l'un d'eux (je ne sais lequel) n'a pas craint d'écrire de sa main, sur l'exemplaire des *Droits*, *Devoirs et Constitutions*, que j'ai entre les mains, le mot fameux d'Ar- chimède: *ευρηκα*, *j'ai trouvé!*

Cette prétention des deux honorables auteurs est-elle légi- time? Voilà ce qu'il nous faut examiner maintenant le plus brièvement possible.

Le fusionisme doit être apprécié sous trois aspects différents, par rapport à son principe, par rapport à son but logique, et, troisièmement, par rapport à ses tendances générales, autrement dire, à ses intentions.

LE PRINCIPE FUSIONISTE.

Le point de départ du fusionisme est, comme on l'a vu, le panthéisme le plus formel.

Or, je trouve au système panthéistique un terrible défaut: c'est qu'il n'est pas vrai. Le panthéisme est une conclusion pour le moins aussi illégitime que le théisme.

Le théisme dit: quelque chose *est*, et ce quelque chose est organisé avec une harmonie sublime; donc, ce quelque chose a été fabriqué par un grand architecte intelligent.

On peut répondre au théiste: Assurément, votre hypothèse est très vraisemblable, et elle entraîne dès l'abord l'acquies- sement; toutefois, elle ne laisse pas de présenter quelques diffi- cultés au point de vue d'une logique rigoureuse.

Il est certain que quelque chose est; il parait que ce quel- que chose est organisé d'une manière admirablement harmo- nieuse; mais, de ce fait, conclure à l'existence d'un certain

personnage ordonnateur du concert, personnage qui ne serait qu'un homme agrandi, cela est une affirmation pure et simple.

De l'effet à la cause, la conclusion ne vaut peut-être pas, quand l'effet atteint cette proportion gigantesque d'être l'univers entier, sans bornes concevables, sans commencement imaginable, sans fin possible. *Non valet consecutio*: Voilà la reponse à l'argument du théiste absolu.

Et si l'argumentateur insiste, et s'il vous expose des raisons de détail, s'il invoque le sentiment de sa conscience, s'il évoque les générations unanimes à proclamer sa croyance, s'il ne comprend pas que le monde, dans son infinité, est un fait, et ne peut être qualifié d'effet, alors il y a peut-être lieu de terminer toute discussion en lui disant: au moins vous reconnaîtrez que vous êtes en présence d'un X, d'un terme inconnu, d'un simple desideratum de l'esprit, de tous points inaccessible à la connaissance expérimentale, et, si vous avez le sens droit, vous n'entrerez pas dans des développements trop détaillés.

Je sais bien que là où la nature nous fait défaut, la révélation vient à notre aide. C'était l'avis de Diderot et de tous les bons esprits, et c'est le mien. Certes, je ne l'ignore pas ce que le monde de la raison n'a pas connu, le monde de la grâce l'a parfaitement expliqué, et les solutions que le monde de la grâce a données sont excessivement commodes.

Toutefois, on aura beau dire, il est regrettable qu'il y ait dans l'histoire de ce monde de la grâce bien des anecdotes singulières, et qui donnent à réfléchir: Ainsi la pauvre Agar, à qui on a mis un enfant sur les bras, et qu'on renvoie avec une cruche d'eau pour tout potage; ainsi la jolie Sunamite, réchauffeuse de pieds octogénaires; ainsi l'amoureuse qui est semblable à un palmier, et dont le nez est comme une tour; ainsi mes belles amies Oolla et Ooliba; ainsi Constantin-Pacha et Théodose-Bey; ainsi ce cher Jean XXIII; ainsi ce digne Borgia; ainsi le doux et miséricordieux de Maistre; ainsi ce charmant Fréron-Veuillot. Oui, là, en bonne conscience, toutes ces historiettes-là font faire des réflexions, et l'on se demande si ces fameux théistes ont été parfaitement renseignés sur les choses où la philosophie la plus habile n'a rien pu comprendre, malgré les plus sublimes efforts.

L'opinion panthéistique paraît plus séduisante.

Le panthéiste dit:

Le fait de l'univers est divin, l'univers est un phénomène immense dont Dieu est le noumène infini, un corps dont la pensée divine est l'âme immanente.

C'est plus grandiose, je le répète, mais c'est encore là une affirmation gratuite.

L'âme cosmique est un rêve superbe, mais c'est un rêve.

Qui vous a donné le droit d'affirmer une similitude entre votre *animalité* humaine et l'infinie *animalité* de l'Univers?

Encore une fois, c'est de l'imagination et rien que de l'imagination; c'est une solution de fantaisie pour une équation d'un degré inaccessible; c'est un chiffre placé, par la main d'un enfant présomptueux et terrible, à la place d'un X destiné à rester à jamais inconnu.

Le *deus ex machinâ* du panthéiste s'offre, sur la scène des combinaisons métaphysiques, avec un aspect un peu plus aériforme que le *deus ex machinâ* de Fréron-Veuillot: voilà toute la différence qui existe entre eux.

Mais je quitte ces profondeurs. *Tempus est loquendi*, *tempus tacendi*.

LE BUT DU FUSIONISME.

La grande ambition des fusioniens est d'instituer dans la société humaine le régime de solidarité, au moyen de ce principe, bien inculqué à l'esprit et au cœur des hommes, qu'ils sont UN dans le grand TOUT.

Je dois commencer par dire hautement que je ne crois point à la vertu moralisante de la théologie panthéiste. Je pense qu'un panthéisme vague n'aurait pas plus d'influence sur les mœurs que les autres systèmes métaphysiques quels qu'ils soient; mais je pense aussi qu'un panthéisme bien raisonné, bien analysé, comme celui de MM. de Toureil et Guyard, aurait ce grave inconvénient, de faire croire à l'absorbtion de l'individualité de l'homme dans la force immense de la nature, et ainsi de détruire en l'homme le sentiment de sa liberté et de sa responsabilité.

Quoique plus élevée en théorie que le théisme, l'opinion panthéistique lui est très inférieure, selon moi, au point de vue social. Le théisme, le monothéisme surtout (très distinct du théisme poltyhéiste ancien) est sujet, il est vrai, aux abus de l'absolutisme sacerdotal; mais le panthéisme rigoureux devrait produire logiquement une effroyable anarchie morale; or, en ceci comme en tout, je préférerai toujours le despotisme à l'anarchie.

On me dira, je le sais, que le panthéisme a été la foi de l'Inde, et que ses résultats, en ce pays, n'ont pas été ceux que j'indique.

A cela, je réponds que le panthéisme n'a jamais été, dans l'Inde, la foi générale et populaire, mais seulement une théorie essotérique réservée pour la spéculation.

Le panthéisme, comme je l'indiquais tout-à-l'heure, me paraît synonyme d'anarchie morale, au même titre que théisme me paraît synonyme d'absolutisme. Certainement, l'anarchie semble, au premier abord, moins contraire aux principes que le despotisme; mais, en fin de compte, comme l'anarchie est impossible, on lui préfère, comme pis aller, le gouvernement tyrannique. Je n'aime certainement pas la doctrine qui met un homme, même idéalisé, sur ma tête; mais je déclare que j'ai peur d'une doctrine qui m'identifie avec le fatum universel, et qui me dit: Ce que tu fais, c'est Dieu qui le fait!

Je veux bien supposer que cette idée ne serait pas nécessairement un excitant au mal; encore une fois, je sens mieux que personne que peu importe la métaphysique, et que les moeurs des peuples sont une affaire d'hygiène, d'habitude et d'éducation. Donnez-moi une nation qui croie à la fatalité dans les temples, et dites-moi que, loin des derviches, sur le champ de bataille ou ailleurs, cette nation se fait admirer par son habileté, son esprit de précaution, les ménagements de ses conseils, la prudente économie de ses moyens, je ne trouverai à cela rien d'extraordinaire. Cette anomalie entre les croyances et les actes a toujours existé dans les sociétés humaines. Grâce à Dieu, aux dieux ou au grand Tout, depuis qu'il y a des nations, les nations, qui se montrent si âpres à la croyance, ont presque toujours agi exactement comme si elles ne croyaient pas. Et bien leur en a pris, ce me semble, car presque toutes ont cru à la méchanceté fatale de l'homme, par suite de je ne sais quelle pomme mangée, ou de je ne sais quelle boîte ouverte; elles ont cru au Diable qui fait la nique au bon principe, et qui provoque incessamment et *nécessairement* le crime et le malheur. Elles ont cru en de fausses divinités, faites sur le modèle des êtres jaloux, insonstants et maniaques, et flanquées d'une cour d'agents célestes fort déplorables, et de ministres terrestres plus exécrables encore: or, je vous le demande, si elles eussent été logiques, si cette abominable philosophie avait toujours été rigoureusement réduite en actes, que serait devenue l'humanité?

Non, les hautes croyances spéculatives ne jouent qu'un rôle assez secondaire dans la vie pratique. Il faut généralement chercher ailleurs le ciment de la moralité ou la cause de l'anarchie morale.

Toutefois, on ne saurait nier que ces mêmes croyances spé-

culatives n'exercent une certaine influence, si médiocre qu'elle soit. Elles forment une certaine atmosphère d'ensemble dont l'action ne saurait être méconnue. Qui voudrait nier que le sentiment de la fatalité n'ait contribué à endormir les populations de l'Asie occidentale?

Hé bien! je crois qu'une atmosphère de croyances panthéistiques serait pour les sociétés une cause d'affaiblissement, de relâchement universel. La Fatalité viendrait, bras dessus bras dessous, avec le grand Tout, et, de ce mariage, il ne naîtrait guère que des générations enfantines, faibles comme l'Indien, sous tel ciel et dans telles circonstances données, corrompues et abominables dans tel autre milieu et sous tel autre climat.

En un mot, le panthéisme est, en soi, une doctrine démoralisante, stupéfiante: je ne vois pas pourquoi la société courrait la chance, en adoptant ce principe, d'affronter les effets qu'il peut logiquement produire.

MM. de Toureil et Guyard me diront: Si vous repoussez toute ontologie suprà-mondaine, sur quelle doctrine vous baserez-vous donc pour obtenir la moralité et la solidarité?

Je l'ai dit ailleurs, j'ai besoin, avant tout, que l'homme se dégage de toutes les doctrines qui obstruent chez lui le sentiment de la liberté. *Théos* et *Diabolos*, qui se jouent réciproquement des tours sur la tête des générations; pieuse expectative des humains en présence des prétendus décrets de *Jupiter providens;* résignations à *Jésos* ou au *Fatum;* préoccupation excessive des esprits à l'égard des *desiderata* qui se trouvent aux extrémités de la science; religation intime et absorbante de l'individu humain à la vie et aux nécessités du grand *Tout-Univers;* opinions relatives à des *lois historiques rigoureuses*, qui poussent l'homme tantôt au progrès fatal sans sa participation, tantôt à la décadence inévitable malgré son vouloir: — tout cela n'est pour moi que chimère, rêve, logomachie et obstacle.

Il faut, entendez-vous, que l'humanité commence par se débarrasser de toute cette friperie du vieux monde et, alors, nettoyée, elle entrera dans sa voie nouvelle. D'où elle vient, c'est la *cité de Jupiter;* elle sait comment elle y a vécu; elle sait combien elle y a souffert; c'est à elle à chercher un autre logis, aéré, propre, brillant, symétriquement ordonné, et qui s'appelle la *Cité de l'homme.*

Dans cette Cité, Messieurs, il sera établi, avant tout, que l'homme ne relève que de lui-même, et qu'il ne doit compter que sur lui-même. Ce sera un monde plein de virilité.

Dans cette Cité, le premier dogme sera le Libre Arbitre.

L'homme se débarassera de toutes les doctrines qui tendent à lui faire croire ou soupçonner vaguement qu'il n'est ni libre ni responsable, et il acquerra un sentiment de plus en plus vif de sa parfaite indépendance de tout Fatum, de toute Nécessité, de toute Grâce.

Dans cette Cité, la grande préoccupation sera d'empêcher l'oblitération de la liberté native, par une éducation intellectuelle, morale et hygiénique, savamment organisée, et mise en rapport avec les besoins nouveaux des générations.

Dans cette Cité, la grande morale humaine, celle qui consiste essentiellement dans la non-oppression de nos semblables, sera glorifiée, et la petite morale de la bégueulerie et de l'hypocrisie sera mise aux archives des souvenirs.

Dans cette Cité, l'expulsion du vice et la fabrication de la vertu seront mises au concours, comme la destruction des misères matérielles et la production des procédés industriels et scientifiques; car on sera pénétré de cette vérité suprême, qu'on fait des hommes à peu près tout ce qu'on veut par l'enseignement et par l'éducation.

Je ne partage pas les touchantes opinions de MM. de Toureil et Guyard sur l'indulgence absolue que, suivant eux, la société devrait avoir pour le méchant. Ma doctrine d'Humanisme et de Liberté ne saurait se relâcher comme la doctrine du panthéisme. L'homme est responsable de tous ses actes, et si en cas de faute, la société lui doit des ménagements, si elle peut se borner à des corrections qui l'amendent, il faut toujours, cependant, que l'intérêt public l'emporte sur l'intérêt individuel. La société, devenue très juste, aura le droit d'être sévère: je laisse au lecteur le soin[1] de développer toutes les conséquences de ce principe. Que l'on se mette bien avant dans la pensée que je suis partisan de l'ordre avant tout. Sans l'ordre, il n'y a rien à faire absolument.

Quant à l'établissement d'un régime de solidarité aussi complet que celui dont parlent les deux représentants de la religion fusionienne, je n'y crois pas. Je puis me tromper, et je m'en féliciterais; mais, plus je réfléchis au mouvement démocratique des peuples modernes, plus je me persuade que la démocratie par la Fraternité et l'Amour n'est qu'un idéal, et que la démocratie réalisable, c'est la démocratie par l'Égalité et par la Justice.

M. Guyard se trompe en croyant qu'il suffirait de mettre des idées fusioniennes dans une constitution, pour établir le bonheur universel.

Ce qu'il faut mettre dans une constitution, ce ne sont pas des *sentiments*, ce sont des *garanties*,

Je n'ai pas besoin que la société m'aime; tout ce que je demande, c'est qu'elle ne m'opprime pas.

LES TENDANCES FUSIONIENNES.

On voit, qu'en somme, je n'adopte pas les idées de la philosophie fusionienne.

Mais il est une chose que j'accepte pleinement, dans cette philosophie, ce sont ses aspirations générales, son antipathie profonde pour les systèmes théocratiques, sa tendance démocratique et humanitaire fortement prononcée.

Je suis heureux de le dire ici, MM. de Toureil et Auguste Guyard sont du nombre des personnages de cette galerie pour lesquels j'ai conçu, en les étudiant, le plus de vénération et d'estime, et, si je ne dis pas, comme a dit un jour M. de Lamartine à M. Guyard: «C'est plus beau que Platon, voilà ma philosophie», je dis: voilà deux hommes de bien, et, tout en vous tenant en garde contre les illusions auxquelles ils se sont laissé aller, et contre les erreurs qu'ils peuvent commettre, écoutez-les!

CHAPITRE XII.

L'Institut Thalisien de Gleizes

OU

LES LÉGUMISTES FRANÇAIS.

Sunt herbæ dulces.

(OVIDE.)

Quæcumquæ omnia pravè committuntur, im ventri sunt imputanda.

(*Ex antiq. prov.*)

Panem et aquam natura desiderat; nemo ai pauper est.

(SENECA, *Ep.* 25.)

Que celui qui mange de tout ne méprise celui qui ne mange que des herbes; et que celı ne mange que des herbes, ne condamne pas cel mange de tout.

(PAUL, *Épître aux Romains*. ch. XIV,

L'an dernier, une polémique intéressante s'était élevée ‹ le journal la *Presse* et la *Gazette de France* sur la que de l'origine et de la nature du droit. M. Emile de Girai qui volontiers met les pieds dans les plats de la philoso] s'efforçait de démontrer que le droit est d'origine purei humaine et rationelle, ou plutôt qu'il n'y a pas de droit la *Gazette de France*, de son côté, soutenait que le vient de Dieu et de la révélation.

Dans cette curieuse dispute, intervinrent plusieurs hon de palais, entre autres M. Blot-Lequesne, qui prit chaudeı en main la cause du ciel.

Comme je trouvais divertissants ces faiseurs, ces henric quistes et ces robins pataugeant dans la métaphysique, je ı formai de ce que c'était que M. Blot-Lequesne.

Quelqu'un me répondit: c'est un avocat thalisien.

— Thalisien? Qu'est-ce que c'est que ça?

— Comment? vous ne connaissez pas l'institut thalisien, qui vous occupez des mystiques français?

— Pas le moins du monde.

— L'institut thalisien de Gleizes?

— Du tout; contez-moi, je vous en prie, ce que peut être un institut si singulièrement dénommé?

— Il faut vous dire, d'abord, que Gleizes est mort il y a une dizaine d'années. Blot-Lequesne est son principal disciple, son successeur comme grand prêtre de la religion.

— C'est donc une religion? Voyons, mon ami, dévoilez-nous ce Dieu nouveau; vous savez que je suis en quête de dieux.

Et, ce Dieu d'une nouvelle espèce me fut dévoilé. J'en vais offrir au lecteur une fidèle image.

Les publications que j'ai lues sur la doctrine thalisienne sont les trois suivantes:

Le christianisme expliqué, *ou le véritable esprit de ce culte méconnu jusqu'à ce jour*, par J. A. Gleizes (1837.)

Thalisie *ou la nouvelle existence*, par J. A. Gleizes, trois vol. in 8° (1845).

Fragments de philosophie sociale ou études sur les socialistes modernes. Premier fragment. Examen du système thalisien, par J.-B.-G. Blot-Lequesne, avocat à la Cour royale, (1845).

Quel dogme nouveau est contenu dans ces ouvrages? Voilà ce que nous avons à examiner.

La thalisie ou nouvelle existence, de Gleizes, consiste dans l'abstention de la chair, et dans la manducation exclusive des herbages, du laitage, et des autres choses où la vie organique n'est pas arrivée jusqu'à la sensation. — On voit tout de suite que la France ne le cède pas à l'Angleterre, et qu'elle a eu, elle aussi, ses légumistes. Il y a seulement cette différence entre les deux pays, que le légumisme a fini par arriver à une certaine pratique au-delà de la Manche, tandis que, chez nous, il est resté à l'état de théorie.

Gleizes et, à sa suite M. Blot-Lequesne, ont attaqué l'hygiène carnassière par une multitude d'arguments. J'en vais indiquer les principaux, en citant plus particulièrement M. Blot-Lequesne, qui écrit infiniment mieux que son maître.

Argument philosophique.

L'importance de la question se déduit de ce principe: si les objets extérieurs exercent une influence considérable sur le moral de l'homme, à plus forte raison la nourriture, qui s'assimile à l'individu. Écoutons M. Blot.

«Qui pourrait nier les relations mystérieuses qui unissent notre être aux différentes parties de la création? L'atmosphère au sein de laquelle nous vivons, ne change-t-elle pas, vingt fois le jour, les dispositions de notre âme, suivant qu'elle contient une plus grande somme de matières électriques ou phosphoriques? Nos joies et nos tristesses ne dépendent-elles pas à chaque instant du plus ou moins d'oxygène répandu dans l'air? Le même vent du sud qui produit la folie dans la Grèce, appesantit l'âme dans l'Italie méridionale, et pousse au meurtre dans quelques contrées de l'Espagne, où l'on est obligé de doubler les chirurgiens dans les hôpitaux quand il souffle. Les fleurs, les plantes, les végétaux, dégagent des fluides invisibles, dont l'action sur notre organisme est indubitable. Erasme tombait en défaillance, en entendant jaillir de l'eau; Bayle en voyant du cresson; Catherine de Médicis, en voyant des roses, même peintes..... Notre globe dans ses mouvements diurnes, les astres qui roulent sur nos têtes, dans leurs révolutions périodiques, tout exerce sur nous un empire inconnu..... Les aurores boréales développent chez les Samoïèdes un genre particulier d'exaltation; et, chez nous, des expériences scientifiques ont démontré que les nerfs mis en contact avec l'aiguille aimantée, agissaient de la même manière que les aurores boréales. N'est-il pas d'expérience, d'ailleurs, que la folie redouble à l'approche du printemps, et que la mortalité redouble à la chute des feuilles? Ne sait-on pas que le chancelier Bacon tombait en syncope à chaque éclipse de lune, que le génie de Milton acquérait de nouvelles forces à l'arrivée de l'automne, et que Henri III devenait honnête homme aux premiers jours de janvier? Ainsi donc, nous ne sommes qu'un anneau de la chaîne des êtres, et aucune secousse ne peut l'ébranler sans nous ébranler nous-mêmes.»

Si nous sommes ainsi influencés par l'extérieur, *à fortiori* le devons-nous être par la nourriture, qui entre en nous, et qui devient notre chair et notre sang. Je poursuis la citation.

«Dire les effets du régime alimentaire, ce serait faire l'histoire de nos sentiments, de nos habitudes, de nos mœurs. Les longs jeûnes, les abstinences continues environnent l'esprit de terreurs fantastiques, et jettent l'âme dans de fiévreuses hallucinations. Les nourritures grossières, quand elles sont habituelles, donnent aux sensations, une pesanteur engourdissante, et mènent l'intelligence à un abrutissement progressif. L'usage du poisson pousse aux fureurs de l'amour, à l'exaltation, au délire. Le régime lacté, sédatif par sa nature, calme les sens, éclaircit les idées, et entretient l'esprit et le cœur dans une

douce indolence. Les narcotiques font refluer le sang au cerveau, qu'ils plongent dans une rêverie vaporeuse, et donnent ainsi momentanément le sentiment le plus heureux de l'existence. Les eaux *dures crûes*, c'est-à-dire, chargées de sulfate de chaux en dissolution, dégradent le ton des fibres et engendrent des affections hypocondriaques et mélancoliques. Les boissons fermentées, celles surtout qui proviennent des fruits abondants en principes sucrés, tel que le vin, développent un sentiment plus vif d'accroissement dans les forces musculaires, et nourrissent en même temps les penchants bienveillants, la confiance, la cordialité, la socialité. On raconte que, Saladin voulant éprouver la continence d'un moine, l'enferma pendant plusieurs jours, avec la plus belle de ses femmes. On servit au religieux les mets les plus exquis, mais ce fut en vain; après quinze jours de lutte, la vertu du derviche demeura victorieuse. Le prince voulut recommencer l'épreuve; on ne servit au moine, cette fois, que les poissons les plus succulents. Douze jours ne s'étaient pas encore écoulé, que le farouche derviche avait sacrifié aux charmes de sa séduisante compagne.»

Mais, parmi toutes les choses dont l'assimilation intérieure influe sur le moral de l'homme, la chair des animaux est incontestablement la nourriture dont l'action se fait sentir le plus profondément; or cette action est fatale: les développements qui vont suivre en seront la preuve.

Argument physiologique et hygiénique.

On objecte que la constitution physiologique de l'homme le rend nécessairement carnivore. M. Blot répond:

«On parle des canines dont la nature nous a doués; mais le singe a des canines et ne vit pas de chair; le sanglier a des canines, l'hippopotame a des canines, et l'un et l'autre ne se nourrissent que d'herbes ou de racines. Cessons donc de mettre des prétextes au service de notre lâcheté. Reconnaissons franchement que nous sommes sortis des voies de la nature.»

Ce qui prouve, pour l'école de M. Gleizes, que nous sommes sortis des voies de la nature en nous nourrissant de chair, ce sont les déplorables résultats physiques et moraux de ce régime. Parlons d'abord des résultats physiques.

Premièrement, destruction de la santé humaine:

«Le premier résultat du système carnivore, dit M. Blot, c'est l'altération de la beauté typique et originelle de l'homme, altération qui se proportionne aux développements qu'a pris ce régime cruel... La beauté réside, surtout pour l'homme, dans

le rayonnement de la flamme céleste que Dieu a mise sur son front..... Or, voilà le signe divin que le régime carnivore altère; qu'il efface même complétement lorsqu'il est poussé jusqu'à ses conséquences extrêmes. Contemplez les bêtes de proie, le tigre, l'hyène, le lion lui-même: leur cri même de joie est lamentable; leur prunelle, toujours injectée, brille d'un feu livide; leur face est incessamment agitée par un frémissement convulsif; tout en eux vous glace, c'est la laideur par excellence. Eh bien, l'homme qui vit de chair exprime, dans une mesure graduée, cette laideur morale. Lisez dans Jornandès, le portrait du Hun, qui se nourrissait de chair crue; voyez le cannibale de la Nouvelle-Zélande, qui danse autour du cadavre de son ennemi vaincu, et le dévore ensuite tout sanglant. Où est sur leur visage le noble signe de l'humanité? Le sourire de la bienveillance est banni de leurs lèvres; la douce et sereine majesté ne repose plus sur leur front; mélange de ruse et de férocité, leur physionomie sinistre et farouche inspire l'épouvante; c'est aussi la laideur portée à sa plus haute puissance, le type de la bête a remplacé le type divin de l'humanité.»

Un autre résultat physique du régime carnivore, ce sont les maladies. Je lis, toujours dans M. Blot-Lequesne:

«Le régime odieux que nous combattons..... attaque le principe même de l'existence en bouleversant l'économie de notre constitution organique. Le sang est le fleuve bienfaisant qui porte la vie dans toutes les parties de notre être; aussi l'épuration du sang est-elle le grand travail de l'organisme. Le poumon, par la séparation de l'oxygène et de l'azote, le délivre d'un principe méphytique qui arrêterait la circulation en altérant sa généreuse chaleur. Le foie, par l'élaboration de la bile, le débarrasse des humeurs acrimonieuses qui rendraient la circulation funeste, en répandant l'irritation dans le système nerveux. Les reins, par la sécrétion des matières urinaires, lui retirent les parties ammoniacales, qui gêneraient la circulation en desséchant la membrane muqueuse qui tapisse son lit. Et quant aux éléments qui résisteraient à cette triple action du poumon, du foie et des reins, la nature les expulse par les transpirations sensibles et insensibles. Séparer les sucs vivifiants des sucs destructeurs, épurer constamment l'huile onctueuse qui doit alimenter cette lampe mystérieuse que l'on appelle la vie, voilà l'œuvre essentielle de l'organisme. Eh bien, cette action puissante de la nature, le régime carnivore l'arrête et l'entrave; il éteint la chaleur vitale. Des expériences chimiques ont démontré que la respiration des herbivores donnait 82 centièmes de chaleur, tandis que la respiration des carnivores n'en

donnait que 76 centimes. Or, en éteignant la chaleur vitale, il rend incomplet le travail d'épuration de la nature, il dépose dans le sang des ferments pernicieux. Alors le sang, chargé de fluides corrosifs, charrie dans les organes une lave alcalescente qui les consume et les dévore. Tantôt, c'est le carbonate calcairie retenu dans les viscères qui se jette sur les articulations, et produit ces ossifications précoces si communes chez la nation anglaise, la plus carnassière du globe, et connues sous le nom de *white-swelling;* tantôt ce sont des érosions produites dans les vaisseaux capillaires par le contact de quelque virus malfaisant, et ce poison, exalté par la chaleur du climat, engendre cette effroyable famille de maladies qui ravagent les deux hémisphères sous mille noms divers: variole ou yaous en Afrique, choléra-morbus dans l'Inde, fièvres jaunes en Amérique, fièvres ataxiques de toutes formes dans le reste du monde. Le vomissement noir était inconnu sur les côtes de la mer du Sud avant l'arrivée des Européens. La chair de buffle donne, à Siam, de fortes coliques, dit Tavernier, et la même nourriture cause, à Trinquemale, l'affreuse maladie de l'Amérique du centre. Ailleurs, ce sont des germes de créations nouvelles déposées en nous par les substances animales, et qui se développent outre mésure. Les substances animales, en effet, tendent à s'organiser, tandis que les substances végétales, tendent à s'assimiler......»

Voici ce que dit à ce sujet, Gleizes lui-même, *Christianisme expliqué:*

«Les médecins ont observé qu'au 24e degré du thermomètre «de Réaumur, il s'établissait dans les hommes une fermentation «d'un genre pernicieux. Cette observation a été constatée par «deux célèbres écrivains, de Paw, dans ses *Recherches sur les* «*Égyptiens*, et Volney, dans son *Voyage aux États-Unis.* «Or, le vin ne fait qu'ajouter des forces à cette fermentation «pernicieuse dont les substances animales fournissent la base.....»

Il est regrettable que Gleizes semble repousser ici l'usage des viandes à cause de l'excès de chaleur et de fermentation qu'elles provoquent, tandis que M. Blot, au contraire, leur attribue la propriété d'amoindrir la chaleur du corps humain. Il faudrait se mettre d'accord.

Une considération sur laquelle insiste beaucoup M. Gleizes, et que reproduit M. Blot-Lequesne, c'est que le régime carnivore est opposé à la longévité, tandis que le régime herbivore et lactofage le favorise.

«On croit, dit M. Blot, que le régime végétal diminue les forces musculaires et abrège l'existence. Le cheval, l'éléphant, le taureau, ne sont-ils pas aussi forts que braves? Les anciens

Perses ne vivaient que de pain et de cresson, et les compagnons de Cyrus n'en ont pas moins conquis le monde. Les Japonais, qui n'ont jamais été soumis, s'abstiennent de chair, et lorsqu'on approche de leurs côtes, on voit avec étonnement la mer couverte d'une multitude d'oiseaux qui ne fuient point à l'aspect de l'homme, parce qu'ils n'ont point éprouvé sa perfidie. L'Arabe et le bédouin, dont la nourriture consiste dans une galette de blé cuite sous la cendre et trempée dans du lait, ne sont ni les moins robustes ni les moins intrépides des peuples.... Les Esséniens et les Thérapeutes vivaient aussi longtemps que le chameau et l'éléphant. Les pères de la vie érémitique étaient presque tous centenaires; saint Paul vécut cent treize ans; saint Antoine cent cinq ans. C'est encore dans les monastères qu'on trouve les plus nombreux exemples de longévité.»

Argument moral.

Il s'agit ici de l'influence fâcheuse qu'exerce le régime carnivore sur le tempérament, les habitudes, le caractère, et tout l'ensemble des mœurs de la société et de l'individu.

Voici ce que dit à ce sujet M. Blot-Lequesne:

«Mais le régime carnivore produit en nous une dépravation bien autrement grave, bien autrement désastreuse; c'est l'endurcissement des cœurs, c'est l'extinction de toute pitié, de toute sensibilité dans les âmes. Le fait est notoire, tous les animaux qui vivent de chair sont méchants. Les substances animales dont ils se repaissent déposent dans leur sang une âcreté vicieuse qui les irrite sans cesse, et leur vie est un état de colère permanent. Le chien de buisson, en Afrique, qui vit des viandes offertes aux fétiches, n'est pas moins altéré de sang que le tigre...... Pourquoi la même loi physiologique ne produirait-elle pas les mêmes effets parmi les hommes? Le sauvage américain, dit Volney, chasseur et boucher, qui dans tout animal ne voit qu'une proie, est devenu lui-même un animal de l'espèce des loups et des tigres. Le peuple anglais, qui se gorge de viande, est le plus dur et plus inexorable des peuples; le sang et les larmes du monde n'ont pas à ses yeux la valeur d'une balle de coton..... Oui, les viandes que nous entassons dans nos entrailles, voilà, dit Bacon, le levain corrupteur qui fait fermenter tous les vices dans notre sein, et y détruit tous les germes de bonté, de sagesse, de justice, que la nature y avait semés. Et quand même les substances animales ne contiendraient pas en elles-mêmes ce levain corrupteur dont parle Bacon, la nécessité du meurtre que ce régime en-

traîne à sa suite, le spectacle de la douleur, du sang, de la mort de tant de créatures innocentes, incessamment étalé sous nos yeux, tout cela ne suffirait-il pas pour pervertir nos sentiments et nos instincts.... On sait la part affreuse que les bouchers ont prise dans nos guerres civiles, et, pendant nos malheurs révolutionnaires, leur effroyable cri: *Tremblez aristocrates, voilà les bouchers!* sera longtemps présent à toutes les mémoires....»

Argument d'autorité et de religion.

Gleizes insiste longuement sur ce côté de la question dans son *Christianisme expliqué.* Voici d'abord un passage qui résume parfaitement sa pensée:

«Tout le monde sait que le spiritualisme est l'essence de la religion chrétienne. Or, il ne peut exister sans le régime des herbes, et voilà pourquoi tant de chrétiens austères l'ont embrassé sans en démêler le motif. Je dirai plus, c'est que ce régime est la pierre de touche du véritable chrétien, comme aussi du véritable philosophe. Il faut qu'ils y aboutissent l'un et l'autre s'ils ont les qualités que je viens d'exprimer, et c'est ce qui est arrivé de nos jours, à-peu-près en même temps, au philanthrope anglais Howard, et à notre vénérable Montyon. Dans le cas contraire, ils doivent avouer qu'ils ne sont ni philosophes ni chrétiens.»

Pour Gleizes, les deux Testaments, le vieux et le nouveau, ont eu pour but principal la destruction du régime carnivore. Voici quelques-unes des preuves qu'il apporte à l'appui de son sentiment.

Ancien Testament:

Dieu permet aux hommes de manger de la chair, mais «il leur annonce en même temps que leur vie sera extrêmement raccourcie.» Il est manifeste que la permission donnée au genre humain de se nourrir de viande n'est, de la part de Jéhovah, qu'un acte de pure tolérance. Il défend, en effet, de consommer la graisse et le sang des animaux. Il fait un choix entre les animaux qui pourront être mangés «préludant ainsi à la venue du christianisme, qui doit les excepter tous» Il y a mieux. Une prophétie d'Isaïe annonce qu'au temps du Messie, la lutte cessera entre la société humaine et la race animale: «On ne nuira, dit cette prophétie, et on ne fera aucun dommage *à nul être vivant* dans toute la montagne de ma sainteté.» Dans sa manie de trouver l'interdiction des viandes

dans la Bible, Gleizès va jusqu'à attribuer «la chute de N buchodonosor» à l'usage immodéré du biftec. Voilà qui e plaisant, M. Blot lui-même l'avouera.

Nouveau testament:

«Je me propose, dit Gleizes, d'établir dans cet ouvra (*Christianisme expliqué*): 1° que la suppression du meurt des animaux a été le but de la venue de Jésus-Christ, et qı l'on ne peut être à la fois chrétien et se nourrir de leur chai 2° que si le christianisme permettait le meurtre des animau il n'aurait aucun sens, et qu'alors il faudrait remettre en que tion ces paroles de saint Jean: «Es-tu celui qui devait veni ou faut-il que nous en attendions un autre.»

Gleizes essaie d'établir que, dans l'antiquité, on ne mar geait de viandes que celles qui avaient été sacrifiées, c'est-ä dire que l'on n'eût mangé d'aucune bête avant de l'avoir c ferte aux dieux; or, Jésus ayant aboli les sacrifices sanglant a rendu conséquemment *impossible* la manducation de la chai «Cette abstinence de viande découle nécessairement de la su stitution faite par Jésus-Christ du pain et du vin au sacrifi sanglant, et par cela même que les chrétiens n'immolent poi de bêtes dans leurs temples, ils ne peuvent les mettre à mo dans leurs maisons; en un mot, *la table de Dieu et celle l'homme doivent être la même*, à moins que l'homme ne vo lût se séparer de son Dieu, ce qui est inadmissible.» Pour m je ne l'admets certainement point.

Jésus a appris aux hommes, par son exemple, à s'absten de chair. Gleizes continue:

«J'ai souvent entendu faire cette question: Jésus a-t-il man de la viande? On peut affirmer hardiment que non.... L Grecs, qui ont la viande en horreur, ne peuvent se persuad que Jésus ait mangé même de l'agneau pascal. Ils prétende que cet agneau n'était autre chose qu'un poisson; mais les Gre se trompent. Quoique Jésus ne mangeât point de viande, devait manger de celle de l'agneau sacrifié; il y avait oblig tion d'en goûter, ne fût-ce que de la grosseur d'une oliv Ainsi l'observaient jadis les pythagoriciens dans la Grèce, l'observent encore les brames dans l'Inde.»

De même les premier chrétiens:

«Les premiers chrétiens ne mangeaient rien qui eût pris vi ils usaient d'une nourriture innocente, *cibum innoxium*, ain que nous le voyons dans la fameuse lettre de Pline à Trajan

Gleizes invoque aussi l'autorité de l'Église et des papes:

«On voit le pape Grégoire III, fidèle à cet esprit, envoy

un missionnaire chez les Germains pour leur déclarer que l'usage où ils sont de se nourrir de chevaux est exécrable, et leur interdire cet acte de barbarie sous les peines les plus sévères (1). Zacharie, son successeur, défend l'usage du lièvre; d'exceptions en exceptions, on en serait venu aux seules nourritures végétales. Il est aisé de voir, en effet, que dès qu'on avait trouvé des raisons pour affranchir de meurtre le cheval et le lièvre, le premier pour quelques ressemblances morales avec l'homme, et le second pour d'autres ressemblances qu'il est inutile de rappeler, on n'en aurait point manqué pour faire jouir du même privilége le bœuf laboureur, dont, à Rome, le meurtre était puni des mêmes peines que l'homicide, la vache et la chèvre, à cause de leur lait, douce nourriture de tant de familles.... Cet esprit, qui est celui de l'Évangile, a été fort bien compris par l'église catholique, tandis que l'église protestante, sa redoutable rivale, égarée par la lettre de ce même livre, est tombée, à cet égard, dans une des erreurs les plus funestes dont on ait à déplorer l'existence. Le mal qu'elle a fait à la terre, depuis trois siècles, ne peut être calculé.»

J'ai exposé fidèlement le principe et les preuves fondamentales du système thalisien. Le lecteur aura-t-il la rigueur de me demander ce que j'en pense? La réponse sera bien difficile, en vérité. Mais enfin j'essaierai de dire mon avis.

J'écarte l'argument d'autorité et de religion. Sur ce point. Gleizes est trop évidemment dans l'erreur, pour ne pas dire dans l'absurdité. Que Nabucodonosor ait été changé en bête pour avoir trop mangé de bêtes, que l'agneau du berger pascal ait été un poisson, je n'attache à ces choses-là, je l'avoue, qu'une très médiocre importance. Il me paraît extrêmement probable que le Sauveur ne se privait pas absolument de viande

---

(1) Cette défense des papes est certaine. Récemment les journaux ont publié à ce sujet une intéressante leçon de M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, le fils si savant et si laborieux du grand Geoffroy. On sait que M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire propose que la civilisation moderne passe par dessus les prescriptions de MM. Grégoire et Zacharie contre la viande de cheval, et que dans la pénurie des subsistances, on ose manger du *roshorse* (cheval rôti) comme on mange du *rosbeef* (boeuf rôti). Voilà qui est bien *indévot* et surtout bien *antigleizien!* M. Isidore Geoffroy, qui est en train d'augmenter la liste des *hommes utiles*, par sa belle fondation de la Société d'acclimatation, me paraît bien hardi de s'attaquer à Grégoire et à Zacharie, et, conséquemment, à mon ami Fréron-Veuillot. Après cela, on a bien vu d'autres *hommes utiles* aux mains de l'inquisition!

de boucherie, si j'en puis juger par le texte de l'apôtre Matthieu, ch. XI : « Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils ont dit : il a un démon. Le Fils de l'homme est venu MANGEANT ET BUVANT, et ils disent : voilà un MANGEUR et UN BUVEUR DE VIN. » Cela, évidemment, suivant l'expression populaire, n'a pas été dit pour des prunes.

Mais qu'importe ? Examinons le fond des choses.

L'influence du régime carnivore est-elle pernicieuse en général, oui ou non ?

Personnellement, je crois qu'oui. Je crois que le régime végétal serait notablement plus favorable sous le triple rapport de la moralité, de la beauté de l'espèce et de la longévite des individus. Ç'a été l'opinion de tous les penseurs qui ont touché cette matière, l'opinion de Bacon, de Rousseau, de Lamartine. Tout le monde sait, en particulier, que dans ses *confidences* biographiques, M. de Lamartine attribue un certain caractère élevé de sa physionomie et la douceur de ses sentiments, au régime simple et anti-carnivore suivant lequel ont été nourries son enfance et sa première jeunesse.

Toutefois, j'ignore, ou plutôt je ne me rappelle plus en ce moment, ce que les médecins ont écrit *ex professo* là-dessus. — Je demande pardon à mes lecteurs de leur avouer ainsi naïvement mes ignorances ; mais je leur rappelle que j'écris un livre qui a pour but de faire naître des réflections, plus encore que de donner des enseignements positifs, de remuer des idées, plutôt que de formuler des doctrines.

En principe, je le répète, je suis du sentiment de Gleizes touchant la prééminence du régime végétal sur le régime animal. Mais en ce qui concerne l'application pratique, je diffère totalement de lui. Je ne crois pas que le régime carnivore disparaisse. En ceci, comme en tout, le recherche de l'absolu est une chimère, à laquelle ne peuvent s'arrêter que des esprits naïfs et enfantins. De même qu'il y aura toujours des malheureux, il y aura toujours des bouchers parmi nous. (1)

Mais, de ce que le régime carnivore ne peut pas être aboli, il ne s'ensuit pas qu'il soit impossible d'en diminuer les inconvénients. Je regarderais comme une excellente idée celle qui aurait pour but d'inciter les hommes à la tempérance dans le

---

(1) Je dis : Il y aura toujours des *malheureux*, et non pas : Toujours des *pauvres*. Le guérissement de la pauvreté n'est pas une chimère : ce qui peut être regardé comme une chimère, c'est la destruction de toute souffrance et de tout mal.

boire et le manger. Je laisse aux gazettes (1) le triste plaisir de ridiculiser les légumistes anglais: moi, j'applaudis à leurs efforts. Je les blâmerais seulement d'être exagérés, et de demander trop à la nature humaine, si je ne savais qu'il est parfois habile d'exiger beaucoup pour obtenir quelque chose.

On parle de fonder des religions nouvelles en France. Les révélateurs abondent. On en trouve à tous les coins de rue. Hé bien, ces dieux de l'époque, qu'ils me permettent de le leur dire, se trompent tous, ou presque tous, sur la donnée fondamentale d'une institution de cette nature. Les cultes ne réussissent généralement pas à cause de leurs dogmes, mais à cause de leurs pratiques; en sorte qu'il s'agit bien moins, pour remplacer un culte expirant, de mettre une métaphysique à la place de sa métaphysique, que de mettre des usages nouveaux, des moeurs nouvelles, des sacrements insolites, à la place de ses usages, de ses moeurs et de ses sacrements.

Si donc, un homme venait, qui exploitât habilement, sans exagération, les données principales du gleizisme, du légumisme et du tempérantisme, je suis tenté de supposer qu'il aurait du succès.

Quant à moi, je me mettrais volontiers d'une religion dont le symbole, après un juste anathème contre Fréron-Veuillot, porterait les articles suivants:

Article premier. Les parents s'engagent à ne pas fomenter le goût de leurs enfants pour les viandes saignantes à la manière anglaise.

Article deux. Les fidèles feront chaque jour un repas exclusivement maigre. Le vendredi, jour de Vénus, ils pourront manger du poisson à ce repas. Le poisson porte à l'amour.

Article trois. Tout homme qui aura mangé plus de quatre espèces de viandes à son dîner, sera tenu en conscience de faire une aumône ou une libéralité quelconque, se montant au moins à la somme de deux francs par chaque plat de viande au-dessus de quatre. Au contraire, le nombre des plats légumineux est illimité.

Article quatre. Ceux qui voudront être parfaits n'iront que très rarement chez Véry, chez Véfour, aux Frères Provençaux, et au Dîner de l'Exposition, qui sont des lieux où le filet de boeuf n'est jamais assez cuit.

---

(1) Particulièrement au *Journal des Débats*, l'une de nos feuilles publiques les plus opposées aux choses qui ne sont pas consacrées par l'usage ou le budget.

Article cinq. Le nom du restaurateur Viot sera réhabilité si faire se peut.

Article cinq (bis), Il sera fait une édition expurgée de l *Cuisinière bourgeoise.*

Article six. Le déjeûner d'un vrai philosophe doit se compose de deux oeufs au beurre et aux fines herbes, et d'un plat d riz. Son dîner peut se composer de bouillon gras, de viand rôtie, de salade et de fromage de Chester. Le café ne peu lui être interdit que par des homéopathes ennemis du genr humain.

Article sept. Préférez toujours le café au thé; préférez éga lement le vin de Bourgogne au vin de Bordeaux.

Le thé est au vin de Bordeaux comme le café est au vin de Bourgogne.

Le thé et le vin de Bordeaux sont pour l'estomac; le vin de Bourgogne et le café sont pour la tête: autant donc, la tête, siége de l'intelligence, l'emporte sur l'estomac, centre des appétits inférieurs, autant le café et le Bourgogne, liquides capiteux, ont de prééminence sur le vin de Bordeaux et le thé, liquides stomachiques.

Dites moi ce que vous buvez, et je vous dirai qui vous êtes.

Je n'ai jamais vu d'homme d'esprit qui n'aimât le vin de Bourgogne, et j'ai vu des sots par multitudes qui recherchaient le vin de Bordeaux.

Mais comme je suis tolérant, je conclus avec l'apôtre: «que celui qui boit du Pomard et du Romanée ne méprise pas celui qui boit du Château-Lafitte; que celui qui boit du Château-Lafitte ne méprise pas celui qui boit du Romanée et du Pomard; et que celui qui boit à la fois du Pomard, du Château-Lafitte et du Romanée ne méprise pas le pauvre homme qui, vers les barrières de Jérusalem, boit du vin bleu. Mes petits enfants, *filioli mei*, aimez-vous les uns les autres.»

MAÎTRE FRANÇOIS RABELAIS.

Hola, Panurge, mon garçon,
Que penses-tu d'ung tel sermon?

PANURGE.

Il a plus de sens qu'il n'est long,
Ce qui est rare en ung sermon.

Article huit. Ne lisez Brillat-Savarin qu'avec des précautions infinies, après vous être muni de l'autorisation de votre directeur, qui ne doit pas être le même que celui de Fréron-Veuillot.

Article neuf. Telles sont les lois de Manou. Si Fréron-

Veuillot ne les approuve pas, qu'il soit anathème dans les siècles. Amen.

Article six. Manou a déjà dit, il dit encore, et il dira éternellement: Soyez libres!

***Meâ culpâ*, *meâ culpâ*, *meâ culpâ*.** Quelle indignité! Je viens de relire ce qui précède, et je m'aperçois qu'à propos du régime carnivore, je n'ai rien dit de la question de droit, du *droit* que peuvent avoir les hommes de tuer les animaux pour les manger? Ce droit, l'avons-nous? Voilà la question fondamentale, et, tout-à-l'heure, en n'examinant la manducation de la chair qu'au point de vue de l'*utilité* ou du *mal* qui nous en peuvent advenir, j'ai bien montré que l'immoralité du siécle a déteint sur moi, et que je ne suis pas exclusivement dominé par l'esprit de justice. Aussi je répète: ***meâ culpâ*, *meâ*, *culpa*, *meâ culpâ*.**

Ces pauvres petits veaux rougeâtres! On les enlève à leurs mères qu'ils têtaient, en remuant leur queue naissante, avec une visible satisfaction; les voilà sortis de l'étable; on les empile dans un tombereau; ils sont là, couchés, les pattes pendantes, le cou démesurément allongé, la tête languissante; ils vous regardent les passants de leurs grands yeux blancs, que cela en fait mal au cœur; ils ont l'air de vous dire, quand vous les contemplez avec pitié: «vous, qui n'êtes pas des bouchers, savez-vous où ils nous mènent?»

Ils les mènent à l'abattoir. Là, on prendra, l'un après l'autre, ces doux et innocents petits animaux, et, avec des massues, on leur cassera la tête. Puis, le sang coulera à flots. Puis, viendront les écorchements, les dépècements. Puis, ces cadavres, ou morceaux de cadavres, seront étalés le long des rues, par des hommes qui ont des tabliers sanguinolents. Puis, de timides femmes s'avanceront, qui en achèteront des tranches, pour les introduire dans le torax de toutes les personnes de leur famille, lesquelles trouveront la chose d'un goût délicieux.

Je me demande: quel est le *droit* de ceux qui ont enlevé le veau à sa mère, de ceux qui l'ont couché dans le tombereau, de ceux qui l'ont assommé, de ceux qui l'ont coupé en morceaux, de ceux qui s'en sont régaillardi le ventre? Où est leur *droit?*

Il est dans le code de la fable où il y a ce vers:

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Nous reconnaissons un certain *droit* aux animaux. La preuve, c'est la loi Grammont, par laquelle nous nous sommes imposé le *devoir* de ne pas les maltraiter, de ne pas les faire souffrir. Mais, s'il s'agit de les manger, nous les tuons: quelle inconséquence?

Il y a bien des choses inexplicables dans la vie humaine, et celle-là est du nombre.

Mais, voici ce que je dis en terminant: il y a quelque chose de plus pressé que de discuter les droits des animaux, c'est de faire justice aux hommes!

A propos de droit, je songe que j'ai à revenir un peu sur M. Blot-Lequesne.

Pour la netteté de mon exposition, j'ai semblé identifier entièrement ses opinions et celles de Gleizes, à propos de la *thalisie*, ou la *vie renouvelée* par l'abolition du régime carnivore. J'ai été trop loin. M. Blot-Lequesne a résumé Gleizes avec une certaine sympathie, mais il n'adopte absolument, ni ses principes, ni ses conclusions. Il trouve dans le système thalisien « un mélange de vérité et d'erreur.»

Le grand reproche que M. Blot adresse à son maître, c'est d'être matérialiste, c'est de croire que tous nos défauts et tous nos vices sont une conséquence de notre constitution physique. Pour M. Blot, il faut attribuer aussi la nature de notre caractère à l'entité immatérielle qui est enclose en nous, sous le nom d'âme: «Il y a, dit-il, dans Bossuet et dans Kepler, dans Corneille et dans Pascal, autre chose que des nerfs.»

M. Blot-Lequesne blâme encore son maître, d'avoir construit son système en dehors de la sacrée doctrine du péché originel. «Il a confondu, dit-il, notre monde *misérable et caduc* avec le monde *innocent et splendide* que Dieu avait tiré de son sein, et que l'homme a *souillé* dès l'origine par l'abus de sa liberté naissante.»

Mais, si on le rajeunissait un peu, ce cher petit vieillard de monde, bon avocat?

Il était de mon *devoir* de constater que M. Blot n'est thalisien que dans une certaine mesure. C'était son *droit* de paraître ici, dans la catégorie de ceux qui croient que le monde a été très *souillé* à cause d'une pomme mangée à contretemps. Quand on a le courage d'avoir et de professer une pareille philosophie, on mérite bien qu'il en soit fait mention.

Gleizes est un esprit bien autrement hardi que son disciple. On doit le soupçonner par ce qui précède. Mais un autre point, sur lequel il avait des opinions très hétérodoxes, et dont je dois dire un mot, c'est l'influence morale attribuée par les historiens au christianisme. Voici quelques extraits de ce qu'il écrit à cet égard dans le *Christianisme expliqué*.

«Athénagore, dans sa lettre aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, fait un tableau accompli des chrétiens; c'est le pendant de celui que l'on voit dans la fameuse lettre de Pline à Trajan. Deux siècles après, Ammien Marcellin, qui n'était point un néophyte comme Athénagore, mais qui est renommé pour son impartialité, les compare pour la plupart à des bêtes féroces.....

«On ne manquera point de rappeler, pour faire l'éloge du christianisme, les guerres d'extermination que se livraient les peuples avant l'introduction de ce culte; eh bien, ces guerres, aussi dramatiques que morales, à la suite desquelles les rois devenaient esclaves, et leurs femmes et leurs filles servaient dans la maison du vainqueur, sont préférables mille fois, à mon avis, à ces guerres d'aujourd'hui, sans objet, froidement cruelles, et qui se renouvellent sans cesse parce que ceux qui les ordonnent n'ont personnellement rien à en redouter. D'ailleurs, elles sont loin d'avoir eu, même de nos jours, ce caractère de bénignité. N'y a-t-il pas eu des massacres à Rocroy? On les a blâmés, mais on a loué aussi ce qui n'aurait pas dû l'être. Voyez avec quel enthousiasme Racine, dont les pensées étaient si épurées dans *Britannicus*, dans *Titus et Bérénice*, parce qu'il était soutenu par l'esprit des anciens, raconte, dans ses lettres familières, l'action d'un soldat français à qui un officier espagnol offre sa bourse pour avoir la vie sauve, et qui le tue pour toute réponse. Sans doute ce soldat ne devait point accepter l'argent du vaincu, mais la vie est un présent qu'on ne refuse point à celui qui le demande....»

Sur la question des mœurs, Gleizes donne l'avantage aux anciens. Voici un trait:

«La belle institution du mariage dans l'Évangile, que l'on trouve également dans le 24e verset du chap. II de la Genèse, c'est-à-dire un seul homme uni pour toujours à une seule femme, institution de laquelle il devait résulter un ordre si accompli, n'est-elle pas entièrement détruite par le fait? L'adultère, en horreur à la plupart des peuples anciens, n'est parmi nous qu'un objet de plaisanterie (et cela surtout depuis le siècle catholique par excellence, le siècle de Louis XIV.)»

Touchant l'esclavage, je lis:

« Montesquieu attribue au christianisme la suppr
l'esclavage, et comment cela, puisqu'il est de fait
clavage existe encore dans une grande partie du mo
tien? L'esclavage a été supprimé en effet par des r
tiens, mais il ne l'a pas été pour rendre hommage
cipes du christianisme. Louis-le-Gros affranchit une
serfs, au 12e siècle, pour diminuer la puissance d
vassaux et augmenter d'autant l'autorité royale. La p
ses finances obligea Louis-le-Hutin à rendre à d'autres
liberté dont ils ne voulaient point, parce qu'ils étaie
de donner en échange tout ce qu'ils pouvaient po
propre. »

Gleizes était un homme d'un esprit excessivement s
que et passablement faux, qui avait une assez fort
science et infiniment de cœur. Je désire qu'il soit une
sonnalités de ce livre, dont le lecteur garde un bon

Quant à M. Blot-Lequesne, il faut lui pardonner
aux *souillures* résultées de la pomme. Plus on compr
est *souillé*, plus on comprend aussi qu'il faut se nett
conséquent, M. Blot-Lequesne, qui a de l'esprit, e
aux conclusions rationelles.

Post-Scriptum.

1855, 5 mars, lundi, jour consacré à l'ex-déesse Lune

En lisant ma *Vie des Saints*, comme je fais chaque
de m'endormir, je trouve que l'idée de Gleizes a été
née comme une hérésie dans les Marcionites. Je la
donc.

1855, 6 mars, mardi, jour consacré à l'ex-dieu Mars.

En lisant mon *Catéchisme de Montpellier*, com
chaque matin en me levant, je m'aperçois que le
anti-carnivore de Gleizes a été condamné comme u
dans les Manichéens. En présence de cette nouvelle
nation, je crois devoir, à mon tour, condamner de
désavouer, rétracter, et anathématiser le thalisisme
que j'ai écrit dans ce chapitre en faveur de cette fu
trine.

1855, 7 mars, mercredi, jour consacré à l'ex-dieu Merc
la gloire duquel on maltraita quelques libres-penseurs,
le bel Alcibiade.

Je me suis imposé une privation pour me punir de ce que j'ai pu écrire de malséant, dans ce chapitre, contre le rosbif, le biftec, les cailles, les huitres et les poules d'eau.

1855, 8 mars, jeudi, jour consacré à l'ex-dieu Zeus, plus tard Jupiter.

Je suis de plus en plus persuadé que, Fréron-Veuillot ayant prononcé, la cause est jugée. Je jeûnerai pour obtenir miséricorde.

1855, 9 mars, vendredi, jour consacré à l'ex-déesse Vénus, femme très légère, en l'honneur de laquelle plusieurs anciens hérétiques furent mis à mort, notamment un certain Socrate.

Pour me punir d'avoir *gleizé* (1), si quelque jolie parisienne passe aujourd'hui devant moi, je détournerai les yeux, et je regarderai du côté du sergent de ville, en pensant dévotement à Vénus.

1855, 10 mars, samedi, jour consacré à l'ex-dieu Saturne, dont la colère a souvent *été* fléchie par le sacrifice de plusieurs milliers de ses enfants.

O mon âme! pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu? Quand je te dis que Fréron-Veuillot a raison! — Je jeûnerai de nouveau pour avoir douté de l'infaillibilité de Fréron-Veuillot.

Autre Post-Scriptum.

1855, 11 mars, dimanche, ou Sunday, jour du Seigneur en France, et jour du Soleil en Angleterre.

Je lis dans le philosophiste Diderot, *Essai sur le mérite et la vertu:*

«L'existence de la mouche est nécessaire à la subsistance «de l'araignée: aussi le vol étourdi, la structure délicate, et «les membres déliés de l'un de ces insectes, ne le destinent «pas moins évidemment à être la *proye*, que la force, la vigi«lance et l'adresse de l'autre à être le *prédateur*. Les toiles «de l'araignée sont faites pour des ailes de mouche.»

Pauvres mouches! pauvres petits veaux rougeâtres! pauvres allouettes! pauvres agneaux! pauvre humanité!

(1) Comme on disait *judaïsé.*

CHAPITRE XIII.

M. Colins.

Une tête meublée d'un grand nombre de choses, est assez semblable à une bibliothèque de volumes dépareillés. C'est une de ces compilations germaniques sans raison et sans goût, qui sont déjà fort grosses, qui grossissent encore, qui grossiront toujours, et qui n'en seront que plus mauvaises.

(DIDEROT, *Lettre sur les sourds-muets.*)

Avicenne, Gallien, et vous tous, philosophes et médecins vulgaires, les cordons de mes souliers en savent plus que vous; toutes les universités et tous les écrivains réunis sont moins instruits que les poils de ma barbe et de mon chignon; moi, moi seul, je suis le vrai monarque de la médecine.

(PARACELSE.)

Nous ne sçavons le tout de rien.

(Michel MONTAIGNE.)

Che non men che saver, dubbiar m'aggrata.

(DANTE, *Inferno*, cant. XI, v. 93.)



Monsignor Horripilante.

Vous rappelez-vous cet homme, du nom de Jésus, qui, lors du siége de Jérusalem par Titus, allait criant sur les remparts de la ville: Malheur! malheur! malheur!

M. Colins a choisi, de notre temps, un rôle analogue.

Ce respectable penseur me fit un jour l'honneur de venir chez moi. C'était dans l'hiver de 1850 ou 1851. Il était vêtu de fourrures. Ses yeux pétillaient d'intelligence et de vivacité. Quoique sexagénaire, il semblait avoir en son corps vivace du fluide nerveux de vingt ans. On sentait que son âme intérieure était aussi jeune que sa barbe était blanche.

Entre autres choses, il me dit, la main haute, l'oeil en feu:

— Vous y viendrez tous, à ma doctrine, entendez-vous bien! Oui, la force souveraine des évènements qui vont se précipiter

saura bien contraindre vos esprits aveuglés à accepter la vérité éternelle! Que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, ou bien la société sera abîmée par le plus épouvantablé cataclysme dont il ait jamais été fait mention dans l'histoire, ou bien vous tomberez à genoux devant moi!

— Non, non, cher et vénérable monsieur, répondis-je en souriant avec tranquilité, nous ne tomberons pas à genoux. Nous vous écouterons; nous vous demanderons vos solutions, puisqu'elles sont si admirables; et si nous sommes convaincus nous nous rendrons tout simplement. Expliquez-vous: je suis, quant à moi, prêt à vous entendre. Seulement, je ne me rendrai pas sans de bons motifs, je vous en avertis. Rien ne presse de nous mettre à genoux; moi, personellement, j'ai une certaine répugnance à pratiquer cet exercice. Si le cataclysme vient, je crois franchement qu'il me trouvera debout.

A quelque temps de là, à propos d'une lettre que j'avais adressée, de Bruxelles, au journal *la Presse*, sur le mouvement religieux de la Belgique, M. Colins écrivit que j'étais de la *misérable queue des voltairiens*.

Tels ont été mes rapports particuliers avec mon personnage.



Monsignor della Certitudine.

M. Colins est un vétéran de la démocratie, pour lequel je professe le plus grand respect, un homme profondément instruit, dont j'admire l'immense lecture, lecture si variée, que je me rappelle avoir entendu dire à un publiciste célèbre, qu'il payerait volontiers plusieurs milliers de francs les cahiers de notes de M. Colins, persuadé que, muni de ces cahiers, il n'aurait plus rien à lire du tout.

Mais il ne me plaît pas aujourd'hui de faire des compliments; je veux relever des défauts: et, certes, il y en a quelques-uns dans l'oeuvre philosophique de M. Colins.

M. Colins a plusieurs tics fort curieux; j'en veux indiquer les principaux.

Il a d'abord *le tic de la certitude absolue*. Ce tic se manifeste chez lui de deux manières:

La première consiste à déclarer à tout moment qu'il est en désaccord avec l'universalité des choses et des hommes, et qu'il ne saurait manquer d'avoir tout le monde contre lui, par la

raison que les autres n'ont que des parcelles de vérité, tandis que lui, il a la vérité dans son essence même.

M. Colins n'a fait qu'un livre; mais il l'a fait trois fois sous trois titres différents.

En 1835: *Du Pacte social et de la Liberté politique considérée comme complément moral de l'homme.*

En 1850 et 51: *Socialisme rationel.*

En 1851 et 53: *Qu'est-ce que la science sociale?*

Eh bien, en 1835 comme en 1853, M. Colins voulait absolument être tout seul, mais là ce qui s'appelle *tout seul* de son avis. Écoutez-le, dans la préface du *Pacte social*:

«Je publie cet ouvrage avec la certitude de déplaire à presque tout le monde....

«Il y a maintenant des classiques et des romantiques; assez «généralement quand les uns sont d'un parti, les autres se «déclarent contre. J'aurai le talent de les réunir: car à peine «les uns et les autres auront-ils lu quelques pages de mon «ouvrage, que tous se rangeront contre moi par des raisons «opposées....

«Je déplairai à la génération nouvelle....

«Je déplairai à l'ancienne génération....

«En classant mes lecteurs par génération, je ne dois plaire «à personne. Si je les classe par nuance de parti, le résultat «ne sera pas plus favorable.

«Sous le rapport des principes, je serai donc mal avec tous «les partis.

«Sous le rapport des sentiments, ce sera pis encore....»

Ainsi, M. Colins est seul contre tous. Je ne vois pas de mal à cela. Seulement, M. Colins m'accordera bien que ceux dont il diffère si fort et si complètement, pourront au moins prendre la permission de se rendre compte des idées qu'il leur expose. Il n'est pas bien sûr qu'il me l'accorde.

J'oserai citer encore un fait personnel. En 1851, j'eus à écrire une appréciation du *Socialisme rationel;* cette appréciation fut insérée dans un journal qui n'existe plus, *l'Événement.* J'y disais, je m'en souviens, que M. Colins croyait à *une sorte* de métempsycose, et à l'organisation d'*une sorte* de théocratie. Si je disais cela, c'était apparemment que cela se trouvait dans le *Socialisme rationel:* car enfin je sais lire, l'ayant appris d'un septuagénaire, ex-capitaine des glorieux brigands de la Loire. Pas du tout: M. Colins, d'un air dédaigneux, déclara que je ne l'avais pas *compris le moins du monde.*

Moi, très innocent alors, je me demandais si, en effet, je n'étais pas incapable d'apprécier des choses si profondes. Vous

savez qu'*il est un âge dans la vie* où la modestie ne nous coûte point.

Mais, en voici bien d'une autre. A cinq ans de distance, il me tombe dans les mains ce livre, dont je parlais tout-à-l'heure, publié en 1835 par M. Colins, le *Pacte social*, et, en tête du second volume, je lis une appréciation du premier, publiée par M. Lerminier dans la *Revue des Deux-Mondes*. Or, qu'arriva-t-il? c'est que, comme moi, M. Lerminier est accusé de n'avoir rien compris au système de l'auteur.....

Voilà donc une nouvelle méthode philosophique: se déclarer seul possesseur de la vérité, puis affirmer que personne ne peut vous comprendre.

On ne saurait pousser plus loin la brutalité de la certitude.

P.-S. Je viens de lire (mars 1855) dans *la Presse*, de nouveaux articles sur les idées de M. Colins, par M. Capo de Feuillide. Je n'ai vu aucun des rédacteurs de *la Presse;* mais je parierais bien cent mille contre un, que M. Colins se plaint encore de n'avoir pas été entendu.



Monsignor il procuratore del santo officio.

Ne manquez pas, dit Candide à Cacambo, de leur représenter quelle est l'inhumanité affreuse de faire cuire des hommes, et combien cela est peu chrétien.

(VOLTAIRE, *Candide*.)

Si M. Colins se contentait d'être certain de ses idées en son particulier, et s'il ne songeait à les répandre que par la persuasion, je ne pourrais assurément pas m'en plaindre; mais il n'en va pas ainsi: M. Colins est si effroyablement sûr qu'il a la panacée universelle, que son intention est de la faire avaler au monde de vive force.

Ce n'est pas du tout pour plaisanter, je l'avoue, que je vais transcrire ce qui suit. Les Torquémada de la prétendue science éternelle ne me font pas plus rire que les Torquémada de la Santa-Fé. Je signalerai certaines idées de procédure inquisitoriale, émises par M. Colins, avec autant d'horreur que je stigmatisais, d'une plume indignée, au précédent volume, les atroces procédés des Bodin, des Delrio, des Spranger et des Grillandus. Je ne saurais trop le redire: Arrière les tueurs!

arrière les tourmenteurs d'hommes! arrière les étouffeurs d'idées! Il faut que notre génération nouvelle ait raison de cette philosophaillerie de bas étage, de cette démocrataillerie de ruisseau! Il faut, mes amis, que nous mettions la cause de la liberté intellectuelle et du progrès universel à une telle hauteur, que ces bouchers de la politique, et ces condottieri de la pensée, n'en puissent plus obscurcir les glorieuses splendeurs!

Ce n'est pas de M. Colins, c'est seulement à propos de M. Colins que je parle ainsi. M. Colins est un penseur très élevé. Il s'est seulement mis en tête, on ne pourrait vraiment dire pourquoi ni comment, que ses idées devraient être imposées d'autorité. Il rêve un état de choses où cette science éternelle, en possession de laquelle il se croit, à l'exclusion de l'univers entier, serait constituée à l'état de *dogme définitif*, auquel les intelligences auraient l'obligation de se plier, sous peine d'être considérées et traitées comme dévoyées et folles. Il y a, dans son dernier ouvrage, des mots sur ce sujet, qui, véritablement, font frémir d'indignation. Écoutez plutôt.

« Il n'y a de société durable que par la théocratie: la théo« cratie de la foi n'est plus possible; il faut recourir à la *théo« cratie de la science.*»

Ailleurs:

« La tolérance est toujours fille de l'ignorance; la science « est nécessairement intolérante. L'intolérance se rapportant à « une foi est la mort physique; l'intolérance se rapportant à « la science est la mort morale. En époque de foi, on vous « brûle; *en époque de science, on vous déclare fou.*»

Ailleurs encore:

« La démonstration de la religion une fois socialement faite, « proclamée et acceptée, quiconque *examinera ou protestera* « sera réputé fou, et, dans un Charenton quelconque, *livré « aux douches et cousu dans une camisolle de force.*»

Monsieur Colins, permettez à un jeune homme de dire à votre vieillesse que, dans votre passion d'éclairer le monde, ou plutôt dans le sentiment excessif que vous avez de votre savoir, vous confondez toutes les notions, tous les termes. « La tolérance est toujours fille de l'ignorance, dites-vous, et la science est nécessairement intolérante?» Vous vous trompez, Monsieur, j'en atteste toutes les âmes honnêtes, toutes les intelligences élevées! La vraie science est *zélée* sans doute, jalouse de se faire accepter, mais intolérante! Non, elle ne l'est pas. Si elle était intolérante, elle ne serait pas la *vraie science*, celle dont

le premier axiome est, que la science marche toujours en avant, s'illumine toujours de plus en plus, grossit chaque jour davantage le produit de ses précédents efforts. *Arrêter*, *fixer* la science! bâillonner ceux qui *examineraient la religion une fois socialement faite! livrer aux douches et coudre dans la camisole de force*, ceux qui ne seraient pas du même avis que M. Colins, qui n'a jamais été de l'avis de personne! Ah! tenez, Monsieur, vous êtes un homme vénérable, vous portez, si je m'en souviens bien, des cheveux blancs, et je ne veux pas vous manquer de respect; mais, je vous en prie, réfléchissez-y encore, et demandez-vous si c'est bien du côté de la *docte ignorance*, du côté de la *queue des voltairiens*, que sont les insensés!



Monsignor Rapetassorini.

Vieux habits, vieux galons!

(BÉRANGER.)

Ce mage expliqua ce qui n'avait pas besoin d'être expliqué; il prouva ce qui était clair; il enseigna tout ce qu'on savait.

(VOLTAIRE, *Vision de Babouc, ou le Monde comme il va.*)

Quand un homme se présente dans une compagnie, en déclarant qu'il a des opinions tellement extraordinaires, que personne ne sera de son avis; quand, de plus, cet homme est si sûr d'être possesseur exclusif de la vérité, qu'il veut mettre la *camisole de force* à tous ceux qui ne seront pas de son opinion, il devient en vérité très intéressant de savoir quel est le système d'un si merveilleux et si épouvantable philosophe.

Or, si un pareil sentiment de curiosité nous peut venir, c'est assurément à propos de M. Colins. J'entends le lecteur qui me dit: mais, de grâce, contez-moi bien vite ces conceptions inouïes, qui sont montées, en forme de révélation, dans la tête de l'auteur du *Pacte social*, de la *Science sociale* et du *Socialisme rationel?* Je brûle d'envie (c'est toujours vous, lecteur, qui parlez) d'être enfin initié à ces nouveaux et terribles mystères.

Je suis à vos ordres, ami. Je vais vous exposer la doctrine redoutable de M. Colins.

M. Colins, d'abord, est terriblement opposé à l'antropomor-

phisme et à l'idée de création. Le vieillard au manteau bleu, tirant le monde du *nihil*, lui répugne souverainement.

Il n'est pas le premier qui ait éprouvé ces répugnances : en ce point, M. Colins a beaucoup plus de partisans, et même de précurseurs, qu'il ne croit.

M. Colins est hostile aux doctrines panthéistes. Cela n'est pas encore très nouveau, ni si rare que se l'imagine notre auteur.

M. Colins, qui ne croit ni au Dieu Personnel ni au Dieu Pan, croit à l'entité âme, comme on en peut juger par le texte que voici : « L'homme est un composé d'une âme, individualité « immatérielle, éternelle, absolue, et d'un organisme matériel « ayant un centre nerveux. » L'auteur ajoute : « Cette définition « est faite pour que l'homme ne soit pas une absurdité. »

Voilà encore une conception qui ne brille pas par la nouveauté.

M. Colins a certainement le droit de changer d'opinion ; il n'y a que les sots qui n'en changent jamais ; seulement je veux constater qu'il en a changé. Très carré et très affirmatif sur la question de l'âme, il est plus que coulant sur la question de dieu. Il pensait donc différemment en 1835, dans le *Pacte social*, lorsqu'il écrivait ces axiomes.

« La liberté politique a pour base nécessaire la liberté psy- « chologique.

« La liberté psychologique est incompatible avec le maté- « rialisme.

« *L'existence de Dieu est la base nécessaire du pacte social* « *d'un peuple libre.* »

M. Colins désavoue-t-il son livre de 1835, dont il ne parle jamais ? Je serais désireux d'être édifié à cet égard, afin de savoir si M. Colins, qui n'est d'accord avec personne, est d'accord avec lui-même.

Suivant M. Colins, l'idée de l'entité âme doit être utilisée. Il croit à une sanction au-delà du tombeau. Ce mot de *sanction* revient à tout moment dans ses livres. Il le tient toujours, gravé en lettres de feu, aux yeux de la société, comme un épouvantail.

Je ne m'oppose pas à la *sanction*, cher monsieur ; seulement permettez-moi de constater que cela est plus vieux qu'Hérode.

Hé bien, non ! là, je le déclare franchement et sans parti pris, tout bien pesé, il n'y a pas, dans cette métaphysique, de quoi se mettre à genoux.

Voyons si nous nous mettrons à genoux devant les conceptions sociales.

J'ai lu le livre de 1835. Il y a dans ce livre d'excellentes choses. Dans une forêt vierge de propositions vagues et souvent contradictoires, j'ai remarqué un plan d'impôt sur l'hérédité, et quelques autres idées de détail heureuses ou ingénieuses. Quant aux intentions de l'auteur, elles sont toutes dirigées dans le sens de l'amélioration matérielle et morale du plus grand nombre: l'esprit démocratique animait dès lors, dans toute sa pureté, le futur auteur du *Socialisme rationel.*

Mais au milieu des tendances larges et élevées que je signale, combien de faibles conceptions! Ici, l'auteur s'amuse à réduire la liste civile à six millions. Là, il prouve que le vote politique ne peut être convenablement émis *que par les propriétaires*, et il attaque vivement le vote universel. Ailleurs, il critique les déclarations de droits émises pendant notre première révolution, et il les critique bien tristement. Voici un trait:

«Cette constitution de 91 a commencé par une absurdité.

«L'Assemblée nationale, dit-elle, *reconnaît* et déclare, en «présence et sous les auspices de *l'Etre suprême*, les droits «suivants de l'homme et du citoyen.»

«Nous ferons seulement ici l'observation que, tant qu'on «sera honteux de prononcer le nom de *Dieu*, la morale sera «faiblement assise....»

Voilà comment M. Colins traitait, en 1835, ceux qui, craignant d'être antropomorphistes, désignaient l'Être innomable par une appellation autre que l'appellation vulgaire. Voyez un peu, monsieur Colins: vous qui *coudriez* aujourd'hui *dans la camisole de force* ceux qui feraient de l'antropomorphisme, vous en faisiez vous-même il y a vingt ans, ou du moins vous blâmiez ceux qui n'en voulaient pas faire! Ayez donc maintenant le courage de dire que ceux qui ne seront pas de votre opinion, on les enfermera *dans un Charenton quelconque!*

Ce livre de 1835 est si médiocre dans sa bizarrerie, que M. Lerminier put en écrire ainsi, d'une plume moqueuse, dans la *Revue des Deux-Mondes:* «Il est impossible de montrer «plus de bonne foi et de désintéressement que la personne «qui a écrit l'ouvrage intitulé: *Du Pacte social*, etc. L'au«teur a fait distribuer son livre à tous les pairs, à tous les «députés, à tous les professeurs et à tous les journalistes. Ses «intentions sont estimables; il veut réconcilier tous les partis; *«il a inventé une constitution où se trouvent le pouvoir «exécutif, deux chambres et une cour suprême.*

«L'AUTEUR EST UN HONNÊTE HOMME.»

Le *Socialisme rationel* et *Qu'est-ce que la science sociale,*

sont-ils un grand progrès sur le livre apprécié de la sorte par M. Lerminier? Mon dieu, non. L'auteur y insiste plus particulièrement sur la nécessité d'accorder la *prééminence au droit social sur le droit individuel*, de rendre collective la propriété du sol; il y modifie, dans le sens de la négation, ses idées sur la divinité; il y insulte avec moins de ménagement tout ce qui n'est pas lui; il continue d'y exposer ses idées en manière de commentaires décousus qui vous causent, à la lecture, une fatigue inénarrable (1); mais, en résumé, si l'auteur est *un honnête homme* comme toujours, il n'a pas le génie plus transcendant que par le passé, et je lui affirme solennellement que la génération de 1855 ne se mettra pas plus à genoux que celle de 1835.

Les natures comme celles de M. Colins, natures entières, personnelles, accerbes, accariâtres, exagérées, ont le don de me mettre sens dessus dessous; je m'arrête, pour ne pas aller trop loin; j'en ai peut-être déjà trop dit. Peut-être, sous la multitude de mes critiques, n'entreverra-t-on pas suffisamment jusqu'à quel point j'estime et vénère cet homme d'intelligence et de cœur, aux défauts duquel je me suis attaqué!

Qui nous donnera, mon dieu, des écrivains composant leurs livres avec candeur, avec une fermeté modeste, sachant bien exactement ce qui a été écrit avant eux sur la matière dont ils s'occupent, présentant leurs idées comme des idées et non comme des révélations, se proposant et ne s'imposant pas, dégagés de la prétention insupportable d'avoir trouvé l'Absolu, sachant que la vie humaine est et sera éternellement un compromis entre le principe et le fait? Qui nous donnera des publicistes de sens droit, des journalistes honnêtes, des poëtes qui ne parleront pas trop d'eux ni de leurs maîtresses, des économistes qui n'auront ni le masque de l'idiotisme professoral, ni la tête de Méduse des révolutionnaires exagérés? Qui nous donnera la belle âme d'un Colins avec l'esprit sensé, exact, judicieux, de nos vieux écrivains d'autrefois?

APPENDICE.

M. Colins a des disciples. Parmi ceux qu'il a attachés à sa

---

(1) M. Colins est le commentateur passionné des divers écrivains de l'économie politique et du socialisme, le Saumaise hargneux de la démocratie: voilà son rôle. Il n'a rien de ce qu'il faut pour être un chef de doctrine. Ce sont les natures sympathiques et liantes, et non les natures dédaigneuses et insulteuses, qui forment des écoles.

doctrine, on cite l'éminent patriote et écrivain belge, M. de Potter, l'auteur d'une histoire du christianisme qui, si elle était composée d'un style plus clair et plus régulier, serait un des monuments les plus terribles à la superstition. M. de Potter, après avoir joué un grand rôle dans son pays, en 1830, s'est jeté dans un mysticisme qui, dit-on, a plus d'analogie avec le jésuitisme qu'avec le système de M. Colins. Mais je n'insiste pas: là ou la logique fait défaut, la matière manque à une exacte appréciation.

Je veux dire aussi un mot d'un noble jeune homme qui, pendant quelque temps, a été en relation avec M. Colins, et qui adoptait l'ensemble de ses tendances, sauf toutefois, à ce qu'il paraîtrait, ses théories relatives à la supériorité du droit social sur le droit individuel.

L'abbé Anatole Leray, qui écrivit de remarquables articles dans le journal la *Presse*, pendant les années 1850 et 1851, était un jeune prêtre de trente ans, devenu laïque. Il avait embrassé le sacerdoce à Rome, vers 1847, au temps où les noms du pape Pie IX et du théatin Ventura signifiaient: alliance de la religion et de la philosophie, embrassement du Christ et de la liberté. Leray fut même quelque temps secrétaire de M. Ventura. De Rome, il envoyait aux journaux de Paris quelques-uns de ces messages qui, lors des préludes de février, semblaient cimenter la fraternité du jeune clergé italien et de la jeune Italie, et, par suite, du jeune clergé français et de la démocratie française. Leray fut une de ces belles âmes sacerdotales qui, sans tenir le goupillon, bénirent sincèrement, par des voeux intérieurs, les symboles de la liberté.

Mais, vint 1849. Je ne fais pas de politique: on sait ce qui arriva. M. de Falloux et le cardinal Antonelli le savent surtout, on ne peut mieux.

Bien des ecclésiastiques, froissés dans leurs sentiments, rentrèrent alors dans la vie laïque. Les journaux ont parlé, dans le temps, des abbés Chantôme, Chavée, Héraudeau, Deshoulières, etc., etc. L'abbé Leray fit comme eux. Nous le vîmes, très emprunté encore dans le pantalon et la redingote, demander à M. Émile de Girardin un appui qui, en de semblables circonstances, n'était jamais refusé dans les bureaux de la *Presse*, quoiqu'il le fût souvent dans ceux du *National*.

Leray n'était pas logicien; mais il avait un esprit très élevé, très hardi: et, de plus, il était doué d'une nature extrêmement loyale et sympathique. Il admettait tout ce qui était grand et beau; il croyait à tout ce qui était juste; il aimait tout ce qui était bon. Il avait une ardeur incroyable pour le travail.

Retiré dans un petit appartement, aux Champs-Élysées, il entreprenait des ouvrages immenses. La dernière fois que je le vis, il était plongé au milieu des innombrables paperasses qu'exige la composition d'un *Dictionnaire philosophique*. Ses plans principaux étaient de glorifier la liberté individuelle, de mettre l'individu en propriété de lui-même, de ruiner le dogmatisme au profit de la raison, et d'insinuer aux esprits les idées de M. Colins, relatives à la Sanction et à l'immortalité.

J'étais fort touché du zèle qu'il déployait pour ses convictions. Il ne vivait que pour penser, et il pensait si noblement, que j'étais souvent tenté de lui appliquer ce mot qu'Homère fait dire à Télémaque par un vieillard! *heureux jeune homme, ton âme ne nourrit que de grands desseins!*

Pourquoi faut-il que cet éloge soit un éloge funèbre? Après l'acte du 2 décembre, Leray quitta la France. Il était en Belgique depuis quelque temps, lorsqu'il conçut le projet d'aller en Australie, visiter un de ses amis, habitant de Melbourne. Il s'embarqua. Il était sur le point de toucher le port, lorsque le bateau sombra. Tout fut englouti, passagers et matelots. Ainsi, cette jeune et belle intelligence s'éteignit, dans les horribles solitudes de l'océan, à deux mille lieues de la patrie.

Noble jeune prêtre, qui, après un divorce consciencieux avec la foi, épousas en dernier ressort la raison et la démocratie moderne, je te promets de te faire revivre, autant qu'il sera en moi, dans le cœur de ceux qui aiment les esprits éminents et les consciences loyales!

CHAPITRE XIV.

Les littérateurs et les journalistes: Eugène Pelletan.



Les idées ou les tendances religieuses des gens de lettres: voilà un sujet délicat et difficile à traiter. Aussi je ne le traiterai point: j'en dirai deux mots seulement.

Je me trouve en présence d'une grande anarchie. La littérature de notre siècle n'a point de direction. Reflet du doute général, sans philosophie déterminée, elle ne s'est pas enquise une seule fois, depuis trente ans, ni de ce qu'elle voulait ni du but où elle tendait. Indifférente à toute doctrine de fond, elle s'est contentée d'élaborer soigneusement la forme; et même, chose inouie dans les fastes littéraires, elle n'a pas craint d'avancer que la poésie ne devait point se proposer *l'utilité*, mais uniquement *le plaisir*, et elle a créé cette théorie, monstrueuse selon nous, de l'Art pour l'Art.

Au dernier siècle, tout homme de lettres se rangeait, au moins par une sympathie d'ensemble, dans tel ou tel camp de la pensée. Il était pour la Nature et la Raison, comme il disait, ou bien pour la Foi et l'Église. Il était rare de trouver des écrivains qui n'eussent aucun tempérament philosophique : l'absence de toute tendance intellectuelle eût paru anormale dans ce grand siècle initiateur.

Notre époque est bien différente, tout le monde le voit. Les chefs même de notre littérature ont cru devoir s'abstenir dans les luttes de l'intelligence. Lamartine n'a jamais eu l'énergie de tirer les conséquences de ses aspirations. Victor Hugo, dans les commencements, n'avait point de philosophie arrêtée. A la suite de ces grands hommes, la foule des littérateurs se contenta d'être l'écho, plus ou moins sceptique, d'une société à la fois réactrice contre le XVIII[e] siècle et antipathique aux vieilleries restaurées par le XIX[e], tout ensemble superstitieuse et indévote (1).

On connait la génération littéraire que nous avons sous les yeux : des esprits sans boussole quelconque; des écrivains qui ne se donnent aucune mission intellectuelle, et qui ne songent qu'au lucre; l'état d'homme de lettres dépouillé de tout prestige; les plumes prostituées à des lieux communs que les cœurs désavouent; des faiseurs de pièces théâtrales, qui ne croient à rien, plaquant des morceaux de religion, des oraisons jaculatoires à Marie, parmi le patos de leurs gros drames, sans réussir à donner le change à la foule désabusée; des feuilletonistes mêlant des *bondieuxeries* à des turpitudes d'un matérialisme effrayant, interrompant une homélie sur la dernière

---

(1) Je ne voudrais rien dire au delà de ce que je pense. Il y a certainement des écrivains à excepter de ce jugement; de plus, je sais que l'ensemble de notre littérature, essentiellement *humaine*, fait son oeuvre; mais elle la fait sans le vouloir, et c'est surtout l'absence de moralité dans les intentions que je blâme ici.

messe en musique, pour décrire la *croupe d'une femme* (sic), comme ils décriraient la croupe d'un cheval. Bref, cette littérature sans gravité et sans affection, *sine affectione*, comme dit saint Paul, m'est fidèlement représentée par une courtisane hypocrite, qui passerait par la sacristie pour aller dans les mauvais lieux. Il faut du sang nouveau au monde des léttres: Dieu lui en donne!



Toutefois, il s'est rencontré, depuis quelques années surtout, quelques jeunes écrivains qui ont voulu penser, qui ont voulu enseigner quelque chose, qui ont senti le besoin de mettre un peu de foi dans ce qu'ils débitaient à la foule. La réaction gigantesque des Fréron-Veuillot a suscité à la philosophie un certain nombre de champions, surtout parmi les hommes de lettres qui se tiennent sur les confins de la littérature et du journalisme. Si je ne me trompe, quelques symptômes annoncent que la littérature des *amuseurs* va redescendre au second rang, qui est le sien, et que la littérature des *penseurs* et des *initiateurs* va reprendre le dessus. L'attention sympathique accordée par un public nombreux et choisi aux Payrat, aux Pelletan, aux Jourdan, aux Paul Meurice, aux Ferdinand Dugué, aux Lanfrey, et à cinq ou six autres, m'est une garantie de la justesse de mon opinion.

Malheureusement, les hommes que je viens de nommer n'ont guère que des aspirations; leurs tendances ne sont point encore formulées en symbole. Ou bien, il sont purement des négateurs, comme Payrat ou comme Lanfrey, ou bien, semblables à Louis Jourdan, l'auteur des charmantes *Prières de Ludovic,* ils recomposent à nouveau la prière universelle de Pope, mais sans trop savoir *à quel dieu* l'adresser.

J'ai choisi pour type de ces tendances généreuses, mais vagues, M. Eugène Pelletan. Puissent les quelques pages que je vais lui consacrer être un témoignage de ma vive sympathie pour ce petit groupe d'écrivains consciencieux, et, en même temps, servir à leur faire comprendre combien il leur importe de se formuler nettement eux-mêmes à eux-mêmes, et de se tracer, dans l'arène où ils sont entrés, un but positif et précis.



J'ai connu Eugène Pelletan au journal *la Presse;* j'ai assez

souvent causé avec lui: je demande la permission de dire, avant tout, un mot de sa personne.

Eugène Pelletan est, par son caractère, un des plus honorables types de la littérature et du journalisme de ce temps-ci. Il y a chez lui un mélange rare de convictions austères et de tolérance, de puissance intellectuelle et de naïveté, de fermeté et de douceur. On lit sur sa figure, à la fois grave et affable, ce don qu'il a toujours eu, de lutter vivement sans haïr, de croire fermement en se préservant d'exclusivisme, de combattre en bénissant. C'est une âme fénelonienne égarée dans le monde sec, égoïste, amer, des feuilles publiques. C'est une nature privilégiée qui semble avoir gardé le pur et généreux esprit de l'adolescence jusqu'en ses trente-six ou trente-huit ans, et qui promet de rester toute sa vie jeune par le cœur.

Lorsque je voyais Eugène Pelletan à *la Presse*, il y a environ quatre ans, on remarquait déjà quelques fils argentés parmi ses grands cheveux noirs; mais du scepticisme qui s'infiltre sous le crâne quand le coin des yeux se ride, je n'en aperçus jamais chez lui l'ombre d'une trace. Le jeune apôtre de l'humanité me réjouissait toujours lorsqu'il parlait; car il n'y avait rien en lui qui sentît le métier de l'homme de lettres. C'était un vrai croyant, pour qui le feuilleton était une chaire.

Dans ma dernière conversation avec lui, vers la fin de 1851 (je ne l'ai pas rencontré depuis lors), sous les arbres des Tuileries, il me dit des choses dont je me souviens bien, quoiqu'il n'ait pas été permis à mon tempérament d'en faire son profit. Il me disait: «il faut, croyez-moi, prendre garde à deux choses, si l'on veut être utile à la pensée du siècle où nous vivons; il faut éviter le rire de Voltaire aussi bien que sa haine: la bienveillance devrait être, pour les jeunes écrivains, un système et une tactique, si elle n'était un devoir.»

Voilà quel est personnellement cet adversaire justement redouté des partisans de la réaction théocratique. Je crois faire acte de bon soldat, dans la guerre sainte que la raison est forcée d'entreprendre contre l'obscurantisme, en payant spontanément à l'un de ceux que je regarde comme mes chefs, le tribut d'une sympathie, restée jusqu'ici tellement secrète en mon cœur, que la personne la plus étonnée de ces lignes sera certainement M. Pelletan lui-même.



Il y a, chez M. Eugène Pelletan, deux hommes qui doivent être considérés l'un après l'autre: le littérateur et le penseur.

Le littérateur est plutôt de l'école de Châteaubriand et de Lamartine que de l'école d'Hugo. Il écrit avec une plume douce et molle, plutôt qu'avec un stylet. Il se présente avec des contours très gracieux, très satinés; mais la vigueur lui fait souvent défaut. Cela coule comme un frais ruisseau, sans avoir rien du torrent qui entraîne les obstacles. Rarement, même dans ses périodes qui visent le plus à l'effet, M. Eugène Pelletan arrive à l'emporte-pièce. Le dernier trait de ses pages les plus heureuses et les plus éloquentes est presque toujours manqué: on sent qu'à trop chercher l'expression, il a laissé se refroidir l'idée. En résumé, malgré des qualités universellement appréciées, son style est d'une harmonie monotone, d'une pompe continue, dont l'esprit finit par être véritablement fatigué. Ce qui lui manque essentiellement, — cela est plus frappant dans ses livres que dans ses courtes publications des journaux, — c'est le soubresaut, l'imprévu. Sa muse est en toilette dès le matin, et cette toilette est toujours la même. Jamais elle ne s'abandonne à ce laisser-aller, à cette simplicité qui vous détend les nerfs du cerveau, qui vous repose. Toujours elle chante ou parle solennellement; on ne l'entend jamais causer.

Je vais prendre, dans la *Profession de foi du* XIXe *siècle*, un passage qui caractérise bien la manière d'Eugène Pelletan. Il s'agit de la transformation du sort de la femme par le travail à l'intérieur de la maison:

«Mais la femme avait trouvé à côté du troupeau un travail. «Ce travail devint son rachat. Elle avait prouvé à l'homme «l'utilité de la faiblesse; elle avait conquis une occupation: «elle filait la laine du troupeau.

«Heureuse et à jamais bénie la date mystérieuse, mainte-«nant oubliée de l'histoire, où la première fois une aïeule «inconnue, Ève régénérée, suspendit à son côté sa quenouille «chargée d'un flot d'argent. Elle eut ce jour-là sa fonction; «elle compta devant l'homme par un mérite. La poésie anti-«que avait raison de mettre dans les mains des reines une «quenouille. La quenouille était un sceptre aussi. Elle était «pour la femme, sinon une royauté, du moins une dignité.

«En filant en paix la blanche tunique, à l'abri du vent et «du soleil, la femme rejeta loin d'elle pour toujours le tra-«vail abrutissant et difforme qui flétrissait sa jeunesse et con-«trariait l'épanouissement de sa beauté. Elle sentit couler à «son front un premier rayon de splendeur. Elle fut belle, et «sa beauté fut une nouvelle émancipation. Le soir, lorsqu'elle «avait fini sa tâche et rempli sa corbeille, elle ranimait l'étin-«celle sous la cendre et préparait le repas. Le mari venait

«de loin, poudreux, couvert de sueur, les pieds sanglants et «déchirés par les épines. Elle était alors pour le maître la joie «souriante du retour, après une journée de fatigue. Sa grâce «était déjà l'obole divine qui devait acquitter un jour sa servitude.

«Elle a revêtu la robe, et avec la robe, une nouvelle nature. «Elle marche maintenant dans la transfiguration de sa pudeur. «Elle a écarté de son corps la prostitution du regard. Elle a «voilé du voile d'Isis ce sanctuaire de vie pour que l'idée «sanctifiée de l'amour habitât seule désormais sous le pli flottant «dans un religieux mystère. Elle a noué enfin autour de son «flanc sacré le triple nœud de la ceinture qui la constitue «irrévocablement prêtresse et gardienne de sa beauté.»

Ce sont là des pensées charmantes rendues d'une manière délicieuse; mais, par malheur, tout le volume de *Profession de foi* est écrit sur le même ton pompeux et pindarique. Jusqu'aux choses les plus simples, tout y est dit avec une égale solennité. J'atteste à M. Pelletan que, faute d'endroits plus naïfs, plus négligés, plus terre-à-terre, son livre ne se lit qu'avec une fatigue inouïe; et ce sera l'avis de tous ceux qui l'auront lu comme moi, très attentivement, avec toute l'application que méritent les travaux de l'auteur.



Arrivons à notre principal sujet, aux tendances philosophiques et religieuses de M. Eugène Pelletan.

De même que Jean Reynaud s'est présenté naguère à nous comme une âme sainte qui a parcouru les mondes, et qui représente le *mysticisme cosmologique*, Eugène Pelletan est une autre âme sainte qui a parcouru les différents âges de l'humanité, et qui représente très bien un *mysticisme* que j'appellerai *historique*.

Les idées philosophiques et religieuses de Pelletan sont contenues, comme on sait, dans ce livre que j'ai déjà nommé et qui a pour titre: *Profession de foi du dix-neuvième siècle.* Cet ouvrage serait beaucoup plus justement intitulé: *Profession de foi de tous les siècles.* En effet, l'auteur y traverse tout le champ de l'histoire, et, avec un optimisme sans égal, admire tout ce que les divers peuples ont cru et produit relativement à la religion. Depuis l'Inde jusqu'à la Gaule, toutes les manifestations du culte de l'homme envers la divinité sont mentionnées par lui avec une sympathie lyrique qui ne se dément pas un instant.

Du reste, M. Pelletan n'essaie pas de dissimuler ce syncré-

tisme. «Je ne nie, dit-il, aucun dogme du passé. Tout dog«me, par cela qu'il a vécu, est divin dans son essence; mais «en tombant dans l'histoire, il prend diverses formes selon les «temps et les lieux. Ces diverses formes *ont toutes possédé «à leur tour ce je ne sais quoi céleste et mystérieux*, Verbe «ou Paraclet....»

Se basant sur ce criterium, qui, on le voit, est fort élastique, M. Pelletan expose le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du panthéisme indien. Il chante pendant plus de vingt pages, sur les productions gigantesques du génie religieux dans l'Inde.

Il expose également le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du druidisme. Comme au cœur de Jean Reynaud, la Gaule, la vieille Gaule religieuse de Teutatès parle à son cœur. «Elle est là, s'écrie-t-il, je la vois, la Gaule aux blonds cheveux, «la Sulamite du couchant. Laissez-moi la saluer en passant «et la nommer du nom de mon amour.»

Il expose ensuite le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du mosaïsme.

Il expose le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du christianisme. Il fait, sur l'ensemble de l'Évangile, une homélie pleine de grâce, où toute la légende chrétienne est consacrée. L'étoile des mages, les anges chantant le *Gloria in excelsis*, la fuite en Égypte, etc.: tout est pour l'auteur matière à de pieux développements oratoires. L'extrême tendresse de M. Pelletan pour les générations écoulées, ne lui permet pas de s'arrêter aux opinions refroidissantes de ceux qui ont fait passer toutes ces choses au laminoir de la critique.

Plus tard, il s'attendrira sur le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du moyen-âge; puis sur le «je ne sais quoi céleste et mystérieux» du protestantisme; et ainsi de toutes les manifestations quelconques de la pensée humaine. Pour cette nature bienveillante, l'humanité marche par une voie sacrée, où toutes les étapes, quelles qu'elles soient, sont de Dieu.

Chose singulière, ce sympathique écrivain, qui est connu et illustré par sa protestation pratique contre les violences inquisitoriales, irait presque, dans son optimisme, jusqu'à faire la philosophie des violences du christianisme naissant contre le paganisme à l'agonie. Il faut voir le récit dithyrambique qu'il fait, dans la *Profession de foi*, du meurtre de la grande Hypathie; c'est une sorte d'ode, où il semble que l'auteur absout les bourreaux, au nom de je ne sais quelle suprême fatalité, dans laquelle, sans doute, il voit encore quelque chose de «céleste et de mystérieux.» «Ainsi, dit-il, mourut tragiquement, de la

«main du christianisme, la dernière et glorieuse personnification «de l'antiquité. *Elle devait mourir, en effet, elle qui ne «savait pas encore aimer*, emportant dans son flanc vierge «le germe stérile de la métaphysique de Platon.»

Il y a dans ce passage autant de grosses erreurs que de mots. D'abord, l'auteur élève à la hauteur d'une question philosophique cette abominable émeute de gueux ignares, dont fut victime la savante fille de l'hellénisme alexandrin. Ensuite, elle est censée mourir, *parce qu'elle ne savait pas aimer*, comme si les effroyables ergoteurs de Nicée, de Rimini, etc., qui inspirèrent aux empereurs du 4e siècle les plus atroces violences, avaient su aimer! Plus bas, il s'agit du *germe stérile* de la métaphysique de Platon, *germe stérile* d'où, précisément, un peu avant Hypathie, étaient sortis les fondements de la religion nouvelle.

Je ne saurais exprimer combien est étroite, fausse, au point de vue d'une véritable science historique, la théorie de ceux qui veulent que l'amour, la charité, la fraternité, aient été introduits exclusivement dans le monde par le néo-judaïsme. Rappelez-vous donc que, dès le temps des apôtres, Apollonius de Tyane allait par tout l'empire, prêchant, avec une autorité qui n'a jamais été égalée, contre les combats de gladiateurs. Rappelez-vous donc que saint Augustin, lors des cours publics qu'il faisait à Rome, étant païen encore, se montrait plus tendre, plus humain qu'il ne fut jamais depuis son entrée dans la secte triomphante.

Je ne le répéterai jamais assez: vous êtes aussi injustes qu'ingrats, d'oublier votre mère l'Humanité, pour attribuer tout ce qui s'est fait de beau et de bon à une doctrine particulière!

Mais l'espace me manque pour entrer ici dans de plus longs développements. Je m'en réfère, pour la démonstration évidente de mes opinions en cette matière, au livre que j'annonce sous ce titre: *Histoire complète de la grandeur et de la décadence de l'Église chrétienne.*

Je suis profondément outré, je l'avoue, de cette prétendue philosophie historique, qui s'est glissée dans la plupart des ouvrages contemporains les mieux intentionnés, et qui consiste à défigurer la loi du progrès humain, en supposant que cette loi se réalise par une série de faits mathémathiquement, et en quelque sorte mécaniquement liés.

La loi du progrès, comme toute la masse de l'histoire, est chose beaucoup plus *simple et naïve* que ne s'imaginent les romanciers de la philosophie historique. On a tort de chercher

tant de *malice* dans l'enchaînement des annales humaines. Il n'y a, dans nos affaires terrestres, ni le grand cocher de Bénigne Bossuet, tenant les rênes du fiacre social, et conduisant la société à tel petit but déterminé; ni le fatum matérialiste et détestable des Thiers et autres historiens de même esprit; ni le fatum humanitaire et bienveillant des saint-simoniens, des Pierre Leroux et des Pelletan. La loi du progrès n'a rien de commun avec ces sortes d'idées. Elle consiste essentiellement en ceci, savoir: qu'une société donnée se perfectionne successivement, et en raison de sa durée, si des obstacles extérieurs ne viennent pas la troubler dans sa marche ascendante; et, de plus, que l'ensemble de la race humaine, en dépit des accidents qui lui sont survenus, des retards qui lui ont été imposés, est cependant parvenue à faire prédominer la somme de ses trésors acquis sur la somme des causes de décadence qui la menaçaient, en sorte que, finalement, elle se trouve toujours, à l'issue de ses crises quelconques, dans un état meilleur et plus satisfaisant.

Voilà la loi du progrès dans son essence. Elle s'accorde parfaitement avec une théorie historique qui ne sacrifie, ni à l'optimisme, ni à la fatalité décevante. Celui qui la comprend, ne consacre rien comme *divin*, ou comme *inspiré*, dans le mouvement de l'humanité. Il admet que tel évènement aurait pu être remplacé par tel autre évènement. Il admet, par exemple, que la société romaine aurait parfaitement pu opposer une digue morale aux flots des barbares, même si les 318 évèques de Nicée n'avaient pas décidé que le second *éon* est égal au premier, même si la noble Hypathie des hellènes alexandrins, *qui ne savait pas aimer*, n'avait pas été lapidée par la monacaille égyptienne. Il croit, ce vrai théoricien du progrès, à la liberté et à la puissance des individualités historiques, et il se garde bien de les immerger, comme a malheureusement fait M. Michelet dans l'*Histoire de la Révolution française*, de les immerger, dis-je, entraînées nécessairement, et en quelque sorte irresponsables, dans le cours forcé des faits historiques. Il refuse de reconnaître pour les siècles d'il y a longtemps, ce qu'il ne reconnaît pas pour les années d'hier. Quand il a cru devoir critiquer l'école de M. Thiers, pour son fatalisme historique touchant les évènements de la révolution de 1793, il ne va pas, d'une main illogique et enfantine, admettre la fatalité historique touchant la révolution religieuse opérée par Constantin en 313. Il n'a pas deux poids et deux mesures. Il ne s'agenouille pas plus devant les caprices des foules de Bénarès que devant les caprices des foules de Paris. Il mesure du même mètre les religions titaniques qui creusaient leurs temples au flanc des

montagnes de l'Inde, et celles qui ont planté dans notre sol européen les immenses cathédrales. Il envisage avec une égale sérénité toutes les faces de l'histoire, parcequ'il sait que, de tout temps, l'humanité a été virtuellement ce qu'elle est aujourd'hui, faisant du bien et du mal, pensant de belles choses et des choses imbéciles, et pouvant avancer à grands pas dans la voie du bien, si des individualités initiatrices, bien persuadées *qu'elles sont libres* et qu'elles ont *une force personnelle*, se mettent en tête de diriger vers un noble but des masses qui ne sont pas, comme le disent les poètes de l'histoire, mystérieusement inspirées et en quelque sorte sacrées dans leurs vouloirs, mais tout simplement, tout uniment, tout bêtement, propres à subir des influences de ruine ou des influences de salut.

Je ne puis m'étendre davantage sur ces idées; j'espère y revenir quelque jour. En attendant, je résume ici, et je soumets à la méditation des esprits sérieux, les principes qui sont, suivant moi, les vraies règles de la philosophie de l'histoire.

1° La loi du progrès ne suppose pas un fatum historique.

2° Il y a, dans l'histoire, beaucoup moins de *malice* qu'on ne suppose. Bossuet lui-même, l'inventeur du grand cocher de fiacre, qui tient les rènes du monde, a constaté l'importance de ce grain de sable qui était dans la vessie de Cromwell.

3° Le mal, l'absurde, n'ont jamais pu être utiles. Le système de la raison d'état ne doit pas être transporté dans la philosophie historique; même si la raison d'état a été utile dans l'histoire, il la faut blâmer. Je proteste contre la tolérance historique des Jean Reynaud, des Pelletan, au nom de l'honnêteté, au nom de la loyauté humaine.

Encore quelques mots des idées de M. Eugène Pelletan.

Ce qui leur manque essentiellement, c'est le lien logique. Elles ne consistent qu'en des aspirations vagues. Elles sont nées dans un cœur qui est très aimant et très bienveillant; mais elles n'ont pas été nourries par un esprit rigoureux. Eugène Pelletan confond, à tout moment, les idées, les notions des choses. Il ne comprend pas, par exemple, qu'étant *humaniste* par toutes ses tendances, il ne doit pas plus se dire *chrétien* que boudhiste.

S'il comprend, pourquoi n'ose-t-il?

Il a publié récemment, dans un journal, dans le *Siècle*, une

profession de foi qui serait, à ce qu'on dit, une sorte de mosaïque, construite avec des passages pris dans Châteaubriand. Qu'elle ait été composée ou simplement éditée par M. Pelletan, je cite cette profession de foi: elle justifiera pleinement ce que je dis de l'illogisme qui distingue toutes ces doctrines néo-chrétiennes.

RÉPONSE A LA *GAZETTE*.

« La *Gazette* nous demande une profession de foi religieuse. Qu'à cela ne tienne! la voici:

« C'est une triste chose d'en être aux professions de foi et aux controverses religieuses; mais enfin, puisqu'on nous a menés là, il faut prendre son parti.

« Je ne suis point chrétien par patente de trafiquant en religion: *mon brevet n'est que mon extrait de baptême.*

« J'appartiens à la communion générale, naturelle et publique de tous les hommes qui, depuis la création, se sont entendus, d'un bout de la terre à l'autre, pour prier Dieu.

« Je ne fais point métier et marchandise de mes opinions. Indépendant de tout, excepté de Dieu, je suis chrétien sans ignorer mes faiblesses, sans me donner pour modèle, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur; sans espionner mes frères, sans calomnier mes voisins.

« Je ne suis point un incrédule déguisé en chrétien qui propose la religion comme un frein utile aux peuples. Je n'explique point l'Évangile au profit du despotisme, mais au profit du malheur.

« Se conformer en tout à l'esprit d'élévation et de douceur de l'Évangile, marcher avec le temps, soutenir la liberté par l'autorité de la religion, faire entendre du haut de la chaire des paroles de compassion pour ceux qui souffrent, quels que soient leur pays et leur culte; réchauffer leur foi par l'ardeur de la charité, voilà, selon moi, ce qui pourrait rendre au clergé la puissance légitime qu'il doit obtenir. Par le chemin opposé, la ruine est certaine.

« *La société ne peut se soutenir qu'en s'appuyant sur l'autel;* mais les ornements de l'autel doivent changer selon les siècles et en raison des progrès de l'esprit humain. Si le sanctuaire de la divinité est beau à l'ombre, il est encore plus beau à la lumière. La croix est l'étendard de la civilisation.

« Je ne deviendrai incrédule que quand on m'aura démontré que le christianisme est incompatible avec la liberté; alors, je cesserai de regarder comme véritable une religion opposée à la dignité de l'homme.

« Comment pourrais-je croire émané du ciel un culte qui étoufferait les sentimens nobles et généreux, qui rapetisserait les âmes, qui couperait les ailes du génie, qui maudirait les lumières au lieu d'en faire un moyen de plus pour s'élever à l'amour et à la contemplation des œuvres de Dieu?

« Quelle que fût ma douleur, il faudrait bien reconnaître malgré moi que je me repassais de chimères, *j'approcherais avec horreur de cette tombe où j'avais espéré trouver le repos et non le néant.*

« Mais tel n'est point le caractère de la vraie religion. Le christianisme porte pour moi deux preuves manifestes de sa céleste origine: par sa morale, il tend à nous délivrer des passions; pas sa politique, il a aboli l'esclavage. C'est donc une religion de liberté: c'est la mienne.

« Cette religion, une et diverse, progressive et large comme la raison humaine, cette révélation perpétuelle du Dieu vivant, est, j'imagine, d'une assez belle ampleur pour que la *Gazette* puisse y tenir à l'aise, et même au besoin, si le cœur lui en dit, prendre place à notre côté.

« Maintenant, question pour question. Puisque la *Gazette* a bien voulu nous interroger sur notre *credo* à propos du miracle de la Salette, nous lui demanderons à notre tour si elle croit à ce miracle. Nous espérons qu'elle mettra à nous répondre la même franchise que nous avons mise à satisfaire sa curiosité.

« M. Lourdoueix a raison. A bas les masques! plus de tartuffes! Tous les écrivains désormais doivent confesser hautement leur pensée et revendiquer le droit de la confesser publiquement.

« Eugène PELLETAN. »

Que signifie une semblable profession de foi? Elle aurait été faite par trente-six Châteaubriand réunis, qu'elle n'en serait pas moins dépourvue de toute logique, de toute exactitude.

Ainsi, voilà un homme qui trouve quelque chose de « céleste et mystérieux » dans toutes les religions, et qui cependant se glorifie d'avoir pour brevet *un extrait de baptême.* Quel baptême? Celui du Gange? Celui des Esséniens? Qu'avez-vous besoin, dans votre opinion, d'un tel extrait?

Voilà un homme qui, au cas où « le christianisme lui serait démontré incompatible avec la liberté » croirait que l'espoir de la vie future *lui est interdit*, et qui approcherait « avec horreur de cette tombe où il avait espéré trouver le repos et non le

néant.» Comme si les aspirations de la religion *naturelle* ne pouvaient pas demeurer au coeur de l'homme, *même en dehors du christianisme !*

Quelle confusion d'idées! Quel amas d'inconséquences! C'est de la rhétorique, et rien de plus.

On me demandera quelles sont les croyances positives de M. Eugène Pelletan? J'ai tiré des odes religieuses de la *Profession de foi*, un précis de ce qu'il pense sur Dieu et sur la vie future, ces deux termes suprêmes de toute religion; voici ces notes rapides.

Sur Dieu, il émet une sorte de doctrine panthéistique, où Dieu est personnel on ne sait trop comment.

«Dieu est donc la vie universelle, origine et fin de toutes «les vies, c'est-à-dire, par rapport à l'étendue, l'immensité, «par rapport au temps, l'éternité. Immuable et infini, il a «deux attributs essentiels qu'il ne partage avec aucune autre «existence, nécessairement locale et variable; et c'est pour cela «que le moi divin est la plus haute expression de la person«nalité. Dieu seul est personnel, car il est absolu.»

Ainsi *Dieu seul est personnel.* Nous ne le sommes donc pas, nous? Est-ce une concession que vous avez voulu faire à Fréron-Veuillot? La concession est trop étendue, mon cher maître. Croyez-moi, ne faites pas de métaphysique, ne montez pas, comme vous dites, «dans les hauteurs de l'ontologie.» Ce n'est pas là votre affaire.

Sur la vie future, Eugène Pelletan a embrassé l'opinion de la transmigration de globe en globe. Il commence par critiquer, comme insuffisantes, les autres opinions: celle qui propose la dispersion, dans le grand Tout, des composants de l'homme (panthéistes); celle qui veut que l'immortalité soit la gloire, la vie dans la mémoire des hommes (M. Auguste Comte); celle qui reproduit les idées brahmaniques sur l'incarnation successive des âmes au sein de l'humanité (P. Leroux); Enfin, celle qui envoie les esprits dans le sein de Dieu (catholicisme.) Après ces critiques, il s'écrie: «Quand vous entrerez dans la mort, «je me trompe, dans la vie éternelle, Dieu se lèvera pour «vous recevoir. — Où donc et sur quel grain de poussière? «Je l'ignore, l'homme sûrement l'ignorera toujours. Mais, par «l'irrésistible logique de l'idée, je crois pouvoir affirmer que

« la vie immortelle aura l'espace infini pour lieu de pélerinage.....
« L'homme ira toujours de soleil en soleil, montant toujours,
« comme sur l'échelle de Jacob, la hiérarchie de l'existence;
« passant toujours, selon son mérite et selon son progrès, de
« l'homme à l'ange, de l'ange à l'archange. »

Comment les âmes voyageront-elles en leurs pérégrinations à travers les mondes? Jusqu'à présent, personne, que je sache, ne s'était enquis de cette question, assurément très intéressante, des voies et moyens de transport. M. Pelletan s'en est préoccupé, et il y a répondu en disant que l'âme serait servie dans ses voyages, par l'électricité, qui, suivant lui, est un excellent conducteur de substances spirituelles. Je cite textuellement.

« La physiologie n'a-t-elle pas déjà prouvé que l'âme se-
« questrée de la matière, nulle part en contact immédiat avec
« elle, agit sur elle à l'aide d'un intermédiaire qu'on appelle le
« fluide nerveux, et réside au centre de ce fluide dans le cerveau?
« La science n'a-t-elle pas prouvé que le fluide nerveux était
« exactement le fluide électrique modifié seulement par l'orga-
« nisme vivant; de sorte qu'on peut dire que l'électricité est la
« première enveloppe de l'âme, son atmosphère. Cette preuve
« me suffit. Comme l'électricité est universellement répandue
« dans l'espace, je puis supposer sans trop de témérité, que
« *l'âme marche partout de plein-pied dans l'espace*, sur le
« fluide électrique, comme sur le sol d'une même vallée. »

Voilà un bien court aperçu des aspirations religieuses de M. Eugène Pelletan. Je regrette que le défaut d'espace m'empêche d'insister plus longuement sur les oeuvres d'un esprit aussi éminent; mais j'en ai dit assez, pour que le lecteur apprécie la donnée générale de sa philosophie. On voit qu'il y a des rapports frappants de tendances, de pensées, d'opinions historiques et même de forme, entre l'auteur de la *Profession de foi* et l'auteur de *Terre et Ciel*, M. Jean Reynaud. Ce sont deux nobles cœurs, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer, à cause de leur élévation, à cause de leurs qualités profondément sympathiques, mais au sujet desquels l'intérêt de la vérité m'oblige à dire, qu'ils sont dépourvus également de cette fermeté de principes, capable d'imposer aux ennemis de la raison, et de cette virilité intellectuelle, sans laquelle on ne peut résoudre les grands problèmes de la philosophie.

LIVRE VI.

LES POSITIVISTES.

CHAPITRE Ier.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'HOMME.



Parmi les jeunes hommes qui, vers le milieu de la Restauration, vinrent se ranger autour de Saint-Simon, on remarqua particulièrement un mathématicien distingué, qui n'avait pas plus de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et qui répondait au nom d'Auguste Comte.

Le vieux Saint-Simon avait pour ce jeune savant une grande amitié. J'ai lu quelque part, dans la *Politique industrielle*, je crois, une note curieuse, où le maître parle de quelques chagrins personnels survenus à son disciple, et où il s'exprime à son sujet en des termes tout plein de sympathie.

Mais le mathématicien imberbe n'était pas doué, à ce qu'il parait, d'un caractère très conciliant. Il avait déjà une personnalité très entière. A propos d'une publication qu'il fit sous l'inspiration de Saint-Simon, et dont il prétendit avoir à lui seul tout le mérite, quelques nuages s'élevèrent, et, finalement, M. Comte se sépara du saint-simonisme, avec lequel il n'a plus eu, depuis ce temps-là, aucun rapport.

Il faut que, lors de sa rupture, M. Auguste Comte ait été blessé bien profondément; car, aujourd'hui encore, à l'âge de



AUGUSTE COMTE.

cinquante-cinq ans environ, il garde rancune à son vieux maître, auquel il fait allusion, dans la préface du *Catéchisme positiviste*, en ces termes cruels:

«La vénération peut cependant persister au milieu des plus «grands égarements révolutionnaires, dont elle fournit spontané«ment le meilleur correctif. J'en fis jadis l'épreuve personnelle «pendant la phase profondément négative qui dut précéder mon «essor systématique. Alors l'enthousiasme me préserva seul «d'une démoralisation sophistique, quoiqu'il m'exposât spéciale«ment *aux séductions passagères d'*UN JONGLEUR SUPERFICIEL ET «DÉPRAVÉ.»

On devine que M. Auguste Comte dût étendre jusqu'à l'école saint-simonienne la haine qu'il avait vouée à son chef. Les apôtres de la rue Monsigny, devenus depuis des philosophes libres comme Pierre Leroux, des financiers comme Pereire, des employés supérieurs comme Enfantin, des hommes de gouvernement comme M. Michel Chevalier, ont toujours eu en lui le détracteur le plus acharné et le contempteur le plus hautain. Pierre Leroux, par exemple, est l'objet particulier de ses âcres antipathies: il ne perd pas une occasion de lui reprocher la grosseur énorme de son cervelet. Pauvre Pierre Leroux!

Du reste, il semble avoir pris à tâche de dénigrer également toutes les grandes tentatives de réforme qui se sont produites en dehors de lui. Les fouriéristes n'ont pas été mieux traités par lui que les saint-simoniens. Voici comme il en parle:

«LA PLUS MÉPRISABLE *des sectes éphémères que suscita l'a«narchie moderne* me parait être celle qui voulut ériger l'in«constance en condition de bonheur, comme l'instabilité des «occupations en moyen de perfectionnement.»

Le lecteur doit voir déjà que nous n'allons pas avoir affaire à un philosophe très commode.



Retiré sous sa tente, l'Achille du saint-simonisme n'était pas demeuré oisif. Pendant que ses anciens camarades organisaient la religion de la rue Monsigny, il concevait le plan de son ouvrage fondamental, le *Cours de philosophie positive*, à la composition duquel il consacra plusieurs années.

Le *Cours de philosophie positive* est certainement, malgré ses défauts de fond et de forme, un ouvrage capital. C'est un des plus beaux livres de synthèse scientifique qui aient été pu-

bliés en ce siècle, et il restera comme un des plus sérieux titres de l'auteur à l'estime de la postérité.

Le début de ce grand travail est une véritable révélation, si l'on peut donner ce nom à une formule d'une extrême simplicité, qui se trouvait à l'état latent dans toutes les oeuvres importantes de la science nouvelle, notamment chez Hume, Diderot et Kant. Cette révélation consiste à éliminer de la philosophie la recherche des *causes* premières et finales, destinées à rester éternellement inconnues ou obscures, et à fonder uniquement nos connaissances sur l'étude des *faits*, des relations de faits, en un mot, des *lois*, en dehors de la constatation desquelles il ne saurait y avoir que des rêves, des créations hypothétiques de l'esprit.

Exemple: on peut exposer la *loi* de l'attraction newtonienne.— Mais, qu'est-ce que c'est que l'attraction? comment a-t-elle commencé? comment peut-elle agir? Autant de questions auxquelles on ne répondra jamais que par le travestissement des questions elles-mêmes, c'est-à-dire en langue philosophique, par des tautologies, dont le type populaire et immortel se voit dans l'examen du médecin de Molière: *cur opium facit dormire?— Opium facit dormire quia habet virtutem dormitivam.*

La grande, la principale conclusion de ce principe, se devine facilement. Si la recherche des *causes* secondaires est inutile, il est une recherche d'une inutilité bien plus évidente encore: c'est celle de la cause première, c'est celle du Pourquoi et du Comment de l'existence et de la beauté harmonieuse du monde, c'est celle de cette entité créée par l'esprit humain, qu'on a appelé Iéova, qu'on a appelé Brahma, qu'on a appelé Zeus, qu'on a appelé Jupiter, et de bien d'autres noms encore. Il est certain, en effet, que la réponse de la comédie: *l'opium fait dormir, parce qu'il a une vertu dormitive*, n'est pas, au fond, plus tautologique que cette autre réponse: *Le monde existe en son harmonie, parce que Jupiter l'a fait harmonieux.*

Il n'est pas besoin de dire que la question du Pourquoi et du Comment de la pensée et de l'intelligence humaines, c'est-à-dire, la question de l'âme, comporte la même appréciation; *Pensamus, quia aliquid pensativum est in nos, quod nos facit pensare:* c'est évidemment du Bachelier de Molière tout pur.

Le *Cours de philosophie positive* exclut formellement toute théologie et toute métaphysique. Il n'admet que la science expérimentale, sans imaginations, sans hypothèses. L'auteur y poursuit également de son impitoyable logique l'*antropomorphisme* chrétien du moyen-âge, et le *déisme* voltairien du dernier siècle.

Les faits constatés, les faits palpables: voilà uniquement ce que le positivisme consent à recevoir dans le domaine de sa philosophie; il affirme, d'ailleurs, que le reste, — le théologisme et le philosophisme métaphysique, — ne sert qu'à retarder, à fatiguer, à amoindrir, à obscurcir l'esprit humain, sans aucune utilité réelle pour la société.

C'est là, le lecteur le voit, ce qu'on peut appeler une formule athée et matérialiste, s'il en fut jamais; et, quand je dis matérialiste, je n'entends pas, il s'en faut bien, cette doctrine désolante que l'on suppose plus ou moins gratuitement être celle de quelques penseurs du dernier siècle, et qui consiste à nier l'humanité, la morale et la justice, au nom du néant; non! le matérialisme, ici, est pris dans son sens le plus élevé, pour l'exclusion systématique de toutes les hypothèses et de toutes les entités de la synagogue ou de l'école, sans préjudice des lois sociales et humanitaires, qui, de l'aveu de tous les esprits vraiment philosophiques, reposent sur de tout autres fondements. (Voir Hume, Diderot, Kant, qui sont les pères du positivisme.)

Dans ce sens supérieur, on peut donc dire que la doctrine de M. Comte est fondée sur un matérialisme absolu. Il ne tient même pas compte de l'inclination qui porte l'esprit humain à résoudre les *desirata* qu'il se forme à l'égard des causes obscures; la maladie métaphysique, s'il m'est permis d'employer ce mot pour être plus clair, trouve en lui un médecin sans ménagements; il extirbe tout, jusqu'à cette arrièrepensée des intelligences les plus hardies, qui consiste à faire un retour, après les plus catégoriques et les plus légitimes négations (Kant, Renouvier, etc.), et à dire: «cependant, il y a dans tout cela quelque chose de mystérieux; peut-être, dans leur quintessence la plus pure, le théologisme et le spiritualisme ont-ils un certain fondement; en tout cas, il existe, à cet égard, dans la société, des tendances inguérissables: donnons-leur quelque petite satisfaction. Que la *raison pratique*, dans tous les cas, réinstalle, pour le cœur, ce que la *raison spéculative pure* a expulsé de l'esprit.»

M. Comte n'admet rien de pareil. Il entend guérir radicalement son malade, et, sous ce rapport, c'est le logicien le plus rigoureux qui se soit encore jamais vu. J'avoue même que, dans le principe, j'étais choqué de la crudité de certaines expressions qu'il emploie dans le *Cours de philosophie positive*, comme celle de *physique sociale*, par exemple; mais je parle d'il y a plusieurs années déjà, et je dois dire que mes impressions ont bien changé depuis lors. L'incarnation du spiri-

tualisme dans Fréron-Veuillot et dans Patouillet-Gaume, a ainsi fomenté beaucoup de conversions à la crudité positiviste.



De ce qui précède, il ne faudrait pas conclure que M. Comte a été, dans la *Philosophie positive*, un continuateur du XVIIIe siècle. Bien au contraire, son matérialisme se distingue essentiellement, dès le début, du vieux naturalisme ou rationalisme français.

Le vieux rationalisme français s'est généralement fait solidaire de plusieurs idées et de plusieurs sentiments, que ne partage nullement M. Auguste Comte, et qu'il combat même à outrance, surtout dans le quatrième et le cinquième volume de son *Cours de philosophie*. Telles sont les antipathies profondes et violentes que le XVIIIe siècle a formulées contre le moyen-âge, et, en général, contre toutes les manifestations de l'esprit superstitieux. Telles sont encore les tendances sentimentales et égalitaires de la démocratie de 93. M. Auguste Comte se prononce ouvertement contre le radicalisme politique et contre l'exclusivisme historique. Dès 1835, il exprimait ses sympathies pour «les conservateurs et constructeurs quelconques», comme il dit, et sa haine instinctive contre tout ce qui porte le cachet révolutionnaire. De même, il rendait ses homages au fétichisme, au politéisme, au christianisme, au moyen-âge, à l'illuminisme. Comme il a très exactement dit depuis, il se prononçait pour l'acceptation de «l'ensemble de la succession humaine», sauf, bien entendu, à mettre le testament aux archives et l'héritage au grenier.

Cette étrange anomalie, d'une intelligence à la fois révolutionaire et anti-révolutionaire, d'un penseur profondément hostile aux négateurs, et en même temps plus négateur qu'aucun autre hérésiarque du passé, concurramment avocat des inepties théologiques du moyen-âge, et promoteur du matérialisme universel, ami de Bossuet, l'homme de la fatalité providentielle, et de Condorcet, le formulateur de la loi du progrès, s'appuyant, d'un côté, sur Thomas d'Aquin, et, de l'autre, sur Hume ou Diderot; cette anomalie, dis-je, sera mise, par la suite de cette étude, dans un jour complet, et elle initiera le lecteur à l'une des plus grandes singularités philosophiques que puisse engendrer un excès d'esprit systématique, uni à un désir extraordinaire de ne penser comme personne.



Cependant la *Philosophie positive* était publiée depuis un certain nombre d'années. Auguste Comte qui, dans ce livre, semble bien, il est vrai, se proposer une refonte de l'esprit humain, n'y avait pourtant pas montré l'intention formelle d'instituer un culte nouveau; et l'oeuvre du mathématicien philosophe pouvait ne sembler autre chose qu'un livre comme tant d'autres, destiné seulement à jeter de la lumière dans le monde de la pensée, sans aucune vue précise d'organisation. Il paraît néanmoins que, dans l'intention de son auteur, le *Cours de philosophie positive* avait un sens tout différent; c'était, à ce qu'il a déclaré postérieurement, la première assise d'une RELIGION, à la construction de laquelle devaient être consacrés des travaux ultérieurs, et qui devait s'appeler la RELIGION DE L'HUMANITÉ.

Quand et comment, au juste, naquit, chez Auguste Comte, l'idée de reprendre, sur de nouvelles bases, l'oeuvre des Saint-Simoniens de 1831, et d'organiser une Église? C'est ce que je ne saurais dire. Tout ce que je puis faire, c'est de mentionner ici plusieurs événements survenus dans la vie intime de notre personnage, soit vers 1830, soit de 1840 à 1848, et qui semblent avoir eu sur sa destinée une influence décisive.

On parle, sous le manteau de la cheminée, d'une époque où le futur auteur de la *Philosophie positive*, encore jeune, aurait été pris d'une grave affection cérébrale. Je ne crois pas devoir insister sur cette anecdote; tout au plus admettrais-je qu'il y eût chez M. Comte une surexcitation mentale, provenant de l'excès continu de ses travaux intellectuels. Je trouve quelque part, dans le *Catéchisme positiviste*, une théorie fort curieuse, que je ne résiste pas au désir de placer ici, et qui, dans tous les cas, servirait admirablement à rehausser, devant tous les esprits élevés, l'état accidentel et passager d'une grande intelligence en proie au délire de sa pensée.

« *La femme*. . . . .

« *Le prêtre*. Il vous suffira, ma fille, de considérer plus « attentivement la doctrine précédente pour reconnaître qu'elle « contient, en effet, la vraie théorie de la folie et de l'idiotisme. « Ces deux états opposés constituent les deux extrêmes de la « proportion normale que l'état de raison exige entre les impul- « sions objectives et les inspirations subjectives. L'idiotisme « consiste dans l'*excès d'objectivité*, quand notre cerveau devient « trop *passif;* et la folie proprement dite dans l'*excès de sub- « jectivité*, d'après l'activité demesurée de l'appareil cérébral. « Mais le degré moyen, qui constitue la raison, suit lui-même « des variations régulières qu'éprouve toute l'existence humaine, « tant sociale que personnelle. L'appréciation de la folie devient

«ainsi d'autant plus délicate qu'il y faut avoir égard *aux temps* «*et aux lieux*, et en général aux situations, comme le fait si «bien sentir l'admirable composition du grand Cervantes.»

Je ne crois pas devoir insister davantage sur ce caractère élevé, et en quelque sorte sacré, de certaines folies, depuis la folie de l'amour, du dévouement et de l'enthousiasme, jusqu'à ces grandes tourmentes du génie dans l'enfantement, que bien des hommes éminents ont connues; et je poursuis mon exposition.

Dans la période qui suivit 1840, vers 1844, je crois, M. Comte reçut de la science officielle, offensée de ses dédains, et peut-être envieuse de sa supériorité, un coup qui devait affecter son existence matérielle. Il perdit une position élevée qu'il occupait à notre grande école polytechnique, et n'y garda qu'un emploi subalterne, dont il ne tirait qu'un traitement de 2,000 francs. Il essaya de se remettre à l'enseignement particulier des mathématiques, qu'il avait pratiqué étant tout jeune; mais il était à un âge et dans une situation scientifique, où les travaux inférieurs et les luttes pour le pain de chaque jour, ne sont plus guère possibles. En 1848, un nouveau malheur lui survint. Par suite de je ne sais quelles menées, sa modique pension de 2,000 francs fut supprimée, et cet homme de premier ordre, à cinquante ans passés, se trouva, un matin, littéralement jeté sur le pavé par l'administration, ou, comme il dit en son style insolite, «par la persécution polytechnique.»

Dans ces tristes circonstances, il vint une heureuse idée au disciple le plus éminent de M. Comte. M. Littré, membre de l'Institut, et l'un des rédacteurs du *National*, institua spontanément une souscription annuelle, en tête de laquelle il s'inscrivit, pour venir en aide au savant délaissé. Cette souscription, qui continue encore, et qui compte spécialement parmi ses adhérents, après les membres de l'école positiviste, des Hollandais des Anglais et des Américains, produit annuellement une somme de 4 à 5 mille francs, qui permet au chef du positivisme de vaquer, dans une certaine paix, à ses travaux philosophiques. Chaque année, M. Comte, dans une lettre circulaire, adresse à ses souscripteurs des remercîments qui portent le caractère de sa hautaine personnalité, comme on va le voir par les extraits suivants:

CIRCULAIRE ANNUELLE.

ADRESSÉE PAR L'AUTEUR DU SYSTÈME DE PHILOSOPHIE POSITIVE, A CHAQUE COOPÉRATEUR DU LIBRE SUBSIDE EXCEPTIONNELLEMENT INSTITUÉ POUR LUI.

Paris, le lundi 5 Moïse 64 (5 janvier 1852.)

«MONSIEUR,

«Dans mes précédentes circulaires, j'ai suffisamment expliqué,

«d'abord la nature, puis la source, du subside exceptionnel «auquel vous voulez bien coopérer. J'en dois aujourd'hui faire «spécialement apprécier la destination et le caractère que le «temps seul pouvait assez déterminer. Proposée et accepteé «*comme un devoir social*, cette *noble sauvegarde* dut émaner «exclusivement de ceux qui sentaient dignement l'iniquité de «la *spoliation à réparer* et l'*importance du service à garantir*. «Mais tous supposèrent spontanément, avec moi-même, que «ce patronage collectif serait purement temporaire, nul ne «pouvant prévoir qu'un tel attentat resterait sans aucune répa«ration ou compensation. Il importe donc de savoir que, contre «notre espoir naturel, *ce digne protectorat* doit, d'après une «expérience trop décisive, devenir maintenant perpétuel........

«Salut et fraternité,

«Auguste Comte.

(10, rue Monsieur-le-Prince.)

«*N. B.* En 1849, première année de la souscription, elle «produisit 2,928 fr.; en 1850, elle parvint à 3,268 fr.; en «1851, elle atteignit 4,205 fr.

«Dans la circulaire initiale du 12 novembre 1848, qui fonda «cette souscription, le produit indispensable fut fixé au taux «de 5,000 fr., en sus du traitement de 2,000 fr. que je rece«vais alors.»

Je remonte aux années qui ont précédé 1848.



Ici, j'ai besoin de quelque précaution oratoire. J'ai à parler d'un événement grave survenu dans l'intimité de M. Comte; et, quoique notre philosophe répète en vingt endroits de ses Ouvrages, que c'est une indignité aux hommes publics de vouloir empêcher les recherches sur leur vie privée, j'avoue que je ne me décide pas sans un certain scrupule, à entamer une matière aussi délicate. Le chef du positivisme ne saurait m'en vouloir cependant de la toucher, avec tous les ménagements convenables; il a lui-même si souvent nommé, dans ses livres, madame Clotilde de Vaux, que je ne puis me dispenser d'en dire quelque chose.

M. Auguste Comte s'est marié, dans sa jeunesse, à une femme avec laquelle il a vécu de longues années. Cette dame était probablement comme sont toutes les femmes: elle avait, sans doute, ses qualités et ses défauts. Quoi qu'il en soit, le

salon eut quelques vivacités envers le cabinet, et le cabinet, envers le salon; et comme ces sortes de choses s'enveniment considérablement, quand il y a en présence une femme nerveuse et un homme préoccupé de travaux philosophiques, il s'ensuivit une séparation de fait, séparation qui, je dois le dire, ne déconsidère ni l'un ni l'autre des deux époux: car, à ce qu'on me rapporte, madame Auguste Comte ne parle jamais de son mari qu'avec sympathie et même avec admiration; et M. Comte, de son côté, prend, sur ses modiques ressources, de quoi payer à sa femme, avec la générosité qui distingue son caractère, une suffisante pension.

Voilà donc M. Auguste Comté resté seul.

Par un bonheur qui ne se rencontre pas toujours à l'heure de ces animosités fatales, il trouva des soins pleins d'une filiale tendresse et d'un dévouement à toute épreuve, dans une simple servante, qu'il a popularisée au milieu du petit monde positiviste, en lui décernant des éloges multipliés dans toutes ses préfaces, en l'appelant, par exemple, à maintes reprises, «l'éminente prolétaire Sophie Bliot.»

Mais arrivons maintenant au dénouement tout mystique de cet épisode matrimonial.

Vers 1845, étant séparé de sa femme, M. Auguste Comte rencontra fortuitement, dans sa société, une jeune dame de 30 à 31 ans, appelée Madame de Vaux. Cette dame, éprouvée par un terrible malheur domestique, — la condamnation de son mari à une peine infamante, — possédait, à ce qu'il paraît, de grandes qualités morales. Elle avait un talent littéraire assez distingué, si l'on en juge par une nouvelle, intitulée *Lucie*, publiée par elle dans le feuilleton du *National*, les 20 et 21 juin 1845, et par une pièce de vers que M. Comte a mise au jour dans le premier volume de sa *Politique positive*, sous ce titre: *Les Pensées d'une fleur*.

Les pensées de cette fleur ne manquent pas de grâce poétique. J'extrais quelques vers.

. . . .

J'ai bien souvent embelli la beauté;
Sur un cœur pur mon pur éclat rayonne:
Le plaisir me tresse en couronne
Et le bonheur m'attache à son côté.

. . . .

L'amour me dit tous ses secrets;
J'abrite ses douces prières;
J'aide au bonheur de ses mystères;
Je suis la clef des cœurs discrets.

. . . .

Tant de mérites réunis chez madame de Vaux charmèrent M. Comte, en proie depuis plusieurs années aux langueurs de la solitude. Il s'attacha, avec une tendresse infinie, à la jeune femme poète; et telle fut la profondeur des sentiments qu'il éprouva pour elle, que cette affection, à ce qu'il raconte lui-même, le transforma complétement. C'est à dater de cette époque, que l'impassible et algébrique auteur de la *Philosophie positive* conçoit la partie affective de son oeuvre, que le mathématicien introduit l'amour dans ses formules, et que le *système* devient une *religion*. Par suite de cette transformation, la seconde partie de la vie de l'auteur va revêtir un caractère tout nouveau: Clotilde de Vaux a donné un cœur au positivisme.

Mais, avant d'aller plus loin, insistons un peu sur les relations de M. Comte et de sa mystique amante; car la malice naturelle à tous les lecteurs de biographies en a peut-être déjà conçu des soupçons pleins de légèreté. C'est en effet si simple d'aimer comme aime la nature, comme Dieu veut que l'on aime, même chez un fondateur de religion!

M. Comte, prévoyant les objections de la critique, n'a pas manqué, toutes les fois qu'il a eu occasion de nommer Clotilde de Vaux, d'attester la constante et parfaite pureté de leurs rapports mutuels. Voici comme il s'exprime à cet égard, dans la dédicace de la *Politique positive:*

«A la sainte mémoire
«de mon éternelle amie
«madame Clotilde de Vaux (née Marie)
«morte, sous mes yeux, le 5 avril 1846,
«Au commencement de sa trente-deuxième année.

«Oh, nostra vita, ch'è si bella in vista,
«Com perde agevolmente in un mattino
«Quel che'n molt'anni a gran pena s'acquista.

(PETRARCA.)

«Reconnaissance, regrets, résignation.

«Paris, le dimanche 4 octobre 1846.

«Noble et tendre victime,

«La constante pureté de notre affection me permet aujour-«d'hui de publier ce funèbre hommage sans y dissimuler aucu-

«nement l'auguste intimité propre à nos dernières semaines. «Notre douloureuse destinée nous a du moins laissé toujours «goûter la pleine conviction que tout loyal examen de notre «conduite mutuelle augmenterait beaucoup nos droits respectifs «à la cordiale vénération des âmes honnêtes. Quand l'humanité «recherchera, dans une scrupuleuse appréciation de ma vie «privée, ces justes garanties morales qu'elle doit surtout exiger «des vrais philosophes, l'ensemble de notre correspondance «suffirait au besoin, pour attester la sainteté continue d'un «lien exceptionnel, également honorable à nos deux cœurs.........

«A toi seule, ma Clotilde, j'ai dû aussi, pendant une an-«née sans pareille, l'expansion tardive, mais décisive, des plus «doux sentiments humains. Une sainteté intime, à la fois «paternelle et fraternelle, compatible avec nos justes convenan-«ces respectives, m'a permis de bien apprécier en toi, parmi «tous les charmes personnels, cette merveilleuse combinaison «de tendresse et de noblesse que peut-être aucune autre ne «réalisa jamais à un tel degré..........

«Si d'abord je déplorai l'inégalité de nos âges, ta supériorité «me rassura bientôt sur une condition qui rendait notre inti-«mité encore plus conforme à sa haute destination..........»

Je lis ailleurs, dans la préface du *Catéchisme positiviste :*

«Depuis que sa réserve invariable avait assez épuré mon «affection pour l'élever au niveau de la sienne, j'aspirais seule-«ment à l'union pleinement avouable qui devait résulter d'une «adoption légale, conforme à l'inégalité de nos âges. Quand je «publîrai notre digne correspondance, ma lettre finale constatera «directement ce saint projet, hors duquel nos fatalités respec-«tives nous auraient interdit le repos et le bonheur.»

Par les quelques citations qui précèdent, le lecteur doit déjà se faire une idée de la tendresse incomparable qui, de la part de M. Comte, présida à cet amour platonique. Mais j'ai quelques autres détails à ajouter pour le mieux faire apprécier encore.

Madame de Vaux étant morte en 1846, un an à peine après la formation de ce lien, elle renaquit, en quelque sorte, à l'état d'idéal et de type mystique, dans l'âme de son amant, ou plutôt de son père. Depuis lors, une des grandes préoccupations de M. Comte, a été de la glorifier dans cette nouvelle vie du souvenir, qu'il appelle *subjective*, par opposition à la vie *objective* ou *réelle*. Je ne saurais dire avec quels doux transports il essaie de faire partager son culte pour cette suave idole de sa pensée. Grâce à elle, on sent courir les gracieux filons

d'un poëme amoureux, à travers le style opaque dont l'auteur du *Catéchisme* et de la *Politique positive* enveloppe ses systèmes souvent informes et lourds. La préface de la *Politique* et du *Catéchisme* sont particulièrement remplis d'elle. On sent que le vieux savant est heureux et fier de rendre ceux qui le connaissent, et même le public indifférent, participants des émotions juvéniles de son cœur. Dans le *Catéchisme positivisté*, publié en 1852, six ans après la mort de Clotilde, il feint d'initier cette fille de son âme à ses idées et à son culte. Il suppose deux interlocuteurs, *le prêtre* et *la femme:* le prêtre, c'est lui-même; la femme, c'est le type chéri qui domine tous ses travaux intellectuels.

Il n'a point de modestie, on a dû s'en apercevoir déjà. Il n'hésite pas à comparer madame Clotilde de Vaux à Béatrix et à Laure, sans crainte de s'asseoir lui-même au niveau de Pétrarque et de Dante.

«Je ne puis mieux caractériser, dit-il, l'angélique ascendant «qu'elle eut sur moi qu'en combinant deux admirables vers «respectivement destinés à Béatrice et à Laure:

Quella che'm paradisa la mia mente
Ogni basso pensier dal cor m'avulse.

«*Celle qui a enivré mon âme des joies du ciel a arraché* «*de mon cœur tout penser infime.*»

Ailleurs, il veut associer le monde positiviste à son culte:

«J'ose espérer, dit-il, que pour témoigner ma juste gratitude, «la digne assistance des âmes d'élite suppléera bientôt à la «profonde insuffisance que je sens au milieu de mes meilleures «effusions quotidiennes, comme Dante envers sa suave patronne:

Non è l'affezion mia tanto profonda
Che basti a render voi grazia per grazia.

Dans un autre endroit, il appelle tout simplement madame Clotilde de Vaux «la nouvelle Béatrice» et, avec une naïveté d'orgueil dont je connais peu d'exemples, il semble déclarer en plusieurs endroits, que l'humanité future devra dire *la Clotilde de Vaux d'Auguste Comte*, exactement comme on dit *la Béatrix de Dante* et *la Laure de Pétrarque.*

Je lis, par exemple, dans le *Catéchisme:*

«Sa réaction finale (il veut dire, dans son style si bizarre,

« la part qu'elle eut à l'introduction du sentiment dans la raison « positiviste) doit donc faire respecter et même partager mon « culte intime envers l'ange incomparable d'où procèdent à la « fois mes inspirations principales et leur meilleure exposition. « Après de tels services, ma sainte interlocutrice devra bientôt « être chère à toutes les âmes vraiment régénérées. Désormais « inséparable de la mienne, *sa propre glorification constitûra « ma plus précieuse récompense.»*

S'il m'est permis de dire ici ma pensée, Dante et Pétrarque, plus chauds en amour, étaient moins vaniteux. Je n'aime point voir donner ainsi des ordres à la postérité, et je suis choqué, dans un poème de tendresse, de trouver les sèches et raides préoccupations de l'orgueil.

J'aurai achevé cette épisode, ou plutôt, comme dit notre philosophe, en un langage où suinte la vénération qu'il a pour sa propre personne, *ce précieux épisode*, en disant que M. Comte a voulu être représenté dans un tableau avec sa « sainte compagne.» Ce tableau, peint par l'éminent statuaire Antoine Etex, a été reproduit par la gravure. On y voit un groupe de quatre personnes : M. Auguste Comte assis et, à son côté, ses trois anges gardiens, comme il les appelle, dont deux vivent de la vie *subjective*, c'est-à-dire de l'existence du souvenir : ce sont la mère du révélateur et madame Clotilde de Vaux ; et dont le troisième, encore en vie *objective*, c'est-à-dire réelle et actuelle, est « l'éminente prolétaire » qui donne des soins dévoués à M. Comte, rue Monsieur-le-Prince, n° 10, — Sophie Bliot.



Sans entamer la matière des prochains chapitres, la matière de la doctrine, et pour compléter ce qui concerne madame de Vaux, comme pour donner tout de suite une idée d'ensemble de l'homme étrange que nous étudions, expliquons dès maintenant sa théorie des anges gardiens.

M. Comte n'admettant pas l'âme ni, conséquemment, ce qu'on a appelé jusqu'ici l'existence future, propose, comme récompense ultérieure aux vies pures, justes et élevées, l'incorporation au Grand-Être, qui est la portion de l'Humanité digne d'être honorée dans nos souvenirs. C'est ce qu'il appelle la vie *subjective*, c'est-à-dire la vie dans la pensée des sujets actuellement vivants et pensants. Entrées dans la vie subjective, les personnes qui nous ont été chères peuvent devenir pour nous l'objet d'un véritable culte d'adoration, auquel il nous

est loisible d'associer aussi quelques «dignes types» encore vivant de la vie *objective*. Ces êtres adorés deviennent ainsi des *anges gardiens*. Voilà en quelle sorte M. Comte a pour *anges gardiens subjectifs* madame Comte, sa mère, et madame Clotilde de Vaux, son épouse mystique, et pour *ange gardien objectif*, son excellente domestique Sophie Bliot.

M. Comte, depuis l'organisation définitive de sa société positiviste en église *pratiquante*, rend à ses anges gardiens un culte véritable, un culte de latrie, comme s'exprime l'ancienne langue théologique. Il va vénérer, chaque semaine, le saint tombeau de madame de Vaux. Il lui adresse, ainsi qu'à sa mère et à sa fidèle domestique, de *vraies prières*, auxquelles ne manque même pas, comme on le verra plus bas, l'équivalent du signe de croix. Je cite:

«Le culte de ma digne compagne a seul ranimé celui de ma «digne mère. La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de «plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde «de Vaux, d'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe «chérie, et ensuite pendant mes prières quotidiennes. Ces deux «anges si concordans qui présidèrent aux deux phases de mon «initiation morale, seront, j'espère, à jamais réunis *par la* «*reconnaissance de l'humanité* envers l'ensemble de mes servi«ces. Leur commune adoration indique l'heureuse tendance «de mon culte......»

Un peu plus bas, voici ce qui est dit de la domestique dévouée:

«Cette double garde subjective se trouve complétée par la «sainte influence objective que mon cœur reçoit journellement «de l'éminente prolétaire qui daigna se vouer à mon service «matériel, sans soupçonner qu'elle m'offrirait aussi un admirable «type moral. Son heureuse impuissance de lire fait même «ressortir, non seulement sa supériorité affective, mais encore «la rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontané«ment utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine. «Une telle providence ranime à son insu, l'impulsion morale «de mes deux autres anges par le doux spectacle permanent «de notre état normal, l'activité et l'intelligence librement «subordonnées au sentiment. Si l'adoption légale était moins «entravée, dix années d'une appréciation décisive me permet«traient de proclamer Sophie Bliot comme la fille de mon choix. «Quoique cette satisfaction me soit interdite, tout les bons «esprits unis à des cœurs honnêtes m'en accorderont l'équi«valent moral, et *la postérité* sanctionnera ma juste recon«naissance.....»

Encore un ordre à la postérité! Vous êtes donc bien sûr d'elle ?

Ailleurs, il est plus particulièrement question de l'adoration de l'épouse mystique :

« Dans chacune de mes trois prières quotidiennes, cette double « adoration (celle de Clotilde de Vaux et de l'ensemble de l'Hu-« manité) résume tous mes vœux d'intime perfectionnement, par « l'admirable souhait où le plus sublime des mystiques préparait « à sa manière la divise positiviste (*vivre pour autrui*):

« Amem te plus quam me, nec me nisi propter te. »

CHAPITRE II.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'HOMME (SUITE ET FIN.)



Le lecteur comprend parfaitement, je pense, comment, à partir de ses relations avec madame Clotilde de Vaux, M. Auguste Comte introduisit l'élément sentimental dans sa philosophie, et comment cette union du raisonnement et de la sentimentalité aboutit à la conception de tout un système religieux, ou pour mieux dire d'une Religion, suivant toute l'étendue de ce mot.

Un fondateur de religion, tant médiocre soit-il, trouve toujours des disciples, et M. Comte, homme supérieur, devait en trouver un certain nombre et, parmi eux, de très distingués. Dès sa période purement scientifique, M. Auguste Comte avait su réunir autour de lui plusieurs hommes sympathiques à ses idées. Jeune encore, il fut choisi pour maître dans la philosophie par un vieux révolutionnaire ami de Carnot, Charles Bonnin.

Mais ce fut surtout à dater de 1842 ou 1843, que s'organisa autour de lui un véritable *discipulat*. C'est vers cette

époque, que se joignit à son oeuvre, en qualité de disciple, un homme presque de son âge, aussi remarquable par sa rare modestie que par ses talents et son érudition hors ligne, M. Littré, membre de l'Institut.

M. Littré, qui a contribué plus que personne à faire connaître le positivisme en France par les belles études qu'il en a faites dans le *National*, études qui ont été publiées depuis sous ce titre: *Conservation, révolution et positivisme*, M. Littré, dis-je, s'est séparé de son maître vers 1850, depuis que celui-ci a donné au positivisme les allures d'une secte illuminée. Mais il a conservé pour lui de profonds sentiments d'estime et d'admiration. Chose remarquable, et que je dois mentionner à l'avantage d'un homme dont le caractère ne manque pas de taches, et dont le génie se dissimule sous bien des obscurités et des épaisseurs: j'ai souvent ouï dire que personne ne loue M. Comte, au point de vue des qualités du cœur, comme sa femme, qui ne demeure plus avec lui; et, pour moi, j'ai entendu louer sa supériorité, jusqu'à l'exagération, par M. Littré, qui a quitté son église. Ce détail me frappe singulièrement. Quand, le long de ces études, j'étais fatigué et irrité de l'incroyable vanité de mon auteur, de ses injustes mépris pour des hommes de mérite, de toutes les aspérités de sa nature anguleuse, la pensée de l'inaltérable affection qu'à pour lui madame Comte, adoucissait mon jugement de sa personne; puis, si, à la vue des excentricités intolérables de sa pensée, j'étais parfois tenté de le trouver plus bizarre que puissant d'intelligence, je me rappelais ce que M. Littré m'a dit plusieurs fois: «c'est, croyez-le, un esprit d'une force étonnante, et, quant à moi, je lui dois tout ce que je suis»; et, à ces réflections, je l'avoue, les choses m'apparaissaient sous un nouvel aspect; si bien qu'en somme, quelque critique que j'aie faite jusqu'ici, et que je fasse encore par la suite, du chef de la religion positiviste, retenez ce que je vais vous déclarer, ami lecteur: j'honore et j'aime, au fond, cet homme, qui souvent me choque et me crispe, et, en fin de compte, il faudra toujours être, plus ou moins, à son sujet, du même avis que madame Comte et M. Émile Littré.

Le beau temps de M. Comte, au point de vue du concours des disciples, ce furent les années qui suivirent 1848. La société positiviste s'organisa alors complétement. Diverses publications: la *Politique positive*, le *Catéchisme positiviste*, etc., furent faites aux frais de quelques généreux adhérents.

En même temps, M. Auguste Comte, dans des cours publics faits au Palais-Royal, développait ses doctrines, et s'attirait

quelques sympathies populaires. Ses discours, trop longs, trop verbeux, avaient cependant une énergie qui allait aux ouvriers rangés autour de sa chaire improvisée. Son ton magistral pouvait déplaire aux hommes cultivés, mais la simplicité du prolétaire s'arrange assez des allures sentencieuses. Je me souviens avoir entendu un ouvrier qui, vers février 1849, disait, dans une réunion à laquelle j'assistais: «c'est une indignité, que les journaux ne parlent pas du cours de philosophie que M. Comte fait au peuple, dans le Palais-National; *c'est une des choses les plus sérieuses de la Révolution.*» Je fus très frappé de cette parole, mais sans en tirer aucune conséquence contre les journalistes: je ne savais pas alors jusqu'à quel point les écrivains des papiers publics sont peu zélés pour la vérité qui ne rapporte rien, et peu sympathiques au mérite qui ne sait pas cabaler.

L'oeuvre de la société positiviste, à la suite de la révolution de février, quoique restée assez obscure, n'en mérite pas moins d'être mentionnée. Malgré ses réticences conservatrices et ses sympathies illibérales, M. Comte se laissa aller, comme tout le monde, à l'élan de l'époque. En même temps qu'il publiait son *Calendrier positiviste*, destiné, comme on le verra, à remplacer la litanie des saints de nos almanachs, si peu cultivés actuellement, il mettait au jour, en août 1841, le *rapport de la société positiviste sur la nature et le plan du nouveau gouvernement révolutionnaire de la République française.* Dans ce travail, on proposait ouvertement LA DICTATURE DE PARIS: je laisse à deviner les conséquences d'une opinion aussi hardie.

Les disciples du positivisme développèrent, dans cette période, une singulière activité. Outre plusieurs jeunes littérateurs de mérite, des ouvriers intelligents et des médecins s'étaient réunis à M. Comte. Les médecins publièrent un travail intéressant qui portait pour titre: *Rapport à la société positiviste par la commission chargée d'examiner la nature et le plan de l'école positive, destinée surtout à régénérer les médecins.* Les ouvriers inspirèrent le *Rapport à la société positiviste, par la commission chargée d'examiner la question du travail.* Parmi les ouvriers d'intelligence qui embrassèrent alors le positivisme, je citerai M. Magnin, dont M. Comte s'est plu à faire souvent l'éloge dans ses préfaces, et dont il dit, par exemple, dans la préface du premier volume de la *Politique:* «un éminent «ouvrier menuisier, M. Magnin, que je n'hésite point à signaler «au prolétariat occidental comme offrant aujourd'hui, par le «cœur et l'esprit, comme par le caractère, *le meilleur modèle «du véritable homme d'État.*»

Ce fut au milieu de ces occupations, que la société positiviste traversa les années de la République, attirant de temps en temps à elle de nouveaux membres, notamment l'artiste que j'ai déjà nommé, M. Etex, dont la nature élevée et enthousiaste cherche incessamment l'idéal et les objets d'activité, et qui, en ces derniers temps, a cru trouver un repos définitif d'esprit et de cœur dans les théories et les effusions du culte de l'Humanité.

Maintenant que l'on connait bien M. Comte, sa situation et son entourage, je demande la permission de raconter, en peu de mots, mes rapports avec le monde positiviste; je crois que ces sortes de confidences ne sont pas inutiles, pour donner quelque vie à mes tableaux: le lecteur peut être bien persuadé que, si je me mets ainsi en scène, ce n'est pas pour m'y pavaner avec les préoccupations d'un ridicule amour-propre, mais uniquement pour lui rendre ces études d'une lecture moins lourde et moins fatiguante.



C'était en novembre ou décembre 1852. Puisque la mode est aux confessions, je ferai confession à mon lecteur que j'étais alors fort triste, pour diverses raisons qui n'étaient pas absolument étrangères à la politique. L'une des causes de mon chagrin était aussi, je dois l'avouer, le triomphe insolent du Fréroveuillotisme. Dans ma tristesse, je m'étais réfugié au chaste sein de la philosophie qui, même pour les petits et les obscurs, ne manque pas de quelques consolations. Après deux ou trois années de frottement au monde si peu idéal du journalisme, je rentrais, avec une mélancolie voluptueuse, dans cette vie toute de pensée, de spéculation rationnel, dont le hasard et les nécessités de la vie m'avaient momentanément éloigné.

Chemin faisant dans le domaine de la philosophie, je songeais, un jour, combien il est regrettable de trouver si peu de cohésion dans les efforts partiels que fait la pensée indépendante en ce siècle, pour ruiner l'esprit du passé. Je me représentais le tableau, bien différent, de l'unanimité avec laquelle nos pères les encyclopédistes travaillaient, il y a cent ans. Bref, j'en vins à sentir, plus vivement que jamais, l'importance qu'il y a pour les penseurs, de se voir, de s'entendre, de se concerter, afin de marcher vers un but commun, qui est la destruction pacifique des idées superstitieuses, et l'établissement d'un humanisme ou rationalisme sagement construits, à l'aide des adhésions spontanées de la liberté. Je n'ai jamais été, en effet, et je ne serai

jamais, je pense, de ceux auxquels un scepticisme désolant d sécheresse a inspiré l'idée d'aimer la liberté pour elle-même sans vouloir s'en servir, dans les limites du droit, pour la glorification de leurs sentiments et pour le triomphe légitime d leurs croyances. La doctrine de *la liberté pour la liberté* est à mon sens, aussi vaine que la doctrine de *l'art pour l'art.*

J'étais donc dans des dispositions *secticistes* très prononcées, combinant sans cesse des systèmes d'alliance et d'association, en vue d'opposer une barrière aux envahissements du moyen-âge, dont l'esprit devenait chaque jour plus menaçant; et ceux de mes amis que je fais parfois participants de mes idées et de mes projets, peuvent se souvenir encore de la lutte acharnée que je soutins alors contre leur prudence, quand je traduisais tout mon plan d'attaque, ou plutôt de défense, par ce mot caractéristique: *union des débaptiseurs.* Mon Dieu, oui! que les esprits timides en prennent leur parti, c'est là qu'en est le XIXe siècle: les hérésies ayant fait leur temps, l'*anabaptisme* fera place à l'*abaptisme* et au *débaptisme;* ceux qui ont vingt ans aujourd'hui verront l'accomplissement de cette prédiction, que j'écris de la hauteur de Montmartre, le jeudi 1er février 1855, jour consacré à saint Ignace, non pas le jésuite, mais le martyr.

Ce fut au milieu de ces préoccupations que j'allai, un jour, faire visite à mon honorable ami, M. Étex le statuaire, rue de l'Ouest, vers le Luxembourg. Je le trouvai fort occupé: il faisait, me dit-il, le portrait de M. Auguste Comte, et il avait l'air de vouloir me recevoir en courant.

Le nom de M. Auguste Comte m'était assez sympathique, à cause de la *Philosophie positive* que j'avais lue dès 1849. Je savais qu'il y avait quelque chose sous ce nom, quelque chose qui répondait à mes sentiments d'alors.

— Tiens, dis-je à Étex, vous connaissez Sa Sainteté le Pape Auguste Comte?

— Mais parfaitement; vous ne savez donc pas que je suis positiviste?

— Ah bah!

— Oui, oui; je suis un fidèle de la rue Monsieur-le-Prince, et je vous assure que je n'ai jamais été plus heureux ni meilleur, sous tous les rapports, que depuis mon entrée dans cette société.

— Tiens! si vous me faisiez voir le portrait du maître?

— Mais M. Comte est là-haut; il pose en ce moment.

— Tant mieux. Trouvez-vous quelque inconvénient à me présenter à lui?

— Aucun. Je vais vous annoncer.

J'entrai dans l'atelier d'Étex.

M. Auguste Comte était là.

C'est un petit vieillard maigre, à la tête plutôt allongée que grosse, où les protubérances antérieures dominent visiblement le cervelet. La figure est placide et douce, quoique légèrement impérieuse. Les yeux ont quelque chose de singulier; ils vous regardent à la hauteur des cheveux. Ceci me rappelle que, dans le temps où je pratiquais, avec mon ami Armand de Laporte, le fétichisme de ce qu'on appelle les *grands hommes vivants*, je fis un pèlerinage chez Châteaubriand en train de mourir (c'était le 2 janvier 1847), et qu'il me frappa par le vague de son regard, qui était toujours fixé à un pied au-dessus de la tête de son interlocuteur.

— Monsieur, dis-je à M. Comte, j'ai du bonheur à saluer en vous celui que je considère, à certains égards, comme le maître de la philosophie contemporaine.

— Tout ce que je sais, monsieur, c'est que le maître de la philosophie moderne, c'est Descartes.

Après cette introduction, nous causâmes environ une heure, pendant qu'Étex retouchait quelques nuances sur son tableau. Je n'ai pas souvenir que M. Comte m'ait rien dit de très saillant dans cette première entrevue, si ce n'est que les personnes *nées catholiques* ont plus de prédisposition à devenir *positivistes* que celles qui sont nées dans le *protestantisme.* Je fus étonné et même froissé de cette partialité en faveur d'une église évidemment plus rétrograde que sa rivale. Je ne savais pas encore que le premier dogme de l'église positiviste, c'est la *vénération*, autrement dit l'abdication de soi-même; et, en effet, cela se voit et se pratique bien plus à Rome qu'à New-York: de là la sympathie du chef du positivisme pour le système d'Hildebrand, et sa haine violente contre le système de Luther.

A notre sortie de chez Étex, il se passa un petit incident que je n'hésite pas à appeler UN MIRACLE: ce mot a été souvent plus mal employé.

Nous visitions, M. Comte, Étex et moi, la galerie où le statuaire a réuni les bustes en plâtre de la plupart des célèbres contemporains. M. Comte m'avait fait remarquer, entre autres, la grosseur incroyable de la partie postérieure du crâne ou du cervelet, chez Pierre Leroux, lorsque tout-à-coup, en me retournant, je ne vis plus mon interlocuteur.

— Où est M. Comte? dis-je à Étex.

— Tiens, où est-il donc?

Nous le cherchâmes partout: impossible de le trouver; dans la rue de l'Ouest, qui est toute droite, et où il n'y a pas moyen de se dissimuler, rien; dans la grande avenue du jardin du Luxembourg, rien. Nous étions stupéfaits.

Je livre cette aventure aux apologistes futurs du positivisme. Elle a des témoins; parmi ces témoins, il en est un plutôt sévère que bienveillant, c'est moi; on pourrait vraiment tirer de la chose un assez bon parti pour dire que M. Comte disparut surnaturellement: *et ex medio eorum ibat.*

Il me vient en ce moment une lumineuse idée: — Si le diable avait emporté M. Auguste Comte, de la rue de l'Ouest à la rue Monsieur-le-Prince, n. 10? Qu'en pensent Nonotte-Maynard et Berbiguier-Mirville? C'est, comme parle Diderot, une belle machine que le diable. Pour moi, je suis d'avis que si Belzebuth doit jouer des tours à quelqu'un, c'est a un positiviste comme M. Comte, et à un débaptiseur tel que moi. Ce vieux gueux de Satan! ce ne sont pas ceux-là qu'il choisit pour exécuter ses vilains tours: il aime bien mieux avoir affaire, dans le presbytère de Cideville, aux bedeaux, aux sonneurs de cloche, aux récureurs de bénitiers, aux balayeuses d'église et aux enfants de chœur. Il est bien plus facile, en effet, de faire des miracles avec ce petit monde-là qu'avec des idéologues et des encyclopédistes.

Laissons-là la plaisanterie; je demande même pardon de m'être laissé aller un moment à mon naturel en un sujet réellement sérieux, et à propos d'un personnage aussi grave.

A la suite de ma visite chez Étex, je résolus d'étudier le positivisme, et d'examiner si je ne pourrais pas devenir membre d'une secte qui me semblait répondre à mes préoccupations de lutte pratique. Je lus le *Catéchisme positiviste* qui venait de paraître, et, malgré mon antipathie vigoureuse pour beaucoup des idées qui y étaient développées, je songeai, qu'en définitive, le fond de la doctrine était bon, et que, peut-être, les choses auxquelles j'attachais de l'importance n'étaient que secondaires. Bref, je résolus de revoir M. Auguste Comte et de sonder complétement le terrain. Je retournai chez Étex, pour le prier de me ménager une entrevue avec son maître en religion. Dans l'atelier, je trouvai deux positivistes. La conversation tomba sur M. Comte et sur le *Catéchisme* que je venais de lire. Ainsi qu'il est dans mes habitudes, je parlai très librement, absolument comme je sentais, sans songer à me faire approuver et sans crainte d'être blâmé. Je trouvais de belles choses dans cet ouvrage; j'en trouvais qui me choquaient singulièrement: je louai les unes et je critiquai les autres avec une égale indépendance. Il paraîtrait qu'entre autres, je dis que

«si l'on réunissait ensemble toutes les idées extraordinaires et insolites du livre, on en pourrait faire un article de journal qui ébourifferait les bons français, et qui leur produirait l'effet d'une collection de paradoxes.»

Les positivistes m'avaient peu contredit; mais je m'étais aperçu qu'ils ne m'approuvaient pas. Sans m'en préoccuper davantage, je devinai qu'il en était un peu des disciples de M. Auguste Comte, comme des jeunes gens de l'école phalanstérienne, que j'avais vus, en 1849, parler de Fourier avec tremblement, comme les petits abbés parlent du pape. Ce fut pour moi un trait nouveau de cette vénération hébêtée, qui exclut le jugement, et qui faisait dire un jour à Victor Hennequin, en ma présence, avec une courbure d'échine, des tours de cou et des clignements d'yeux tout ecclésiastiques: «Ces malheureux économistes! ils veulent faire quelque chose en dehors de Fourier!»

J'étais sans doute un malheureux, moi aussi, pour les disciples positivistes, d'avoir conservé ma liberté d'appréciation en lisant un livre du maître; j'avais commis un crime de *lèse-vénération*, crime qui m'est familier, je dois le dire. Je ne vénère, en effet, que ce que je sais être vraiment vénérable, et alors je vénère bien; mais pour les vénérations *à priori*, pour les vénérations qui excluent la sincérité, le libre mouvement de l'intelligence, l'épanouissement spontané, et gai, et délié, de l'intelligence, pour les vénérations à la manière des petits abbés et des Victor Hennequin, le diable ne m'y ferait pas mordre: le *parler ce que je sens*, *fari quæ sentio*, me paraît être le plus précieux apanage de ma virilité, celui que ne m'enleveraient ni la pauvreté, ni l'exil, ni la persécution, ni le Ciel, ni l'Enfer, et que je ne pourrais perdre que le jour où la fatalité me frapperait de folie, ou bien le jour où la faiblesse humaine, éternellement peccable, m'inclinerait à la lâcheté et à l'abjection.

Je poursuis: on va voir que les disciples positivistes étaient des familiers de la sainte inquisition.

Le jour de mon entrevue avait été fixé par Étex. Je me rendis, avec l'aimable et enthousiaste artiste, rue Monsieur-le-Prince, nº 10: c'est là qu'est le siége de l'Église.

Nous fûmes introduit par cette brave fille, vraiment honorable en son humble condition, dont j'ai déjà parlé à plusieurs reprises, la bonne Sophie Bliot. Ce n'est pas une beauté, bien s'en faut: elle tire un peu sur l'âge et elle a les yeux d'un aspect maladif. De plus, elle est mariée et mère de famille.

Ayant traversé plusieurs pièces, nous arrivâmes à un vaste

salon où était assis, au coin du feu, M. Auguste Comte. Il avait une robe de chambre commune, fort proprement arrangée sur ses vêtements noirs.

Après les salutations, M. Comte me dit:

— Avant d'aller plus loin, Monsieur, je dois vous faire une question. Vous avez dit l'autre jour, dans l'atelier de M. Étex, qu'il y aurait de quoi faire un article de journal avec les paradoxes de notre catéchisme.

— Ah! c'est bien possible, Monsieur; car, sauf la forme, j'avais et j'ai encore une idée qui approche de cela.

— Mais, Monsieur, on ne parle pas ainsi de choses.....

Je songeai involontairement à l'Écriture sainte, dont saint Augustin dit qu'il en faut porter les sacrées paroles dans son esprit avec un saint effroi, comme on porte la sacrée Eucharistie dans son cœur. Je repris:

— Vous avez peut-être raison, Monsieur. J'ai lu, du reste, très rapidement, le *Catéchisme positiviste*, et je regretterais d'en porter un jugement précipité, si ce jugement m'était demandé d'une manière sérieuse.

— En combien de temps avez-vous lu le catéchisme?

— En une nuit, Monsieur.

— En une nuit!

— Oui, Monsieur.

— Cela ne montre pas précisément un grand respect pour...

Je songeai encore à l'Écriture sainte et à la sacrée Eucharistie. Je trouvais déjà, il faut le dire, le chef du positivisme bien interrogateur, et quelque chose commençait à me dire que je n'étais guère fait pour une religion où c'est manquer de respect à un auteur, que de lire son livre la nuit, et surtout (je me remémorais la scène de l'atelier d'Étex) où les disciples sont rapporteurs comme des séminaristes.

Je ne reproduirai pas en détail la conversation qui s'engagea, à la suite de ces petites explications catécuméniques, entre M. Comte et moi, et qui dura plus de deux heures. L'éminent philosophe se montra, à plusieurs égards, sous un jour très favorable, et tel que je devais m'attendre à le trouver. Sous d'autres rapports, je fus choqué et même affligé de ses paroles. Il me parla du noble Czar avec éloge (nous n'étions pas encore en guerre avec la Russie), et me montra sur sa table un pli à son adresse. Par un amour-propre que je ne m'explique pas chez un grand esprit, il refusa de voir une concordance entre sa *Théorie sur l'exclusion de la recherche des causes*, et cette définition de la philosophie de Kant, que je me rappelais

avoir lue dans la *Théorie du ciel*, et que je lui citai : « la philosophie est la science des limites de l'esprit « humain. » Il jugea avec une sévérité outrée les hommes politiques de 1848, et il me répéta toutes les odieuses calomnies, même les plus vulgaires, dont ils ont été l'objet. Il employa même des termes outrageants, à l'égard d'un exilé que j'estime et que j'aime. En un mot, cette conférence philosophique me signala chez lui, outre la raideur du chef d'école, outre la morgue du maître habitué à dominer ses disciples, une nature extrêmement antipathique à ce qu'on est convenu de désigner par ces mots : la Démocratie et la Révolution.

Il est une opinion sur laquelle M. Comte revint à plusieurs reprises, et à laquelle je semblais particulièrement intéressé ; mais ce n'est pas elle, bien certainement, qui aurait pu m'indisposer : M. Comte a horreur du journalisme et des journalistes, « ces gens, dit-il quelque part, qui tranchent dans la sociologie et qui ne savent pas l'arithmétique. » Tout ce qu'il me déblatéra, c'est le mot, contre les gens de presse, je ne saurais le redire ; il mit à ses diatribes contre eux, une verve méchante qui entraîna l'assistance toute entière. Je ne dis pas que M. Comte n'eût quelque raison de parler ainsi : toutefois, on m'avouera que ce n'était guère aimable à sa Sainteté de maltraiter ainsi, devant moi, un métier qui était le mien.

Cette soirée, tout bien pesé, me dissuada de poursuivre mes desseins secrets relativement au positivisme. Je n'abandonnai cependant pas le projet que j'avais formé d'en étudier les doctrines. Pendant l'été qui suivit, je lus la *Politique positive* et deux volumes de *la Philosophie*, puis je relus le *Catéchisme*, mais, cette fois, ce ne fut plus la nuit.

Ces lectures, tout en me démontrant, d'une façon péremptoire, que je ne pourrais pas devenir membre d'une église où la soumission d'esprit est le dogme fondamental, m'inspirèrent, je le déclare, une réelle admiration pour le génie de son chef ; et, malgré les graves défauts de son essai de culte humanitaire, malgré ce que j'oserai appeler ses enfantillages comme chef de secte, je sentis que cet homme, posant l'Humanité en face d'un théologisme discrédité, est un homme puissant, et que cette petite société obscure, où l'on s'efforce de construire un édifice de raison, à la place du monument souillé et vermoulu des superstitions antiques, est une chose considérable, très considérable, qui, soit par elle-même, soit par ce qui sortira d'elle, aura nécessairement sa date dans l'histoire. Ce fut dans ces sentiments de sympathie, en quelque sorte forcée, en dépit de mes justes préventions contre des idées de détail, que je croyais,

et que je croirai toujours, fausses et dangereuses, que j'écrivis à M. Comte une lettre, dont je n'ai pas conservé copie, ayant horreur de recopier ce que j'ai tracé une fois, mais qui se résumait à ceci :

« MONSIEUR,

« Si vous vous rappelez avoir reçu ma visite, vous devez vous rappeler aussi que ma nature d'esprit ne va point à la vôtre.

« Quant à moi, je vous dirai franchement que quelques unes de vos opinions me choquent et m'irritent au-delà du possible. Souvent, en effet, vous donnez la main à ce que je hais, et vous insultez ce que j'aime.

« Toutefois, d'après une lecture nouvelle de vos livres, je trouve qu'en résumé, votre œuvre est grande et forte. Je n'hésite point à saluer de loin les coopérateurs de votre entreprise; et si jamais, soit au point de vue de la publicité, soit autrement, je pouvais vous être utile ou agréable, je suis entièrement à vous. »

Telle était ma lettre en son sens général.

Je recus la réponse suivante, qui, par son style, par ses allures systématiques, est bien propre à achever dans l'imagination du lecteur le portrait que je viens de lui tracer :

A. M. ERDAN, A PARIS.

Paris, le jeudi 20 Bichat 65 (22 décembre 1853).

« MONSIEUR,

« Le rude accueil que je vous fis l'hiver dernier doit, à mes yeux, augmenter le prix des bons sentimens indiqués par votre lettre d'avant hier. Mais je ne puis mieux reconnaître votre noble démarche qu'en poursuivant, sous une forme plus douce, la consciencieuse tentative que je fis alors pour vous retirer d'une mauvaise voie. Les dispositions morales que vous me manifestez ainsi se combinent avec l'aptitude intellectuelle que j'avais déjà remarquée en vous pour me faire profondément regretter de vous voir, à votre âge, irrévocablement engagé dans une carrière de malveillance et de frivolité, qui n'a plus d'avenir sérieux.

« Complément naturel du régime parlementaire, envers lequel

il remplit l'office d'une sorte de pouvoir spirituel, le journalisme doit, en France, essentiellement s'éteindre avec lui. Sa décadence, fort sensible déjà, deviendra plus rapide quand la presse sera pleinement libre. Alors les affiches fourniront un moyen plus normal, plus puissant, plus populaire que les journaux, pour parler convenablement au Public sur les incidents actuels, sans s'astreindre à la déplorable nécessité de donner chaque jour la même étendue à cette communication, quelle qu'en soit l'opportunité. Vous êtes assez jeune pour voir la désuétude totale de ce pouvoir éphémère, qui, ne pouvant guère être que perturbateur, perdra tout crédit aussitôt que le mouvement de construction propre à notre siècle aura prévalu sur le négativisme arriéré du siècle précédent. Laissez donc cette carrière à ceux que leur âge empêche d'en adopter d'autres, et préparez-vous à seconder, selon vos forces, la noble tendance qui doit dominer, au lieu d'entraver l'avenir en maudissant le passé. Je crois apercevoir en vous un esprit qui ne saurait se contenter du scepticisme, et même un cœur aspirant à sortir du triste état des révoltés. Si donc la plupart des révolutionnaires actuels doivent mourir en maudissant un siècle qui les repousse, soyez du petit nombre de ceux que la postérité félicitera de s'être ralliés aux vrais régénérateurs en abandonnant des doctrines dont l'épuisement ne laisse subsister que des principes autant ignobles qu'absurdes.

« Pour quitter réellement cette voie de perdition, vous avez à remplir une condition non moins difficile qu'indispensable, mais qui ne me semble pas au-dessus de votre élévation morale et mentale. Il faut refaire essentiellement votre éducation théorique, en la fondant désormais sur des études scientifiques, graduellement étendues à toute la hiérarchie abstraite. Le public se lassera bientôt du gouvernement spirituel des docteurs qui tranchent en sociologie sans même savoir l'arithmétique, et dont les prétentions sont destinées à devenir la pâture du *Charivari*. Ayez donc le courage de reconnaître votre incompétence actuelle envers les questions sociales, et rendez-vous digne de les traiter en accomplissant loyalement les préparations de doctrine et de méthode, qu'exige évidemment leur noble nature. Si vous savez, à cet égard, devancer les justes exigences de la raison publique, vous préserverez votre maturité d'une vaine et pénible protestation contre l'irrésistible tendance de votre siècle. J'ai déjà donné le même conseil à des hommes plus âgés que vous, qui pourtant sont parvenus à les suivre convenablement. Quoique les habitudes résultées de votre malheureuse profession doivent vous le rendre plus difficile à goûter, les demi lumières

que vous avez commencé d'acquérir sur le vrai caractère du dix-neuvième siècle pourront vous en manifester davantage la nécessité croissante.

«Tout jeune homme qui se sent doué de quelque intelligence commence aujourd'hui par s'attribuer une vocation théorique, faute d'avoir assez mesuré sa propre aptitude envers les conditions normales d'une destination qui doit toujours rester exceptionnelle. Cette illusion est entretenue par le dégoût qu'inspire d'abord la régularité nécessaire du travail pratique, comparée à l'attrayante liberté qu'exige l'élaboration spéculative. Il est donc très difficile de savoir, avant une suffisante expérience, si l'on est vraiment digne de cet éminent office. Cependant, je crois, en ce qui vous concerne, que vos aspirations théoriques ne sont pas dépourvues d'un vrai fondement, malgré le vague et la présomption entretenues par votre métier actuel. Un secret instinct vous indique confusément l'avénement social d'un nouveau sacerdoce comme le principal besoin de notre situation, qui ne comporte aucune autre issue pour la crise révolutionnaire, dont la périlleuse présidence est dévolue à la France par l'ensemble de l'évolution humaine. En conservant la noble ambition d'appartenir à cette corporation régénératrice, il vous reste à sentir qu'elle exige une religion démontrable, émanée d'une philosophie fondée sur la science. Si, quand vous aurez assez rempli ces conditions, votre force cérébrale ne se trouve point au niveau du sacerdoce proprement dit, elle vous permettra toujours une carrière utile et même glorieuse pour le digne exercice du simple apostolat.

«Salut et fraternité.

«Auguste COMTE,
« 10, rue Monsieur-le-Prince.»

Tel est M. Auguste Comte: c'est, à mes yeux, un homme de très grande valeur, qui, ayant un sentiment excessif de sa force intellectuelle, se donne le ridicule de jouer délibérément le rôle d'une sorte de pape.

On m'a rapporté, dans le temps, qu'une fois, après avoir lu à l'assemblée de ses disciples une lettre, qui lui était adressée, il dit avec solennité: «Voici maintenant, Messieurs, le texte du BREF que je viens d'envoyer à ce correspondant»; et les disciples d'applaudir.

Mauvais disciples, que ces applaudisseurs: moi, qui juge M. Comte en toute liberté, et même avec une certaine sévé-

rité, je lui serai peut-être plus utile que tous ses dévots présents, passés et futurs. Seulement, comme je serai trop vrai et trop sincère, après avoir reçu un *bref de conseil*, je ne recevrai point de *bref de félicitation*. Tout au contraire, je pourrais bien être excommunié au Vatican de la rue Monsieur-le-Prince. Mais, ce qui me fait envisager de sang-froid une semblable perspective, c'est que je suis un peu comme la République et comme Napoléon : je n'ai pas précisément très grand'peur de ces canons-là !

CHAPITRE III.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

LES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES.



On comprend que je ne puis développer ni même indiquer ici toutes les doctrines qu'a développées M. Auguste Comte, dans ses trois ouvrages fondamentaux, le *Cours de philosophie positive*, le *Catéchisme positiviste* et le *Système de philosophie positive*. Je dois me borner à tracer les linéaments principaux d'une philosophie religieuse, dont je ne prétends pas instruire à fond mon lecteur, mais dont je veux seulement lui donner une idée d'ensemble.



Je l'ai dit au chapitre précédent, le point de départ du positivisme, c'est l'élimination absolue de la recherche des causes premières ou finales. M. Comte, élaguant de la spéculation toute métaphysique et toute théologie, réalise complétement une formule qui paraît avoir été assez mal appliquée à Socrate, si nous jugeons cet héroïque penseur par le rêveur ontologiste Platon : il ramène, à la lettre, «la philosophie sur la terre.»

Nous avons loué, plus haut, ce principe; nous avons été jusqu'à l'appeler «une révélation.» Il ne sera pas inutile d'expliquer brièvement notre opinion à cet égard.

M. Comte repousse formellement l'ontologie, c'est-à-dire les études qui ont pour objet, soit d'arriver à la connaissance d'un prétendu Absolu qui n'est qu'un mot, soit d'affirmer ces êtres imaginaires, à l'aide desquels on essaie d'expliquer l'homme et le monde, et qui, manifestement, n'ont d'existence que dans notre esprit. Ainsi le mot d'*esprit* est rayé de sa langue philosophique, et je ne sache pas l'avoir lu une seule fois dans aucun de ses livres.

Sur ce premier point, je suis presque entièrement de son avis. Je conclus à l'élimination de l'ontologie supra et ultra-mondaine. Je conclus contre elle, parce qu'elle ne peut aboutir à rien d'utile désormais, malgré ses services passés; je conclus contre elle, parce qu'elle fatigue vainement et préoccupe dangereusement l'esprit humain, par les difficultés inextricables de ses éternels cercles vicieux; je conclus contre elle, parce qu'au bout de toutes ses affirmations, âme, Brahma, ange, diable, il y a une exploitation des consciences, organisée au profit des prétendus intermédiaires entre l'homme et la Brahmanité; je conclus contre elle, enfin, parce que des X destinés, d'après une expérience éblouissante, à rester éternellement inconnus, ne peuvent pas être la base de la matémathique intellectuelle.

Toutefois, lorsque je m'élève aussi hautement contre la métaphysique de l'affirmation absolue, je ne saurais, imitant M. Comte, lui opposer une philosophie dont la négation serait plus absolue encore. Si je répousse l'homme qui prétend *connaître les causes*, je ne puis pas, je ne veux pas repousser l'homme qui *propose des hypothèses.* Or, ce qui me choque chez M. Comte, c'est que, non content d'éliminer les solutions affirmatives de l'*esprit de causalité*, il élimine, ou, du moins, semble éliminer également les solutions hypothétiques de l'*esprit de recherche.* J'avoue bien que les solutions hypothétiques sur Brahma, sur Diabolos, sur Pneuma, sont devenues d'une inanité flagrante; aussi, je ne réclame contre l'anathème dont elles sont l'objet qu'au point de vue des droits de la liberté, qu'il importe toujours de réserver, dans toute organisation philosophique et religieuse; mais il est d'autres points à l'égard desquels je revendique pleinement les attributions de l'esprit d'hypothèse. Par exemple, je suis grandement scandalisé quand je lis, dans le *Catéchisme positiviste*, cette définition de l'astronomie:

«La religion positive définit l'astronomie comme l'étude de «la planète humaine; c'est-à dire la connaissance de nos relati- «ons géométriques et mécaniques avec les astres susceptibles «d'affecter nos destinées en modifiant l'état de la terre. C'est «donc autour de notre globe que nous condensons subjective- «ment toutes les théories astronomiques, en écartant *radicale- «ment* celles qui ne s'y rattachant pas, deviennent aussitôt «oiseuses, quand même elles seraient accessibles. De là résulte «l'élimination finale, non seulement de la prétendue astronomie «sidérale, mais aussi des études planétaires qui concernent des «astres invisibles à l'œil nu, et dès lors dépourvus nécessaire- «ment de toute véritable influence terrestre. Notre vrai domaine «astronomique se réduira donc aux cinq planètes toujours con- «nues, avec le soleil, centre de nos mouvements comme des «leurs, et la lune, notre seul cortége céleste.»

Cela n'est pas seulement, comme je disais, ramener la philosophie et la science *sur la terre*, c'est les forcer à marcher *terre-à-terre*. Autant, à mon avis, doit être restreint, d'après une convention commune, résultant implicitement de la direction nouvelle que prendraient les esprits, autant doit être restreint, dis-je, le champ des hypothèses théologiques, autant doit s'étendre le champ des hypothèses scientifiques proprement dites. Les hypothèses sont utiles, lorsqu'elles émanent de l'esprit de liberté, de dehors de toute influence druidique et de tout projet lamaïque; elles préparent les connaissances exactes; et vouloir les exclure, c'est vouloir rogner les ailes à la science. Si les tendances exclusives que dénote la précédente définition de l'astronomie, pouvaient jamais être adoptées, le monde intellectuel serait un monde fermé, comme l'était l'univers du moyen-âge, et l'esprit humain y étoufferait, privé de mouvement, privé de liberté, privé d'avenir.

Je me résume: excluons l'ontologie transcendante, et en général, que l'esprit humain ne se *butte* pas, suivant la juste expression populaire, à l'explication de ce qui paraît ne pas pouvoir être expliqué; mais, en tout et partout, respectons l'esprit d'hypothèse, lorsqu'il cherche des solutions de vraisemblance, d'analogie, dont le résultat serait, soit de servir l'humanité, soit d'élargir l'horizon de sa pensée; en deux mots, tout en disant: «Soyons positifs,» sachons dire aussi parfois, avec le noble enthousiasme de l'auteur de *Corinne:* «Oh! que j'aime l'inutile, quand il est beau et grand!» L'inutile, en effet, le beau et grand inutile, celui qui repose sur la raison éclairée, celui qui s'inspire des généreuses tendances du cœur, celui qui se couronne de poésie, cet inutile-là sera toujours

utile, sachons-le bien; non seulement utile, mais indispensable: car c'est le lot de la sainte, de l'éternelle liberté!



J'ai employé tout à l'heure cette expression: soyons *positifs*, dans le but de signifier qu'il nous faut des doctrines précises, dépouillées des rêves creux de l'ontologie, et de cette science maniaque qui cherche des solutions d'énigmes, au lieu de viser à l'utilité sociale, il ne faudrait pas croire, cependant, que c'est là le sens unique du nom dont M. Comte a baptisé son œuvre philosophique: le POSITIVISME. Le mot de positivisme, dans la pensée de son créateur systématique, exclut, outre l'esprit de *rêve*, l'esprit de *négation*, qui s'endort dans la négation; M. Comte ne s'oppose pas seulement aux théologistes, aux métaphysiciens et, en général, aux chercheurs de causes; il s'oppose aussi aux destructeurs purs, à ceux qu'il appelle les *négativistes*, par exemple aux philosophes du XVIII[e] siècle en général, et aux révolutionnaires français. Il était bon, au début de cette exposition dogmatique, d'indiquer ainsi le double sens du nom que porte la doctrine que nous examinons, et de constater que le positivisme consiste essentiellement: 1° dans la radiation de l'ontologie, et 2° dans la prétention qu'il a de mieux opérer l'oeuvre du renouvellement humanitaire que ce qu'il appelle «la philosophie voltairienne et négative», en construisant un édifice nouveau sur les démolitions du passé, suivant cette maxime de Louis-Napoléon Bonaparte, président de la république française, pour laquelle M. Comte ne tarit pas de louanges: *On ne détruit que ce qu'on remplace.*

Cette tendance de M. Comte à déprécier le rationalisme négateur doit être bien constatée; c'est une des faces les plus saillantes de son esprit. On verra ailleurs que l'oeuvre des encyclopédistes est désavouée par lui d'une manière formelle; à n'en point douter, le type de Bossuet lui est beaucoup plus sympathique que le type d'un philosophe libre quelconque du XVIII[e] siècle, et l'Encyclopédie trouve en lui un juge aussi atrabilaire que l'ont été de Maistre et de Bonald. Pour juger de ses dispositions à cet égard, il suffit de jeter un coup d'oeil sur un catalogue de livres, qu'il appelle la *Bibliothèque du prolétariat au* XIX[e] *siècle.* On y verra figurer deux ou trois livres de pensée indépendante, de *négativisme;* mais, en revanche, on y trouvera les ouvrages suivants, qui ont l'avantage d'être, comme dit M. Comte, des préfaces du *positivisme:*

La BIBLE complète;

Le CORAN complet;
La CITÉ DE DIEU, par saint Augustin;
Les CONFESSIONS de saint Augustin;
Le CATÉCHISME DE MONTPELLIER;
L'HISTOIRE DES VARIATIONS PROTESTANTES, par Bossuet;
Le DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, par Bossuet;
Le TRAITÉ DU PAPE, par de Maistre, précédé de la POLITIQUE SACRÉE, par Bossuet, etc.

Voilà les livres dont la lecture doit préparer les prolétaires à la religion positiviste: on m'avouera que c'est un peu fort.

J'ai cherché pourquoi M. Auguste Comte a pris à tâche d'amoindrir les hommes du rationalisme, et j'en ai trouvé plusieurs raisons.

Il y a d'abord une raison qu'il n'avoue pas au Public, et qu'il ne s'avoue peut-être pas à lui-même.

Cette raison qu'il n'avoue pas, c'est que la plupart de ces hommes lui portent ombrage. Son colossal amour-propre ne lui permet pas d'adopter qu'il se soit fait quelque chose de grand en dehors de lui. Il lui semble que les éminents patriotes qui se sont signalés dans nos révolutions, ainsi que les philosophes puissants auxquels nous devons la liberté de la pensée, ne peuvent être loués sans détriment pour sa propre glorification. Oui, Monsieur! je le dis avec une certitude qui ne se trompe pas, celle de l'intuition, vous êtes intellectuellement jaloux de l'oeuvre du rationalisme au XVIIIe siècle et de la révolution en 89 et en 92, absolument comme je vous ai vu scandalisé, qu'en 1848, d'autres personnages que vous aient été mis en relief par la faveur du peuple. Je l'affirme, Monsieur, ce n'est pas uniquement l'esprit de justice, c'est un autre esprit inférieur qui vous a dicté, en plusieurs endroits de vos ouvrages, tant de sarcasmes haineux contre des hommes qui, pour n'être pas des génies aussi universels que vous, n'en étaient pas moins des hommes de beaucoup de talent et surtout de beaucoup de bonne volonté; c'est ce même esprit inférieur qui vous a engagé à appeler sur ces hommes, que vous avez pris pour système de qualifier de démolisseurs, les rigueurs du pouvoir, en disant dans votre *Catéchisme positiviste*, préface, page XXXIII: «Envers cette peste occidentale, il ne peut exister «maintenant d'autre ressource habituelle que le mépris des «populations *ou la sévérité des gouvernements*»; c'est ce même esprit inférieur enfin, qui vous pousse à décrier, en mille manières, presque tous ceux qui veulent le bien, presque tous ceux qui le cherchent, mais qui n'ont pas encore senti

la nécessité d'aller, dans votre consistoire, baiser votre mule papale et vous dire le *jube, domne, benedicere!*

Qu'après tout cela, il y ait chez vous, Monsieur, une conviction systématique touchant la nullité, l'inanité du rationalisme, et touchant les dangers que présentent ses tendances négatives, je veux bien le croire; que l'affinité que vous avez pour «les conservateurs quelconques», et le mépris que vous ressentez, avec tous les saint-simoniens, pour «les débris impuissants des sectes arriérées et immorales de Voltaire et de Rousseau»; que ces sentiments, dis-je, soient partiellement sincères, je n'en veux pas douter, surtout quand je vous vois, dans votre exaltation, vous unir au procureur d'autodafés Fréron-Veuillot, pour appeler «sur cette peste occidentale» la sévérité des gouvernements; j'admets votre bonne foi, dans les limites que lui laisse chez vous la prédominence incroyable de l'orgueil; mais vous me permettrez de m'étonner de la plupart des griefs que vous formulez contre ce que vous appelez si dédaigneusement «le négativisme.»



D'abord, il n'y a pas, absolument parlant, de négativisme. A vous entendre, on dirait que nos philosophes rationalistes et révolutionnaires détruisent pour détruire, sans aucun souci de ce qui pourra résulter de leurs travaux négatifs. Rien n'est plus injuste que cette appréciation, émanée des sacristies de 1815. La négation du XVIIIe siècle contenait, non pas implicitement, mais de la manière la plus explicite, une affirmation constructive. Les faits sont là pour le prouver. Les négateurs politiques, à la suite du *Contrat social*, ont abouti aux *droits de l'homme*, à l'organisation nouvelle de la France; les négateurs religieux ont eu pour écho ces fameux discours de la Convention, où la vertu était mise, comme le patriotisme, à l'ordre du jour de la République française, et cet essai d'une moralité incontestable, qui se résume dans ce mot: théophilanthropie.

Je sais bien que les adversaires du vieux dogme n'ont pas songé, comme vous, Monsieur, à le remplacer par une véritable Église, ayant, ainsi que l'ancienne, jusqu'à ses oraisons jaculatoires et à son pape, fulminant des excommunications comme Hildebrand et Innocent III, récitant des litanies comme sainte Marie Alacoque; mais, je vous le demande, croyez-vous sincèrement que la maxime «on ne détruit que ce qu'on remplace», doive avoir une telle extension? Quant à moi, je

suis persuadé du contraire. Les nations, devenues majeures, auront toujours besoin, sans doute, de demander à l'esprit d'association intellectuelle et morale un excitant à la vertu; mais, de cet esprit d'association, dont je vois un beau modèle dans la secte des unitaristes américains, à l'organisation de la société en couvents, où l'on récite trois oraisons par jour, où l'on adore madame Clotilde de Vaux et Sophie Bliot, et où l'on médite, en guise de lecture spirituelle, l'imbécile *Traité du pape*, de M. de Maistre et l'abominable *Politique sacrée* de M. Bénigne Bossuet, je vois une distance infinie; et entre le négativisme, père d'un secticisme libéral, et le positivisme qui propose l'enrégimentement forcé des intelligences sous le sceptre d'un pape, ce pape fût-il mathémathicien, mon choix est tout fait.

Il est une autre objection que vous adressez aux négateurs, et cette objection paraît, dans votre pensée, dominer toutes les autres. Vous leur reprochez de détruire le sentiment du «respect et de la vénération.» Oh! ici, je n'ai rien à vous répondre. C'est vrai, la philosophie que je défends n'est pas «une école de respect», comme disait naguère un avocat. Cette philosophie ne vénère rien *à priori*; elle discute tout; elle fait la lumière sur tout; elle a pour emblème. non plus la Foi du moyen-âge, qui a un bandeau sur les yeux, mais cette Thémis de l'antiquité qui tenait en main une balance. Cette tendance; je le sais, est très désagréable pour les lamas et pour les mandarins; mais j'atteste qu'elle est utile: notre régime politique, depuis 1789, m'en est témoin; j'atteste aussi qu'elle n'est pas démoralisante: la comparaison de nos moeurs avec les moeurs de nos ancêtres justifierait au besoin ce que j'avance ici.

Mais en voilà bien assez sur votre hostilité contre l'ensemble du rationalisme moderne; j'arrive à l'indication des points particuliers de votre doctrine philosophique. Cette indication prouvera au lecteur que vous avez emprunté un assez bon nombre d'idées à ceux que vous critiquez si amèrement et pour lesquels vous professez un si grand dédain.



Avant tout, je dois dire que, malgré son antipathie pour le mouvement philosophique du XVIIIe siècle, M. Comte reconnait avoir eu, dans ce siècle, une certaine quantité de «précurseurs» Je laisse le messie parler lui-même des divers Jean-Baptiste qui l'ont annoncé.

«Depuis que la reconstruction est à l'ordre du jour, l'atten-

« tion publique se retourne de plus en plus vers la grande et « immortelle école de Diderot et de Hume, qui caractérisera « réellement le dix-huitième siècle, en le liant au précédent par « Fontenelle et au suivant par Condorcet. . . . . . Tous se « rallieraient aujourd'hui à la seule doctrine (le positivisme) qui, « fondant l'avenir sur le passé, pose enfin les bases inébranlables « de la régénération occidentale. C'est d'une telle école que je « m'honorerai toujours de descendre immédiatement, par mon « précurseur essentiel, l'éminent Condorcet. Au contraire, je « n'attendis jamais que des entraves, spontanées ou concertées, « chez les débris arriérés des sectes superficielles et immorales « émanées de Voltaire et de Rousseau.»

Il me semble, vénérable messie du positivisme, que vous avez bien mal lu Diderot, pour croire qu'il se rattacherait aujourd'hui aux oraisons jaculatoires. Ce que vous pensez de ce grand homme est vrai: c'est la plus forte tête de son siècle. Mais conclure, de ce fait, que l'auteur des *Pensées philosophiques* et de la *Lettre sur les Aveugles*, que le puissant inspirateur de l'*Encyclopédie*, aurait voulu, comme vous, donner au peuple la *Politique sacrée* et le livre du *Pape* comme lecture spirituelle, et enrôler l'humanité sous une juridiction sacerdotale pareille à celle dont il est question dans le *Catéchisme positiviste*, je vous jure que c'est conclure on ne peut plus à faux; et si le colossal Diderot a l'insigne honneur d'être votre précurseur, c'est par de tout autres côtés assurément; c'est, par exemple, pour avoir établi en principe, dans l'*Interprétation de la nature*, la méthode de philosophie radicale que vous avez développée dans votre *Philosophie positive*. Je poursuis la citation relative à la préparation du positivisme dans le cours des précédents siècles.

« Mais à cette grande souche historique, j'ai constamment « rattaché ce qu'offrirent de vraiment éminent nos derniers « adversaires, soit théologiques, soit métaphysiques. Tandis que « Hume constitue mon principal précurseur philosophique, Kant « s'y trouve accessoirement lié; sa conception fondamentale ne « fut vraiment systématisée et développée que par le positivisme. « De même, sous l'aspect politique, Condorcet dut être, pour « moi, complété par de Maistre, dont je m'appropriai, dès mon « début, tous les principes essentiels (oh! pour ceci, c'est vrai), « qui ne sont plus appréciés maintenant que dans l'école positi- « viste (ceci est encore vrai). Tels sont, avec Bichat et Gall, « comme précurseurs scientifiques, les six prédécesseurs immé- « diats qui me rattacheront toujours aux trois pères systémati- « ques de la vraie philosophie moderne, Bacon, Descartes et

« Leibnitz. D'après cette noble filiation, le moyen-âge, intellec-« tuellement résumé par saint Thomas-d'Aquin, Roger Bacon « et Dante, me subordonne directement au prince éternel des « véritables penseurs, l'incomparable Aristote. »

Voilà d'assez bons quartiers de noblesse; il est fâcheux seulement que M. Comte se place de lui-même dans un aussi bel arbre généalogique; j'eusse autant aimé, à sa place, être ainsi glorifié par un autre que par moi. Il est vrai qu'il n'y avait que M. Comte pour comprendre comment on peut avoir à la fois pour précurseurs, Hume et saint Thomas-d'Aquin, Diderot et de Maistre.

Quoi qu'il en soit des Jean Baptiste qui ont précédé le messie Comte, voici le symbole doctrinal de ce messie.



Parlons d'abord des prétentions de M. Comte à fonder une nouvelle Unité religieuse, à la place du catholicisme; je cite:

« Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques « et pratiques de L'HUMANITÉ viennent prendre dignement la direc-« tion générale des affaires terrestres, pour construire enfin la « vraie providence, morale, intellectuelle et matérielle; en « *excluant* irrévocablement de la suprématie politique tous les « divers esclaves de Dieu, catholiques, protestants, ou déistes, « comme étant à la fois arriérés et perturbateurs. »

Ailleurs:

« Le positivisme élimine irrévocablement le catholicisme, comme « tout autre théologisme. »

Plus bas:

« Le positivisme va instituer contre le catholicisme une *con-« currence* décisive..... C'est d'ailleurs à la conduite morale « et politique de son sacerdoce naissant et de tous ses vrais « adeptes qu'il appartient de faire apprécier empiriquement son « excellence, chez ceux-là même qui ne pourraient pas juger « directement ses principes. »

En un autre endroit:

« Quand la religion positive aura suffisamment *prévalu*, ce « *Catéchisme* en deviendra le meilleur résumé usuel. »

Plus loin:

« L'opinion féminine flétrira les sophistes anarchiques qui,

«après l'irrévocable décadence de la foi théologique, s'opposent «à l'*avénement* de la foi positive, pour prolonger indéfiniment «un interrègne irréligieux qui favorise leur indignité et leur «incapacité.»

Plus loin encore:

«C'est surtout la pratique assidue de cette prière qui dis-«tinguera les vrais positivistes d'avec les faux frères dont nous «allons être encombrés assitôt que la vraie religion *prévaudra*.»

Ainsi, le premier article du symbole se résume à ceci: après l'interrègne religieux, M. Comte va certainement s'emparer du pouvoir papal. Vous doutez de l'exactitude du sens que j'attribue aux paroles précédentes? Écoutez ce que je lis à la page 254 du *Catéchisme positiviste*. Il s'agit de l'excommunication dont le sacerdoce frappera les membres de l'église positiviste, dans le cas d'indignité:

«Alors le coupable, quelque riche ou puissant qu'il soit, «se verra quelquefois, sans éprouver aucune perte matérielle, «graduellement abandonné de ses subordonnés, de ses domesti-«ques, et même de ses plus proches parents. Malgré sa fortune, «il pourrait, dans les cas extrêmes, être réduit à se procurer «directement sa propre subsistance, parce que personne ne «voudrait le servir (c'est l'histoire du roi de France auquel on «donnait sa nourriture dans un panier, au bout d'un bâton). «Quoique libre de s'expatrier, il ne fuira la réprobation du «sacerdoce universel qu'en se réfugiant chez les populations «encore étrangères à la foi positive, qui s'étendra finalement «à toute la planète humaine.»

Qu'en dites-vous? Moi je dis que ces parodies du moyen-âge, malgré les heureuses négations qui les accompagnent, ne me réjouissent pas du tout.

Mais quelles doctrines seront enseignées par l'orthodoxie positiviste? voilà ce qu'il faut voir.



En premier lieu, quelle vue d'ensemble M. Comte nous donne-t-il de l'humanité, soit dans sa *nature*, soit dans son *histoire?*

L'humanité doit être considérée au point de vue statique et au point de vue dynamique. Son état statique, ce sont ses dispositions immuables, ses conditions fondamentales. En cet endroit, M. Comte examine la question de l'origine de nos idées, autrement la loi statique de l'entendement humain, et il aboutit, avec beaucoup de solennité, à dire comme Aristote:

nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu; «ce qui ex-«prime, dit-il, la subordination continue de nos constructions «subjectives à nos matériaux objectifs.» Puis il ajoute, avec Leibnitz: ***nisi ipse intellectus***, «restriction essentielle, dit il «encore, destinée à formuler la spontanéité de nos dispositions «mentales.» Voilà pour la LOI STATIQUE de l'Humanité, considérée dans l'individu. Cela n'est pas précisément très neuf.

La LOI DYNAMIQUE concerne les variations essentielles, les divers états successifs de la société humaine. Ici vient la ***Théorie des trois États***, fameuse dans le monde positiviste, et qui consiste à dire qu'il est dans la destinée de l'humanité de passer par trois situations successives: l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou abstrait, et enfin l'état positif ou réel.



L'homme est-il libre?

M. Comte déclare que «le dogme fondamental de la religion «universelle (c'est la religion positive) consiste dans l'existence «constatée d'un ordre immuable auquel sont soumis les événe-«ments de tous genres. Cet ordre est à la fois *objectif* et «*subjectif:* en d'autres termes, il concerne également l'*objet* «contemplé et le *sujet* contemplateur.»

Il semblerait suffire de ces termes, pour que l'on pût compter M. Comte au nombre des adversaires de la liberté morale, de même que la loi des trois états le range parmi les partisans du fatum historique; cependant, il entortille ailleurs sa pensée, de manière à la rendre à-peu-près incompréhensible. Il distingue entre l'*immuabilité* et la *modifiabilité* des lois, tant objectives que subjectives; puis, plus bas, se contentant d'admirer «la lutte croissante de l'Humanité contre l'ensemble des fatalités «(objectives et *subjectives*, sans doute) qui la dominent», il semble vouloir qu'on abandonne cette étude métaphysique du libre arbitre, comme «aussi vaine qu'oiseuse», digne d'occuper seulement «les esprits antiscientifiques.»

Dans un autre endroit, je lis:

«Tout assujétissement du monde moral et social à des lois «invariables, comparables à celles de la vitalité et de la maté-«rialité, est maintenant représentée par certains raisonneurs, «comme incompatible avec la liberté de l'homme.

«La vraie liberté consiste partout à suivre sans obstacles les «lois propres au cas correspondant. Quand un corps tombe, sa «liberté se manifeste en cheminant, selon sa nature, vers le

« centre de la terre, avec une vitesse proportionnelle au temps, « à moins que l'interposition d'un fluide ne modifie sa spon-« tanéité. De même, dans l'ordre vital, chaque fonction, « végétative ou animale, est déclarée libre, si elle s'accomplit « conformément aux lois correspondantes, sans aucun empêche-« ment extérieur ou intérieur.....

« Si la liberté humaine consistait à ne suivre aucune loi, elle « serait encore plus immorale qu'absurde, comme rendant im-« possible un régime quelconque, individuel et collectif. Notre « intelligence manifeste la plus grande liberté quand elle devient, « suivant sa destination normale, un miroir fidèle de l'ordre « extérieur, malgre les impulsions physiques ou morales qui « tendraient à la troubler. Aucun esprit ne peut refuser son « assentiment aux vérités qu'il a comprises..... Il en est de « même de l'ordre moral, qui deviendrait contradictoire si chaque « âme pouvait, à son gré, haïr quand il faut aimer, ou récipro-« quement. La volonté comporte une liberté semblable à celle « de l'intelligence, lorsque nos bons penchants acquièrent assez « d'ascendant pour rendre l'impulsion affective conforme à sa « vraie destination, en surmontant ses moteurs contraires...

« La doctrine métaphysique sur la prétendue liberté morale « doit être historiquement regardée comme un résultat passager « de l'anarchie moderne. Car elle est directement destinée à « consacrer l'individualisme absolu, vers lequel tendait de plus « en plus la révolte occidentale qui dut succéder au moyen-âge. « Mais cette protestation sophistique contre toute vraie discipline, « privée ou publique, ne saurait aucunement entraver le positi-« visme, quoique le catholicisme n'ait pu la surmonter.....»

Je dirais volontiers: *fiat lux!* Toutefois, je crois entrevoir, sous cette phraséologie, la prétention de *régler* l'humanité, *au nom de la fatalité des impressions cérébrales*, comme le moyen-âge l'asservit *au nom de sa méchanceté native*, au nom du péché originel.



Je ne crois pas inutile d'ajouter, comme annexe à ces théories sur la liberté, le résumé des opinions phrénologiques de l'auteur.

M. Comte consacre, en vingt endroits, les théories de Gall. Il adopte pleinement l'ensemble des principes de la crânioscopie, en ayant soin d'ajouter, bien entendu, que le positivisme a complété et systématisé la découverte de « l'éminent » physiologiste du cerveau. Voici quelques traits:

« Le génie de Gall fonda la théorie positive de la nature « humaine, quoiqu'il ne pût la construire assez pour la rendre « vraiment efficace, ce qui supposait la sociologie. »

Ailleurs :

« La lutte fictive entre la nature et la grâce, fut dès lors « remplacée par l'apposition réelle entre la masse postérieure « du cerveau, où résident les instincts personnels, et sa région « antérieure, où siègent distinctement les impulsions sympathi- « ques et les facultés intellectuelles. »

De la page 128 à la page 144 du *Catéchisme*, je trouve toute une profession de foi cranioscopique des plus explicites. Je remarque même un tableau où toutes les idées de M. Comte sur ce sujet sont résumées, et qui est intitulé : *Classification positive des dix-huit fonctions intérieures du cerveau, ou tableau systématique de l'âme.*



De tout ce qui précède, il résulte, je pense, que la base de la philosophie comtiste se résume à ces trois points : sorte de sensualisme spiritualiste, fatalité historique, liberté sans liberté. Je n'aurai peut-être pas une meilleure occasion que celle-ci de faire une question à mon lecteur : trouvez-vous que tout cela soit bien nouveau et bien fort ? Quant à moi, j'avoue que je ne suis saisi d'admiration, comme les zélés positivistes, devant cette *loi des trois états*, que j'ai vue développée dans vingt ouvrages du dernier siècle, devant cette théorie de l'origine des idées, qui se borne à faire embrasser Aristote et Leibnitz, ni devant cette théorie du libre arbitre, à laquelle je ne comprends pas un mot.

☆

M. Comte me paraît avoir beaucoup plus d'aplomb dans les choses d'organisation, en quelque sorte matérielle, que dans la spéculation métaphysique. Si ses prémisses transcendantes sont assez faibles, on ne peut nier que son but ne soit très noble et très élevé. Le but de son oeuvre, c'est une bonne et morale organisation de l'Humanité. Sa *religion* doit arriver à ce résultat : *lier* l'individu au dedans par l'amour, et le *relier* au dehors par la foi, ou la soumission à l'église. Pour lui, la *religion*, « le mieux composé peut-être des termes humains », nous révèle « cette puissance supérieure à laquelle notre intelligence doit toujours se soumettre » ; grâce à elle, on parviendra « à

faire graduellement prévaloir la sociabilité sur la personnalité», en d'autres termes, on arrivera à substituer le régime de «l'altruisme» au régime de «l'égoïsme.»

Ainsi, le premier article de la religion positiviste, c'est cette maxime, qui se trouve en vingt endroits des derniers ouvrages de M. Comte: *vivre pour autrui*. En présence d'une semblable conclusion, je m'étonne de l'antipathie si profonde que le chef du positivisme professe pour les doctrines de Louis Blanc et des autres socialistes égalitaires.



La religion étant affirmée, M. Comte affirme l'objet dominant et fondamental, le Dieu de cette religion.

«Le vrai Grand-Être, objet de la religion, c'est l'Humanité, c'est-à-dire l'*ensemble* des êtres humains passés, présents et futurs.»

Quand il dit l'*ensemble*, M. Comte entend exclure, par là, les êtres parasites qui n'ont pas «coopéré utilement à l'existence commune.» A l'égard de ces hommes inutiles, et qui n'ont vécu que pour eux, voici ce que je lis:

«Les temps anarchiques font surtout pulluler, et trop souvent «fleurir, ces tristes fardeaux du véritable Grand-Être. Plus «d'un vous a rappelé l'énergique flétrissure d'Arioste d'après «Horace:

Venuto al mundo sol per fer letame

«et, mieux encore, l'admirable réprobation de Dante:

Che visser senza infamia et senza lodo.

. . . .

La Divinité-Humanité de M. Comte ne comprend donc pas les comparses de la vie sociale; en revanche, elle comprend, et la religion honorera conséquemment, les animaux utiles: «Quoi qu'il en soit, dit le *Catéchisme*, si ces producteurs «de fumier ne font vraiment point partie de l'humanité, une »juste compensation nous prescrit de joindre au nouvel Être-Suprême tous ses dignes auxiliaires animaux.»

C'est là une idée qui me sourit assez, et je placerais volontiers, dans le calendrier, à la place de Pantaléon et de Pancrace, la lionne de Maldonata, le lion d'Androclès, et cet admirable chien de Montargis, que tous les titis applaudissaient naguère au théâtre de la Gaîté.

Encore quelques citations relatives au Grand-Être-Humanité; il importe que le lecteur comprenne parfaitement cette substitution formelle de l'Humanité au Dieu des théologies et des métaphysiques.

Dans le *Catéchisme*, la femme dit au prêtre, à ce sujet: «Je ne puis m'empêcher, mon père, d'admettre cette conception fondamentale (l'Humanité objet de la religion, de l'adoration, du culte)...... Mais je m'effraie de ma nullité personnelle envers une telle existence, dont l'immensité m'efface davantage que ne le fit jamais la majesté d'un Dieu avec lequel, quoique chétive, je me sentais une relation propre et directe.»

Ailleurs:

«Le but continu de la vie humaine est la conservation et le perfectionnement du Grand-Être Humanité, qu'il faut à la fois connaître, aimer, et servir.»

Plus loin il applique l'idée de Providence aux divers éléments qui composent la société: «La Providence féminine domine notre essor moral; la Providence sacerdotale nous fait apprécier systématiquement la nature et la destinée du Grand-Être; la Providence matérielle nous initie à la vie pratique, etc.»

☆

En résumé, la doctrine philosophique de M. Comte se compose des conclusions suivantes:

1° Il n'y a pas lieu de s'occuper des entités ontologiques, telles que Dieu, l'âme, etc.

2° Le seul dogme, c'est la science ramenée dans la limite de l'étude des lois, à l'exclusion absolue de l'étude des causes. Je n'ai pas insisté sur ce côté du symbole positiviste, qui, à cause de son caractère scientifique, n'entre pas dans mon cadre. Mais il est bon que l'on sache que dans la partie de son catéchisme intitulée: LE DOGME, M. Comte fait entrer, parmi les articles du symbole, toutes les branches des sciences naturelles, réformées et systématisées à sa manière, telles que la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, complétées par la sociologie et la morale. C'est là, on le voit, une conception toute saint-simonienne.

3° Le positivisme, fondé sur la connaissance des phénomènes et de leurs lois, est essentiellement moral, social, organisateur, religateur. Il est une religion.

4° L'objet de cette religion, c'est l'adoration et le perfectionnement de l'Humanité, par la substitution, chez l'individu, de l'*altruisme*, ou la vie pour autrui, à l'*égoisme*, ou la vie pour soi.

Certes, cette philosophie comtiste est très forte, par l'idée synthétique tout humanitaire qui la domine; mais, dans les détails, ne laisse-t-elle pas quelque chose à désirer? Je crois qu'oui; et, sans que j'insiste davantage, par de simples réflexions sur les analyses exactes que je viens de mettre sous ses yeux, le lecteur verra, comme moi, que M. Comte manque parfois de logique, sinon de profondeur. J'ajoute que cette conclusion sera frappante surtout pour ceux qui auront lu les oeuvres de M. Charles Renouvier, qui a travaillé dans la même direction, avec une logique bien plus pénétrante et bien plus rigoureuse.

CHAPITRE IV.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE.



Dans ses élucubrations sur le culte, M. Auguste Comte se propose surtout la satisfaction du *sentiment*, de même que, dans le dogme, il a pour but la satisfaction de la *raison*, et, dans ses théories sur le régime, la satisfaction de l'*activité*.

C'est ici le lieu d'insister plus particulièrement sur les tendances sentimentales de notre réformateur. Dans ses derniers ouvrages, la *Politique* et le *Catéchisme*, il ne cesse de parler du «sentiment», de la part considérable que le positivisme, si mathématique en apparence, fait aux facultés affectives. A tout instant il est question de la «juste prédominance du sentiment», de la «digne domination du sentiment», de «l'amélioration de nos sentiments», de «l'effusion de nos meilleurs sentiments», etc. On sent que le fondateur religieux est incessamment préoccupé, dans la constitution de son oeuvre, des exigences du cœur.



Dans ce débordement de sensibilité, on devine que la femme doit jouer un rôle considérable. M. Auguste Comte, en effet, ne laisse échapper aucune occasion de relever le rôle de la

femme dans la religion, d'exalter la supériorité morale de la femme sur l'homme. C'est pour les femmes qu'il réserve toutes ses douces paroles. Le *Catéchisme* et la *Politique* sont parsemés de tendresses à leur égard. Sous chaque page relative au sexe charmant, on entrevoit le suave profil de Clotilde de Vaux, et il n'est pas difficile de comprendre que cet amour d'outre-tombe est, pour le chef du positivisme, le sentiment dominant et inspirateur. M. Comte l'a éprouvé, les femmes sont extrêmement propres à améliorer la virilité de l'homme. «Le principal «office des femmes, dit-il, consistant à perfectionner les hom«mes, il serait autant absurde qu'injuste de glorifier un bon «citoyen, si l'on négligeait d'honorer la mère, l'épouse, etc., «auxquelles son succès fut surtout dû.» Souvent il est question de «la digne impulsion féminine», de «l'admirable instinct féminin»; en revanche, les hommes sont assez maltraités: l'auteur, entre autres, loue les femmes de discipliner «l'impulsion charnelle sous laquelle l'infériorité morale de l'homme ne lui permettrait presque jamais une suffisante tendresse»; ailleurs, il stigmatise «la brutalité du sexe viril» si différente des mœurs bienveillantes des «dignes types féminins.»

Voilà un culte qui, on le voit, ne laisse pas d'avoir une bonne introduction, bien propre à donner une idée, non seulement des tendances de l'apôtre positiviste, mais aussi de son habileté. Le lecteur sait, en effet, que l'on pourrait regarder comme un axiôme la sentence suivante: si vous voulez faire réussir une entreprise de culte, appelez les femmes en les *louant*, et, le culte une fois établi, si vous voulez le maintenir, intéressez-y les femmes en leur donnant, à l'intérieur et à l'extérieur de vos temples, des *éléments d'activité intellectuelle et morale*, que leur refuse stupidement l'usage de la société.



Entrons maintenant dans le détail du culte de M. Comte.

Le but du culte, c'est le perfectionnement individuel et social; ce but est atteint par l'adoration de l'Humanité, autrement dit par l'humanolatrie, que M. Comte appelle «sociolatrie.»

Le positivisme reconnait trois cultes: le culte intime, le culte domestique et le culte public.

Parlons d'abord du culte privé.



Le culte privé consiste essentiellement dans la «véritable théorie des anges gardiens.» Les vrais anges gardiens sont les membres représentants de l'Humanité, auxquels nous sommes

ou avons été liés par le sang ou par l'affection, et auxquels nous rendons hommage, soit qu'ils vivent encore de la vie réelle ou *objective*, soit qu'ils n'existent plus que *subjectivement* dans la pensée de celui qui les honore. Les anges gardiens sont, pour l'homme, la mère, l'épouse et la fille et, pour la femme, la mère toujours, l'époux et le fils. On les adore, comme je viens de le dire, même encore vivants: «pour la principale destination de ce culte intime, qui se rapporte ordinairement à l'âge mûr de chaque adorateur, l'un des trois types féminins est le plus souvent devenu *subjectif*, tandis qu'un autre reste encore *objectif*. Ce mélange normal augmente l'efficacité de tels hommages.»

Objection: En cas d'insuffisance, d'indignité des types maternels, conjugaux et filiaux, qu'adorera-t-on? Qu'adoreront ceux qui ont une épouse accariâtre? A qui rendra ses hommages, la femme qui aura un mari brutal? Quels seront les objets du culte filial pour ceux qui ont des enfants dissipés? Qu'adoreront les pauvres bâtards qui sont de père inconnu, ou de père et mère inconnus? M. Comte y pourvoit: on remplace alors les types essentiels «par leurs meilleurs adjoints.» Ainsi celui qui ne peut décemment adorer sa mère, adorera son père; de même le «digne frère» remplacera l'indigne soeur, le mari léger verra l'adoration de sa femme aller au protecteur assidu et bienveillant; «on pourra ainsi renouveler subjectivement, dit M. Comte, les familles mal composées.»

Maintenant, comment s'y prendra-t-on pour adorer ces «dignes types», ces meilleures personnifications de l'Humanité?

Cette adoration se manifestera, avant tout, par la prière. Je copie textuellement la page 182 du *Catéchisme:*

«*Le prêtre.* Le culte intime exige, ma fille, trois prières «quotidiennes: au lever, à l'approche du sommeil et au milieu «des occupations pratiques ou théoriques. La première, plus «étendue et plus efficace que les deux autres, fait commencer «chaque journée humaine par une digne invocation angélique, «seule capable de nous disposer habituellement au bon emploi «de nos forces quelconques. Dans la dernière, on exprime la «gratitude due à cette protection quotidienne, de manière à «prolonger son efficacité pendant le sommeil. Celle du milieu «doit nous dégager momentanément des impulsions théoriques «et pratiques, pour y faire mieux pénétrer l'influence affective «dont elles tendent toujours à nous écarter.

«Une telle destination indique aussitôt les époques respecti«ves des trois prières positivistes et même leur mode d'accom«plissement. La première aura lieu, avant toute occupation,

«à l'autel domestique, institué d'après nos meilleurs souvenirs, «et dans l'attitude de la vénération. Mais la dernière doit s'ac-«complir au lit et se prolonger, autant que possible, jusqu'à «l'invasion du sommeil, afin de mieux assurer le calme cérébral, «quand nous sommes le moins garantis contre les tendances «vicieuses. Quoique l'heure de la prière moyenne ne puisse «être autant déterminée, puisqu'elle doit varier suivant les «convenances individuelles, il est bon que chacun lui procure, «à sa manière, une rigoureuse fixité, qui facilitera les dispositi-«ons qu'elle exige.

«La durée respective de nos trois prières quotidiennes est «pareillement indiquée par leur propre destination, Il convient, «que celle du matin dure deux fois plus, et celle du milieu «deux fois moins que celle du soir. Quand le culte intime est «pleinement développé, la principale prière absorbe spontané-«ment toute la première heure de la journée...... La durée «totale de notre culte quotidien s'élève seulement à deux heures, «même chez ceux qui sont conduits à reproduire pendant la «nuit la prière propre au milieu du jour.»

En transcrivant ces lignes singulières, je me figurais involontairement M. Comte, à genoux devant son autel domestique, adorant Sophie Bliot occupée à balayer le temple-appartement qu'habite le Grand-Prêtre du positivisme. Il n'y a rien de ridicule, tout est respectable même, dans le rôle de la digne femme, mais, franchement, cette adoration, n'est-elle pas une exagération qui choque le sens commun?

La théorie de la prière positiviste a un grand rapport avec ce qu'on appelle, en syle dévot, la Méthode d'Oraison. M. Comte y distingue la commémoration de la personne adorée, et l'effusion des sentiments qu'on éprouve pour elle. Il renouvelle tous les usages de la contemplation mystique. «Le positiviste, »dit-il, ferme les yeux pendant ses effusions secrètes, afin de «mieux voir l'image intérieure, tandis que le théologiste les «ouvrait pour apercevoir au dehors un objet chimérique.» Plus «loin: «Conservez donc avec soin toutes les relations extérieu-«res qui furent habituelles à l'être adoré. Employez-les même «à mieux ranimer son image.... Cette règle du culte consiste «à préciser d'abord le lieu, puis le siége ou l'attitude, et enfin «le costume, propre à chaque cas spécial. Quoique le cœur «puisse d'abord s'impatienter d'un tel retard, il en reconnaît «bientôt l'intime efficacité, quand il voit l'image chérie (le lec-«teur ne songe-t-il pas comme moi à Clotilde?) acquérir ainsi «graduellement une force et une netteté qui semblaient d'abord «impossibles.»

A la prière, on peut ajouter d'autres manières d'adorer les personnes aimées. «On peut emprunter au trésor esthétique de l'humanité» différents accessoires, qui sont propres à vivifier notre culte, et «dont l'assistance convient davantage au soir qu'au matin.» Ainsi il est dit, à la page 192 du *Catéchisme* que le positiviste aura le loisir d'ajouter à ses commémorations et à ses effusions, des chants, qui consisteront en «un heureux choix de passages poétiques», puis le dessin, grâce auquel «on se peindra naturellement aux yeux les traits adorés.»

Le lecteur va penser comme moi: ce qui frappe surtout, dans cette constitution d'un culte intime, empreint des couleurs de la mysticité la plus illuminée, c'est le visible sentiment personnel qui a dominé M. Comte en traçant de semblables prescriptions: Clotilde de Vaux étant là, toute vivante, en face de la table où écrivait le vieillard, et le vieillard s'est imaginé que toute la terre, amoureuse comme lui, ne pouvait manquer d'adorer comme il adore, et de sentir comme il sent. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le monde ne saurait comprendre ces leçons d'exercices spirituels à la manière de saint Ignace. Son activité ne se pliera jamais, elle ne peut pas se plier, à cette vie contemplative, même partielle, bonne pour ceux qui n'ont rien à faire, et qui n'ont pas besoin de se reposer, parce qu'ils ne se fatiguent pas. Il y a certainement quelque chose de juste et de beau dans l'idée de lier les hommes entre eux par la vénération des belles vertus, par l'imitation des grands exemples, et par l'enthousiasme affectueux pour les mérites de nos semblables et de nos proches; mais de ce légitime sentiment, aux trois prières, à l'autel domestique et à la méthode d'oraison, il y a l'infini, il y a la distance qui sépare la rectitude logique de l'exaltation fiévreuse, tranchons le mot, le bon sens de la manie.

Je passe au culte domestique.



Le culte domestique est caractérisé surtout par l'institution des «neuf sacrements sociaux, qui consacrent toutes les phases successives de l'existence privée en liant chacune d'elles à la vie publique.» Je me contente d'énumérer ces neuf sacrements.

La présentation. C'est une sorte de baptême; on conserve l'institution du parrain et de la marraine; deux noms sont donnés à l'enfant, le nom d'un patron théorique et le nom d'un patron pratique: il choisira lui-même, plus tard, son patron artistique. «La présentation sera presque toujours acceptée par le sacerdoce, sauf des cas extrêmement rares.»

L'initiation. A quatorze ans. C'est une sorte de première communion.

L'admission. A vingt-un ans. L'adolescent est érigé en serviteur de l'humanité.

Destination. A vingt-huit ans. Après divers essais; l'homme est voué à telle ou telle profession.

Mariage. Les hommes y sont admis à vingt-neuf ans, les femmes à vingt-un. Ici vient la loi du *veuvage éternel*, «sans laquelle aucun mariage positiviste ne doit s'accomplir.» Cette loi est un des points les plus saillants et les plus curieux de la doctrine de M. Comte.

Le fondateur du positivisme insiste, en cent endroits, sur le point délicat des relations entre les sexes, et il montre toujours un esprit de chasteté sans pareil. Pour lui, le mariage n'a pas pour raison d'être le besoin du bonheur par le plaisir, ni pour but la procréation des enfants. «La principale destination du mariage est, dit-il, le perfectionnement mutuel des deux sexes.» Il va quelque part jusqu'à se demander, après Diderot (*Considération de la nature*), si les femmes ne pourraient pas avoir des enfants sans le concours de l'homme. Cette étrange idée, ainsi que la loi de *veuvage éternel* et l'*interdiction du mariage avant vingt-neuf ans*, jointes à une sévérité morale absolue en ce qui concerne les relations sexuelles en dehors du lit conjugal: tout cela semble prouver que M. Comte n'a jamais ressenti fortement les aiguillons de la chair; sinon, ces théories prouveraient que M. Comte partage l'avis de plus d'un philosophe, à l'égard du rigorisme des religions, savoir: que c'est mal connaître le cœur humain de croire qu'une secte réussirait en flattant les passions, et de ne pas reconnaître, au contraire, qu'il est dans la nature de la société, d'aimer spéculativement les doctrines un peu empreintes de rigueur et de stoïcisme, comme si son adhésion à des principes sévères couvrait et rachetait la licence de ses actes.

Maturité. Ce sacrement se confère à l'âge de quarante-deux ans, âge où, suivant M. Comte, «le développement cérébral est complet.»

Retraite. A soixante-trois ans. Le titulaire de toute charge quelconque désigne son successeur, afin «de régulariser assez la continuité humaine» et de «concilier toujours et en tout l'ordre et le progrès.»

Transformation. Ce sacrement remplace l'extrême-onction, la confession dernière, etc. «Elle doit, dit M. Comte, remplacer «l'horrible cérémonie où le catholicisme, livré sans contrôle à «son caractère antisocial, arrachait ouvertement le mourant à

«toutes les affections humaines, pour le transporter isolément «au céleste tribunal. Dans notre *transformation*, le sacerdoce «mêlant les regrets de la société aux larmes de la famille, ap- «précie dignement l'ensemble de l'existence qui s'achève. Après «avoir obtenu les réparations possibles, il fait le plus souvent «espérer l'incorporation subjective, mais sans compromettre ja- «mais un jugement qui n'est pas encore mûr.

Incorporation. Sept ans après la mort, à la suite d'un jugement solennel, dont l'usage est emprunté «à l'antique Égypte», a lieu un «pompeux transport des restes sanctifiés dans un bois sacré.» Sur le tombeau, est mise une simple inscription, «avec un buste ou une statue, suivant le degré de glorification.» Dans le cas de réprobation, les restes du mort sont transportés dans le désert des réprouvés, où sont les cadavres maudits des suppliciés (M. Comte admet la peine de mort), des suicidés et des duellistes. Il va sans dire que l'incorporation n'a pas lieu seulement pour les hommes. Je lis: «L'incorporation masculine doit «embrasser aussi tous les dignes auxiliaires de chaque vrai servi- «teur de l'humanité, sans excepter nos adjoints animaux.»

Je suis arrivé à la troisième branche du culte positiviste, au culte public.

☆

Parlons d'abord des cérémonies.

Le Grand-Être, ou l'Humanité, sera représentée, dans chaque temple, par un tableau ou par une statue, dont M. Comte parle en ces termes: «Figurée ou sculptée, notre Déesse aura «toujours pour symbole une femme de trente ans tenant son «fils entre ses bras. La prééminence religieuse du sexe affectif «doit caractériser un tel emblème, où le sexe actif doit rester «placé sous sa sainte tutelle.»

Outre la statue, nous aurons la procession et la bannière. Je cite:

«Des deux modes propres à cette symbolisation normale, la «sculpture convient à l'image fixe placée dans chaque temple, «au milieu des femmes d'élite et derrière la tribune sacrée. «Mais la peinture doit prévaloir envers les bannières mobiles «destinées à guider nos marches solennelles. Tandis que leur «face blanche contiendra la sainte image, la formule sacrée du «positivisme (*vivre pour autrui. — L'amour pour principe*, «*l'ordre pour base*, *le progrès pour but*) remplira la face verte, «tournée vers la procession.»

Nous avons aussi l'équivalent du signe de croix. «On peut «réciter notre formule fondamentale en posant la main succes- «sivement sur les principaux organes (à la tête) de l'amour,

« de l'ordre et du progrès. Les deux premiers sont contigus, « et le dernier n'en est séparé que par celui de la vénération, « ciment naturel d'un tel ensemble; en sorte que le geste pour« rait devenir continu... »

Les temples seront placés au milieu des tombes d'élite, et, de même que les temples catholiques ont, d'ordinaire, leur chevet tourné vers l'orient, parce que c'est à l'orient que naît le seigneur Soleil, « il faut que, sur toutes les parties de la « planète humaine, les temples du Grand-Être soient dirigés « vers la métropole générale, que l'ensemble du passé fixe, pour « longtemps, à Paris. »

CHAPITRE V.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE (SUITE).



Poursuivons l'explication du culte public.

Après les cérémonies, qui sont en quelque sorte le côté plastique ou artistique du culte, viennent les fêtes, les commémorations, qui en sont le côté affectif, puis les prédications, qui en révèlent les tendances pratiques.

Nous avons dit un mot des cérémonies; parlons maintenant des fêtes, puis des prédications.

L'humanité peut être l'objet d'un culte concret et d'un culte abstrait; *concret*, si l'on spécialise, si l'on honore nommément telle et telle *individualité* historique, qui a été considérable, utile, glorieuse; *abstrait*, si l'on honore, non plus des individus, mais tel ou tel aspect, tel ou tel grand *fait de la sociabilité humaine*. Nous ne dirons rien ici du culte concret, qui est formulé par le calendrier positiviste, dont nous nous occuperons dans un article spécial; parlons seulement ici du culte abstrait qui, suivant la pensée de M. Comte, dominera dans l'avenir, tandis que le culte concret est propre surtout au temps présent.

M. Comte a dressé un tableau du culte abstrait. Voici ce tableau.

CULTE ABSTRAIT DE L'HUMANITÉ,

OU

IDÉALISATION SYSTÉMATIQUE DE LA SOCIABILITÉ FINALE.

LIENS FONDAMENTAUX.	1er Mois.	l'Humanité........	Fêtes hebdomadaires de l'Union........	religieuse.	
				historique.	
				politique.	
				communale.	
	2e Mois.	le Mariage.......	complet.		
			chaste.		
			inégal.		
			subjectif.		
	3e Mois.	la Paternité......	complète......	naturelle.	
				artificielle.	
			incomplète....	spirituelle.	
				temporelle.	
	4e Mois.	la Filiation.......	*Mêmes subdivisions*		
	5e Mois.	la Fraternité.....	*Idem.*		
	6e Mois.	la Domesticité....	permanente....	complète.	
				incomplète.	
			passagère.....	*Même subdivision.*	
ÉTATS PRÉPARATOIRES.	7e Mois.	le Fétichisme.....	spontané......	nomade.	
				sédentaire.	
			systématique..	sacerdotal.	
				militaire.	
	8e Mois.	le Polythéisme....	conservateur.		
			progressif.....	intellectuel..	esthétique.
					scientifique.
				militaire.	
	9e Mois.	le Monothéisme....	théocratique.		
			catholique.		
			islamique.		
			métaphysique.		
FONCTIONS NORMALES.	10e Mois.	la Femme.......... *ou la Providence morale.*	mère.		
			sœur.		
			épouse.		
			fille.		
	11e Mois.	le Sacerdoce...... *ou la Providence intell.*	incomplet.		
			complet.......	préparatoire.	
				direct.......	secondaire.
					principal.
	12e Mois.	le Patriciat...... *ou la Providence matér.*	banquier.		
			commerçant.		
			fabricant.		
			agriculteur.		
	13e et dernier Mois.	le Prolétariat.... *ou la Provid. générale.*	actif.		
			affectif.		
			contemplatif.		
			passif.		

Jours exceptionnels... { Jour complémentaire............... Fête universelle des Morts.
Jour additionnel des années bissextiles. Fête générale des Saintes Femmes.

Paris, le 5 Guttemberg 64 (lundi 6 août 1852).

AUGUSTE COMTE,
(10, rue Monsieur-le-Prince.)

(*Catéchisme positiviste*, page 209.)

D'après ce tableau, on voit que les *mois* et les *semaines* sont consacrés, *abstractivement*, aux principaux *faits*, aux principales énergies de la sociabilité. Les *jours*, eux, quand l'union du culte abstrait et du culte concret se sera accomplie, seront dévolus *à des personnages concrètement*, signalés à la vénération publique, en la manière qui sera expliquée à l'article du calendrier proprement dit.

La précédente nomenclature est beaucoup plus curieuse qu'elle ne paraît au premier abord. On y trouve des choses dont le lecteur ne se doute pas, et que je tiens à lui signaler.

Je passe sur le culte de la *domesticité*. M. Comte en parle partout avec le plus grand respect. «Il faut, dit-il, idéaliser «la domesticité comme le complément des liens de famille et «le début des rapports civiques.» C'est évidemment Sophie Bliot qui inspire, sur ce sujet, le chef du positivisme.

Ce sur quoi vous ne comptiez assurément pas, mon lecteur, c'était de trouver, au sixieme mois, la fête des *pages*. Cette fête existe cependant. «De là, dit M. Comte, résultent les deux «autres fêtes du sixième mois, respectivement consacrées aux «pages et aux apprentis, suivant que les maîtres sont riches «ou pauvres.»

Je suis quelquefois tenté de croire que M. Comte ne se voit pas archevêque ou pape seulement, dans ses songes, et qu'il se voit aussi prince du sang ou empereur.

Mais voici ce que je puis appeler le bouquet, comme dit la langue populaire. Dans le tableau, vous lisez, au 13e mois: *prolétariat passif*. Or, savez-vous ce que vous adorerez, en adorant le prolétariat passif? c'est M. Comte qui va vous le dire, à la page 224 du *Catéchisme*.

«Enfin, la dernière fête de notre mois populaire se rapporte «essentiellement à la mendicité, soit passagère, soit même per«manente. Le meilleur ordre humain ne pourra jamais prévenir «entièrement cette extrême conséquence des imperfections pro«pres à la vie pratique. Ainsi, l'idéalisation de notre sociabilité «resterait incomplète, si le sacerdoce ne la terminait point par «une juste appréciation de cette existence exceptionnelle. Quand «elle est pleinement motivée et dignement exercée, elle peut «mériter souvent les sympathies, et quelquefois les éloges de «toutes les âmes honorables. Plus mobile qu'aucune autre, cette «classe complémentaire se lie spontanément à tous les rangs «sociaux, qui doivent alternativement y puiser et s'alimenter. «Elle devient ainsi très propre à développer la réaction générale «du prolétariat sur tous les pouvoirs humains. Il y aurait donc

« autant d'imprévoyance que d'injustice à ne pas la gratifier « d'une idéalisation distincte. »

Ainsi donc, voilà qui est clair : le positivisme consacre et va jusqu'à *adorer la mendicité*; j'avoue que je ne me sens pas la force de critiquer une idée aussi ridicule, qui est en opposition, non-seulement avec tous les nobles instincts de la démocratie, mais même avec les tendances de la réaction contemporaine; je me contenterai de recopier ici le mot qu'à la première lecture de M. Comte, il y a deux ans, j'écrivis à la marge du livre, dans un juste sentiment d'indignation moqueuse : « Ceci dépasse toutes les bornes de l'excentricité. »



Nous arrivons à la prédication, aux enseignements pratiques, sociaux, de l'église, au *régime* qui doit s'harmoniser avec la *philosophie* et le *culte*; mais auparavant, il convient que nous arrêtions un moment nos regards sur le sacerdoce positiviste.

Le positivisme est très opposé aux idées qui ont cours dans le monde rationaliste sur l'inutilité du sacerdoce, c'est-à-dire d'un intermédiaire entre l'homme et l'objet de sa religion. M. Comte pose ceci comme axiome : *aucune société ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque*; il parle souvent de son admiration pour l'organisation du clergé catholique, et il blâme en plusieurs endroits ce qu'il appelle « les sophismes protestants et déistes contre la principale con-« struction du moyen-âge. »

L'église positiviste aura donc un clergé. Ce clergé se distinguera du clergé romain sous trois rapports considérables, savoir, par le mariage obligatoire de ses membres, par la renonciation à la richesse, et par l'abdication de toute prétention à la domination temporelle; mais il se réservera, ou plutot, il devra acquérir une grande influence morale. Il sera chargé exclusivement de l'éducation. Comme conseiller essentiel du gouvernement, il aura la direction secrète de la société. Au besoin, il aura, pour se faire écouter, l'arme de l'excommunication.

Le clergé positiviste se composera de trois ordres successifs : les aspirants, admis à vingt-huit ans, âge du sacrement de la destination, les vicaires ou suppléants, à trente-cinq, et les prêtres proprement dits, à quarante-deux ans. Écoutons encore M. Comte, au *Catéchisme :*

« Chaque presbytère philosophique se compose de sept prêtres « et de trois vicaires, dont les résidences peuvent toujours « changer, quoique ces déplacements ne doivent jamais s'opérer

« que par des motifs vraiment graves. Le nombre de ces col-« léges est de deux mille dans l'ensemble de l'occident, ce qui « fait correspondre un fonctionaire spirituel à six mille habitants; « d'où cent mille pour la terre entière. Quelque faible que pa-« raisse une telle proportion, elle suffit réellement à tous les « services, d'après la nature d'une doctrine qui rarement exige « des explications systématiques, presque toujours remplacées par « l'intervention spontanée des femmes et des proletaires.....

« *La femme*. Dans une telle indication, je ne vois pas, mon « père, la tête qui doit régir ce vaste corps.

« *Le prêtre*. Quoique sa doctrine et son office tendent, ma « fille, à le diriger spontanément sous l'assistance de l'opinion « publique, il exige, en effet, un chef général. Ce suprême « pouvoir appartient au GRAND-PRÊTRE DE L'HUMANITÉ, « qui résidera naturellement dans la métropole parisienne de « l'occident régénéré.....

« Pour l'ensemble de ses attributions, le chef suprême du « positivisme occidental se trouvera assisté par quatre supérieurs « nationaux... Ils régissent respectivement, sous sa direction, « les quatre classes d'églises italiennes, espagnoles, germaniques « et britanniques. Quant à la France, le grand-prêtre y tient « lieu de supérieur national, quoiqu'il puisse d'ailleurs émaner « de l'une quelconque des cinq populations positivistes.....»

Comment, de quoi, vivra ce clergé? M. Comte répond:

« La classe contemplative doit toujours être collectivement « nourri par la classe active; d'abord d'après les subsides libres « des croyants, puis à l'aide du trésor public, quand la foi « devient unanime.»

M. Comte va jusqu'à fixer le chiffre des traitements sacerdotaux.

Les aspirants au sacerdoce: « trois mille francs.»

Les vicaires: « Ce second grade, qui conduit toujours au troisième, sauf avortement exceptionnel, procure un traitement annuel de six mille francs.»

Les prêtres: « Leur traitement s'élève à douze mille francs, plus les indemnités de tournée diocésaine.»

Les supérieurs nationaux: « trente mille francs.

Le grand-prêtre: « Son traitement personnel est quintuple de celui des prêtres ordinaires (c'est-à-dire soixante mille francs), outre les frais matériels qu'exigera son immense service.»

Ainsi tout est prévu: il ne manque plus que des prêtres, et surtout des fidèles payant.



Entamons maintenant la question du régime, c'est-à-dire des

conclusions pratiques posées par le positivisme, conclusions qui devront précisément être le thême des prédications constantes du sacerdoce.

M. Auguste Comte n'a rien de commun avec le libéralisme et le révolutionarisme contemporains. C'est un politique fort étrange, un homme d'État hybride et amphibie qui, au fond, est radical, et qui, par les détails, se rattache aux doctrines les plus réactrices; qui, d'un côté, reproche aux déistes du XVIIIe siècle de n'avoir pas été émancipés en sociologie, et, de l'autre, accable les démocrates de ses critiques malveillantes, tant pour leurs théories que pour leurs actes. On va voir jusqu'à quel point ce singulier législateur a le droit d'être un censeur sévère.

A côté de cet axiôme-ci: ***aucune société ne peut se conserver et se développer sans un sacerdoce quelconque***, il place cet autre: ***il n'existe point de société sans gouvernement.***

Sans s'arrêter à combattre les assertions qui lui sont contraires, ni à définir quelles doivent être la nature et les attributions de ce gouvernement indispensable, M. Comte lui donne pour fonction suprême la ***résistance***, contre laquelle le public a, pour garantie, la ***direction latente***, du sacerdoce, autrement dit du pouvoir spirituel. Ce système est bien exactement, dans l'esprit du grand-prêtre positiviste, la reconstruction du moyen-âge: la haute juridiction spéculative et morale du pape romain dominant, par l'adhésion générale; le pouvoir pratique des rois.

M. Comte établit la constitution politique sur deux bases: le sentiment du devoir humanitaire, la subordination organisée.

Le côté sentimental de son système a déjà été indiqué ailleurs. Il se résume dans les formules suivantes: ***vivre pour autrui; dévouement des forts aux faibles, vénération des faibles pour les forts; vivre au grand jour; ne jamais mentir; tenir ses promesses***, etc.

M. Comte est tellement frappé de l'idée du devoir, qu'il va jusqu'à mépriser l'idée du droit. «Il n'y a pas d'autre droit, «est-il dit au *Catéchisme*, que celui de faire toujours son devoir. «La nation de droit doit disparaître du domaine politique comme «la nation de cause du domaine philosophique... Le point de «vue social du positivisme ne peut comporter aucune notion «de droit, constamment fondée sur l'individualité.»

Je proteste en courant contre ce paralogisme. Distinguons, Monsieur. Dans une société où règne la justice, la morale insistera surtout sur le devoir; dans une société en travail, qui veut détruire l'iniquité, il faut insister surtout sur la notion du droit. Le temps de la vénération, le temps du respect, ne

peut venir que pour les personnes et les choses qui méritent d'être vénérées et respectées.

Après le sentiment du devoir humanitaire, le deuxième ciment de la constitution positiviste, c'est la subordination. Il y a malheureusement, au milieu de beaucoup d'obscurités et d'idées peu précises, une chose très claire et très catégorique chez M. Comte: c'est le projet de partager la société *en castes*. On en jugera comme moi par la transcription de quelques lignes prises çà et là dans le *Catéchisme*, depuis la page 280 jusqu'à la page 320.

« Division entre les entrepreneurs et les travailleurs...

« Constituer le patriciat distinct du prolétariat...

« Tout choix des supérieurs par les inférieurs est profondément anarchique.

« Donner une plus grande extension aux propriétés...

« Détruire les classes moyennes...

« Gouvernement du capital ou des banquiers conseillé par le sacerdoce... »

Cette conception toute saint-simonienne du gouvernement par les banquiers, est une des idées auxquelles tient le plus M. Comte; il y revient souvent, et notamment en ces termes:

« Dans chaque république particulière, le gouvernement pro-
« prement dit, c'est-à-dire le suprême pouvoir temporel, appar-
« tiendra naturellement aux trois principaux banquiers... c'est
« donc à ces triumvirs que le sacerdoce occidental, dirigé par
« le grand-prêtre de l'Humanité, devra directement soumettre
« les réclamations légitimes d'un immense prolétariat. »

Une idée fort singulière encore, c'est celle qui consiste à provoquer le fractionnement des grands États de l'Europe en petites républiques. M. Comte est un ennemi juré de la grande centralisation. Ses projets théocratiques se renforcent d'une organisation toute féodale. Je cite:

« Dans l'ordre final, les États occidentaux n'auront pas une
« étendue normale supérieure à celle que nous offrent mainte-
« nant la Toscane, la Belgique, la Hollande, et bientôt la Sicile,
« la Sardaigne, etc., etc. Une population d'un à trois millions
« d'habitants, au taux ordinaire de soixante par kilomètre carré,
« constitue, en effet, l'extension convenable aux États vraiment
« libres. Car on ne doit qualifier ainsi que ceux dont toutes
« les parties sont réunies, sans aucune violence, par le senti-
« ment spontané d'une active solidarité. La prolongation de la
« paix occidentale, en dissipant les craintes sérieuses d'invasion
« extérieure et même de coalition générale, fera bientôt sentir
« partout le besoin de dissoudre paisiblement les agrégations

« factices désormais dépourvues de vrais motifs. Avant la fin « du dix-neuvième siècle, la république française se trouvera « librement décomposée en dix-sept républiques indépendantes, « formées chacune de cinq départements actuels. »

Ainsi, non seulement nous voilà réduits au régime des castes; mais on ne nous laisse même pas notre nationalité; on nous détruit la France. Quand je songe que je me suis laissé dire par quelques positivistes béats, qu'il y a là dessous des profondeurs politiques ravissantes, éblouissantes, étourdissantes, je suis vraiment furieux contre moi-même; je n'engage pas ces petits ecclésiastiques athées à me répéter désormais les mêmes antiennes; car je serai obligé en conscience de leur rire au nez.

★

J'achève d'édifier le lecteur, en lui citant quelques autres cocasseries du régime positiviste. L'illogisme de ces exentricités est tel, que je ne puis m'astreindre à aucun ordre régulier dans leur exposition: je les produirai à mesure qu'elles vont venir sous mes yeux.

Les prêtres positivistes seront comme les prêtres antiques, druides et autres, ils auront le maniement exclusif de toutes les choses d'intelligence. La haute science théorique est dans leurs attributions, et les practiciens, quand ils auront besoin de notions générales, viendront les leur demander, « au lieu de troubler leur marche industrielle par une vaine culture scientifique. »

C'est le sacerdoce qui a le domaine de la poésie. « C'est ainsi que pensait l'antiquité théocratique, seule pleinement organisée jusqu'ici. Lorsque les poètes s'y séparèrent du sacerdoce, sa décadence commença. »

On devine facilement que MM. les prêtres n'accepteraient pas toutes les poésies. Il ne saurait entrer dan les idées de ces bons brahmanes positivistes de lâcher la bride à la fantaisie humaine. « Depuis Homère jusqu'à Walter Scott, dit M. Comte, qui se croit un très grand juge en littérature, il n'existe en occident que treize poètes véritablement grands; deux anciens, onze modernes, y compris même trois nouveaux en prose. Parmi tous les autres, on n'en citerait pas plus de sept dont la lecture puisse ou doive devenir journalière. Quant au reste ON LE DÉTRUIRA sans doute presqu'entièrement..... »

Voilà un joli trait, et, de la part de *ces messieurs*, comme disent les dévotes, on ne pouvait pas mieux attendre. Gare à vous, Tibule, Properce, Gentil-Bernard! Gare à vous, Hugo, Heine, Musset!

Je ne saurais trop le répéter, *ces messieurs* sont les mêmes toujours et partout depuis Melchisédech : c'est pourquoi je suis volontiers de l'avis de ces vilains rationalistes, qui disent : si nous tâchions de nous passer de *ces messieurs!*

MM. les prêtres positivistes, dans les intervalles que leur laisseront les fonctions de censeurs, seront aussi médecins, comme MM. les druides. La distinction du sacerdoce et de l'art médical est une déplorable conséquence de l'anarchie moderne. « Dans les antiques théocraties, qui constituèrent le mode le « plus complet et le plus durable du régime surnaturel, cette « vaine division n'existait pas : l'art hygiénique et l'art médical « y furent toujours une simple annexe du sacerdoce. »

Vraiment, il ne manque plus à M. Comte que de proclamer le gui de chêne comme panacée universelle!



Sur les usages et les plaisirs de la vie, Sa Sainteté le Grand-Prêtre a des opinions cénobitiques qui témoignent de la gravité de ses moeurs. Les femmes et les prêtres ne boiront pas de vin. Les premières s'y feront peut-être ; mais, pour les seconds, voilà qui dérangera beaucoup leurs habitudes.

Le sacerdoce réglera sagement la nutrition et, « malgré les sophismes de la gourmandise », il prêchera et fera pratiquer cette maxime « de l'incomparable poème de l'Imitation : *frena gulam, et omnem carnis inclinationem faciliùs frenabis.* »

MM. les prêtres donneront aussi un important conseil au pouvoir temporel. Ils lui sonseilleront de *régler la procréation.* Il faut perfectionner l'espèce humaine comme les espèces animales. Un quart des hommes devrait s'abstenir de procréer ; « la société a tort également de protéger toutes les naissances (*Catéchisme.* p. 276) », Vous vous rappelez que le sacerdoce admettra généralement les nouveau-nés au sacrement de la *Présentation*, « sauf des cas extrêmement rares. » Cela fait penser aux lois grecques contre les enfants infirmes.

Touchant le mariage, M. Comte fait une curieuse proposition, Il propose l'institution des *mariages chastes*, « d'après la théorie positive de l'union conjugale, où les relations sensuelles ne sont pas nécessaires. » A côté de ces mariés, « qui se perfectionneraient mutuellement », il y aurait « des couples spécialement voués à la procréation. »

Ici se présente une question : quels seraient les hommes les plus recherchés des femmes, les maris étalons, ou les maris castrats en quête d'épouses propres à leur perfectionner le moral ?

C'est là un grave problème, que je soumets aux vaudevillistes de France.

Puisque nous en sommes aux femmes, disons quelle situation M. Comte veut leur faire dans sa société.



Il est très opposé aux idées «révolutionnaires» émises sur «la prétendue émancipation des femmes» L'une des principales fonctions du sacerdoce, suivant lui, sera de faire «sentir aux femmes le mérite de la soumission, en développant cette admirable maxime d'Aristote: *la principale force de la femme consiste à surmonter la difficulté d'obéir.*»

Si M. Comte ne veut pas de l'émancipation des femmes, telle que l'entendent certaines écoles politiques ou socialistes, il ne s'ensuit pas qu'il partage à leur égard les sentiments étroits de la vieille philosophie. On a pu voir plus haut qu'il leur donne la prééminence morale. Il insiste en maint endroit pour que cette prééminence devienne de plus en plus considérable. Les moyens qu'il en indique sont au nombre de trois:

1° Une éducation et une instruction plus complètes; il est de l'avis de la comédie:

Je consens qu'une femme ait des clartés de tout.

2° La suppression des dots, grâce à laquelle la femme ne sera plus recherchée que pour elle-même. M. Comte, pour atteindre ce but, ne se contente pas de supprimer les dots; il établit que les femmes doivent renoncer au droit d'héritage.

3° Leur éloignement systématique des occupations et des travaux lucratifs, et leur entière consécration aux soins intérieurs. Le positivisme inscrit ceci parmi ses axiomes: *l'homme doit nourrir la femme.* En conséquence de cet axiome, M. Comte veut écarter les femmes de toutes les professions commerciales et matérielles: «.....La dégradation morale, dit-il, m'a paru «plus grande encore quand la femme s'enrichit par son propre «travail. L'âpreté continue du gain lui fait perdre alors jusqu'à «la bienveillance spontanée que conserve l'autre type au milieu «de ses dissipations. Il ne peut exister de pires chefs industriels «que les femmes.»



Sur l'éducation, M. Comte a une idée fort originale. Il veut que, par rapport à la religion, on fasse successivement passer

l'enfant par le fétichisme, par le polythéisme et par le monothéisme, pour l'introduire enfin dans l'athéisme positiviste. L'enfant, à son sens, doit ainsi traverser personnellement toutes les phases qu'a parcourues la société. Il est dommage que pour une initiation aussi lente, la vie humaine soit si courte. Ce système pourrait être fort bon si les hommes vivaient 140 ans, suivant la théorie de Victor Hennequin. Et puis, il est possible, comme le dit M. Comte, «qu'il y ait une profonde affinité entre le positivisme et le fétichisme»; mais je crois qu'entre la société de l'avenir et le fétichisme, il y aura divorce absolu.

J'approuve assez l'antipathie que M. Comte ressent contre les pensions et les collèges. Il déclare que l'éducation positiviste «ne soustraira jamais l'adolescent à ses relations de famille.» Il exprime énergiquement sa profonde aversion pour nos cloîtres scolastiques où «la corruption se développe encore davantage que la stupidité.»

A l'égard des questions sociales proprement dites, celles qui se rattachent aux droits du travail et de la propriété, M. Comte, tout en conservant les tendances saint-simoniennes sur la prépondérance du capital, des banquiers, etc., émet çà et là des idées d'un socialisme très avancé, qui frise même un peu le communisme. Par exemple, il conclut, comme Proudhon, à ce que les locataires d'une maison en deviennent propriétaires, après un léger surcroît de loyer pendant quelques années; à ce que le salaire des ouvriers soit organisé en vue d'obvier aux inconvients du chômage, etc. Il ajoute ce détail caractéristique: «La religion positive impose à chacun le devoir de ne jamais changer sans de grands motifs ni ses inférieurs ni ses supérieurs. La capricieuse mutation des fournisseurs habituels devient elle-même blâmable, puisqu'elle tend à troubler l'économie générale de leurs opérations, qui suppose une suffisante fixité de leur clientelle.»

Voilà un point de religion qui entraînerait certainement la conscience de tous les «dignes» marchands, épiciers, rôtisseurs, charcutiers et autres.



J'achèverai de caractériser la nature d'esprit de M. Comte, en mentionnant quelques-unes de ses opinions historiques, qui, souvent, ne laissent pas d'être fort singulières.

M. Comte, comme je l'ai dit ailleurs, accepte «l'ensemble de la succession humaine.» Il systématise *à posteriori* toutes

les évolutions de la société. Il rend successivement honneur au fétichisme, «qui fait prévaloir dans la religion le type humain», du polythéisme, qui «est essentiellement une synthèse objective de toutes les manifestations religieuses», et au catholicisme, dont le positivisme «n'est que la transformation rationelle.

Tout ce qui s'est passé sous ces trois régimes, est expliqué, consacré par M. Comte. Les choses les plus universellement blâmées dans les annales du régime polythéiste et catholique, trouvent en lui un avocat systématique.

Il expose la nécessité et la légitimité de l'esclavage antique qui «habitua l'homme au travail..... et qu'on ne peut aucunement comparer à l'éphémère monstruosité que nécessita la colonisation moderne.»

Il y a «une aussi grande frivolité dans les reproches adressés au polythéisme par saint Augustin, que dans les diatribes dirigées contre le catholicisme par Voltaire.»

A l'égard de l'établissement du christianisme, il n'appelle jamais Jésus-Christ que «le faux fondateur.» Il ne tarit pas d'éloges sur «l'admirable saint Paul qui a laissé prévaloir ce faux fondateur.»

Au moyen-âge, M. Comte trouve matière à des admirations fort étranges.

La féodalité est expliquée, non comme une conséquence de l'invasion, mais comme «une suite nécessaire des destinées de l'empire romain.»

Les Croisades sont «d'héroïques expéditions, où la république occidentale, consolidée et développée par l'activité collective, dissipa *finalement* toutes les inquiétudes d'invasion musulmane.» Il est fâcheux, pour cette théorie, que les croisades fussent terminées depuis deux cents ans, quand les Turcs sont venus, *finalement*, s'établir en Europe, et que, depuis leur établissement, les croisades n'aient pas recommencé.

M. Comte, qui vénère beaucoup les papes du moyen-âge, professe une véritable horreur pour le protestantisme, qui est venu, au XVIe siècle, «proclamer l'individualisme absolu.»

Outre le protestantisme, M. Comte trouve deux grands objets d'antipathie dans les temps modernes, ce sont: le XVIIIe siècle dans son ensemble, puis Napoléon. Dans le temps qui a précédé le moyen-âge, l'homme qu'il déteste le plus, c'est Julien.

Dans la première édition du *Calendrier positiviste*, on lisait ceci:

Jour additionnel des années bissextiles	Réprobation solennelle des trois principaux rétrogradateurs, Julien, Philippe II et Bonaparte, mais seulement pendant la première demi-génération.

Autre idée historique très curieuse: « J'ose ici, dit M. Comte, proclamer les vœux solennels que je forme, au nom des vrais positivistes, pour que les Arabes expulsent énergiquement les Français de l'Algérie, si ceux-ci ne savent pas la leur restituer dignement. Je m'honorerai toujours d'avoir, dans mon enfance, ardemment souhaité le succès de l'héroïque défense des Espagnols. »

On voit, j'insiste sur cette observation, que M. Comte allie ensemble des opinions qui paraissent au premier abord très inconciliables, entre autres, une tendance visible vers le progrès, puis une sympathie bizarre pour les adversaires du progrès; une théorie de la fatalité historique, puis une haine violente contre certains instruments de cette fatalité. Tout cela, on l'avouera, ne se justifie guère au point de vue de la logique rigoureuse: et ce qu'il y a de plus clair dans cette mosaïque d'originalités, c'est que, pour M. Comte, le mouvement historique tout entier a eu pour objet la préparation du positivisme, et conséquemment la glorification de son fondateur.

CHAPITRE VI.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE (suite).



Pour mettre plus de netteté dans notre exposition, nous avons glissé, dans le précédent chapitre, sur le culte *concret*, qui s'applique, non plus comme les fêtes générales du positivisme, aux choses *abstraites* de la sociabilité humaine, mais

aux *personnalités* historiques; cet objet important de la théorie positiviste demandant d'assez longs détails, nous avons cru devoir lui consacrer une étude à part.



Pour donner un dernier trait à son système de religion exclusivement *humaniste* ou humanitaire, M. Comte a songé à remplacer les commémorations pieuses des chrétiens catholiques, par des commémorations nouvelles, instituées à un point de vue purement philosophique: de là le CALENDRIER POSITIVISTE qu'il publia en 1848; c'est ce calendrier qui va nous occuper ici.



L'idée de substituer un calendrier nouveau, construit sur les saines données de la philosophie rationnelle, au calendrier que nous ont légué l'ignorance et la superstition du moyen-âge, est déjà assez ancienne, et l'on peut dire qu'elle est devenue presque générale aujourd'hui parmi les penseurs.

L'antipathie profonde, et chaque jour grandissante, dont est l'objet la série des commémorations romaines, se justifie par une multitude de motifs, dont il va nous suffire d'indiquer les plus importants.



Le premier reproche qu'on peut adresser au calendrier vulgaire, c'est le peu d'intérêt qui s'attache, pour les sociétés modernes, aux personnages dont il prétend nous rappeler le souvenir. Si le lecteur avait, comme nous, sous les yeux, le diurnal religieux, tel qu'il fut établi lors de la réforme du pape Grégoire XIII, si connue sous le nom de réforme grégorienne, il serait frappé, comme nous le sommes, du caractere hétéroclite de cette production. On y voit une longue suite de noms qui n'ont plus aucune signification, au point de vue de nos idées et de nos moeurs. Malgré soi, on se demande à quoi bon vénérer cette longue procession d'êtres cocasses ou inconnus, quand nous avons, dans des périodes plus lumineuses de l'humanité, tant de gloires véritables à admirer, tant de vertus réelles à imiter, tant de martyrs authentiques à couronner. On se demande pourquoi ce Panthéon, où les illustrations s'appellent Audiface, Abachum, Emérantienne, Martine, Babolin, Blaise, Romuald, Dorothée, Jovite, Anicet, Soter, Vital, Vite, Pétro-

nille, Nazaire, Siméon Stilite, Jean Calibite, Sabas, Nabor, Pantaléon, Abdon, Zéphirin, Adaucte, Lin, Cosme, Brigitte, Chrisogone, etc., etc., etc., tandis que nous pourrions avoir un Panthéon, où se liraient les noms universellement glorieux des soeur Marthe, des Cornélie, des Eponine, des Fénelon, des Vincent de Paule, des Howard, des Francklin, des Watt, en un mot, des bienfaiteurs de la société, et des belles natures historiques qui ont honoré l'humanité par l'élévation de leurs sentiments et de leurs vertus?



Outre son inutilité morale, résultant de l'antiquité et de l'extrême obscurité de ses personnages, sur lesquels on n'a souvent que de fausses et ridicules légendes, presque toujours les mêmes; ce qui me frappe encore, dans le calendrier vulgaire, c'est l'exclusivisme condamnable qui a présidé à son institution. Le calendrier romain, en effet, n'admet que ce qu'il appelle des *saints canonisés*, c'est-à-dire des hommes censés miraculeux; dont le principal objet, pendant leur vie, a été, à très peu d'exceptions près, de sortir de la vie ordinaire, pour entrer dans une vie étrange, inutile à leurs semblables et à eux-mêmes. Le point de vue de ce systéme commémoratif est si étroit, que Vincent de Paule et Louis IX n'y sont, ni l'un pour avoir été un type de bienfaisance, ni l'autre, pour avoir été un type de loyauté et de chevalerie, mais tous deux pour avoir pratiqué je ne sais quels actes exceptionnels, quelles prétendues vertus de surérogation. Oui, Louis IX aurait été vainement le plus respectable roi de son siècle; Vincent de Paule aurait été vainement l'un des plus généreux organisateurs de la charité dans le monde; s'ils n'avaient, l'un et l'autre, dit le chapelet ou baisé la culotte de saint Pancrace, ils eussent été exclus de la pieuse commémoration des bréviaires et des almanachs.

Cet esprit d'exclusion est intolérable. La conscience publique, dans le monde nouveau qu'ont formé la raison et la civilisation, proteste énergiquement, et je crois être ici son organe, contre l'existence d'un panthéon où trône Siméon Stilite, et où Washington n'a pas son entrée; où les jeunes écoliers honorent Nicolas de Mire, et ne trouvent pas l'image de l'auteur de *Télémaque;* où rayonne le nom de je ne sais quel empereur impotent d'Allemagne, et où le nom de Marc-Aurèle est à l'index, parmi les noms des damnés; où le roi Gontran foule aux pieds les Trajan et les Gustave-Adolphe; où les Pétronille, les Brigitte,

les Marie Alacoque et les Dorothée, prononcent l'anathème contre toutes ces femmes vraiment grandes, qui s'appellent Véturie, Cornélie, Éponine, Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, mademoiselle de Sombreuil, madame Roland!



Enfin; et c'est ici le dernier défaut du calendrier vulgaire sur lequel je veuille insister, la commémoration catholique-romaine est si profondément entachée de superstition grossière, que l'esprit, comme le cœur, se refusent à y adhérer. Outre que la plupart de ses personnages ne sont connus que par des légendes manifestement apocryphes, une foule d'entre eux, surtout ceux du moyen-âge, ont pris part, plus ou moins directement, à toutes les atrocités que l'on nous raconte de ces temps lamentables. Il est telle et telle *vie de saint* où l'on trouve des traits qui font frémir la nature, et que la morale moderne réprouve hautement, avec une incontestable justice: tel est le trait de saint Hilaire, priant avec ferveur pour obtenir la mort de sa femme et de sa fille.

Mais ce qui excite particulièrement le ressentiment de ceux qui ont approfondi cette matière, c'est de voir que l'on présente comme *sacrées* à la société, dans la nomenclature des saints, des créations superstitieuses qui n'ont pas la moindre réalité historique. On concevrait fort bien qu'une religion vous proposât des symboles instructifs, dont vous reconnaîtriez le caractère mystique, tout en vous pénétrant des enseignements qu'ils renfermeraient; mais que dire d'une secte, où l'on a fait des *vérités* qui s'imposent à la foi, de fables grossières, fabriquées par des faussaires sans art? Que dire d'une secte, où la divinité elle-même est mêlée à ce tissu d'inventions aussi choquantes qu'elles sont inutiles? Que dire de saints qui font des miracles, moyennant de beaux cadeaux envoyés par les fidèles à leurs pieux panégyristes; et qui pourtant n'ont jamais existé?

L'espace nous manque, pour entrer dans le détail de toutes ces fabrications scandaleusement intéressées. Nous ne pouvons développer ici les preuves par lesquelles on peut démontrer surabondamment que la plus grande partie des légendes de martyrs sont des inventions pures; dont la fable de la légion tébaine, par Euchérius, est un type célèbre. Qu'il nous suffise de rappeler au lecteur les savantes pages que Dupuis a consacrées à ce sujet dans l'*Origine de tous les cultes*, et d'indiquer rapidement quelques unes des conclusions de cet auteur.

La formule des souhaits dans l'empire romain: *ad perpetuam felicitatem*, formule analogue à nos voeux de jour de l'an, donna naissance à deux saintes: *Perpétue* et *Félicité*, que l'on honore le même jour.

Prier et *donner* devinrent saint *Rogatien* et saint *Donatien*, que l'on ne sépare pas plus, dans l'invocation, que sainte Félicité et sainte Perpétue.

On fêta ensemble sainte *Flore* et sainte *Luce*, ou *lumière* et *fleur*.

Sainte *Bibiane* eut sa fête à l'époque où les Grecs faisaient l'ouverture des tonneaux. Sainte *Apollinaire* fut honorée quelques jours après l'époque où les Romains célébraient les *jeux apollinaires*.

Il n'y a pas jusqu'aux *ides* du mois, qui ne soient devenues une sainte sous le nom de sainte *Ide*.

La vraie face ou image du Christ, en grec, *veron eicon*, devint sainte Véronique.

La belle étoile de la couronne, *Margarita*, placée sur le serpent Ophiueus, se changea en sainte *Marguerite*, sous les pieds de laquelle on peint un serpent ou dragon, et l'on célébra la fête de la sainte peu de jours après le coucher de l'étoile.

On fêta aussi saint *Hippolyte*, martyr traîné par des chevaux, absolument comme *Hippolyte* l'amant de Phèdre. Nous lisons que les restes de l'infortuné fils de Thésée furent transportés de l'île de Siros à Athènes par Cimon, et que les Athéniens sacrifiaient à ces restes le 8 novembre de chaque année. Comment se fait-il que, dans notre calendrier, nous lisions à la date du 8 novembre: *Saintes reliques?*



Mais, de toutes les critiques si profondes et si évidemment justes, que présente l'immortel Dupuis, sur les saints de notre calendrier, la plus remarquable est sans contredit celle qui est relative à saint Denis. Nous allons insister un peu sur ce personnage, qui intéresse particulièrement la France et surtout Paris.

Cette énorme collection de mensonges, qu'on appelle l'histoire orthodoxe, place ordinairement la vie du prétendu saint Denis, prétendu apôtre des Gaules, au IIIe siècle de l'ère chrétienne, et son prétendu martyre sous la prétendue persécution de Valérien, vers 272. Rien n'est plus extravagant que cette biographie.

La légende d'Hilduinus, sur laquelle repose tout ce qu'on sait, ou croit savoir, de saint Denis, ne permet pas de reculer jusqu'au IIIe siècle les aventures de l'apôtre gaulois. Cette légende nous apprend positivement que le Denis parisien était d'Athènes, et qu'il fut disciple de saint Paul, et d'un Hiérotée, personnage inconnu. Toujours d'après la même légende, Denis fut *sacré* évêque d'Athènes par saint Paul. Il alla à Jérusalem rendre

visite à la sainte Vierge, et il la trouva si belle et si majestueuse, qu'il fut tenté de l'adorer. Après avoir longtemps gouverné la ville d'Athènes, il alla conférer avec saint Jean l'évangéliste à Éphèse. D'Éphèse, il se rendit à Rome, où il s'entretint avec le pape Clément, puis, de là, il vint dans notre Gaule, « et sachant, « dit Hilduin, que Paris était une ville riche, peuplée, abondante, «et comme la capitale des autres, il y vint planter une citadelle « pour battre l'enfer et l'infidélité en ruine.» Le légendaire, après bien d'autres détails, entre dans le récit des persécutions que l'apôtre eut à subir. A Paris, on l'exposa aux bêtes, mais ayant fait le signe de la croix sur elles, il eut la consolation de les voir se prosterner à ses pieds. Comme il est très naturel que tout un peuple qui a vu un semblable miracle s'acharne contre celui qui en est l'objet, les Parisiens le jetèrent dans un four chaud; il en sortit frais et en parfaite santé, comme les jeunes Hébreux Azaël, Misaël et Abdénago, sortirent de la fournaise; on le crucifia: il se mit à prêcher du haut de la croix. On le ramena en prison avec ses compagnons Rustique et Éleutère; il dit la messe dans son cachot: Rustique servit de diacre, et Éleutère de sous-diacre. Hilduin ne dit pas quels furent le sacristain, le porte-croix et l'enfant de chœur. Après la messe, on mena les trois diseurs de messe à Montmartre, où on leur trancha la tête; c'est de là que *Montmartre*, qui veut dire *mont de Mars* ou *mont du supplice*, a été connu comme le *mont des martyrs*. Hilduin ajoute que le corps du saint se leva debout, prit son ex-tête entre ses mains, et accompagné d'une troupe d'anges qui chantaient *alleluia*, porta sa dite ex-tête, *en la baisant*, jusqu'à l'endroit où est actuellement la basilique de Saint-Denis.

Le cardinal de Polignac, au dernier siècle, contant l'histoire de cette tête à la spirituelle madame du Deffant, ajouta: Saint Denis n'eut de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station (probablement jusqu'au Château-Rouge). — « Je crois bien, dit la dame; en de telles affaires, il n'y a jamais que le premier pas qui coûte! »

Il n'est pas besoin de critiquer des récits de cette nature. *La simplicité du faussaire* est telle, que son histoire est au dessous de toute discussion.

L'opinion la moins défavorable qu'on pourrait avoir de son oeuvre (nous hasardons là une interprétation pour laquelle nous n'avons point d'autorité derrière nous), c'est qu'il a entrepris, sous le nom d'un martyr supposé, la *glorification de l'Église primitive des Gaules*. En effet, cette création de saint Denis qui avait vingt-cinq ans à la mort de Jésus, qui a vu, en Égypte,

ıse surnaturelle dont parlent les Évangiles, qui a conféré Paul, avec Jean, avec Clément, avec la Vierge, qui a puisé à toutes les grandes sources du christianisme, ce saint Denis il pas un symbole de l'Église gauloise, un type idéal, é à montrer l'antiquité et l'orthodoxie de cette Église?

ɔi qu'il en soit des intentions du légendaire, il est bien este qu'il y a, dans l'histoire de saint Denis, une de ces ères inventions si connues dans l'âge primitif de l'Église enne. La fabrication des actes de ce martyr est un digne pen- la fabrication avérée des *Œuvres de saint Denis* au IVe siècle.

ntenant, sur quel fondement réel repose toute cette histoire? ıs sommes tenté de croire, quant à nous, avec Dupuis, e a eu pour canevas le vieux culte, les vieilles croyances ; vieux symboles païens relatifs à Bacchus. Nous citons :llement l'auteur de l'*Origine de tous les cultes.*

es Grecs honoraient Bacchus sous le nom de Dyonisios ou Denis: il était regardé comme le chef et le premier fonda- de leurs mystères ainsi qu'Éleuthère. Ce dernier nom était i une épithète qu'ils lui donnaient, et que les Latins ont uite par *Liber:* on célébrait en son honneur deux fêtes cipales, l'une au printemps, et l'autre dans la saison des langes. Cette dernière était une fête rustique célébrée dans ampagne et aux champs; on l'opposait aux fêtes du prin- ɔs, appelées Fêtes de la ville ou *Urbana.* On y ajouta jour en l'honneur de Démétrius, roi de Macédoine, qui it sa cour à Pella, près du golfe de Thessalonique. Bacchus le nom oriental du même Dieu. Les fêtes de Bacchus ıient donc être annoncées dans le calendrier païen, par ces ;: *Festum Dyonisi*, *Eleutherii*, *Rustici.* Nos bons aïeux ɔnt fait trois fêtes: Saint-Denis, Saint-Éleuthère et Saint- tique, ses compagnons. Ils lisaient au jour précédent: :s *de Démétrius.* Ils ont placé, la veille de Saint-Denis, ête de Saint-Démétrius, dont ils ont fait un martyr de ısalonique. On ajoute que ce fut Maximilien qui le fit rir, par suite de son désespoir de la mort de Lyœus, et ıus est un nom de Bacchus. On plaça, la surveille, la fête Saint-Bacchus, dont on fit aussi un martyr d'Orient. Ainsi qui voudront prendre la peine de lire le calendrier latin le bref qui guide nos prêtres dans la commémoration des :s et dans la célébration des fêtes, y verront au 7 octobre: *'um Sancti-Demetrii;* au 8, *Festum Sancti-Bacchi;*), *Festum Sanctorum Dyonisii*, *Eleutherii et Rustici.* hus (d'après le poëme de Nonus, les *Dyonisiaques*) épouse éphire, ou le Vent doux, sous le nom de la nymphe Aura.

«Eh bien, deux jours avant la fête de Denis ou de Bacchus, «on célèbre celle d'*Aura Placida*, ou de Zéphyre, sous le «nom de *Sainte-Aure* et de *Sainte-Placide* (le 5 octobre).»

Si l'on ajoute aux preuves de l'éminent Dupuis celle que développe le savant Dulaure dans le premier volume de son *Histoire de Paris*, notamment sa dissertation sur la tête coupée, symbole des égarements de l'ivresse, et ce qu'il dit des Fêtes de Bacchus vendangeur, célébrées encore au dernier siècle, dans les environs de Paris, les 8 et 9 octobre, jours où saint Denis est honoré dans les églises, la démonstration de l'identité du Bacchus païen et du martyr chrétien aura presque atteint les proportions d'une démonstration mathématique. Nous le répétons : pour notre part, l'étude spéciale que nous avons faite de la question, dont le défaut de place ne nous permet pas de produire ici tous les résultats, nous a donné, a cet égard, une conviction qui approche de la certitude.

D'après les différentes observations qui précèdent, le lecteur peut juger s'il y a lieu de remanier le calendrier, au point de vue de la commémoration; il peut aussi apprécier convenablament les efforts qui ont été tentés à cet égard.



Tout le monde connait la grande tentative de la Révolution de 92, par rapport à la supputation de l'année. Au point de vue scientifique et astronomique, substitution d'un systéme rationel à un systéme plein de défauts; au point de vue de la commémoration, élimination des noms de saints, pour mettre à la place la nomenclature des produits naturels, pouvant servir de manuel aux agriculteurs: telle est la double donnée du calendrier républicain.

Sa supériorité scientifique fut reconnue par ceux-là mêmes qui le supprimèrent. Mounier et Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, chargés par l'Empereur Napoléon et son conseil-d'État, de demander au Sénat conservateur la restauration du calendrier julien-grégorien, s'exprimèrent ainsi dans la séance du 15 fructidor an XIII (2 septembre 1805):

«Les avantages qui restent au calendrier français ne seraient «pourtant pas à dédaigner: la longueur uniforme des mois com«posés constamment de 30 jours; les saisons qui commencent avec «le mois, et ces terminaisons symétriques qui font apercevoir «à quelle saison chaque mois appartient, sont des idées simples «et commodes *qui assureraient au calendrier français une «préférence incontestable sur le calendrier romain*, si on les «proposait aujourd'hui tous deux pour la première fois: ou, «pour mieux dire, *personne n'oserait aujourd'hui proposer «le calendrier romain, s'il était nouveau.*

« Dans le calendrier français on voit *une division sage et régu-*
« *lière*, fondée sur la connaissance exacte de l'année et du cours du « soleil, tandis que dans le calendrier romain, on trouve sans « aucun ordre des mois de 28, 29, 30 et 31 jours; des mois « qui se partagent entre des saisons différentes; enfin le com- « mencement de l'année y est fixé, non pas à un équinoxe ou « à un solstice, mais neuf ou dix jours aprés le solstice d'hiver.

« Dans ces institutions bizarres on trouve l'empreinte des *super-* « *stitions et des erreurs* qui ont successivement entravé ou « même dirigé les réformateurs successifs du calendrier: Numa, « Jules-César et Grégoire XIII.

« C'est, par exemple, pour ne rien ajouter à la longueur d'un « mois consacré aux mânes et aux expiations, que février n'eut que « vingt-huit jours; c'est par d'autres raisons aussi vaines, que Numa « avait fait tous les autres mois d'un nombre impair de jours.

« C'est par respect pour ces préjugés, et pour ne pas déplacer « certaines fêtes, que Jules-César, en corrigeant la longueur de « l'année solaire, ne toucha point au mois de février, ce qui lui « donnait sept jours à répartir entre les onze autres mois; et c'est de « là qu'est venue la nécessité d'avoir plusieurs mois de trente-un « jours de suite, comme ceux de juillet et août, décembre et janvier.

« Enfin, c'est parceque le concile de Nicée, où l'on ignorait « la vraie longueur de l'année et l'anticipation des équinoxes « dans le calendrier Julien, avait établi, pour la célébration de « la pâque, une règle devenue impraticable par le laps du « temps; et c'est par l'importance que Grégoire XIII mit à assurer « à jamais l'exécution du canon du concile relatif à la fête de « Pâques, qu'il entrepit sa réformation.

« Tous les embarras de ce calendrier sont venus de ce qu'il « fut commencé dans un temps où, par ignorance de l'année « solaire, on était forcé de se régler sur la lune, et de ce qu'en- « suite, lorsqu'on eut une connaissance moins inexacte du cours « du soleil, on ne voulut pas renoncer tout-à-fait à l'année « solaire pour ne point déranger l'œuvre des fêtes réglées primi- « tivement sur la lune.

« Rien de plus simple que l'année civile, qui depuis long- « temps est purement solaire; rien de plus inutilement compli- « qué que l'année ecclésiastique, qui est luni-solaire.»



Voilà pour la supputation de l'année. Quant au changement d'ère, c'est-à-dire à la substitution de l'année de la fondation de la République française à l'année prétendue de la naissance de Jésus comme date fondamentale, la Convention s'est expri-

mée en ces termes, dans l'instruction annexée au décret sur le changement de calendrier.

«Art. 1er L'ère des Français compte de la fondation de la «République, qui a eu lieu le 22 septembre 1792 de l'ère «vulgaire. — L'ère vulgaire dont la France s'est servie jusqu'à «présent, pendant dix-huit siècles, n'a presque servi qu'à fixer «dans la durée, les progrès du fanatisme, l'avilissement des «nations, le triomphe scandaleux de l'orgueil, du vice, de la «sottise, et les persécutions, les dégoûts qu'essuyèrent la vertu, «le talent, la philosophie, sous des despotes cruels qui souffri«rent qu'on le fit en leur nom. L'ère vulgaire fut l'ère de la «cruauté, du mensonge, de la perfidie et de l'esclavage. Elle «a fini avec la royauté, source de tous nos maux. Le temps «ouvre un nouveau livre à l'histoire, et dans sa marche nou«velle, majestueuse et simple comme l'Egalité, il doit graver «d'un burin neuf les annales de la France régénérée. La ré«volution francaise, féconde, énergique dans ses moyens, vaste, «sublime dans ses résultats, formera pour l'historien, pour le «philosophe, une de ces grandes époques, qui sont placées «comme autant de fanaux sur la route éternelle des siècles.»



L'astronome Lalande et le mathématicien Gilbert Romme, auteurs du calendrier nouveau, en ayant fait accepter par la Convention les principes fondamentaux: le changement d'ère, et la formation des mois réguliers, divisés en trois décades, et dénommés d'une manière harmonieuse et rationelle (Frimaire, Brumaire, Floréal, etc.), il leur vint naturellement en pensée de compléter leur oeuvre, en substituant à la commémoration des saints, qui étaient dès lors fort discrédités, une commémoration nouvelle. Guidés par un sentiment peut être exagéré de l'égalité des hommes, et du danger qu'il y a toujours à faire un piédestal trop élevé aux individualités, ils adoptèrent, au lieu de la commémoration des personnages célébres et des hommes utiles, une sorte d'almanach *naturaliste*, qu'ils appelèrent l'*annuaire du cultivateur*, auquel furent entremêlées çà et là quelques commémorations historiques et humanitaires. Cet annuaire, dont le plan général avait été conçu par Romme, fut composé par des hommes spéciaux, par les naturalistes Daubenton et Lamarck, par les botanistes Richard et Desfontaines, par le mécanicien Molard, par le chimiste Parmentier, par l'agronome Thouin, par Chabert, directeur de l'école vétérinaire d'Alfort, par les horticulteurs Cels et Vilmorin, et enfin par l'ingénieux Préaudaux. Leur travail, approuvé

par la Convention, mais qui ne devint pas l'objet d'un décret, comme on l'a dit à tort, fut adopté par le public, et spontanément inséré dans les almanachs populaires.



On s'est beaucoup moqué, dans un certain monde, de cette curieuse production du rationalisme républicain de 93. En vérité, nous ne voyons pas ce qu'on y a tant trouvé à redire. Les noms des mois y sont naturels et d'une harmonie savante des plus remarquables. Ces noms, comme ceux qui furent appliqués aux jours de la semaine (*Primidi*, *duodi*, *tridi*, *etc.*), avaient un avantage saillant sur nos appellations païennes, qui n'ont aucun rapport avec nos idées et avec nos moeurs. Je n'insiste pas sur une vérité aussi évidente. Tous ceux qui ont examiné attentivement, et sans parti pris, le calendrier de 93, ont reconnu que des dénominations telle que Nivôse, Pluviôse, tridi, sextidi, signifiant mois des neiges, mois des pluies, troisième jour et sixième jour, valaient infiniment mieux que décembre qui, par un contre-sens grossier, appelle dixième mois de l'année celui qui en est le douzième, que Janvier signifiant Janus à la double face, que mercredi et samedi, rappelant Mercure et Saturne à des gens qui n'ont rien de commun avec ces deux ex-dieux en déconfiture.



Une autre objection que nous avons souvent entendu faire au calendrier républicain, c'est qu'il appliquait aux différents jours de l'année des noms de plante parfois ridicules, qui n'avaient rien de la poésie de nos noms de baptême.

A cela, nous répondrons que nous blâmons la manie qu'ont eue certains patriotes de 93, de donner exclusivement aux enfants naissants des noms de plantes, de fleurs, ou autres objets de la nature. Nous pensons que l'application aux générations nouvelles des noms illustres du passé, est un excellent usage. Cependant, ne soyons pas exclusifs. Outre les noms d'hommes, on pourrait parfaitement bien choisir, pour les nouveau-nés, des noms de produits naturels. Le calendrier *naturaliste* et le calendrier *humaniste* sont faits pour fusioner ensemble, et les cheminées des citoyens sont généralement assez grandes pour les porter tous deux. La nomenclature de Romme, qu'on ne s'y trompe pas, contient de très jolis noms, qui sonneraient fort agréablement aux oreilles des jeunes gens et des

jeunes filles. Nous allons citer quelques exemples, et mettre en regard un certain nombre de noms pris au hasard dans le calendrier grégorien.

NOMS DE JEUNES FILLES.

CALENDRIER RÉPUBLICAIN.	CALENDRIER GRÉGORIEN.
Balsamine	Cunégonde.
Amaranthe.	Gertrude.
Immortelle.	Colette.
Belle-de-nuit.	Perpétue.
Amarillis.	Balbine.
Dentelaire	Opportune.
Grenade	Eustochie.
Genièvre	Monique.
Bruyère	Catherine.
Olive	Dosithée.
Paquerette	Droctovée.
Primevère	Pétronille.
Pervenche	Gorgonie.
Anémone.	Radégonde.
Pensée	Crispine.
Aubépine.	Denise.
Rose	Dorothée.
Argentine	Françoise.
Charmille	Pulchérie.
Eglantine	Thècle.
Sylvie	Pélagie.
Violette	Godeberge.
Spirée	Simplice.
Belladone	Aubierge.
Corbeille d'or, etc., etc	Brigitte.

NOMS DE JEUNES GENS.

Tournesol	Fiacre.
Héliotrope	Crépin.
Alisier	Rigobert.
Lierre	Pantaléon.
Érable	Sendou.
Olivier.	Babolein.
Silex	Maclou.
Lauréole	Macaire.

Fragen	Serge.
Platane	Friard.
Mélèze	Bavon.
Lilas	Angadrème.
Hyacinthe	Barlaam.
Fromental	Ayou.
Myrthe	Anicet.
Bleuet	Benoît.
Jasmin	Cerbonet.
Cyclamen	Caprais.
Chrysanthème	Hilarion.
Myosotis	Martin.
Bouton-d'or	Saturnin.
Ormeau	Babylas. (1)

Nous le répétons, la vérité, dans cette dispute sur le mérite latif des noms, c'est peut-être le mélange des deux idées, l'idée *ıturaliste* et l'idée *humaniste*. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, calendrier républicain, lors même qu'il resterait étranger à ıppellation des enfants nouveau-nés, aurait toujours le mérite contestable et incontesté, d'être un excellent guide de l'agricul-re, puisque l'anniversaire de chaque plante ou animal qu'on y ;signe, est placé précisément à la date où cette plante et cet ıimal doivent être, de la part de l'agriculteur, l'objet de soins éciaux; et, à ce titre seul, il l'emporterait infiniment sur la anie puérile au nom de laquelle on a prétendu le ridiculiser.

CHAPITRE VII.

Le Positivisme de M. Auguste Comte.

L'ORGANISATION DU CULTE (SUITE ET FIN).



On vient de voir quelle avait été l'oeuvre de 93 par rapport calendrier. En 1848: ce ne furent plus des membres de

(1) Voir, pour vérifier l'exactitude de cette liste, toutes les *Vies des Saints* particulièrement l'édition dans laquelle je fais chaque jour ma lecture *spiri-lle*, *apud Mame*, Tours, 1837.

l'Assemblée nationale (ils en étaient incapables), ce fut un particulier, un philosophe solitaire, qui reprit en sous-oeuvre la grande idée de réformer la commémoration ancienne. Nous arrivons à la principale matière de cette étude, au calendrier de M. Auguste Comte.

Il faut nous rappeler que, dans la pensée du fondateur du positivisme, les nouveaux saints seront ultérieurement encadrés dans les linéaments généraux d'un culte abstrait. On a vu plus haut, ch. V, que, plus tard, les mois, les fêtes hebdomadaires et les jours, seront affectés à la commémoration d'un fait humain sans désignation d'aucune personnalité. Voici des exemples.

Janvier sera consacré à l'Humanité, et aux quatre fêtes hebdomadaires de ce mois, on honorera successivement l'Humanité dans sa manifestation *religieuse*, *historique*, *politique* et *communale*, ou, suivant une variante plus récente, dans sa manifestation *occidentale*, *nationale*, *provinciale* et *communale*. Quant aux sept jours de la semaine, ils seront dédiés à l'homme mâle, à la paternité, à la piété filiale, à la fraternité, à la vie intérieure ou domestique, à la maternité et à l'Humanité, sous les noms suivants: *Maridi*, *Patridi*, *Filidi*, *Fratridi*, *Domidi*, *Matridi* et *Humanidi*.

Voilà quelle sera la commémoration quand les générations seront suffisamment préparées au culte *abstrait*, du nouveau Grand-Être, l'Humanité; mais, en attendant, M. Comte institue *provisoirement* la commémoration concrète, c'est-à-dire appliquée à des personnages initiateurs de l'histoire: c'est l'objet de son Calendrier positiviste.

Avant toute réflection ou critique, mettons ce calendrier sous les yeux du lecteur.

	SIXIÈME MOIS. **SAINT-PAUL.** LE CATHOLICISME.	SEPTIÈME MOIS. **CHARLEMAGNE.** LA CIVILISATION FÉODALE.
li.......	Saint-Luc...... *Saint-Jacques.*	Théodoric-le-Grand.
li.......	Saint-Cyprien.	Pélage.
credi....	Saint-Athanase.	Othon-le-Grand. *Henri-l'Oiseleur.*
li.......	Saint-Jérôme.	Saint-Henri.
dredi....	Saint-Ambroise.	Villiers.......... *La Valette.*
edi......	Sainte-Monique.	D.Juan de Lépante. *Jean Sobieski*
ANCHE....	**SAINT-AUGUSTIN.**	**ALFRED.**
	Constantin.	Charles-Martel.
	Théodose.	Le Cid............ *Tancrède.*
	St-Chrysostôme. *Saint-Basile.*	Richard............. *Saladin.*
	Sainte-Pulchérie..... *Marcien.*	Jeanne d'Arc.
	Sainte-Geneviève-de-Paris.	Albuquerque. *Walter Raleigh.*
	Saint-Grégoire-le-Grand.	Bayard.
	HILDEBRAND.	**GODEFROI.**
	Saint-Benoît... *Saint-Antoine.*	Saint-Léon-le-Grand. *Léon IV.*
	Saint-Boniface.. *Saint-Austin.*	Gerbert...... *Pierre Damien.*
	St-Isidore-de-Seville. *St-Bruno.*	Pierre-l'Ermite.
	Lanfranc...... *Saint-Anselme.*	Suger............ *Saint-Éloi.*
	Héloïse............. *Béatrice.*	Alexandre III. *Thomas Becket.*
	Les archit. du moy. âge. *S-Benez.*	St-Franç.-d'Ass. *St-Dominique.*
	SAINT-BERNARD.	**INNOCENT III.**
ridi......	St-François-Xav. *Ignac. de Loy.*	Sainte-Clothilde.
ridi......	St-Charl.-Borrom. *Fr. Borrom.*	Ste Bathilde. *Ste-Mat.-de-Tosc*
di.......	Ste-Thérèse. *Ste-Cath.-d.-Sien.*	St-Étienne-de-Hong. *Mat. Corv*
tridi.....	St-Vinc. de-P. *L'abbé de l'Épée.*	Sainte-Élisabeth-de-Hongrie.
nidi......	Bourdaloue... *Claude Fleury.*	Blanche-de-Castille.
tridi.....	W. Penn........... *G. Fox.*	St-Ferdinand III.. *Alphonse X.*
HANIDI....	**BOSSUET.**	**SAINT-LOUIS.**

VISTE,

RATION HUMAINE.

IS.	DOUZIÈME MOIS.	TREIZIÈME MOIS.
ES.	**FRÉDÉRIC.**	**BICHAT.**
ODERNE.	LA POLITIQUE MODERNE.	LA SCIENCE MODERNE.
Salisbury	Marie de Molina.	Copernic....... *Tycho-Brahe*.
nd Lulle.	Côme de Médicis l'ancien.	Kepler.............. *Halley*.
Joachim.	Phil. de Comines. *Guicciardini*.	Huyghens......... *Varignon*.
de Cusa.	Isabelle de Castille.	Jacq. Bernouilli. *Jean Bernouilli*
Érasme.	Charles-Quint... *Sixte-Quint*.	Bradley............ *Roëmer*.
..*Morus.*	Henri IV.	Volta............. *Sauveur*.
d'Aquin.	**LOUIS XI.**	**GALILÉE.**
Spinosa.	Coligny.......... *L'Hôpital*.	Viète............. *Harriott*.
no Bruno.	Barneveldt.	Wallis............. *Fermat*.
ebranche.	Gustave-Adolphe.	Clairaut............ *Poinsot*.
Lambert	De Witt.	Euler............... *Monge*.
.. *Tracy.*	Ruyter.	D'Alembert. *Daniel Bernouilli*.
es Leroy.	Guillaume III.	Lagrange...... *Joseph Fourier*.
ON.	**GUILLAUME**-le-Tacit.	**NEWTON.**
... *Cujas.*	Ximenès.	Bergmann......... *Scheele*.
upertuis.	Sully............ *Oxenstiern*.	Priestley............. *Davy*.
. *Herder.*	Colbert.......... *Louis XIV*.	Cavendish.
kelmann.	Walpole........... *Mazarin*.	Guyton-Morveau.... *Geoffroy*.
guesseau.	D'Aranda............ *Pombal*.	Berthollet.
... *Oken.*	Turgot......... *Campomanes*.	Berzélius............ *Ritter*.
	RICHELIEU.	**LAVOISIER.**
. *Gibbon.*	Sidney............ *Lambert*.	Harvey............ *Ch. Bell*.
Dunoyer.	Franklin.	Boërhaave........... *Stahl*.
..*Fichte.*	Washington....... *Kosciusko*.	Linné.... *Bernard de Jussieu*.
Ferguson.	Jefferson.	Haller.......... *Vicq-d'Azyr*.
..*Bonald.*	Bolivar. *Toussaint-Louverture*.	Lamarck.......... *Blainville*.
Germain.	Francia.	Broussais.......... *Morgagni*.
	CROMWELL.	**GALL.**

Jour complémentaire.......................... Fête universelle des **MORTS.**

Jour additionnel des années bissextiles.............. { Réprobation solennelle des deux principaux rétrogadateurs (*Julien* et *Bonaparte*), mais seulement pendant la première demi-génération.

Après ces *quatre* célébrations initiales de la *Fête des Réprouvés*, ce jour exceptionnel prendra sa destination normale pour le culte abstrait.

★

Voici maintenant les principales remarques que j'ai à présenter sur ce calendrier.

A l'égard de la division de l'année en treize mois réguliers de vingt-huit jours, plus un jour complémentaire tous les ans et un jour additionnel dans les années bissextiles, je trouve que M. Comte a raison sous tous les rapports. Si l'on compare son système à l'usage vulgaire, on trouvera qu'il a pour lui la logique. Il fait disparaître les incohérences qui se remarquent dans la routine actuelle, telles que l'inégalité des mois, l'intercalation, à une place arbitraire, du jour des années bissextiles (1), le commencement de l'année à des jours variés, etc.

Si, d'autre part, on compare ce système à celui de 93, il a sur ce dernier de notables avantages. Il a moins de jours complémentaires, et de plus, il maintient la division hebdomadaire telle qu'elle se pratique aujourd'hui. Je regarde, en effet, comme une chose de première importance, le maintien du repos au septième jour, et l'institution de la décade est, à mes yeux, tout-à-fait vicieuse. Sur ce point, M. Comte est beaucoup plus pratique que Romme et ses collaborateurs.

Toutefois, je ne me dissimule pas que la division de l'année en treize mois ne puisse soulever beaucoup d'objections. Si le désavantage qu'avait le calendrier républicain, par rapport au calendrier vulgaire, provenait de sa vicieuse supputation hebdomadaire, le désavantage qu'a le calendrier de M. Comte, à son tour, provient de sa supputation mensuelle. Outre l'hostilité de routine que rencontrera le nombre de *treize* mois, à substituer au nombre de *douze*, il faut reconnaître que les usages pratiques de la vie, qui s'arrangent facilement du nombre de douze, divisible: sans fractions, par demi, tiers et quart, ne

---

(1) Nous avons en tout des vestiges de barbarie. Ainsi, des nations qui ne savent pas ce que c'était que la supputation par calendes, dénomment les années à jour intercalaire *bissextiles*, mot qui vient de ce que les Romains comptaient *deux fois* (bis), ces années-là, le sixième jour avant les calendes de mars, *bis sexto die calendas*..... Que dire de décembre, nous le répétons, qui, par son nom, serait le dixième mois de l'année, et qui, par le fait, en est le douzième? Ces vieilleries grotesques, au milieu de notre civilisation moderne, font véritablement pitié aux honnêtes gens; et ce que leur fait plus de mal encore, c'est qu'on ne peut attaquer ces drôleries sans s'exposer à passer pour une mauvaise tête, pour un sacrilège, et pour un homme qui ne respecte ni son Dieu, ni son roi, ni son Fréron-Veuillot. O que ne puis-je, pour ma part, m'endormir cent ans, et prendre un *bon de vie* pour l'an 1955

se plieront pas commodément à un nombre qui ne se divise pas régulièrement. M. Comte, quoi qu'il en dise, doit bien sentir qu'on ne transportera pas sans difficulté, à la semaine, les divisions affectées jusqu'ici au mois, et que c'est un obstacle, d'obliger, par exemple, les pensionnaires de l'État à émarger par *treize semaines* au lieu d'émarger par *trimestre*. Du reste, nous ajoutons que ce n'est là, dans notre opinion intime, qu'une difficulté très médiocre, pour ne pas dire puérile, qui s'évanouirait sans peine, par les soins d'une administration intelligente et prudente; mais, M. Comte le sait aussi bien que nous, ce sont ces sortes de difficultés, si médiocres et si puériles qu'elles soient, qui font avorter, parmi les masses, les meilleurs projets.



Pour ce qui est de l'ère adoptée par M. Comte, qui est l'année 1789, nous trouvons à ce changement de date fondamentale, non-seulement dans le système de M. Comte, mais également dans le système du calendrier républicain de 93, de très grands inconvénients. Pour ne pas entrer dans de trop longs détails, qu'il nous suffise d'indiquer, d'abord, l'inconvénient qu'il y aurait à employer une ère locale, dont le sentiment patriotique exagère l'importance, et dont les autres peuples n'ont pas, comme nous, des raisons d'être fiers; et, en second lieu, le trouble considérable que cette innovation apporterait nécessairement dans les travaux historiques (1).

J'ai autant de tendance que personne aux idées sévéres et radicales, spécialement en matière de philosophie; mais j'avoue ne pas sentir, pour l'ère vulgaire, l'antipathie si profonde dont elle a été l'objet. Cette ère, suivant moi, peut dire tout autre chose que ce que la superstition veut lui faire signifier. Son inexactitude avérée, résultant de la fausseté des calculs du moine Denis-le-Petit, résultant plus encore, de l'ignorance invincible où l'on est de l'époque précise où vécut et mourut Jésus, qu'une certaine tradition fait crucifier à l'âge de 33 ans, tandis que des auteurs, notamment saint Justin, lui donnent, lors de son supplice, cinquante et quelques années; l'inexacti-

---

(1) Pour citer un trait, dans la supputation de M. Comte (qui part du 14 juillet 1789), l'an III du calendrier de Romme (qui part du 22 septembre 1792) devient l'an VII. Quelles anomalies, plus choquantes encore, ne trouverions-nous pas, si nous remontions au delà de l'époque contemporaine.

tude avérée de cette ère, dis-je, où tout est problématique, jusqu'à l'existence du personnage qui en est l'objet, doit la rendre fort indifférente aux penseurs, et ôter tout lieu aux susceptibilités d'une légitime intolérance intellectuelle. L'an 1er de notre supputation vulgaire, n'est pas nécessairement, et ne saurait être statistiquement parlant, la date de la naissance du chef de la religion chrétienne. C'est tout ce qu'on voudra, en dehors des rêveries et des inventions de la crédulité; c'est la date où l'ancien monde morcelé se fondit dans l'unité romaine; c'est la date où se fusionnèrent définitivement le triple génie romain, grec et oriental, pour se marier au génie des hommes du nord, et pour engendrer, plus tard, le génie synthétique de l'humanité moderne; c'est enfin, par suite du mouvement extraordinaire des esprits, qui eut lieu, vers cette époque, à Alexandrie, à Athènes, à Rome, et dans les autres grands centres de l'empire, la date de la chûte d'un polythéisme grossier et sans cœur, auquel devaient succéder une croyance moins irrationnelle et des tendances plus morales et plus humaines, obscurs et vagues points de départ de la philosophie et de la démocratie futures.

Pour ces motifs, je suis d'avis que l'ère vulgaire doit être maintenue sous le nom de l'*ère de l'unité romaine*. Il importe souverainement, à mon sens, de faire, aux habitudes consacrées, toutes les concessions qui ne choquent ni la raison ni la justice, et s'il y a jamais eu lieu d'appliquer ce principe, c'est ici.



Le lecteur le voit, en ce qui concerne le changement d'ère et la division de l'année, je n'ai pas précisément de raisons rigoureuses à mettre en regard du système M. Comte; ce n'est pas ma conviction que je lui oppose, c'est uniquement la force de l'usage, et, le jour où il me serait démontré que l'usage cédera à la logique, je serais le premier à accepter la grande ère de 1789 et les treize mois de vingt-huit jours.

Mais, si je suis sympathique, ou tout au moins indifférent et sans parti pris à l'égard de la charpente, il n'en est point ainsi à l'égard du fond même du calendrier, c'est-à-dire à l'égard des commémorations qui y sont proposées.

Je n'accepte pas le système de commémoration de M. Comte par deux raisons très précises, que je vais indiquer et développer.

Premièrement. — L'ensemble de ces commémorations ne saurait devenir populaire: voilà pour ce qui est du succès possible de cette grande entreprise philosophique.

Deuxièmement. — La systématisation historique de M. Comte, très favorable aux réacteurs de tous les temps et de tous les pays, et positivement exclusive des types négateurs et révolutionnaires, est contraire à la justice: voilà pour ce qui est de la doctrine elle-même.

J'insiste sur ces deux chefs de critique.

L'absence des conditions de popularité est saillante dans le calendrier de M. Comte. Il n'y admet, en effet, que les types supérieurs, et en quelque sorte aristocratiques, qui s'imposent à l'intelligence, et il n'y donne qu'une place médiocre aux types modestes, qui appartiennent au domaine de la morale et du cœur. Sous ce rapport, le calendrier chrétien répond bien mieux à la nature. On y trouve beaucoup moins bonne et moins illustre compagnie que chez Moïse, Homère, Aristote, Archimède, César, Saint-Paul, Charlemagne, Dante, Guttenberg, Shakespeare, Descartes, Frédéric II et Bichat; mais les classes populaires s'y arrangent parfaitement dans la société de moins haute volée de ces bons petits saints, qui ont exercé leurs métiers, mené leur vie, pratiqué leurs humbles vertus. Le calendrier de M. Comte excite à la *vénération;* il n'engage pas suffisamment à l'*imitation*, qui doit être la grande affaire du culte; en un mot, il est bon pour les hommes de loisir, de science et de cabinet; il n'est pas bon pour le peuple. De toutes les critiques qu'on peut lui adresser, celle-là est la plus grave, et, si ce livre tombe sous les yeux de l'éminent philosophe, je désire vivement, dans l'intérêt même de la grande oeuvre à laquelle il préside en ce siècle, qu'elle soit de sa part l'objet d'un examen attentif.

Le second reproche que je fais au système commémoratif de M. Comte, c'est de refuser aux hommes de pensée, dans l'ordre intellectuel, cet excitant moral que je lui reproche de refuser aux classes laborieuses dans l'ordre moral. De même, en effet, que le peuple n'a point à *imiter* dans tous ces *grands hommes*, de même les hommes de science et d'idées ont peu de chose à *imiter* dans tous ces illustres *conservateurs*. M. Auguste Comte est vraiment bien injuste envers les esprits négateurs: il oublie que les négateurs furent, de tout temps, les plus belles et les plus généreuses natures, les natures les plus aimantes, et les plus sympathiques à l'humanité. A ce titre seul, ils ont droit à notre admiration, et nous affirmons, que mettre leurs physionomies à l'écart, dans la galerie du passé, c'est dessécher l'histoire, de même que, repousser leur concours dans l'avenir, fût-ce dans le monde que rêve M. Comte, ce serait arrêter la marche du progrès, et river la société à toutes les

pétrifications sacrées qu'engendre l'esprit d'orgueil et de tyrannie.

Les négateurs et les destructeurs, que semble mépriser tant le chef du positivisme, ont rendu à l'humanité des services qu'elle n'oubliera pas. Organes des grands ébranlements intellectuels et politiques, ils ont, dans le vrai Panthéon, celui de la conscience universelle, une place qu'aucun système ne saurait leur enlever. Cela est bon à un esprit systématique, et qui n'envisage jamais, sans une inconcevable aigreur, les gloires contemporaines ou récentes, de nier l'efficacité de l'action individuelle des révolutionnaires, soit de la pensée, soit de la politique, sur les événements auxquels on attache leurs noms; mais, que M. Comte se le persuade, cette appréciation bizarre ne fera pas fortune. On sentira éternellement que c'est une utile et grande destinée, de s'appeler Luther, et de mettre le feu aux bulles papales, pour appeler les cultes éhontés à la pudeur; de s'appeler Voltaire, et de faire rire la France de ses superstitions ou grotesques ou cruelles, pour la préparer à la liberté de la conscience et de la pensée; de s'appeler Rousseau, et de s'attaquer à l'arbitraire, pour inaugurer ensuite cette sublime affirmation de la justice, de l'indépendance, de l'égalité, qui aboutit finalement à la déclaration des droits de l'homme; de s'appeler... comment dirons-nous? de s'appeler la France révolutionnaire du 14 juillet 1789, et de nier la Bastille, pour aboutir à la Constitution!

Il y a, dans l'exposé des motifs qui précède le calendrier de M. Auguste Comte, un passage qui m'a surtout indigné: «Mal-«gré leur utilité passagère, dit-il, les services négatifs de ces «hommes (Luther, Calvin, Rousseau, Voltaire, etc.) exigent «trop peu de valeur intellectuelle, et supposent de trop vicieu-«ses dispositions morales, pour admettre la consécration per-«sonnelle.»

Quoi! c'est vous, Monsieur, qui êtes la formule suprême de la négation, vous qui êtes un destructeur avoué de la dernière des croyances religieuses, celle qui aspirait vers un Dieu providentiel et rémunérateur; c'est vous, qui n'avez la faculté de penser ces choses hardies, et le droit de les dire publiquement, que parce que ces hommes vous ont préparé les voies philosophiques, et vous ont détruit les obstacles provenant du pouvoir politique, c'est vous qui leur refusez la moralité et le talent! C'est vous qui refusez au chef des huguenots, à Calvin, son incontestable honneur, celui d'avoir remis en vigueur, dans la chrétienté, la gravité des anciennes moeurs, la simplicité et l'honnêteté de la vie évangélique! C'est vous que refusez le ta-

lent à cet homme colossal qui, pour notre pays, a amené et fixé la métaphysique juste au point où vous l'avez prise; qui, d'un style admirable, dans sa simplicité éloquente, nettoya la pensée française obstruée par mille immondices, qui créa la philosophie historique; qui implanta chez nous les grandes découvertes newtoniennes; qui fut un type unique dans l'histoire littéraire, réunissant en lui la triple gloire de la science presque universelle des faits, de la logique pénétrante dans les idées, et de la belle poésie dans la forme; c'est vous qui refusez le talent à VOLTAIRE!

O grand homme! celui-là aussi est donc contre toi! Ce n'était pas assez que les Geoffroy, les de Maistre, les Nicolas, les Nicolardot, les Berbiguier-Mirville, les Fréron-Veuillot, et autres agents de sacristie, eussent insulté à ton génie comme écrivain et à ta mémoire comme homme. Il fallait que les mêmes insultes te fussent prodiguées par les organes les plus élevés de la pensée libre du XIXe siècle. Il fallait que la poésie, la haute et éternelle poésie, celle qui est signée de noms tel que celui d'Hugo, te transformât en croquemitaine, destiné à épouvanter les jeunes filles. Il fallait que tous les partis, économiques, politiques, littéraires, même les plus radicaux, te reniassent nommément, heureux quand ils ne te jetaient pas de la boue. Il fallait que toutes les écoles philosophiques tinssent à honneur de t'excommunier, celle-ci pour ce qu'elle appelait ton inaptitude métaphysique, celle-là pour ce qu'elle signalait comme l'immoralité de tes tendances; cette autre pour ce qu'elle trouvait d'excessif dans tes négations; que sais-je? Tu fus honni, bafoué jusque dans les derniers recoins du monde intellectuel, et dans ce vaste champ de l'esprit français, qu'a si merveilleusement échauffé et fécondé ton étincelant génie, c'est à peine si ta mémoire a trouvé un sanctuaire dans l'âme de quelque obscur rêveur tel que moi, ému d'une si honteuse ingratitude!

O Voltaire! il me semble entendre, en ce moment, quelqu'une de tes charmantes et sanglantes ironies. Quand Fréron, quand Clément, quand Patouillet, quand Nonotte, critiquaient tes oeuvres, tu leur disais: «Clément trouve que je n'ai pas «de talent; c'est possible; seulement je ne crois pas que Clé«ment ait éclipsé toute la littérature par ses hautes capacités. «Patouillet est d'avis que *Zaïre* ne vaut rien: qu'il fasse «mieux, et j'irai l'applaudir. Nonotte pense qui je suis un igno«rant en matière de religion et de philosophie: que ce savant «homme veuille bien m'éclairer de ses lumières.»

Et moi je dis à tes détracteurs de ce siècle, à tes détracteurs rationalistes et indépendants surtout:

Vous trouvez que Voltaire n'entend rien à la philosophie, que l'auteur de la *Philosophie de Newton*, des *Éléments de métaphysique à l'usage de madame Duchâtelet*, du *Philosophe ignorant*, etc., est un médiocre penseur. Dites-nous donc alors ce que vous entendez par un penseur! Sauf la question de la déité antropomorphique, dans laquelle Voltaire a payé au sentiment universel le tribut que ne lui ont pas refusé Descartes, Locke et Condillac, en quelle matière philosophique a-t-il manqué d'audace, de rigueur, de précision? Il n'avait pas de philosophie, l'homme qui a fait rationaliste l'âme de la France! Il a été inutile, le métaphysicien lucide qui a vulgarisé, pour les derniers bourgeois, les grandes conclusions du libre examen et de la libre pensée! Il a été inutile, ce métaphysicien sublime dans son terre-à-terre, qui a si merveilleusement préparé le terrain à vos travaux, à vous tous qui l'injuriez, aussi bien qu'aux élucubrations plus complètes encore et plus radicales de l'avenir!

Qu'est-ce donc un peu qu'un métaphysicien? Je voudrais bien le savoir. Est-il absolument nécessaire, pour mériter ce titre, d'écrire, dans un style entortillé, des pensées obscures? Est-il indispensable de mettre en charabias incompréhensible des vérités claires comme le jour? Ah! si ce sont là les conditions de la métaphysique, je suis de votre avis, il n'y en a pas un mot dans Voltaire. Le premier des métaphysiciens, c'est Wronski, l'homme à la *Loi de création* et à l'*Essence de l'absolu!*

Vous trouvez que la méthode voltairienne est mauvaise, cette méthode qui a produit ce résultat que j'indiquais tout à l'heure, de faire rationaliste, pendant un moment, l'âme de la France. Que dirai-je donc de la vôtre, moi? Qu'avez-vous donc fait de cette âme de la France, que Voltaire et la Révolution, sa fille, vous avaient ainsi laissée? Qu'en ont donc fait les lâchetés cousino-kanto-platoniciennes? Qu'en ont donc fait les théories historiques des saint-simoniens, élèves de de Maistre? Qu'en ont donc fait les pieuses accointances de l'école de Fourier? Qu'en ont donc fait les concessions des Reynaud, des Pelletan, et de toutes les belles âmes illogiques? Qu'en ont donc fait les libératreries chrétiennes et ultramontaines de Buchez? Qu'en ont donc fait les miévreries religiositaires des Lamartine et de toute la meute poétique?

Ce que ces choses ont fait de l'esprit français? Regardez autour de vous, et voyez. Cela donne, en vérité, le tremblement de la colère, de voir tous ces aveugles qui s'agitent et se démènent, en se croyant attelés au char de la civilisation et du progrès, et qui, sans le savoir, sans vouloir qu'on le leur

dise, poussent à la roue d'un char qui nous ramène le moyen-âge, avec son horrible déesse, la statue au front voilé qui tient, d'une main, le calice des dures croyances, et, de l'autre, le glaive de l'inquisition!

O Voltaire! que ce colossal triomphe de Fréron-Veuillot t'a bien vengé de tes insulteurs!

Pour moi, dans la certitude où je suis de voir réhabiliter ta grande mémoire, je m'expose volontiers aux railleries que m'attirera peut-être la vénération dont j'entoure ta puissante personnalité. La littérature de la fantaisie et les philosophes du feuilleton trouveront, sans doute, bien méprisable ce nouveau venu, qui croit à ton génie. Mais ce nouveau venu est tranquille: il a appris de toi, ô Voltaire, cette gaîté gouailleuse, cette placidité sereine, qui vous fait trouver un refuge inaccessible à tous les traits de la malignité, dans une profonde et ardente conviction du cœur et de l'esprit!

CHAPITRE VIII.

Criticisme français, ou Nouveau positivisme, DE CHARLES RENOUVIER.

I.

Un homme de quarante ans environ, fluet et à l'air maladif, d'assez haute taille, au crâne allongé, et au front bombé d'idéal; un type à la fois austère et doux, avec une forte teinte de mélancolie; un grand penseur d'une rare modestie, qui pratique avec simplicité la Vie Cachée, l'*ama nesciri* de l'*Imitation de Jésus-Christ;* un saint de la philosophie radicale; un anachorète de la science libre; un Pascal du rationalisme: — voilà quel est le personnage dont je viens d'écrire le nom en tête de ce chapitre, Charles Renouvier, enfant de la bourgeoisie de Montpellier, cœur chaud, qui a commencé à battre sous le soleil *de midi*, tête rêveuse et mystique, que l'on dirait formée vers *les régions* du nord.

Quoique la réputation de M. Renouvier soit restée infiniment au-dessous de son mérite, ses travaux ont cependant acquis quelque notoriété. Rédacteur de l'*Encyclopédie nouvelle* de MM. Pierre Leroux et Jean Reynaud, il fit plusieurs articles qui attirèrent l'attention des hommes compétents. Son *Manuel de philosophie moderne*, en 1842, fut très apprécié, et, en 1845, un autre manuel qu'il publia, celui de la *Philosophie ancienne*, fut couronné par l'Académie. En 1848, le nom du jeune philosophe eut un certain retentissement à l'occasion d'un petit ouvrage, intitulé: *Catéchisme des droits de l'homme et du citoyen*, qui, ayant été approuvé par M. Carnot, ministre de l'instruction publique, fut dénoncé à la tribune de l'Assemblée Nationale Constituante, par un avocat nommé Bonjean. Tout le temps que dura la République, Charles Renouvier se trouva mêlé aux luttes intellectuelles du parti démocratique; il s'y fit remarquer, autant par la modération raisonnée de ses conseils, que par la solidité de ses convictions. Ses publications dans la *Feuille du peuple*, sa collaboration à un livre intitulé: *Organisation communale et centrale de la France*, portent également le cachet de sa haute rectitude d'esprit, et de son attachement à la cause du progrès.

Rentré dans sa solitude, depuis la fin de l'année 1851, M. Renouvier était tout entier occupé à la rédaction d'un ouvrage de philosophie, que ses amis attendaient avec une vive impatience, sachant quelle est la portée extraordinaire de ce vigoureux et vaillant esprit. La publication de cet ouvrage a enfin été commencée vers le milieu de 1854. Un premier volume, prélude de trois autres qui paraîtront successivement, a été mis au jour, sous ce titre: ESSAIS DE CRITIQUE GÉNÉRALE.

II.

Renouvier, comme Wronski, comme Auguste Comte, est mathématicien en même temps que philosophe. L'appendice du premier volume des *Essais* est bien propre à indiquer la mesure de sa haute capacité dans les mathématiques: il contient, sur la *loi de génération des fonctions numériques*, sur les *valeurs négatives*, sur l'*indéfini*, sur les *principes de la dynamique*, etc., des aperçus, ou plutôt de véritables traités, qui permettent de ranger leur auteur au nombre des savants du premier ordre.

Je n'ai point à m'occuper ici de M. Renouvier en tant que mathématicien. Qu'il me suffise de dire qu'il me paraît disposé à expulser de la mathématique bien des idoles, dont cette science est encore *embarassée* et même déshonorée. Sous ce rapport,

il me paraît supérieur à M. Auguste Comte qui, malgré son mérite éminent dans les études exactes, montre, parfois, je ne sais quelle faiblesse de raisonnement ou quelle défaillance de volonté, comme, par exemple, lorsqu'après avoir critiqué à outrance la science académique, il propose, en fin de compte, l'enseignement et l'usage de la méthode dont il a signalé les défauts.

Rentrons dans notre sujet, dans la matière philosophique et religieuse.

III.

Comme philosophe, M. Renouvier peut être caractérisé d'un seul mot: c'est le Kant des provinces cis-rhénanes, le Kant de la France; et son oeuvre, pendant du *Criticisme allemand* peut être qualifiée de *Criticisme français.*

Ce que le *Novum Organum* de Bacon avait fait surtout pour les sciences naturelles, Kant, au dernier siècle, entreprit de le faire pour la philosophie. Il résolut de détrôner les créations fictives de l'esprit, les idoles de l'imagination, tous les grands mots creux qui obstruaient le champ philosophique. Ce fut ainsi qu'il fit passer, au laminoir d'un examen sévère, les idées de Cause, de Substance, d'Infini, de Brahmanité, d'*Anima*, etc., etc. Quel dégât elle fit, cette critique kantiste, dans le musée poudreux de l'idolologie!

Pourtant, Kant était resté incomplet; son oeuvre était déparée par bien des inexactitudes, bien des lacunes, bien des compromis. De plus, sa pensée n'était presque pas accessible à nos esprits d'en deçà du Rhin.

Tels étaient les défauts du kantisme. M. Renouvier, qui les a sentis, a pris à tâche de construire une philosophie germano-française qui en fût exempte. C'est là l'objet de sa grande oeuvre des *Essais de critique générale.*

Parti d'une donnée analogue à celle de Kant, M. Renouvier aboutit à la conclusion que nous avons signalée précédemment chez le fondateur de la religion positiviste. Après avoir opéré une destruction absolue de toutes les idoles ontologiques, après avoir éliminé comme des rêves, comme des impossibilités, comme des inanités sans valeur quelconque, toutes les conceptions métaphysiques qui ne sont pas susceptibles d'une REPRÉSENTATION précise dans l'intelligence humaine, il relègue, comme M. Comte, dans le domaine de la vieille alchimie philosophique, la recherche des causes et de l'essence des choses, pour se borner à l'étude des phénomènes et de leurs lois; ensorte que, la doc-

trine renouviériste, que nous avons appelée tout-à-l'heure *criticisme français*, par rapport à la philosophie allemande, pourrait prendre aussi le nom de *nouveau positivisme*, qui lui conviendrait parfaitement.

Je dis *nouveau positivisme*, parce que l'auteur des *Essais de critique générale*, qui diffère de M. Comte en plusieurs points, le compléte sous plusieurs rapports, et donne à la *Philosophie positive* une ampleur et une rigueur, qu'elle n'a pas dans les oeuvres du fondateur primitif.

M. Comte, en effet, qui savait parfaitement ce que les philosophes ont coutume d'ignorer, les mathématiques, ignorait beaucoup trop ce que les philosophes doivent savoir, la philosophie. Il en est résulté que la métaphysique idolologique a été repoussée par lui d'instinct, sans être détruite, qu'il a affirmé des doctrines, très vraies du reste, sans les démontrer: d'où la brutalité choquante de certaines négations positivistes, dont presque aucune n'est suffisamment justifiée en raison, et dont plusieurs sont trés arbitraires; d'où encore l'alliage, admis par l'école, des principes les plus radicaux avec les préjugés les plus insoutenables; d'où, finalement, le caractère vague, insaisissable, de l'oeuvre du positivisme, qui, telle que nous la voyons aujourd'hui, entre les mains de son chef, est un amas de contradictions, dont on ne saurait dire si elles sont, dans leur ensemble, plus favorables au progrès qu'à la rétrogradation.

Voilà quels reproches pouvaient être adressés au système positiviste ancien; ces reproches ne me semblent plus devoir s'appliquer au positivisme nouveau de M. Renouvier. Savant comme M. Comte, infiniment plus philosophe que lui, tant par les connaissances historiques, que par l'aptitude métaphysique, il a transformé les allégations de la *Philosophie positive* en preuves, et les *Essais de critique générale* ont démontré rigoureusement cette intuition spontanée, mais jusqu'ici dépourvue de ses développements indispensables: il faut exclure la recherche des causes et de l'essence des choses, et réduire la science à l'étude des lois des phénomènes.

IV.

Développons les idées religieuses qu'enferme le vaste système philosophique de M. Renouvier.

. . . .

Paris, 27 avril.

Épreuve. Le metteur en page de la *France mystique* fait observer à l'auteur qu'il a quatre fois plus de *copie* qu'il ne lui en faut, pour terminer ce second volume, si l'on ne veut pas qu'il soit démesurément plus gros que le premier; il prie donc M. E. de retrancher au moins *soixante à quatre-vingts pages* de son manuscrit. Ne pourrait-on pas sacrifier la fin de M. Renouvier?

Le metteur en page:

F. M.

A. M. F. M. metteur en page, à l'imprimerie Maulde et Renou.

Samedi, 28 avril.

Ce sont toujours les meilleurs que l'on sacrifie, monsieur: sacrifiez donc Renouvier, puisque vous ne pouvez faire autrement; mais conservez, je vous prie, mon manuscrit, dont j'aurai peut-être occasion de me servir, quelque jour, pour montrer que les *Essais de Critique* sont, malgré leur forte teinte d'idéalisme, le plus grand ouvrage de philosophie qui ait été publié en France depuis cinquante ans, de même que leur auteur, notre Kant français, est une des plus belles natures morales et des plus puissantes intelligences de l'époque.

A. E.

CHAPITRE IX.

Charles Fauvety: Religion rationnelle.

Rédacteur en chef du *Représentant du peuple*, où M. Proudhon débuta si bruyamment comme journaliste, à la suite de février, M. Fauvety était un démocrate intelligent et libéral, tout ensemble radical et conciliant. Il écrivait sa feuille populaire avec une pointe d'esprit très acérée.

Après la chûte des institutions de 1848, il se donna tout entier à la philosophie, aux choses de haute spéculation. Pendant quelques temps, il s'occupa de tables tournantes et de magnétisme. On se souvient peut-être d'avoir vu, au livre II de cet ouvrage, son opinion raisonnée sur ces matières: il se montre à la fois croyant en ce qui concerne les faits matériels, qu'il explique matériellement, et profondément incrédule et négateur touchant la prétendue explication de ces phénomènes nouveaux par les eudémons, les cacodémons et les mânes des morts.

Ce qui domine chez M. Fauvety, ce sont évidemment les préoccupations relatives aux objets de religion. La polémique philosophique est son élément. Il en est un des plus zélés dans la phalange de ceux que le Fréroveuillotisme empêche de dormir. Si nous avions à Paris deux cents esprits tels que celui-là, dirigés par des volontés fermes, je crois véritablement que c'en serait fait en rien de temps de ce pauvre Fréron.

Réçemment, il s'est fondé une publication mensuelle destinée à remuer hardiment les idées. La *Revue philosophique* s'est donné pour but, si j'en puis juger par ses premiers numéros, de combler, dans le monde intellectuel, la lacune qu'y laissait, au point de vue dogmatique, la timidité, je pourrais peut être dire la couardise des autres revues. Dans une entreprise de cette nature, entreprise élevée, inspirée par le dévoûment aux principes rationalistes, je n'ai point été étonné de rencontrer le nom de M. Fauvety. Il est, en effet, l'un des rédacteurs principaux de cette intéressante publication.

Les plus récents numéros de la *Revue philosophique* contenaient un remarquable travail de M. Fauvety intitulé: *aspiration vers une religion rationelle*. Disons quelques mots de ce travail.

Après avoir développé deux idées préliminaires: 1° innéité dans le tempérament et en quelque sorte dans la physiologie de l'homme, de la tendance religieuse, du *sens religieux*, et 2° élimination de la déité, de la spiritualité antiphilosophique des anciennes ontologies, M. Fauvety entreprend une *démonstration panthéistique*.

De sa doctrine panthéiste, M. Fauvety fait découler une morale: la *solidarité*.

En résumé, c'est encore là une conception religieuse qui se base sur le panthéisme, comme, par exemple, celle de M. de Toureil, avec cette différence toutefois que M. Fauvety, esprit dialecticien, homme d'une lecture infinie, prend les choses de beaucoup plus haut et les traite beaucoup plus scientifiquement que les fusioniens.

Pour moi, j'ai toujours eu une antipathie, je dirai plus, une horreur instinctive, contre le panthéisme. Je crois que cette doctrine est la destruction de toute liberté. La grande DÉMOCRATIE DES ÊTRES, suivant l'heureuse expression de Charles Renouvier dans ses *Essais*, c'est-à-dire l'*indépendance respective* des différentes parties de la création, me paraît la plus *exacte* et la plus *morale* théorie que l'on puisse poser au début de toute philosophie et de toute institution religieuse (1). A mes yeux, il y a pour le moins autant de tautologie et de logomachie dans le panthéisme que dans le théisme, avec cette différence, complétement à l'avantage du théisme, c'est que le théisme, tout en ouvrant la voie à bien des abus, respecte jusqu'à un certain point les conditions essentielles de la sociabilité humaine, tandis que le panthéisme, même dans les déductions humanitaires et bienveillantes des fusionistes, des saint-simoniens, de M. Fauvety et des autres, ne peut aboutir *logiquement*, *rigoureusement*, qu'à l'annihilation du Moi et à la plus stupéfiante Fatalité.

Oui, si mes instincts secrets ne me trompent pas, si mes études ultérieures confirment mes tendances actuelles, il y a quelqu'un à qui je ferai une guère plus acharnée qu'au Dieu Moloch: ce quelqu'un, c'est le dieu Pan!

Au moment où l'Humanité se détache du Jéhovisme, de la *Théologie absolutiste*, les ultrà-démagogues de la philosophie,

(1) Indépendance relative, bien entendu, et non absolue. La vérité, suivant moi, est dans une synthèse des idées d'*unithéisme* et d'*individualisme*, de *solidarisme* et de *libéralisme*. J'espère démontrer ailleurs ces rapides indications.

qui sont les panthéistes, lui proposent, avec les meilleures intentions, sans nul doute, d'entrer dans la *Théologie anarchiste* du Dieu-Tout. Entre ces deux exagérations, il y a cette idée si profonde de Renouvier, dont je parlais à l'instant, l'idée de la DÉMOCRATIE DES ÊTRES, et cette idée, à mon sens, est la Vérité, le sublime Juste-Milieu où se reposera la génération qui va venir.

ÉPILOGUE.

2 mai 1855.

Voilà donc que j'ai achevé cette mosaïque des élucubrations philosophico-religioso-mystiques de mon temps.

Sans être complet, et tout en laissant à l'écart plusieurs noms, plusieurs oeuvres qui auraient pu, et peut-être dû trouver place dans ma galerie, j'ai cependant étudié un assez bon nombre de nos révélateurs nouveaux, et caractérisé assez de systèmes, pour que l'on se fasse une idée, approximativement exacte, de l'état des esprits en France, pendant le deuxième quart du XIXe siècle, de 1820 ou 25 à 1850. (1)

Si nous voulons, maintenant, résumer les conclusions qui résultent des esquisses contenues dans ces deux volumes, nous recueillerons les observations suivantes.



Il s'est produit une réaction immense, universelle, contre le dix-huitième siècle. Cette réaction est visiblement commune à toutes les sectes, à toutes les écoles, à tous les penseurs, à tous les révélateurs, depuis Vintras, le promoteur du dogme de l'immaculée conception, jusqu'à M. Auguste Comte, l'athée positiviste, en passant par les saint-simoniens, les fouriéristes, les éclectiques, les lamennaisiens, les wronskistes, sans compter les autres.



En brisant avec le voltairianisme, la pensée du siècle s'est-

---

(1) Il est cependant un aspect de mon sujet que je n'ai même pas abordé: je veux parler des *Femmes mystiques*. Ce sera là l'intéressante matière d'un troisième volume, dont la publication ser annoncée ultérieurement, si ces premières études sont goûtées du public.

elle retournée vers l'ancienne église? Evidemment non. On peut même avancer hardiment que l'esprit français, au moins dans ses couches supérieures, s'est de plus en plus détaché du surnaturalisme. Le vieux dogme n'a plus l'intelligence de son côté, ce point sera incontestable pour tous ceux qui ne se payent pas des ridicules bravades de certains prédicateurs enthousiastes et au jugement faux. L'âme de la France, quoiqu'on dise, est visiblement émancipée des symboles imposés. Nous sommes à cette époque dont il est question dans le magnifique opuscule de Théodore Gouffroy, *Comment les dogmes finissent:* Jupiter, en déconfiture, n'a plus pour lui que les augures, les marguilliers des temples et les femmes, les femmes qui sont toujours timides et tardigrades, parceque l'usage tient leur esprit désoeuvré; et que les hommes ne font rien pour les initier aux aspirations d'avenir.

A n'en point douter, la phase chrétienne est sur le point de finir. Que l'on ne me parle pas de la renaissance possible de je ne sais quel christianisme de réserve, désigné par les mots de *vrai christianisme.* Ce vrai christianisme dont on parle tant, ce christianisme sans dogmes, ce christianisme qui ne jeûne point, qui ne croit point à la justification par la foi, et qui n'attend ni l'Antechrist ni la venue du Fils de l'Homme sur les nuées, n'est pas véritablement du christianisme: c'est du rationalisme chrétien, c'est de l'Humanisme: Osons enfin appeler les choses par leur nom.

Il y a un signe terrible contre le culte antique. Il se passe exactement pour lui, sous nos yeux, ce qui s'est passé au déclin du polythéisme. Après le négateur Voltaire, sont venus ces semi-réacteurs religieux, ces mystiques, ces atténuateurs du rigorisme sacerdotal, ces jésuites doucereux, ces néo-chrétiens à l'eau de rose, ces révélateurs, ces chercheurs de formules nouvelles, absolument comme après le Voltaire grec, ou tout à côté de lui, après le douteur Lucien, sont venus ces nèopaïens, ces rationaliseurs de l'idolâtrie, les Jamblique, les Porphyre, les Julien, puis, en même temps, leurs compétiteurs les gnostiques, les trinitaires, et enfin les chrétiens consubstansialistes eux-mêmes.

Qu'y faire? Ce n'est pas nous qui prononçons votre arrêt; c'est la fatalité. Est-ce que c'est pour notre plaisir, que nous portons la main sur une église qui nous a bénis et exorcisés au baptême, et qui se dit notre mère? Est-ce pour s'amuser, que l'on frappe sur des choses d'un âge vénérable, qui méritèrent jadis l'admiration du monde? On sent bien que non. Qui ne sait que l'homme conscieucieux tremble toujours quand il

commence à écrire quelque chose contre les idoles de son enfance? Il semble, en effet, qu'au moment d'entreprendre cette tâche hardie, on entend, au fond de son cœur, la voix qui disait à l'apôtre, sur le chemin de Damas: *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?*

Oui, mais le Saul du rationalisme est inconvertissable. Pourquoi cela? C'est qu'il est sûr de la vérité de son Dieu, étant un apôtre de liberté; c'est qu'il n'a jamais tenu, et qu'il ne tiendra jamais, les manteaux de ceux qui lapident les justes.

Le Saul du rationalisme ne peut pas ne pas voir ce qui est évident, éblouissant. La force des choses est là qui le domine et qui l'emporte. La loi historique lui crie que, pour ce qui est de l'ancien temple, le commencement de la fin est venu. Oui, pour tout homme qui, ayant l'âme assez haute, peut envisager l'ensemble des annales humaines, nous assistons à l'agonie d'une grande croyance, à la démolition définitive d'une grande église, à l'adjudication des matériaux d'un grand culte; nous sommes, par exemple, à une époque profondément analogue à celle du grand évêque Paul de Samosate, quand le dogmatisme futur et la morale de l'avenir s'élaboraient, parmi les disputes intellectuelles. et au bruit des batailles de Rome contre la barbarie, en attendant l'homme du destin et le concile des initiés, Constantin et Nicée.



La troisième chose que je veux faire constater à mes lecteurs, c'est la direction générale qu'ont prise les esprits contemporains, en abandonnant la méthode critique des négateurs du XVIIIe siècle, sans retourner pour cela à la vieille église.

Je ne m'arrête pas aux replâtrages hérétiques et néo-chrétiens, qui n'ont, à mes yeux, aucun avenir, et dont le seul rôle est de rendre plus sensible la maladie dont meurt lentement le thême principal sur lequel ils se fondent. En dehors de cela, je vois que deux tendances mystiques sont dominantes dans la littérature, dans la philosophie, dans toutes les manifestations élevées de la conscience publique et individuelle.

Ces deux tendances sont:

1° Croyance à l'Unité de vie dans le monde, au Dieu-Tout, sans exclusion d'une sorte de personnalité cosmique, d'une sorte de providence vague et indéfinie;

2° Recrudessence d'aspirations spiritualistes, de théories sur l'âme et la vie future.

Les vingt-cinq dernières années philosophiques ont été employées par les penseurs à idéaliser, à panthéiser, le Dieu mesquin, étroit, de l'antropomorphisme superstitieux et du déisme bourgeois, puis à raviver la foi à l'immortalité, surtout à l'immortalité palingénésiaque, qui est assurément moins irrationelle, plus acceptable, que l'infernalisme et le parodisisme des anciennes religions. Chose fort curieuse! ces tendances, en ces derniers temps, ont pris un caractère passioné: je crois que la pensée, devenue libre, s'occupe du grand dieu cosmique avec autant d'affection, pour le moins, que les cultes imposés s'occupaient de leurs idoles restreintes; et, d'autre part, je ne pense pas que les idées relatives à la spiritualité et à l'existence d'outre-tombe aient jamais trouvé plus d'écho qu'elles n'en trouvent aujourd'hui. Demandez aux magnétiseurs et aux tourneurs de tables.

Ainsi, déification de la totalité du monde, espoir presque général de vivre et de revivre sans fin au-delà de la mort, dans une série de métempsycoses successives: voilà où en est, je crois, l'âme de la France, représentée par ce qu'il y a de plus éminent, dans la philosophie, dans les lettres et dans la mysticité.



A côté de ces tendances générales, dans un coin retiré, presque dans l'ombre, se dresse l'idée positiviste. M. Auguste Comte, éliminant la déité et l'immortalité réelle ou objective, construit la *religation* des âmes, ou la religion, en dehors des hypothèses transmondaines, sur les seules données de l'*humanisme pur*.



Discessionem a toto mundo facere coacti sumus.
(CALVIN, *Lettre à Mélanchton*.)

Par ce résumé, le lecteur a sous les yeux tout l'ensemble du mouvement intellectuel de l'époque.

Maintenant, va-t-il me demander ma conclusion à moi? Va-t-il s'enquérir de ce que *veut*, en définitive, l'auteur d'un livre ou presque tout le monde est critiqué, non sans une certaine vivacité et sans une certaine rigueur?

Au cas où le lecteur me ferait cet honneur, de désirer ma solution personnelle, je lui dirais:

CETTE SOLUTION, JE LA DONNERAI. ELLE CONSISTERA EN UNE SYNTHÈSE PRATIQUE, ET DÈS AUJOURD'HUI APPLICABLE, DE L'ESPRIT DU XVIII[e] ET DU XIX[e] SIÈCLE.

SEULEMENT, POUR CONSTRUIRE CETTE SYNTHÈSE, CE N'EST PAS UNE PAGE QU'IL ME FAUT, C'EST UN LIVRE.

JE FERAI CE LIVRE.



Quant à ces études sur les tâtonnements religieux de mon siècle; prélude indispensable de mes travaux ultérieurs, je les termine, en renouvelant mes protestations, souvent réitérées déjà, en faveur de la tolérance absolue et de la liberté sans réserve.

Si les rationalistes sont certains d'avoir la vérité pour eux, comment auraient-ils jamais la sottise, en même temps que l'indignité, de se faire persécuteurs? Honte éternelle aux guillotineurs de prêtres!

Si les catholiques sont sûrs d'avoir Dieu de leur côté, comment emploient-ils des moyens humains, charnels, grossiers, parfois ignobles et cruels, pour dominer le monde? Honte éternelle aux Torquémada, qui brûlent les prétendus hérétiques, et aux Veuillot, qui essaient de museler les penseurs!

J'exhorterai aussi, avec toute la réserve que les circonstances m'imposent, ceux qui sont constitués en pouvoir, à entrer dans ces maximes de liberté. S'ils veulent être justes, ils doivent séparer entièrement la chose politique de la chose religieuse. Pourquoi admettraient-ils qu'ils ont des obligations envers un prétendu culte de la majorité? Si ce culte est vraiment celui de la majorité, il n'est pas besoin que le gouvernement l'entretienne; la majorité l'entretiendra elle-même: est-ce que l'administration se charge de faire du pain, parce que la multitude en mange? Laissez aux fidèles des diverses églises le soin de rétribuer leurs ministres: nous verrons alors laquelle de nos églises a véritablement la majorité pour elle. D'ici là, j'aurai des doutes, et je croirai intérieurement que ces gens-là se moquent, qui ont pour eux, à ce qu'ils disent, Dieu et la masse du peuple, et qui, avec cela, ne peuvent se passer du budget de l'empereur!

On ne saurait trop le répéter, surtout à une grande époque comme la nôtre, où les gouvernements deviennent de plus en plus rationnels et démocratiques, où l'Industrie ouvre des voies si nouvelles et si lumineuses au genre humain: oui, l'État ne sera dans un état normal, au point de vue religieux, que le

jour où il protégera également toutes les sectes, sans s'inféoder à aucune.

Et, puisque j'ai commencé avec Voltaire, que l'on me permette, à ce propos, de finir par lui.

Dans son joli conte de *Zadig*, si plein du sentiment de la littérature orientale, on assiste à une grande dispute dogmatique. Messieurs les théologiens de Babylone se chamaillent entre eux, depuis des siècles, sur la question, souverainement importante, de savoir SI LE VRAI FIDÈLE DOIT ENTRER DANS LE TEMPLE DE MITHRA DU PIED DROIT OU DU PIED GAUCHE. Combien d'in-folios ont été publiés sur ce point, combien de persécutions ont été exercées par les *dextrites* et les *sinistrites* tour-à-tour victorieux, Voltaire ne le peut dire, ni moi non plus.

Bref, le beau et spirituel Zadig, qui s'entend aussi bien à la politique qu'à l'amour, est nommé premier ministre, ministre dirigeant, du roi babylonien. Il y a déjà quelque temps qu'il a reçu le portefeuille de maroquin rouge, lorsqu'arrive la grande fête annuelle de Mithra, cette immortelle déesse contre laquelle les portes de l'Enfer ne sauraient prévaloir, en comparaison de laquelle les autres dieux des nations ne sont qu'un tas de gueux et de polissons diaboliques, sur l'existence et les beaux attributs de laquelle la bonzomanie a publié des livres par milliers, et à laquelle enfin tout le monde doit croire, sous peine d'être grillé en place de Grévada, et regrillé éternellement en l'autre vie.

Donc, la fête de Mithra s'avance. En ce jour solennel, suivant les usages du pays, Zadig, le puissant Zadig, doit aller au temple avec tout le peuple. Grand émoi, vous le comprenez, parmi les bonzes, les mages, les griots, les jongleurs, les chamanes, les derviches et les talapoins.

Zadig entrera-t-il au temple du pied gauche, comme le veulent les tomistes? ou bien, suivant la doctrine des scotistes, entrera-t-il du pied droit?

Dans cette grande attente, toute la bramanologie s'inquiète, s'agite; les jésuitites, fameuse société religieuse du pays, intriguent dans le sens des sinistrites; les néo-mithriens, de leur côté, font recommander à la cour le systéme des dextrites; on voit les sacristidas, sorte de clergé inférieur, se parlant à l'oreille en grand mystère, le cou tors, les yeux béats, l'air contrit; le célèbre docteur Montalemberdinos et le non moins célèbre bachelier Veuillotinès, répandent des pamphets sur la matière; les couvents de faquirs et de faquiresses poussent jour et nuit des oraisons jaculatoires vers le ciel, afin qu'il daigne se déclarer pour la bonne cause; les dévotes de Babylone, suivant

le parti qu'elles ont embrassé, vont trotinant, se démenant, jacassant, finaudant, mentant, calomniant, déchirant le prochain, et, comme c'est leur habitude, vexant l'univers entier, même ces pauvres brahmanes, pour qui elles se sont prononcées, et dont elles défendent les intérêts avec un zèle si indiscret.

Enfin, le jour de la fête est venu. Babylone a retenti de vingt carillons divers. Le temple de la redoutable Mithra est rempli d'un peuple immense. Tout est prêt pour la cérémonie. On n'attend plus que Zadig.

Bientôt, il paraît au loin, avec un brillant cortége. A sa vue, les dextrites et les sinistrites sentent redoubler leur émotion. *Ce sera le pied droit, ce sera le pied gauche:* tels sont les mots que l'on entend murmurer sourdement au sein de cette multitude pleine d'anxiété.

Zadig est arrivé au seuil du temple. D'un visage ouvert, d'un air calme, il salue la foule, et, pour faire cesser l'angoisse de tant d'imbéciles, il rapproche ses talons l'un de l'autre, et saute à pieds joints.

Voilà, en matière de religion, le modèle de tous les gouvernements.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE.

TOME PREMIER.

LIVRE III.

SECTES PROTESTANTES.

TOME SECOND.

LIVRE IV.

LES MYSTIQUES POLONAIS EN FRANCE.

LIVRE V.

MYSTICISME PHILOSOPHIQUE.

LIVRE VI.

LES POSITIVISTES.

FIN DE LA TABLE.

